This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600099473

PHILOSOPHIE DE LA RELIGION.

CONSTITUTION

DE LA PHILOSOPHIE ABSOLUE, ETC.

MEAUX. — IMPRIMERIE A. CARRO.

THÈSES D'APRÈS HOENÉ WRONSKI.

PHILOSOPHIE

DE LA

RELIGION,

OU

SOLUTION DES PROBLÈMES DE L'EXISTENCE DE DIEU

ET DE L'IMMORTALITÉ DE L'HOMME;

Et comme corollaires :

CONSTITUTION DE LA PHILOSOPHIE ABSOLUE

Dans ses trois conditions

DE PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE, DE PHILOSOPHIE PRATIQUE
ET DE PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE;

ET FINALEMENT,
Accomplissement des destinées de l'humanité sous la garantie d'une
Politique péremptoire.

Par LAZARE AUGÉ.

PARIS
AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE,
7, RUE DES GRÈS.

1860

Ro. b. 17.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

AVANT-PROPOS.

Voici la proposition qui a motivé la production et la publication du présent travail sur la philosophie de Hoëné Wronski :

Donner au lecteur, comme principe, une idée assez complexe de la DÉCOUVERTE DE LA VÉRITÉ que contiennent les ouvrages philosophiques de Hoëné Wronski ; et donner, comme conséquence, une idée assez complexe de l'application de cette Vérité dans les différentes sphères de l'activité humaine, philosophique, morale, politique, religieuse, et historique, que contiennent également les ouvrages de Wronski, pour que le lecteur, assez éclairé par cette double idée anticipée, puisse recourir, pour la fin péremptoire que tout homme, doué de raison et avide de savoir, doit ambitionner dans la connaissance de la vérité, à la doctrine même de cet illustre philosophe. — L'expérience prouvera si, en présumant trop de ma tentative pleine d'efforts et en l'accomplissant, je n'ai point eu, l'une ou l'autre, ou une trop faible estime des contemporains de Wronski dont les ouvrages, dans leur publication successive remontant à 50 ans (1803 à 1853), ne leur ont point transmis la participation à la vérité, ce qui manifesterait alors leur indifférence pour elle, ou une

trop grande confiance en leur spontanéité et vocation présente, pour attendre d'eux, aujourd'hui, le recours salutaire à la vérité, ce qui manifesterait, de leur part, le sentiment de la vérité, et en provoquerait dès lors l'établissement.

Il s'agissait, pour accomplir ce but proposé, de produire un ensemble de doctrine dont, d'ailleurs, tous les éléments épars m'étaient fournis dans les nombreux ouvrages de Wronski, mais un corps de doctrine qui fût mien, et qui pût ainsi prouver une égale participation aux travaux, prétendus incompréhensibles, de Wronski, de la part de tout homme qui voudrait s'y livrer. Et en prenant mon point initial dans la Religion, qui implique tous les problèmes de la raison, en tant que *révélation de la vérité*, je fus conduit à leur solution par le mérite de la philosophie, de qui dépend la *création de la vérité*. De la sorte, par la Philosophie et par la Religion qui lui doit son accomplissement, par l'une et par l'autre, fut opéré l'égal accomplissement des destinées humaines, réalisées dans l'Histoire, leur manifestation, et garanties par la Politique ou la constitution définitive de l'État. — Tel a été l'objet de mon but pour répondre à l'objet de ma susdite proposition. La question est à savoir si je suis parvenu à l'accomplir. S'il n'en est rien, le défaut est mon fait, car les éléments de ce but résident incontestablement dans les ouvrages de l'illustre philosophe.

Maintenant, le lecteur, entre les mains duquel tombera le présent travail, s'il n'a pas le sens philosophique, que je déclare au moins qualité suffisante, ou la culture préalable de la philosophie depuis son origine jusqu'à son développement opéré en Allemagne, peut repousser ce livre, car, ce serait peine perdue pour lui. Il peut continuer d'appliquer ses loisirs à sa convenance, quoiqu'il

n'y ait pas d'autre objet dans la destination de l'homme, en vertu de sa raison, que les fins proposées par la philosophie.

Ce n'est point à dire que la philosophie doive imposer des modifications restrictives à la vie commune, ainsi qu'on s'en fait une fausse idée chez les philosophes représentés avec le rigorisme empesé de leur doctrine. Il n'en est rien, la philosophie, en se proposant, en vertu de son savoir, comme la nomothétique de la vie dans toutes ses acceptions, se constitue, par là même, son auxiliaire et non sa gêne. Elle donne et ne retire rien aux hommes, qui demeurent avec les nécessaires inclinations de la nature. C'est ainsi qu'elle produit les lois des sciences et du savoir, ces guides vers la notion des réalités de l'univers, qui, en reflétant la puissance du Créateur et l'immensité de la création, signalent à l'homme la grandeur dont il doit revêtir les attributs. Elle produit les principes du droit dans l'ordre juridique avec soumission à la Souveraineté dont elle rehausse la majesté ; elle produit les principes de la vertu dans l'ordre éthique auquel elle attache la Sainteté de l'Église. Elle établit la certitude du monde moral et éternel, et par là elle relie la société, ranime la pratique des devoirs, et élève la dignité humaine. Et par la substitution des principes immuables de la raison à la vague et indéterminée opinion publique des faits, elle s'oppose à la perpétuité des erreurs et des préjugés, toujours obstacles au développement de la vérité. — Tel est l'objet de la philosophie qui, dès la plus haute antiquité, et dans tous les temps, a été poursuivi par les hommes supérieurs, et que Wronski est venu accomplir. De si hautes considérations qui portent sur le *savoir* créateur des réalités du monde, exigent, pour être saisies, une véritable création du savoir de ces réalités par le savoir de l'homme. Et c'est là ce qui rend difficile l'étude de la

philosophie, considérée comme développement de la réalité de notre savoir, ou comme *création de soi-même.* Aussi, en face de cette difficulté, bien autre que celle de l'étude des sciences qui portent sur l'*être*, ou sur ce qui n'est pas *nous-mêmes*, et pour laquelle il suffit d'apporter de l'attention et du travail, l'esprit inférieur de l'homme se trouve-t-il comme révolté de la supériorité du génie créateur, et pour se relever d'une défaillance qui l'offusque et le déprime, le voit-on s'en prendre à la vérité inabordable qu'il ne craint pas de revêtir de rêverie et même de folie. Heureusement l'esprit supérieur de l'homme du Bien et du Vrai ne se laissera pas démonter par ces clameurs de bas étage, et n'en continuera pas moins la poursuite de ses investigations. Telle est mon espérance.

Nous croyons devoir donner ici la liste des ouvrages de Wronski qui, par l'étude préalable que nous en avons faite, servent de base à notre travail présent :

1. — Philosophie critique fondée sur le *premier principe* du savoir humain — Marseille, 1803.
2. — Introduction au Sphinx — Mars 1818.
3. — N°s 1 et 2 du Sphinx — décembre 1818 et février 1819.
4. — Problème fondamental de la politique moderne — mars 1829.
5. — Prospectus du Messianisme — mai 1831.
6. — Prodrome du Messianisme, révélation des destinées de l'humanité — septembre 1831.
7. — Bulletins messianiques — mai 1832.
8. — Métapolitique messianique ou Philosophie absolue de la Politique — mai 1839, juin 1840.
9. — Secret politique de Napoléon comme base de l'Avenir moral du monde — juin 1840.

10. — Le Faux Napoléonisme comme interprétation funeste des idées napoléoniennes — août 1840.
11. — Le Destin de la France, de l'Allemagne et de la Russie comme Prolégomènes du Messianisme — août, de 1842 à 1843.
12. — Adresse aux Nations Slaves sur les destinées du Monde — août 1847.
13. — Réforme de la Philosophie formant le tome II de la Réforme du Savoir humain — avril 1848.
14. — Adresse aux Nations civilisées sur leur sinistre désordre révolutionnaire — septembre 1848.
15. — Epître à S. A. le prince Czartoryski sur les destinées de la Pologne, etc. — novembre 1848.
16. — Dernier Appel aux hommes supérieurs de tous les pays, et Appel spécial au gouvernement français — mars 1849.
17. — Les Cent Pages décisives, pour S. M. l'Empereur de Russie, avec leur supplément séparé pour la dynastie de Napoléon — août 1850.
18. — Epître à S. M. l'Empereur de Russie offrant l'explication définitive de l'univers physique et moral — février 1851.
19. — Epître à S. A. le prince Louis-Napoléon, président de la République française — mai 1851.
20. — Document historique (secret) sur la révélation des destinées du Monde — juin 1851.
21. — Philosophie absolue de l'humanité ou Genèse de l'humanité — 1852.
22. — Propédeutique messianique. Ouvrage posthume publié par Mme Wronski.

NOTA. — La plupart de ces ouvrages se trouvent à la librairie de M. Amyot, Paris, rue de la Paix.

—

TABLE DES MATIÈRES.

I) PHILOSOPHIE DE LA RELIGION (pages 1 à 170).
A) *Conditions* préliminaires (pages 1 à 41).
a) Trichotomie *religieuse* due à la révélation (p. 1 à 7).
*a*2) Problème de Dieu ou de la *Réalité divine* = objet de la Philosophie spéculative (p. 2 à 7).
*b*2) Problème de l'immortalité ou de la *Réalité humaine.* = Objet de la Philosophie pratique (p. 2 à 7).
b) Eléments de la notion de Dieu et de l'homme = *Être* et *savoir* (p. 7 à 41).
*a*2) Dans leur opposition (p. 7 à 10).
*a*3) L'Être est manifesté par l'*Absolu,* portant sur le savoir dans la Réalité = *Polythéisme final de Hegel* (p. 7 à 9).
*b*3) Le Savoir est manifesté par le *Verbe*, portant sur l'Être dans la Réalité = *Panthéisme final de Krause* (p. 7 à 10).
*b*2) Dans leur identification (p. 10 à 41).
*a*3) Manifestation concrète de la Réalité dans l'*identité primitive de l'être et du savoir.* = *Monothéisme final de Schelling* (p. 10 à 12).
*b*3) Détermination didactique de l'emploi de ces éléments (p. 12 à 41).
*a*4) En s'attachant au savoir considéré relativement à l'être; condition de *l'autothétique* du monde; établissement des *choses* par le savoir en elles-mêmes = *Philosophie chrématique* (p. 12 à 36).
*a*5) Objet des spéculations philosophiques depuis Aristote jusqu'à Kant (p. 29 à 36).
*b*5) N'a pas eu son accomplissement = problème de la *Réalité divine* (p. 34 à 36).
*b*4) En s'attachant au savoir considéré absolument en soi; condition de l'*autogénésie* de la Réalité;

établissement de *soi* par soi-même = *philosophie achrématique* (p. 36 à 41).

*a*5) Objet des spéculations philosophiques depuis Kant (p. 38 à 40).

*b*5) N'a pas eu son accomplissement = problème de la *Réalité humaine* (p. 40 à 41).

B) *Constitution* de la philosophie de la Religion (p. 41 à 170).

a) La Trichotomie religieuse peut seule donner les notions de Dieu et de l'immortalité de l'homme (p. 41 à 61).

*a*2) Est problématiquement signalée dans la *Révélation* = *Unité de la conscience divine* (p. 47).

*a*3) Dualité (p. 47).

*a*4) Le Père = Moi *condition* (p. 47).

*b*4) Le Fils = Moi *conditionnel* (p. 47).

*b*3) Trinité : Le Saint-Esprit = *Concours* ou *Harmonie entre le Père et le Fils* (p. 47).

*b*2) Est fixée par la *Raison* (p. 48 à 61).

*a*3) Dans la *détermination* philosophique des modes divins (p. 49 à 54).

*a*4) Dualité (p. 49 à 53).

*a*5) Le Père = *Loi suprême* de la notion de Dieu, manifestée par la création du monde (p. 49 à 52).

*b*5) Le Fils = *Problème-universel* de la notion de Dieu, manifestée par la création du monde *en vue du Fils* (p. 52 à 53).

*a*4) Trinité : Le Saint-Esprit = *Concours final* de la notion de Dieu et de l'homme, manifesté par l'ordre physique et par l'ordre moral du monde (p. 53 à 54).

*b*3) Dans la trinomie correspondante des facultés *créées* et développées dans l'homme, pour cette double notion de Dieu et de l'homme (p. 54 à 61).

*a*4) Dualité (p. 56 à 59).

*a*5) Loi suprême du savoir humain = *Potentialité ;* conscience par *génie* (p. 56 à 58).

*b*5) Concours final du savoir humain = *Compréhension ;* conscience par *réflexion* (p. 58 à 59).

*b*4) Trinité : Problème universel du savoir humain = *Idées transcendantes ;* anticipation sur la con-

science par *création* — facultés *créatrices* (p. 59 à 61).

b) *Exposition* de la Philosophie de la Religion (p. 41 à 170).

*a*2) Partie *élémentaire* (p. 41 à 46).

*a*3) Eléments *primitifs* (p. 43 à 45).

*a*4) Élément neutre de la notion de Dieu et de l'immortalité de l'homme. = *Religiosité* (p. 43).

*b*4) Éléments opposés : (p. 43 à 46).

*a*5) Tendance sensible ou passive vers cette double notion = *Théisme* (p. 44 à 45).

*b*5) Tendance intellectuelle ou active = *Déisme* (p. 44 à 46).

*b*3) Éléments *organiques*.

*a*4) Éléments combinés avec la Religiosité (p. 62 à 79).

*a*5) Théisme avec Religiosité = *Religions sentimentales* (p. 63 à 72).

*a*6) Par *Création* humaine = *Mythes* et leur trinité rationnelle (p. 63 à 68).

*b*6) Par *Révélation* divine = *Judaïsme* et sa trinité religieuse (p. 63 à 72).

*b*5) Déisme avec Religiosité = *Religions cognitives* (p. 72 à 79).

*a*6) Par *Création* humaine = *Mystères* et leur trinité rationnelle (p. 73 à 74).

*b*6) Par *Révélation* divine = *Christianisme* et sa trinité religieuse (p. 74 à 79).

*b*4) Éléments *transitifs* (p. 79 à 87).

*a*5) Transition *progressive* du Théisme au Déisme = *Brahmanisme*, et sa trinité religieuse (p. 80 à 84).

*b*5) Transition *régressive* du Déisme au Théisme = *Islamisme*, et sa trinité religieuse (p. 84 à 87).

*b*2) Partie *systématique* (p. 89 à 170).

*a*3) *Diversité* dans la réunion des éléments primitifs (p. 89 à 116).

*a*4) Influence *partielle* d'un élément dans l'autre (p. 89 à 97)

*a*5) Influence du Déisme dans le Théisme = *Protestantisme* (p. 90 à 92).

*a*6) Dans les Religions par créations humaines = *Buddhistes* (p. 90 à 91).

*b*6) Dans les Religions par Révélations divines = *Chrétiens réformés* (p. 90 à 91).

*b*5) Influence du Théisme dans le Déisme = *Mysticisme* (p. 92 à 97).

*a*6) Dans les Religions par créations humaines = *Ismaéliens* (p. 92 à 93).

*b*6) Dans les Religions par révélations divines = *Chrétiens mystiques* (p. 92 à 97).

*b*4) Influence *réciproque* des deux éléments primitifs = *Christianisme-accompli;* concours du Théisme et du Déisme pour la création de la notion de Dieu et de l'immortalité de l'homme (p. 97 à 116).

*a*5) Sa Trichotomie ou trinité philosophique (p. 106 à 113).

1° Loi suprême = *Archi-absolu*; Dieu ou le Père (p. 106 à 107).

2° Problème universel = *Messianité;* le Fils ou l'homme — (p. 107 à 110).

3° Concours final = *Dogmes messianiques;* le Saint-Esprit, ou actualité de la raison pour la notion de Dieu et de l'immortalité de l'homme — (p. 110 à 113).

*b*5) Courte dissertation sur le Beau (p. 113 à 116).

*b*3) *Identité* dans la réunion des deux éléments organiques, le Judaïsme et le Christianisme = *Paraclétisme* ou *Religion absolue* par l'identification des deux Lois suprêmes, l'Absolu du Judaïsme et le Verbe en Dieu du Christianisme, au moyen de la Religiosité élevée à la toute-pouissance de facultés *créatrices*, éveillées par la trichotomie paraclétique suivante (p. 117 à 170).

1° Suprême principe de Dieu = *Identité primitive de l'Absolu et du Verbe* (p. 122 à 129).

2° Problème universel = *Création propre de l'homme* (p. 129 à 132).

3° Concours final = *Symbole paraclétique* ou solution des dogmes messianiques (p. 132 à 135).

*a*4) La *réalisation* paraclétique accomplirait les postulats de la raison (p. 135 à 164).

*a*5) Dans la diversité de la notion de Dieu et de l'immortalité de l'homme (p. 135 à 136).

*b*2) Solution (p. 187 à 242).
*a*3) Antinomies dans la Philosophie = *Défaut de solution* (p. 191 à 214).
*a*4) Directement (p. 194 à 210).
*a*5) Du côté hétéronomique (p. 194 à 201).
*a*6) Causes (p. 194 à 196).
*a*7) Politiques = Exclusion de la *légalité humaine*, et admission du *système hiérocratique* (p. 194 à 195).
*b*7) Religieuses = *Crédologie* de Schleirmacher; piétisme (p. 196).
*b*6) Conséquences (p. 196 à 201).
*a*7) Possibles = Obstacles au développement du Christianisme (p. 196).
*b*7) Prévues par la Russie = Guerre des Russes contre les Turcs, en vue d'un nouvel empire byzantin pour sauvegarder de ces conséquences (p. 196 à 201).
*b*5) Du côté autonomique (p. 201 à 210).
*a*6) Causes (p. 201 à 210).
*a*7) Politiques = Exclusion de la *grâce de Dieu*, et tendance au *système physiocratique* = Affranchissement du joug des rois (p. 201 à 202).
*b*7) Religieuses = *Christomythie* de Strauss; déchristianiser les peuples (202 à 203).
*b*6) Conséquences (p. 203 à 210).
*a*7) Possibles = Anéantissement du christianisme (p. 203).
*b*7) Prévues par la Russie = Guerre des Russes contre les Turcs en vue de la conservation de l'ordre moral (p. 204 à 210).
*b*4) Incidemment = Courte dissertation sur la guerre (p. 210 à 214).
*a*5) Guerre d'Italie (p. 211 à 214).
*b*5) Concours de la France (p. 212 à 214).
*b*3) Antinomies résolues (p. 215 à 242).
*a*4) Manifestation *positive* de la toute puissance de la Philosophie absolue (p. 215 à 237).
1° Dans l'ordre *philosophique* (p. 215 à 217).

*a*5) Dans l'opposition autonomique et hétéronomique = *Antinomies philosophiques* (p. 215 à 217).
*a*6) Progression de l'Archi-être à l'Archi-savoir (p. 216).
*b*6) Progression de l'Archi-savoir à l'Archi-être (p. 217).
*b*5) Dans l'identification autonomique = *Raison absolue* (p. 216 à 217).
*a*6) Par la Philosophie spéculative = *Réalité absolue du monde* ou Création des êtres de la nature (p. 216 à 217.)
*b*6) Par la Philosophie pratique = *Moralité absolue* ou Création propre des êtres doués de liberté (p. 217).
2° Dans l'ordre *politique* ou l'*État* (p. 217 à 225).
*a*5) Dans l'opposition des partis = *Antinomies sociales* (p. 217 à 221).
*a*6) Progression du Bien relatif au Vrai absolu (p. 217 à 219).
*b*6) Progression du Vrai relatif au Bien absolu (p. 219 à 221).
*b*5) Dans l'identification cognitive et sentimentale des partis = *Justice absolue;* achrématisme politique (p. 221 à 225).
*a*6) Appréciation de l'An-archie de M. Proudhon (p. 222).
*b*6) Appréciation d'une Pan-archie (p. 223 à 225).
3° Dans l'ordre *religieux* ou l'*Église* (p. 225 à 236).
*a*5) Dans l'opposition des Eglises catholique et protestante (p. 225 à 233).
*a*6) Introduction du *Verbe dans l'homme* des Protestants dans le Verbe en Dieu des Catholiques = *Rédemption,* comme *ouvrage* de Dieu, élevée au Salut propre comme ouvrage de l'homme (p. 225 à 229).
*b*6) Introduction du *Verbe en Dieu* des Catholiques dans le Verbe dans l'homme des Protestants = *Salut propre,* comme *ouvrage* de l'homme, élevé à la Rédemption comme ouvrage de Dieu (p. 229 à 233).
*b*5) Dans la réunion commune des deux Églises (p. 233 à 236).
*a*6) *Fondation absolue de la moralité* (p. 233 à 236).
*a*7) Par la réalité absolue de la Religion dans la révélation des problèmes du salut (p. 234 à 235).
*b*7) Par la réalité absolue de la Philosophie dans la solution des problèmes du salut (p. 235 à 236).
*b*6) Réintégration du Non-Moi créateur (Dieu) dans le Moi créateur (l'homme) = Solution du *Mystère de la chute* (p. 236).

b4) Manifestation *négative* de la toute-puissance de la Philosophie absolue (p. 237 à 242).
a5) Par l'exclusion de toute philosophie qui ne produirait pas la solution des problèmes de la raison (p. 237).
b5) Appréciation de la prétendue *philosophie positive* de MM. Comte et Littré (p. 237 à 242).
B) Méthodes génétiques de la Philosophie absolue (p. 242 à 283).
a) La *Loi de création* (p. 242 à 283).
a2) Sa détermination *générale* (p. 242 à 271).
a3) Déjà manifestée dans la *Loi d'existence* des réalités = Savoir hétérostatique ou hétérogénie spéculative (p. 245 à 246).
b3) Accomplie par les *Principes créateurs* des réalités = Savoir autostatique ou autogénie spéculative (p. 247 à 271).
a4) Infirme l'assertion des Philosophes prétendus, niant l'identité des éléments hétérogènes dans la Réalité (p. 251 à 252).
b4) Son application a été faite à la Philosophie de la Religion = Résumé de cette application (p. 257 à 271).
a5) A servi à l'établissement de la vérité par l'auteur de la Philosophie absolue (p. 267 à 269).
b5) Fut pressentie dès les premiers temps philosophiques (p. 269 à 271).
b2) Sa détermination *spéciale* (p. 271 à 283).
a3) Trichotomie philosophique (p. 271 à 280).
1° Loi suprême = *Philosophie spéculative* (p. 272 à 273).
2° Problème universel = *Philosophie pratique* (p. 273 à 277).
3° Concours final = *Philosophie téléologique* (p. 277 à 280),
b3) Entrevue dans le *Criticisme* de Kant (p. 280 à 283).
b) La *Loi du progrès* (p. 246 à 283).
a2) Sa détermination *générale* (p. 246 à 257).
a3) Anticipée par le *Moralisme* = Réalisation hétérostatique du Verbe dans l'homme ou hétérothésie pratique (p. 246 à 250).

b3) Accomplie par le *Messianisme* = Réalisation autostatique du Verbe dans l'homme, ou autothésie pratique (p. 250 à 257).

a4) Infirme l'assertion des prétendus théologiens niant la puissance autonomique du savoir dans l'homme = *Désaveu du verbe* (p. 253 à 256).

a5) Moralité sans but final (p. 255 à 256).

b5) Simple éloignement du mal (p. 256).

b4) Constitue l'action autotélique = Production du bien (p. 254 à 257).

a5) Messianité (p. 254 à 257).

b5) Régénération spirituelle (p. 254 à 257).

b2) Sa détermination *spéciale* par le développement progressif de l'humanité = *Histoire* (p. 283).

III) Philosophie de l'Histoire (p. 283 à 446).

A) *Constitution* de la Philosophie de l'Histoire (p. 283 à 443).

a) Emprunte à la Loi de création ses *moyens* pour son *but* à accomplir par la Loi du Progrès (p. 283 à 285).

1° Le Concours final = *Époque du Créateur ou de la Providence* (p. 284).

2° La Loi suprême = *Époque du Destin ou de la Fatalité* (p. 284).

3° Le Problème universel = *Époque de l'homme ou de la Raison* (p. 284 à 285).

b) Est encore un problème = Ignorance du *but* final de l'humanité (p. 285 à 289).

a2) *Fixation* du problème (p. 286 à 289).

a3) Dans la contradiction de la Liberté et de la Nécessité (p. 287).

b3) Dans leur conciliation (p. 287 à 289).

a4) Liberté avec Nécessité = Évolution du but dans les moyens pour création (p. 288).

b4) Nécessité avec Liberté = Moyens de création dans l'évolution pour le but (p. 288 à 289).

b2) *Solution* du problème (p. 288 à 289).

a3) Participation de la Liberté à la Nécessité, et réciproquement (p. 288 à 289).

a4) Logisme de la Nécessité avec la spontanéité de

la Liberté = *Loi du progrès* pour le but (p. 288).
*b*4) Hyperlogisme de la Liberté avec l'inertie de la Nécessité = *Loi de création* pour les moyens (p. 288 à 289).
*b*3) Concours de la Loi de création et de la Loi du progrès au développement historique de l'humanité (p. 289 à 443).
*a*4) *Réalisation* de ce développement (p. 289 à 291).
*a*5) Objet des destinées absolues de l'humanité (p. 289 à 291).
*b*5) Dans trois grandes Ères ou sept périodes (p. 289 à 291).
*a*6) En tant qu'*Être créé*, avec les facultés *données* (p. 289).
*a*7) Ère *relative :* Époque du Créateur = 1re à 4e périodes (p. 289).
*b*7) Ère *transitive :* Époque du Destin = 5e période (p. 289 à 290).
*b*6) En tant qu'*Être créateur*, avec les facultés propres : Ère *absolue :* Époque de l'Homme 6e et 7e périodes (p. 290 à 291).
*b*4) *Accomplissement* de ce développement (p. 291 à 443).
*a*5) Temps *traditionnels ;* obtention des buts *individuels* = *Règne des patriarches* (p. 292).
*b*5) Temps *historiques ;* obtention des buts *universels* = *Règne des peuples* (p. 292 à 443).
1° Ère *des buts relatifs* (p. 292 à 381).
α) 1re *Période* dans les Temps *anciens* = But *sensuel* développé par la raison *sentimentale* et manifesté par les *peuples orientaux* depuis l'origine des peuples jusqu'aux temps *héroïques* (p. 292 à 299).
a) Généralement (p. 292 à 294).
*a*2) En religion = *Théisme* ou 1re révélation divine (p. 293).
*b*2) En politique = *Gouvernements sacerdotaux* (p. 294).
b) Spécialement (p. 295 à 299).
*a*2) En philosophie (p. 295 à 296).
*a*3) Du côté du *Vrai* = *Dualisme cosmogonique* ou Polythéisme et Panthéisme (p. 295).

*b*3) Du côté du *Bien* = *Dualisme anthropogonique* ou Physiopathie et Théopathie (p. 295 à 296).

*b*2) Corollaires parrallèles (p. 296 à 299).

*a*3) *Mysticisme :* 1re confusion du Vrai et du Bien = *Dualisme mystique* ou Esprits élémentaires et Mysticité religieuse (p. 296 à 297).

*b*3) Le *Beau :* Beau *oriental,* depuis le *suave* dans la Cybèle, la Vénus-vulgaire, etc., jusqu'au *Gigantesque* dans les Merveilles du monde (p. 297 à 299).

β) 2e *Période* dans les temps *classiques* = But *moral* développé par la raison *pratique* et manifesté par les Grecs et les Romains, depuis les temps héroïques jusqu'à la *Venue du Christ* (p. 299 à 313).

a) Généralement (p. 299 à 302).

*a*2) Etablissement des *doctrines morales ;* 1re création humaine (p. 300).

*b*2) Formation de l'*État* = *Gouvernements aristodémocratiques* (p. 301 à 302).

b) Spécialement (p. 302 à 313).

*a*2) En Philosophie (p. 302 à 306).

*a*3) Du côté du *Vrai* : depuis les *Cosmogonies allégoriques* jusqu'au *Scepticisme* de Pyrrhon et d'Enésidème (p. 302 à 304).

*b*3) Du côté du *Bien :* depuis les *Gnomes* et les *Apologues* jusqu'au *Stoïcisme* de Zénon (304 à 306).

*b*2) Corollaires parallèles (p. 306 à 313).

*a*3) *Mysticisme :* depuis le *Mysticisme physique* et le *Mysticisme moral* jusqu'aux *Exercices magiques* (p. 307 à 312).

*b*3) Le *Beau :* Beau *héroïque* développé jusqu'au Beau *idéal* dans l'*Épopée* (p. 312 à 313).

γ) 3e *Période* dans les temps *moyens* = But *religieux* développé par la raison *religieuse* et manifesté par les *peuples chrétiens,* depuis la Venue du Christ jusqu'à la *Réformation par le protestantisme* (p. 314 à 338.

a) Généralement (p. 314 à 317).

*a*2) En religion = *Christianisme* ou *Catholicisme,* 2e revélation religieuse ; l'Église (p. 315).

*b*2) En politique, par l'influence de l'Église = *Gouvernement représentatif* (p. 316 à 317).

*a*3) Des droits *éthiques* de l'homme = Côté *hiérocratique* exercé dans la prédominance de la *juridiction canonique* par les Ordres religieux (p. 317).

*b*3) Des droits *civiques* de l'homme = Côté *physiocratique* exercé par les communes, en suite de la prédominance de la *juridiction féodale* par la Noblesse (p. 317).

b) Spécialement (p. 317 à 338).

*a*2) En philosophie (p. 317 à 330).

*a*3) Du côté du *Vrai* : depuis le *Réalisme* et *l'Idéalisme*, en passant par leur synthèse considérée comme nouveau problème du Vrai, jusqu'à l'établissement de la *Philosophie scolastique* dans l'importante distinction des *Réalistes* et des *Nominalistes* (p. 318 à 325).

*b*3) Du côté du *Bien* : depuis *l'Epicurisme* et le *Théologisme*, en passant par leur synthèse comme nouveau problème du Bien, jusqu'à l'établissement de la *Morale chrétienne* dans son importante distinction en *Eupraxie* et en *Eusébie* (p. 326 à 330).

*b*2) Corollaires parallèles (p. 330 à 338).

*a*3) *Mysticisme* depuis le *Synchrétisme d'Alexandrie* et le *Transcendantisme mystique* en passant par la synthèse de ces deux universaux, considérée comme nouveau problème de Confusion, jusqu'à l'établissement du *Mysticisme chrétien* dans sa distinction en *Mysticisme profane* et *Mysticisme religieux* (p. 331 à 336).

*b*3) Le *Beau* : le Beau *idéal* se manifeste comme dernière expression de cette 3e période, dans le *Beau religieux*, chez Dante, Milton, Klopstock (p. 336 à 338).

δ) 4e *Période* dans les temps *modernes* = But *intellectuel* développé par la *raison spéculative* et manifesté par les *Peuples protestants*, depuis la Réformation jusqu'à la Révolution française (p. 338 à 381).

a) Généralement (p. 338 à 342).

*a*2) Etablissement des *Doctrines scientifiques*; 2e création humaine (p. 339 à 340).

*b*2) Formation des *Législations humaines* = *Gouvernements constitutionnels* (p. 340 à 342).

b) Spécialement (p. 342 à 381).

*a*2) En philosophie (p. 343 à 365).

*a*3) Du côté du *Vrai* : Depuis le *Péripatétisme moderne*, en passant par le *Sensualisme* de l'École anglaise qui ferme la Philosophie scolastique du côté des Nominalistes; et depuis le *Platonisme moderne*, en passant par *l'Intellectualisme* de l'École française qui ferme la Philosophie scolastique du côté des Réalistes; jusqu'aux *Antinomies spéculatives* de Hume qui, dans leur opposition, posent le nouveau problème du Vrai dans la synthèse des deux susdits universaux, le Sensualisme et l'Intellectualisme : cause initiale de la *Philosophie spéculative* de Kant (p. 343 à 354).

*b*3) Du côté du *Bien* : Depuis la *Réformation politique*, en passant par le *Droit rationnel* du côté de l'Eupraxie; et depuis la *Réformation religieuse*, en passant par *l'Éthique* du côté de l'Eusébie, jusqu'aux *Antinomies pratiques* qui, engendrées par ces deux éléments chrétiens, posent le nouveau problème du Bien dans leur synthèse : cause initiale de la *Philosophie pratique* de Kant (p. 354 à 365),

*b*2) Corollaires parallèles (p. 365 à 381).

*a*3) *Mysticisme* : Depuis les *Sciences-Occultes*, en passant par la *Dogmatique mystique* et finalement dans le *Criticisme mystique*; et depuis les *Exercices d'exorcisme*, en passant par *l'Herméneutique mystique* et finalement dans le *Transcendantisme biblique*, jusqu'aux *Antinomies mystiques* qui, engendrées dans l'opposition de ces deux universaux, les Sciences-occultes et les Exercices d'exorcisme, posent un nouveau problème de confusion dans leur synthèse, ouvrant le *Mysticisme occidental* (p. 365 à 377).

*b*3) Le *Beau* : Le *Beau de formation* est ici le précurseur du *Beau de Création* ou le Beau absolu; mais encore entaché des conditions terrestres, il tombe dans le *Beau mystique* (p. 377 à 381).

*a*4) Ses deux écueils (p. 379 à 380).

*a*5) Réalité *propre* ou démonique, exprimée par lord Byron, dans le Caïn, Manfred, etc. (p. 380).

*b*5) Réalité *divine* ou angélique, exprimée par Moore, dans les Amours des Anges, etc. (p. 380).
*b*4) *Beau par Création* (p. 380 à 381).
*a*5) En poésie, pressenti par Goëthe (p. 380 à 381).
*b*5) En musique, déjà anticipé par Beethoven (p. 380 à 381).
2° Ère des *buts transitifs*; 5e *Période* dans les temps *actuels* = *Etablissement de la Loi du progrès* par les *Peuples occidentaux*, depuis la Révolution française (p. 381 à 441).
a) Généralement (p. 382 à 394).
*a*2) *Absence de buts* (p. 382 à 387).
*a*3) Antinomie dans l'opposition *inconciliable* (p. 383 à 386).
*a*4) De la Réalité du Bien, formant le parti politique du Droit divin (p. 383 à 385).
*b*4) De la Réalité du Vrai, formant le parti politique du Droit humain (p. 383 à 385).
*b*3) Nécessité d'un *gouvernement antinomien* (p. 386 à 387),
*a*4) Par un *Pouvoir directeur* éclairé atténuerait la violence des partis (p. 386 à 387).
*b*4) Par *l'Association messianique* donnerait la solution antinomienne (p. 387).
*b*2) Eventualité de *deux faits* (p. 387 à 394).
*a*3) L'un, *funeste*, par l'exclusion respective des principes des partis politiques, conduirait à la ruine de l'humanité (p. 387 à 388).
*b*3) L'autre, *salutaire*, par la solution du problème antinomien, établirait la *Messianité* dans l'homme (p. 388 à 394).
*a*4) Initialement (p. 388 à 392).
*a*5) Bien identifié au Vrai = Transition de la Moralité à la Messianité (p. 389 à 391).
*b*5) Vrai identifié au Bien = Transition de la Messianité à la Moralité (p. 391 à 392).
*b*4) Finalement (p. 392 à 394).
*a*5) Par la Religion = *Réhabilitation morale:* conscience du Verbe dans l'homme (p. 392 à 393).
*b*5) Par la Philosophie = Développement de la raison absolue; réalisation de la Loi du progrès (p. 393 à 394).

b) Spécialement (p. 394 à 411).
*a*2) En philosophie (p. 394 à 411).
*a*3) Son développement dans la 5e *ériode* (p. 394 à 411).
*a*4) Du côté du *Vrai* = *Fondation de la Réalité* (p. 394 à 405).
*a*5) Résumé des philosophies *spéculatives* antérieures à Kant (p. 394 à 398).
*b*5) Exposition des philosophies à partir de Kant jusqu'à Hegel (p. 398 à 405).
*a*6) Simple *savoir hétérostatique* ou le caractère extérieur de l'Absolu manifesté comme *Loi d'existence* des Réalités (p, 404 à 405).
*b*6) Postule le *savoir autostatique* ou l'essence intime de l'Absolu manifesté comme *Loi de création* des Réalités (p. 404 à 405).
*a*7) *Création* des Réalités existantes par la Philosophie absolue = *Découverte de la vérité* (p. 405).
*b*7) *Accomplissement final de la Loi du progrès* = Objet de la 6e *ériode* dans les temps à venir (p. 405).
*b*4) Du côté du *Bien* = *Fondation de la Moralité* (p. 405 à 411).
*a*5) Résumé des philosophies *pratiques* antérieures à Kant (p. 405 à 409).
*b*5) N'a point été développée en Allemagne au degré où le fut la philosophie spéculative (p. 409).
*a*6) Schleiermacher est le premier qui ait signalé ce défaut (p. 410).
*b*6) Les conditions de la fondation de la Moralité subsistent (p. 410 à 411).
*a*7) Dans leurs éléments (p. 410).
*a*8) Du côté hétéronomique de Jacobi et de Spinoza = Non-moi créateur ou la *Rémunération divine* (p. 410).
*b*8) Du côté autonomique de Fichte = Moi créateur ou *Régéneration spirituelle* (p. 410).
*b*7) Dans leur unité; Transition de la *Moralité* ou de la Religion révélée à la *Messianité* ou

à la religion absolue = *Action autotélique* (p. 410 à 411).

*a*8) Obtention de l'immortalité = *Être autostatique* (p. 411).

*b*8) *Accomplissement final de la Loi du progrès* = Objet de la 7e *période* dans les temps derniers (p. 411),

*b*3) Sa réalisation dans la 6e *et* 7e *Périodes*; Ère des *buts absolus* = Accomplissement de la Loi de création (p. 411).

*a*4) Réunion dans le moi absolu (p. 411).

*a*5) De la Découverte de la vérité, objet de la 6e période = *Savoir autostatique* (p. 411).

*b*5) De l'obtention de l'immortalité, objet de la 7e période = *Être autostatique* (p. 411).

*b*4) *Individualisation absolue* des êtres raisonnables = ACCOMPLISSEMENT DES DESTINÉES ABSOLUES DE L'HUMANITÉ (p. 411).

*b*2) Corollaires de la 5e période = Le *Mysticisme occidental* (p. 411 à 440).

*a*3) Résumé de tout le Mysticisme antérieur (p. 411 à 418).

*b*3) Faits et gestes de la Bande dans la 5e période (p. 418 à 437).

*a*4) Sous ses deux aspects (p. 418 à 437).

*a*5) Bande française ou Bande Judaïco-Musulmane (p. 420 à 436).

*a*6) Dans sa distinction (p. 420 à 427).

*a*7) Du côté du *droit humain* = *Doctrines physiocratiques* (p. 420 à 423).

*a*8) Argument de Voltaire = *Anti-religiosité philosophique* (p. 420 à 421).

*b*8) Superfétation physiocratique; Perversion et substitution des conditions physiques aux conditions hyperphysiques de l'homme = *Destruction de la philosophie* (p. 421 à 423)

*b*7) Du côté du *droit divin* = *Doctrines hiérocratiques* (p. 420 à 427).

*a*8) Argument de Pascal = *Anti-philosophisme religieux* (p. 421).

*b*8) Superfétation hiérocratique; Perversion des conditions hyperphysiques de l'homme considérées comme destructrices de ses

destinées = *Destruction de la Religion* (p. 423 à 427).

*b*6) Dans la réunion des deux doctrines, physiocratique et hiérocratique (p. 427 à 436).

*a*7) Réorganisation du travail en vue de détruire l'ordre social (p. 427 à 434).

*b*7) Courte explication sur le sens du travail de l'homme (p. 434 à 436).

*b*5) Bande germanique ou Bande Indo-chrétienne = Vise à l'anéantissement de la Philosophie et de la Religion (p. 437).

*b*4) Tableau offrant les données du Mysticisme passé, actuel et futur (p. 438 à 440).

B) La *constitution* de la Philosophie de l'Histoire n'a pu être donnée par les philosophes allemands (p. 441 à 446).

IV) Philosophie de la politique = Sa *constitution* (p. 446 à 468).

A) Les susdits faits *funestes* = Manque de la vérité politique (p. 447 à 452).

a) Dilemmes cornus (p. 448 à 452).

*a*2) 1er Dilemme (p. 448 à 450).

*a*3) Du côté des *Souverains* = Pour la conservation de leur autorité, ont le droit moral de gouverner comme ils l'entendent — ? (p. 448 à 449).

*b*3) Du côté des *Sujets* = Doivent moralement obéir quand même à l'autorité qui, seule, est juge des mesures gouvernementales — ? (p. 449 à 450).

*b*2) 2e Dilemme (p. 451 à 452).

*a*3) D'un côté, entre les *Souverains* = Pour le maintien de leur autorité, solidarité réciproque des gouvernements contre les insurrections des peuples — ! (p. 451).

*b*3) De l'autre côté, entre les *Peuples* = Pour s'opposer à l'anéantissement du principe du Droit humain, formation de sociétés secrètes, et finalement rétablissement de la Ste-Fehme — ! (p. 451 à 452).

b) Ne peuvent être conjurés que par la *Vérité*, dont le *droit d'investigation est imprescriptible* (p. 452).

B) Les susdits faits *salutaires* = Leur initiative dans la providentielle *antinomie sociale* (p. 453 à 468).

a) Son *développement* réside dans la *Souveraineté rationnelle* pour l'obtention des *droits naturels* (p. 453 à 455).

*a*2) Développement *initial* réside dans les éléments primordiaux de la *Souveraineté* (p. 453 à 454).

*a*3) Par les Lois morales = *Souveraineté divine* (p. 454).

*b*3) Par les Lois pragmatiques = *Souveraineté humaine* (p. 454)

*b*2) Développement *progressif* réside dans les gouvernements successifs (p. 454 à 455.)

*a*3) Par l'influence de l'une dans l'autre des deux souverainetés élémentaires = Influence *partielle; Gouvernement représentatif* (p. 454).

*a*4) Des droits *éternels* = Côté *hiérocratique* (p. 454.)

*b*4) Des droits *temporels* = Côté *physiocratique* (p. 454).

*b*3) Influence *réciproque* des deux souverainetés élémentaires = *Gouvernement constitutionnel;* manifestation *antinomienne* (p. 455).

*a*4) *Indestructible,* parce qu'elle est fondée en raison (p. 455).

*a*5) *Droit humain* veut les droits physiques par la *philosophie* (p. 455).

*b*5 *Droit divin* veut les droits moraux par la *religion* (p. 455).

*b*4) *Inconciliable,* parce qu'elle prétend l'exclusion respective d'un droit par l'autre = Source des faits *funestes* dans les révolutions (p. 455).

b) Sa *solution* envisagée par Napoléon Ier = Source des faits *salutaires* dans le gouvernement *antinomien* ou *napoléonien* (p. 455 à 468).

*a*2) *Réalisation* de ce gouvernement = constitution péremptoire de l'État (p. 455 à 461).

*a*3) *Identité* dans la souveraineté rationnelle pour l'obtention de tous les droits inhérents à l'essence de l'homme (p. 455 à 456).

*a*4) De la Direction divine par la souveraineté *morale* (p. 455 à 456).

*b*4) De la Direction humaine par la souveraineté *nationale* (p. 455 à 456).

*b*3) Napoléon III sera-t-il l'héritier des idées résolutives de Napoléon Ier? (p. 456).

a4) Son élévation au trône en donne la présomption (p. 460 à 461).

b4) L'aveu par les Français de son élévation au trône forme un nouveau droit public *(ex ratione)* exclusif du droit public des autres États (*ex lege*) = *Droit de Messianité* (p. 460 à 461).

b2) La Garantie de ce gouvernement exige la formation d'une dernière union d'hommes = *Association messianique*, directrice de l'humanité vers ses fins dernières, conformément aux destins des trois grandes nations européennes (p. 461 à 468).

1° Par la *France*, dans la constitution de la *Loi suprême de l'État*, déjà entrevue par le susdit gouvernement antinomien ou napoléonien (p. 463).

2° Par l'*Allemagne*, dans la constitution du *Dogme suprême de l'Église*, manifestée par ses tendances religieuses (p. 463 à 464).

3° Par la *Russie*, après la *Fédération des Nations Slaves*, dans la formation de l'*Union absolue*, déjà manifestée par les idées conservatrices de l'ordre moral dans le monde, et ultérieurement par la participation progressive à la *vérité absolue* (p. 464 à 466).

a3) Eventualité des deux faits suivants (p. 465 à 466).

a4) Chute possible de l'Occident par son désaveu du problème antinomien (p. 465 à 466).

b4) Resteront en présence : (p. 465 à 466).

a5) La Russie avec ses idées morales et intellectuelles ; (p. 465 à 466).

b5) Les Amériques, avec les idées exclusivement matérielles (p. 465 à 466).

b3) Dans tous les cas, une direction de l'humanité est aujourd'hui moralement obligatoire (p. 466 à 468).

V) Conclusion (p. 468 à 471).

OUVRAGE EN PRÉPARATION :

Encyclopédie absolue des sciences philosophiques, ou Dictionnaire des réalités complémentaires des sept réalités *fondamentales* de l'homme, d'après les données puisées dans les ouvrages philosophiques de Hoëné Wronski.

—

L'homme, pour accomplir sa Réalité propre, doit résoudre les problèmes proposés par les sept réalités *élémentaires* que voici :

1° La Philosophie, qui doit découvrir le *Principe premier* des choses;

2° La Religion, qui doit dévoiler l'origine céleste du Bien et l'origine infernale du Mal;

3° Le Mysticisme, qui signale la dépravation humaine et sa présence héréditaire dans l'homme;

4° L'Église ou l'association éthique des hommes, qui doit établir le règne de Dieu par la purification des maximes morales;

5° L'État ou l'association juridique des hommes, qui doit établir le règne de l'homme par la coercition à la moralité des actions;

6° L'Union-absolue des hommes ou la dernière association, complémentaire des deux précédentes, pour conduire l'humanité à ses destinées finales, en faisant d'abord cesser les tourmentes politiques;

7° Enfin, les Sciences, qui en recevant leurs législations absolues, doivent reproduire la création divine du monde.

Or, ces sept réalités élémentaires donnent lieu, par leurs combinaisons respectives, à sept autres réalités *systématiques* ou fondamentales, dont les problèmes, à leur tour, provoquent, en vue de leur solution et pour l'accomplissement de ces réalités systématiques, un nombre indéfini de réalités partielles correspondantes, dans leur dépendance respective, à ces réalités systématiques. — Voici ces réalités systématiques :

1° Fondation de la vérité ou Philosophie absolue. (C'est sous ce cadre que viendront se ranger le nombre indéfini de réalités partielles qui ont concouru à cette Fondation de la vérité. — Il en sera de même pour les six autres réalités suivantes :)

2° Accomplissement de la religion révélée ou Religion absolue;

3° Établissement des Sciences par des principes *a priori;*

4° Explication de l'Histoire;

5° But suprême des Etats;

6° Détermination des fins absolues de l'humanité sur la terre;

7° Enfin, Détermination des destinées respectives des nations, en vue de ces fins et comme moyens de leur obtention.

Ces sept dernières réalités sont, en effet, un résultat de la combinaison des réalités élémentaires entre elles. En voici un exemple : soit donné le problème de la répartition des destinées dévolues à chacune des différentes nations répandues sur la terre en vue de leur accomplissement, ce problème recevra sa solution de la manière suivante : L'Église (la 4° réalité élémentaire) dont l'objet consiste dans la purification des maximes morales, étant combinée, d'un côté avec l'État (la 5° réalité élémentaire) dont l'objet consiste dans la coërcition à la moralité des actions, et de l'autre avec l'Union-absolue (la 6° réalité élémentaire) qui a pour objet la direction de l'humanité vers les objets de l'Église et de l'État, il résultera de cette triple combinaison, d'abord, en ce qui concerne le développement de chaque nation distincte, la détermination de la 7° réalité systématique, celle de la répartition des destinées respectives des nations en raison de leur ascension morale et en ce qui concerne le développement universel des nations, la détermination de la 4° réalité systématique, celle de l'explication de l'Histoire conformément à ce développement même. Eh bien, ces réalités générales, pour être accomplies, développent de nombreuses réalités partielles. Ce sont ces réalités partielles que nous produirons dans l'ouvrage annoncé; réalités qui, reliées, par une *Table systématique des matières*, à leur dépendance respective des sept susdites réalités systématiques et fondamentales de l'homme, permettront l'assimilation consciente de ces réalités et de toutes leurs parties constituantes. De la sorte, le lecteur pourra se faire une idée du vrai caractère de la *Vérité*, ainsi découverte par la Philo-

sophie qui n'est autre que la *Réalité humaine*, son Savoir suprême et par conséquent la *Création propre* des destinées absolues, objet de la 6e réalité systématique, qui, à son tour est la combinaison 1° de la Religion (la 2e réalité élémentaire) dont l'objet consiste dans la révélation du problème de l'immortalité ou de l'être dans l'homme; 2° des Sciences (la 7e réalité élémentaire) dont l'objet consiste dans la création de la vérité ou du savoir dans l'homme, et 3° avec la philosophie (la 1re réalité élémentaire) dont l'objet consiste dans la découverte du Principe premier des choses. — Tel est le programme de l'ouvrage en préparation.

PHILOSOPHIE DE LA RELIGION, ETC.,

ET COMME COROLLAIRES

CONSTITUTION DE LA PHILOSOPHIE ABSOLUE, ETC.

S'il est un point frappant, pour l'investigation de la raison, dans les puissantes révélations qui, toutes, sans exceptions et nécessairement, dominent le berceau des sociétés humaines, où ne règne point encore l'usage spontané de la raison, c'est la trichotomie religieuse que le sentiment de l'homme y a placée. En effet, on voit cette trichotomie se manifester dans toutes les théogonies, sans qu'elle soit passée de l'une dans l'autre, comme une production d'un sentiment profond, qui n'est ici qu'une anticipation du moi créateur pour jouer le rôle de la raison dans les spéculations du savoir. En prenant ce point de départ pour nous élever progressivement à la pro-

duction, de plus en plus philosophique, des problèmes qui constituent toute la réalité de l'homme, car ces problèmes, soumis à sa solution, fondent tout le savoir humain, en qui consiste cette réalité, il n'y a, sans doute, rien de plus fondamental dans l'ascension progressive vers ce savoir que de poser la thèse de la trinité religieuse, qui est la thèse de l'ABSOLU, ce principe premier et inconditionnel de toutes les réalités existantes, celles qui composent l'univers, l'homme compris.

Il suit dès lors, de la question ainsi posée, que les théogonies avec leur nécessaire trinité sont une *révélation* de l'absolu, dont l'essence indicible se manifeste dans trois attributions, instruments logiques propres à nous faire connaître sa réalité, et par sa réalité, toutes les réalités du monde, savoir, un moi dynamique, unité primitive, qui se dédouble en deux autres moi, pour développer et générer sa propre réalité, et ainsi accomplir la *création* de l'absolu, par un retour final à cette unité primitive. Mais, ce que cette révélation ne dit point, c'est pourquoi nous la tenons comme simplement problématique dans sa manifestation, c'est-à-dire, comme un produit virtuel du sentiment dans l'homme, et non point une réalité de la raison, c'est comment l'absolu existe, bien qu'il soit proclamé problématiquement qu'il existe. Or, et c'est là notre conclusion, les théogonies antiques, dans leurs manifes-

tations, divine et humaine, depuis la théogonie mythique jusqu'à la théogonie chrétienne, de toutes la plus rationnelle et la plus explicite, ne sont que des problèmes posés par le sentiment révélateur de l'homme, en ce sens anticipation de la raison, à la raison de l'homme, pour en avoir le mérite de la solution. Il y a plus, toutes ces genèses religieuses problématiques, qui sont une grâce du Créateur, propre à servir d'aide secourable à la faiblesse de l'homme, faiblesse qui prouve ainsi une déchéance d'un état primitif supérieur, devaient précéder sa raison restauratrice et son lent développement, afin qu'il en pût prendre conscience cognitive, c'est-à-dire, faire passer le problème, de son état virtuel qu'il est, à la solution qui lui donnerait une réalité qu'il n'a pas. J'affirme donc que toutes les théogénésies ou sciences des notions religieuses, ne sont que des problèmes ou plutôt des porismes, dans le sens que la philosophie attache à ce mot, car leur objet est certain ; et comme tels, ils ne sont, dans leur apparition intellectuelle, qu'une anticipation cognitive, un pur virtualisme offert par le sentiment, à la raison pour en avoir la solution, pour transformer les réalités sentimentales en réalités rationnelles. Malgré toutes les tentatives faites jusqu'à ce jour, et surtout depuis la réforme philosophique par Kant qui, indirectement, a ouvert la voie à l'établissement péremptoire de la Réalité, la

solution n'en a pas été opérée. — Cette réforme, poursuivie nommément par Fichte, n'a abouti encore, dans la considération transcendante de l'être comme étant le savoir créateur, qu'à la conscience du moi créateur dans l'homme qu'il prend pour la condition de l'individualité de l'être, d'où s'en suit un polythéisme rationnel par rapport au virtuel polythéisme grec. En effet, pour Fichte, l'être n'existe pas par le savoir, de la manière que l'envisageait Kant pour constituer le *phénomène* de la réalité dans l'union de ces deux éléments; mais, pour Fichte, l'être existe comme étant le savoir, en tant qu'il a conscience du non-moi créateur développé dans le moi créateur : A = A; ce qui n'est pas vrai. Car, bien que A être soit A savoir, A être n'est encore ici qu'un être étranger à l'A savoir. De sorte que l'identité n'existe point dans le système de Fichte, comme il le prétend. Ce système n'est rien autre que la manifestation de la divinité, du moi créateur, *dans* l'homme, qui reçoit ainsi une réalité qu'il n'avait pas, mais qui le laisse dépourvu de l'autre élément de la divinité, le non-moi créateur, l'être ou l'existence qu'il prétend avoir. — De même antérieurement Spinoza n'a abouti dans sa considération transcendante du savoir comme étant l'être créateur, qu'au développement de cet être créateur dans notre savoir, c'est-à-dire, à la conscience d'un non-moi créateur, représenté, dans notre être,

comme condition de l'universalité du savoir; ce qui constitue un panthéisme rationnel par rapport au virtuel panthéisme indien et autres. En effet, pour Spinoza, le savoir n'existe qu'à la condition de l'être, de sorte que le savoir ou le moi créateur est bien développé dans notre être et dans l'universalité des êtres, mais il manque à ce développement la notion du savoir indépendamment de l'être ou du non-moi créateur. Car, bien que le savoir soit dans l'être, ce savoir n'est toujours ici qu'un savoir étranger à l'être, de sorte que l'identité n'existe point, non plus, dans le système de Spinoza. Ce système n'est rien autre que la manifestation de la divinité, du non-moi créateur, *hors* de l'homme, qui reçoit ainsi, une réalité qu'il n'avait pas, mais qui le laisse dépourvu de l'autre élément de la divinité, le moi créateur, le savoir ou la spontanéité qu'il prétend avoir. Et le système potentiel de Schelling, son système d'identité du réel de Spinoza dans l'exclusive divinité, et de l'idéal de Fichte dans l'exclusive humanité, constitue bien dans leur union, c'est-à-dire, dans l'union du savoir ou de ce qu'il y a de subjectif dans la raison de l'homme, (le moi créateur de Fichte), et de l'être ou de ce qu'il y a d'objectif dans la raison de l'homme, (le non-moi créateur de Spinoza), un monothéisme rationnel par rapport au virtuel monothéisme judaïque et chrétien; mais, ce monothéisme rationnel, parce

qu'il ne représente encore que le caractère extérieur de l'absolu, et non point ce qu'il est dans l'essence de son être et de son savoir, n'est toujours qu'un problème de l'absolu ou de Dieu, fixé didactiquement à la raison par la raison, dans ses deux éléments, autothétique, en vertu duquel l'être se développe par évolution inerte, et autogénique, en vertu duquel le savoir se produit par création spontanée, formant, l'un et l'autre, dans l'hypostase divine, les éléments primordiaux de Dieu, et par conséquent du monde, son œuvre ou sa manière de nous apparaître pour en avoir la conception intellectuelle. Or, ni les théogonies, dans leur vague expression sentimentale, ni les philosophies actuelles, dans leurs essais de solution purement logiques, ne peuvent encore prendre conscience rationnelle du créateur et de la création, en ce que le simple virtualisme du sentiment qui préside aux problèmes religieux, et l'insuffisant logisme de la cognition qui prélude à leur cognition, sentiment et cognition qui ne sont que des degrés préparatoires de la raison absolue, sont encore entachés et rendus impuissants par les conditions physiques ou créées, qui en sont les principes. Mais, j'affirme en même temps que l'homme peut se libérer de ces entraves sentimentales et cognitives du monde créé, pour passer dans les régions des principes créateurs, par lesquels serait acquise la notion de l'ab-

solu, en qui résident ces principes créateurs. Et je veux confirmer mon assertion par la déduction suivante des principales religions historiques où sont contenues les notions problématiques de Dieu et de l'immortalité de l'homme : déduction qui en sera, à la fois, la solution progressive, adéquate au développement successif de l'idée de l'absolu dans chacune de ces religions.

Je prends mon point de départ dans la question ainsi offerte, savoir, que ce sont les révélations qui, par le sentiment de l'homme, dont elles proviennent, présentent à la recherche de la raison, en les y soumettant, tous les problèmes qui intéressent l'homme : problème de Dieu et de son existence ; problème de la création de l'univers ; et problème de l'immortalité de l'homme ; problèmes, par lesquels sont fixées les destinées mêmes de l'humanité, et expliqués les motifs de sa présence sur la terre. Les deux premiers, le problème de Dieu et le problème de son œuvre créé, l'univers, sont du ressort de la PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE et l'objet de la création du VRAI ; comme tels, ils rentrent dans l'universalité du savoir ou le principe idéal de création que cette philosophie a pour mission d'établir dans l'individualité de l'être, c'est-à-dire, de reproduire dans les existences. Quant au problème de l'immortalité de l'homme, il appartient à la religion qui le signale et à la PHILOSOPHIE PRATIQUE qui en accomplit la solution par la création

du BIEN, et rentre ainsi dans l'individualité de l'être ou le principe réel d'existence que cette philosophie a pour mission d'établir dans l'universalité du savoir, en donnant une réalité à ce qui n'est encore qu'idéal : toutes les deux, philosophie spéculative et philosophie pratique, qui, comme on le voit, reçoivent, de la révélation, leurs problèmes, celui du vrai et celui du bien ; et toutes deux, universalité du savoir et individualité de l'être, qui, combinées ou identifiées, l'un, le savoir, comme principe ou idée de création, l'autre, l'être, comme principe ou réalité de l'existence, par l'union desquels le principe et la conséquence existent en effectivité, constituent dans le moi conscient, l'esprit, quelqu'il soit, Dieu ou l'homme qui opère cette identification, le principe premier et inconditionnel de toutes choses, sa permanence indéfectible. En effet, par cette identification, se trouve opérée l'union de l'ABSOLU avec le VERBE, en donnant à l'absolu l'acception d'être cause d'établissement propre en suite de la connexion qui lie le principe à la conséquence, constituant le logisme de l'être ou de l'existence dans la réalité ; et en donnant au verbe l'acception d'être cause de production propre, en suite de l'indépendance de toutes conditions préalables, constituant l'hyperlogisme du savoir ou de l'idée dans la réalité. Cet absolu logique, qui contient en soi l'établissement de sa propre réalité, ainsi que le témoignent toutes les individualités

de la création se développant en vertu du savoir qui y est inhérent, constitue le principe spéculatif de la philosophie, à l'aide duquel la notion des réalités de l'univers peut être obtenue, ce qui n'est autre que la reproduction du monde créé par le savoir créateur; et ce verbe hyperlogique, qui manifeste la virtualité du savoir créateur, c'est-à-dire, la spontanéité dans la production de la réalité propre, constitue, à son tour, le principe pratique de la philosophie, à l'aide duquel l'être raisonnable, l'être doué de cette virtualité créatrice, peut, par une création propre, accomplir ce qui ne participe encore que du monde créé. Et parceque ces deux éléments du Créateur, l'absolu et le verbe, ont toujours, jusqu'ici, été séparés dans la raison de l'homme, comme sources d'investigations, ils sont restés impuissants pour établir la notion de Dieu, l'ARCHI-ABSOLU, qui les neutralise dans son unité, objet de la recherche du savoir depuis le postulat auquel la réforme philosophique de Kant a donné lieu. Ainsi, le polythéiste Hegel, très-improprement appelé panthéiste par l'école réactionnaire française, n'a fait rien plus, dans le sens des considérations de Fichte, suscitées par la philosophie logologique de Bardili, portant sur le savoir pur, que constituer l'*idée* comme principe de création, l'Archi-savoir, qu'il considère à tort comme impliquant l'être ou l'existence. Cet Archi-savoir, comme tel, n'est qu'une

face de la raison divine, le verbe dans l'homme, auquel il manque l'aveu, la conscience du verbe en Dieu, auquel est dû l'être actuel ou l'existence. D'un autre côté, le panthéiste Krause n'a fait également rien plus, dans le sens des considérations de Spinoza, développées pár la philosophie ontologique de Bouterweck, portant sur l'être pur, que constater le *réel* dans le principe d'existence, l'Archi-être, qu'il considère à tort comme impliquant le savoir ou l'idée. Comme tel, cet Archi-être ou le verbe en Dieu n'est également qu'une face de l'Archi-absolu, à laquelle il manque l'absolu ou le verbe dans l'homme, auquel est dû le savoir créateur. Enfin, le monothéiste Schelling, bien qu'il ait réuni le verbe à l'absolu, c'est-à-dire, reconnu toute la raison divine, dans son système d'identité du moi créateur et du non-moi créateur, n'a opéré cette réunion qu'en fixant l'idée de l'Archi-absolu dans la région du monde ou des réalités existantes ; ce qui constitue bien l'effectivité du principe premier et inconditionnel des choses, c'est-à-dire, une *loi d'existence* de ces choses, sans pouvoir en déterminer le principe créateur au-delà de cette région mondaine. Il a prouvé ainsi ne pouvoir pénétrer dans l'essence intime de l'Archi-absolu, d'où provient sa primitive et propre causalité créatrice, en d'autres termes, la *loi de création* du monde ou des réalités existantes. Cette philosophie de Schelling, dont le point de

départ est pris dans la synthèse transcendantale de l'être et du savoir de l'immortel Kant, synthèse par laquelle est donnée la détermination de la réalité dans l'union de ces deux conditions hétérogènes, celle de l'intuition sensible, sans laquelle le savoir n'aurait point d'application, et celle de la conception intellectuelle, sans laquelle l'être n'aurait aucune signification; synthèse par laquelle Schelling a été conduit à leur identité primitive pour la détermination de l'idée de l'Archi-absolu dans le monde des réalités existantes; cette philosophie de Schelling, quoique formant le terme le plus élevé de la raison vers la découverte de la vérité, qui, à son tour, a ouvert la voie nommément à la nouvelle constitution de la philosophie de la nature, n'offre encore qu'un idéal indéterminé, un principe négatif de Dieu comme créateur. Toutefois, cette philosophie a l'avantage précieux, en repoussant tout autre principe spéculatif qu'on voudrait y substituer, de manifester, par son identité, le schéma de *l'essence intime* de l'Archi-absolu dans le *temps*. Et la diversité qu'offre la dualité de l'être et du savoir, le non-moi créateur et le moi créateur, comme éléments des réalités existantes, et leur identité dans ces réalités, qui forme la totalité, ont également l'avantage, quoiqu'aussi d'une manière vague et indéterminée de manifester le schéma logique de la *loi de création* de ces réalités existantes dans l'*espace*. Et c'est cette

essence intime et cette loi de création qu'il est donné à une philosophie supérieure d'établir, au delà des régions du monde créé, dans un monothéisme péremptoire, postulé par la révélation problématique, et objet incessant des recherches de la raison, depuis la présence de l'homme sur la terre.

C'est ici l'à propos, et avant tout, de donner une idée précise de l'Etre et du Savoir, sur lesquels porte toute la philosophie pour la solution des problèmes ; de l'être qui dérive de l'absolu en Dieu, et se manifeste comme inertie dans la réalité, c'est-à-dire, ce qui, dans la réalité, se développe sans conscience comme *nature,* en vertu du savoir, qui, quoiqu'inhérent, lui est étranger, et du savoir qui dérive du verbe en Dieu, et se manifeste comme spontanéité dans la raison, c'est-à-dire, ce qui, dans la réalité, se produit avec conscience comme *liberté,* en vertu du savoir qui lui est propre : l'un et l'autre, éléments de toutes réalités quelconques et de l'univers qui en forme l'ensemble. Cette idée bien précisée rendra plus facile la compréhension de ce qui précéde et de ce qui suivra. De plus, en donnant lieu à la raison de prendre conscience de ces deux éléments du monde, elle constituera les prémices d'une philosophie qu'il est dans notre dessein d'établir péremptoirement, si, toutefois, nos efforts et nos moyens ne nous font point défaut. — Or, l'*Etre,* c'est ce qui est *donné,* c'est l'*hétéronomie* du savoir dans l'uni-

vers, ce qui se manifeste par *l'existence*; dès lors, chose visible, tangible et saisissable par les sens. Comme tel, l'être, donne lieu à la création intellectuelle de l'*espace,* dans lequel les êtres se trouvent juxtaposés dans l'*étendue*. Et comme ce qui *existe* implique une cause d'existence, par laquelle l'être ou ce qui existe reçoit sa détermination, l'être qui implique cette cause est nécessairement unie au *Savoir* qui est cette cause, l'*autonomie* du savoir dans l'univers, nullement perceptible par les sens. Le savoir, comme tel, donne lieu à la création intellectuelle du *temps*, dans lequel le savoir se manifeste par la *succession*. Mais cependant, par leur origine, le savoir et l'être sont en dehors, c'est-à-dire, indépendants du temps et de l'espace; ceux-ci ne servent qu'à fixer, à produire, dans leurs résultats, le savoir et l'être. Effectivement, point d'être, point d'espace; point de savoir, point de temps. De plus, l'être et le savoir sont conditions l'un de l'autre. Il ne saurait y avoir de savoir sans être, car le savoir serait sans application; de même, il ne saurait y avoir d'être sans savoir, car l'être serait dépourvu de signification. — Ce sont là les deux conditions données ou créées de la réalité qui, en tant que réalité, forme une neutralisation de l'être avec le savoir dans les choses ou dans l'univers. L'être et le savoir, l'absolu et le verbe, l'inertie et la spontaneité, de qui ils dérivent, sont donc les deux manifestations concrètes

de Dieu, considéré comme créateur, principe inconditionnel des choses, l'un comme existence, avec signification reconnue effective par le savoir, l'autre, comme cause de la connaissance par son application à l'être.

Jusques là, l'être et le savoir sont divins ou Dieu lui-même. C'est seulement lorsque l'homme rend l'un et l'autre *faits de sa conscience*, que le savoir divin ou la neutralisation de ces deux éléments en Dieu, devient un *savoir humain*, c'est-à-dire, une neutralisation semblable dans l'homme. Il s'en suit une prise de possession dans le temps par le *moi créateur* ou le savoir de l'homme, son autonomie, du savoir divin ou du *non-moi créateur*, manifesté par la réalité dans l'espace, comme hétéronomie du savoir humain. Alors, le temps et l'espace, en cessant d'être les formes sous lesquelles le savoir et l'être nous apparaissent, deviennent des réalités à l'instar du savoir et de l'être. — L'objet de la philosophie, ainsi considéré comme savoir ou Réalité humaine, consiste d'après ce qui précède, dans l'assimilation du savoir divin ou de la réalité divine : ce qui, d'ailleurs, est prouvé par la tendance de la raison à s'élever à l'inconditionnel, c'est-à-dire, au principe des deux éléments en question, conditionnels. Cette tendance de la raison se révèle de deux manières, d'abord, par le savoir dans notre être qui est un savoir *donné*, hétéronomique, qui porte sur les

facultés données dans l'existence : il manifeste le non-moi créateur, le Verbe de Dieu dans notre être, principe de notre existence; ensuite, par le savoir devenu notre être, qui est un savoir *propre*, autonomique, qui porte sur des facultés spontanées, dont l'origine remonte à la virtualité mise en nous par le Verbe de Dieu, au développement de laquelle nous devons ces facultés mêmes : il manifeste le moi créateur, le Verbe dans l'homme, principe de notre création propre. La raison n'a jamais cessé de poursuivre cette tendance dans les deux fonctions créatrices qui constituent à la fois son principe et sa fin. Par l'une, en considérant le savoir relativement à l'être, c'est-à-dire, dans son application à l'être, la raison a cherché à établir *l'autothésie du monde,* autrement dit à reproduire le monde créé, objet d'une première philosophie, la *Philosophie chrématique* (des choses); par l'autre, en considérant le savoir absolument en lui-même, c'est-à-dire, dans la *fixité* de l'univers, forme de l'être, et dans la *déterminabilité* de l'univers, forme du savoir, elle a cherché également à constituer *l'autogénésie de la Réalité* ou la production du savoir par lui-même, objet d'une dernière philosophie, la *Philosophie achrémathique* (en dehors des choses), à laquelle on devrait la vérité absolue.

Se proposer la notion de la Réalité par les deux fonctions que nous venons de caractériser, c'est

fixer la détermination de la philosophie et de la fin qu'elle cherche à atteindre.

D'après cela, la fin que se propose la philosophie considérée comme savoir, doit nécessairement porter sur l'Archi-absolu, en tant que principe premier de toutes les réalités manifestées par l'existence. Nous donnons à ce principe premier la dénomination d'Archi-absolu, pour le rendre distinct, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, et ainsi que nous l'établirons péremptoirement, de *l'absolu*, qui, avec le *verbe*, sont les deux éléments constitutifs de ce principe premier des choses. Comme tel, l'Archi-absolu est ce qui a lieu *par soi-même*, en opposition au *relatif* qui a lieu par quelque chose *autre*. De là, la proposition : l'Archi-absolu existe-t-il ? Et la preuve en est évidente, tout d'abord, par le fait de l'existence de l'univers et de toutes ses parties, de moi par exemple, qui existons d'une certaine manière déterminée. Si cela n'était pas, si tout était relatif, si l'univers n'avait sa condition dans l'Archi-absolu, ce quelque chose par soi-même jusqu'alors indicible, l'univers pourrait exister autrement qu'il existe. Donc, puisqu'il existe ainsi, la raison de cette existence, l'Archi-absolu existe aussi.

La philosophie, dans sa véritable DÉTERMINATION, a donc pour condition première et fondamentale de porter sur l'Archi-absolu comme cause du monde créé ou du relatif. De la sorte, l'Archi-absolu devient

l'idéal de la philosophie, le postulatum de la raison; idéal qui signale ainsi la tendance de la raison à sortir du conditionnel pour pénétrer dans l'inconditionnel.

Il résulte de cette condition première de la détermination de la philosophie, deux autres conditions secondaires. L'une *négative,* en ce qu'elle consiste dans l'indépendance de la philosophie, de tout ce qui n'est pas philosophie; autrement dit, dans l'indépendance du savoir de tout ce qui n'est pas savoir. Ainsi, les sciences, par ce qu'elles sont conditionnelles, c'est-à-dire, dépendantes d'une condition, à posteriori, par nos besoins, à priori par la philosophie, qui en est la condition par la découverte des lois qui les régissent, car il n'y a point de sciences sans ses lois, ne sont point de la philosophie, puisque, dépendantes d'elle ou de nos besoins, elles ne sont pas par elles-mêmes; exemple : parmi les sciences spéculatives, la psychologie, l'anthropologie, la grammaire, etc.; et parmi les sciences pratiques, le droit, la morale, la religion, etc. Ces sciences qui ont pour objet un usage subordonné à des fins étrangères, la psychologie, l'emploi convenable des facultés, la guérison des affections de l'esprit, etc.; la grammaire, l'emploi convenable des mots, leur interprétation, etc.; la religion, l'amour de Dieu, le salut éternel, etc., etc., ne sont point philosophie. La philosophie seule,

qui est le savoir, et qui porte sur le savoir, n'a aucune fin étrangère. Elle est donc un savoir indépendant de tout ce qui n'est pas savoir : indépendant des sciences et du bon sens (originaire et non populaire, ce dernier presque toujours faussé par des intrusions plus ou moins systématiques), puisqu'elle doit donner raison des sciences et du bon sens.

L'autre condition est *positive*, en ce qu'elle tire ses instruments de savoir de son savoir, autrement dit, la philosophie est AUTONOME, douée de CRÉATION PROPRE. Comme telle, elle porte sur le savoir même et non sur les objets du savoir. La philosophie ou le savoir consiste dans le savoir lui-même, qui, ainsi et par essence, devient son propre objet. La preuve c'est que l'autonomie, qui n'est autre que la faculté de déterminer, n'est point donnée à l'instar de l'être qui porte sur les sens, quoique l'être ou l'existence soit sa condition intérieure, comme il est la condition extérieure, pour notre savoir, de toutes les réalités.

Pour accomplir son objet, c'est-à-dire, pour que la philosophie puisse atteindre et la faculté de sa propre détermination, et la fin qu'elle se propose dans la notion de l'Archi-absolu, elle doit, comme troisième condition secondaire, exclure, pour l'accomplissement technique de la philosophie, toute méthode artificielle pour n'employer que le procédé

naturel de la raison dans sa tendance vers l'inconditionnel; procédé infaillible, vu la spontanéité qui en est le caractère. Où donc prendrait-elle un principe de connaissance, si ce n'est dans l'essence même de la raison, toute spontanée?

Ayant ainsi fixé la détermination de la philosophie dans son principe premier qui porte sur l'Archi-absolu comme condition du relatif ou des réalités créées; dans son principe deuxième qui consiste dans son indépendance de tout ce qui n'est pas le savoir; dans son principe troisième qui consiste dans son autonomie créatrice du savoir par le savoir; ayant enfin exclu, des moyens de réaliser le savoir, tous procédés artificiels pour ne conserver que l'usage exclusif d'une méthode naturelle de la raison dans la tendance de son inconditionnalité, il nous faut maintenant déterminer le problème général de la philosophie.

Or, nos deux susdites conditions secondaires vont nous guider dans cette détermination de l'objet de la philosophie. En effet, la condition qui exclut du savoir tout ce qui n'est pas le savoir, forme le principe *constitutif* de la détermination de l'objet en question ou du problème général de la philosophie. Il consiste à prendre dans le savoir et non ailleurs l'objet que se propose le savoir. Ainsi, tout effet de l'expérience, qui nécessairement postule un principe (le particulier ne pouvant être fondé que sur le

général), n'est pas objet de la philosophie, tant que cet effet n'est pas pourvu de son principe, qui devient dès lors un savoir, et par conséquent l'objet de la philosophie qui a donné la loi à cet effet de l'expérience.

De même, la condition qui veut que le savoir tire de lui-même ses instruments de savoir ou son autonomie, doit servir de règle ou de principe *régulatif* pour fixer l'objet postulé par la philosophie. Ainsi, ce principe de fixation doit, d'une part, signaler la conformité de cet objet de la philosophie avec l'idéal que s'en forme la raison; il doit donc porter sur la tendance de la raison vers la conscience de l'Archi-absolu; autrement dit le problème de la philosophie doit correspondre au postulatum de la raison, qui requiert la notion de l'Archi-absolu ou du principe inconditionnel des choses de l'univers. Et, d'autre part, en considérant que les différentes définitions qu'on a donné de la philosophie, sont autant d'efforts faits pour déterminer l'objet de la philosophie ou le problème qu'elle se propose, ce principe régulatif doit aussi signaler la conformité de ces définitions existantes de la philosophie avec son objet qui reçoit, par elles, un criterium de sa validité.

Cela étant, il s'agit de connaître sur quelles données la philosophie puisse s'exercer pour atteindre la détermination de son problème.— Or, en prenant

pour objet de ce problème (et la raison, dans son incessant postulat de connaître y tend naturellement) la constitution de l'univers, tel qu'il est offert à nos investigations, nous ne pouvons en prendre les éléments que dans le savoir et l'être, en donnant à l'un et à l'autre le sens que nous leur avons antérieurement fixé.

Il est évident que ces deux éléments, comme tels, sont dans l'univers ou dans toutes les réalités qui en forment l'ensemble, deux éléments distincts et hétérogènes. Ils en sont les deux forces opposées et primitives. On peut, par comparaison, les assimiler à un moule et à la matière moulée, le savoir étant à l'être, ce que le moule est à la matière. On peut encore, par une similitude prise dans les sciences, trouver la représentation de ces deux éléments dans les pôles de l'électricité, ou dans la force attractive et la force répulsive de la matière, qui, parce qu'elles se déterminent l'une l'autre, constituent, dans leur concours, le phénomène de la matière. Pareillement, le savoir et l'être sont conditions l'un de l'autre; et le monde ne saurait avoir lieu sans le concours de ces deux éléments primitifs de l'univers. Leur dépendance est donc réciproque : c'est l'être qui détermine le savoir ou la *pensée*; c'est le savoir qui détermine l'être ou les *choses*. En effet, c'est parce que le savoir peut établir une *unité de liaison* avec l'être qui, par sa nature, est essentiel-

lement sans liaison dans son individualité, que nous rendons l'être un fait de notre savoir. Ainsi A un être et B un autre être sont deux objets distincts. Comme tels, ils sont sans unité entre eux, car une telle unité ferait de A et B un seul être. Mais, si nous appliquons le savoir aux êtres A et B, il en résulte une unité, une liaison entre A et B que nous désignerons par C et qui constitue une détermination nouvelle dans les êtres A et B, essentiellement hétérogènes. Ce résultat, cette détermination nouvelle, due à l'application du savoir aux êtres A et B, est évidemment et uniquement produite par le savoir, et n'appartient nullement aux sens qui sont de simples organes pour l'appréhension de l'être. En voici un exemple : On entend le son d'une cloche, un coup, puis un autre coup, puis un troisième coup, jusqu'à douze. Ces coups, distincts l'un de l'autre, sont des êtres successifs dépourvus de signification tant que l'entendement n'a point opéré une liaison entre ces êtres individuels; liaison qui donne la détermination de *douze*. Douze est donc une réalité qui n'est point dans le son répété, perçu par les sens, ni même dans la co-existence des sons. Cette réalité est un *fait de savoir*; c'est l'esprit, c'est l'entendement, nullement saisissable par la sensibilité, ni dans le temps, ni dans l'espace, qui, en subissant l'influence de l'être, ici les sons répétés, dont il réunit l'appréhension sensible dans une

unité intellectuelle, constitue un fait de savoir, une réalité inconnue jusqu'alors, c'est-à-dire, produit la conception de l'être comme *quantité*. Il y a plus, le *temps*, la durée successive dans laquelle les douze coups se sont succédés, reçoit aussi une réalité d'être ou d'objectivité dans cette conception de quantité, où l'être et le savoir sont identifiés. Donc, le temps n'est plus ici une simple forme subjective, mais il est une réalité.

Ainsi, se trouve vérifiée, par cet exemple de l'application du savoir à l'être, la faculté de *déterminabilité* qui, sans la moindre dépendance de conditions préalables, est cette *création propre*, autonomique, que nous avons signalée plus haut. Il conste de cette relation du savoir avec l'être, relation qui porte, avec elle, un caractère de *nécessité*, impliqué dans notre essence de connaître, que les faits qui en résultent ne sont hétérogènes dans leurs produits ou phénomènes, qu'en les considérant dans leur origine, en ce que l'unité ou la liaison intellectuelle des êtres provient manifestement du savoir qui est spontané, et non de l'être qui est inerte. De la sorte, ce savoir se trouve ainsi hétérogène avec l'être. Mais, en considérant les produits du savoir dans leur existence ou dans le phénomène des choses, telles qu'elles nous apparaissent dans leur formation, le savoir et l'être qui les constituent, comme telles, sont parfaitement homogènes; et c'est précisement

dans cette homogénéité que consiste le phénomène de l'univers, tel qu'il se montre à l'investigation de la raison. — C'est aussi ce qu'il fallait envisager, et ce qui ne pouvait devenir l'objet de la conscience humaine que par la reproduction de l'unité ou de la liaison intellectuelle du savoir avec l'être, c'est-à-dire, par notre exemple de l'application du savoir à l'être, et telle qu'elle existe dans la prestation divine des choses du monde.

Il résulte de ce qui précède deux faits, sur lesquels l'attention doit se porter. Par le premier, le savoir, considéré objectivement, c'est-à-dire, dans son application à l'être, devient une réalité aussi *nécessaire* dans la constitution de l'univers, que l'être lui-même qui se présente si notoirement avec tous ses attributs. En effet, comme partie intégrante du monde, les produits du savoir ont autant de réalité qu'en ont les accidents de l'être, en prenant ici le mot de réalité dans son acception absolue, celle de la qualité de partie constituante de l'univers. Par le second, considéré subjectivement, c'est-à-dire, comme organe d'investigation des choses, en vue de leur reproduction, la distinction des produits du savoir d'avec les accidents de l'être, établit une difficulté intellectuelle, celle d'abstraire les uns des autres, dans la prestation de leur unité dans la réalité; distinction qui prouve la plus ou moins grande culture philosophique de la part de

celui qui sait la faire. « L'homme qui, au préalable, « n'a pas la culture intellectuelle, dit Wronski, n'est « pas capable de faire l'abstraction dont il est ques- « tion; et il ne peut, par conséquent, entendre rien « à tout ce qu'on peut dire de l'essence du savoir « sur lequel porte l'objet de la philosophie. A cet « égard, l'homme sans culture ressemble à l'insecte « qui ramperait sur la statue de l'Apollon du Bel- « védère : l'intelligence de l'insecte ne saurait dé- « couvrir rien au-delà du marbre. »

Il est évident, dès lors, que le savoir et l'être, comme éléments du monde, doivent être inhérents à l'essence de la raison, et par conséquent se manifester comme causes créatrices, en vue de reproduire le monde créé, objet de la philosophie chrématique, celle qui porte sur les choses, et en vue de la part de l'homme, de se donner sa réalité propre, objet de la philosophie achrématique, celle qui porte sur le principe des existences. En effet, considérés dans leur caractère extérieur, le savoir, comme cause créatrice, réside dans la *déterminabilité,* qui est une force de spontanéité et d'indépendance dans ses déterminations; de même, l'être, comme cause créatrice, réside dans la *fixité,* qui signale une dépendance, c'est-à-dire l'inertie logique dans ses déterminations. Considérés dans leur caractère intérieur, le savoir se manifeste par le *moi* ou ce qui est spontané, indépendant de toute causalité exercée

par des êtres étrangers à lui; il a pour forme la *subjectivité*; et l'être se manifeste dans le *non-moi*, ou ce qui est inerte, sujet à subir la causalité exercée sur lui par des êtres étrangers à lui; sa forme est dans *l'objectivité*.

Le problème de la philosophie, que nous nous sommes proposé dans la constitution de l'univers, reçoit ici les conditions, à la fois, et de sa détermination par l'être et le savoir qui en sont les éléments, et de sa solution possible par les causes que nous venons de faire connaître, le moi et le non-moi dans l'homme, sa spontanéité créatrice et son inertie logique, correspondants au savoir et à l'être dans la nature. — Puisque l'univers existe, c'est-à-dire, représente un état de fixité ou d'immuabilité avec caractère de nécessité qui détermine spécialement la *fixation* de la réalité dans l'être, qui est un de ses éléments constitutifs, l'être existe donc. De même, puisque l'univers est déterminé de la manière qu'il nous apparaît, c'est-à-dire, représente dans le savoir une fonction de déterminabilité ou de *production* par liberté, le savoir, l'autre élément de la réalité existe donc aussi. Et comme conséquence, l'univers ou la réalité, qui existe, n'est rien autre que la neutralisation de l'être et du savoir dans toutes les choses qui le composent. Dès lors, notre proposition de l'objet ou du problème général de la philosophie consiste,

comme un corollaire de tout ce qui précède, dans la détermination du savoir apte à constituer dans l'univers la double fonction créatrice que voici : 1° par le savoir dans son rapport avec l'être, la fonction d'opérer l'AUTOTHÉTIQUE DU MONDE ou l'établissement du monde par le savoir, comme principe, en connexion avec l'être, comme conséquence : le monde se manifestant par évolution nécessaire ; et 2°, par le savoir dans son rapport avec lui-même, la fonction d'opérer l'AUTOGÉNIE DE LA RÉALITÉ ou la génération de soi-même par soi-même : la réalité se produisant par création spontanée. L'une, la première de ces fonctions, ainsi que nous l'avons déjà dit, est l'objet de la philosophie chrématique et porte comme savoir sur les êtres de la création pour reproduire l'univers créé, c'est-à-dire, le savoir créateur de l'univers, (être et savoir reproduit dans l'identité du monde) ; l'autre, objet de la philosophie achrématique, porte, comme savoir, sur le savoir lui-même, pour se constituer réalité propre ou savoir créateur, (identité du moi et du non-moi créateurs)

Toutefois, cette détermination du problème de la philosophie ou de l'objet qu'elle veut atteindre, doit, pour valoir, répondre, d'une part, aux caractères de la philosophie, ceux que nous leur avons assignés, et de l'autre, aux définitions que nous en ont donné les hommes supérieurs, qui nous ont

précédé dans cette même recherche de l'objet de la philosophie. — C'est ce que nous allons confirmer.

Pour ce qui concerne le premier des deux objets de la philosophie, l'autothétique du monde, qui porte sur le savoir considéré relativement à l'être, il semble, tout d'abord, que cette autothétique du monde dépende des êtres qui en forment l'ensemble. Mais, comme ces êtres, n'ont de valeur intellectuelle qu'autant que l'activité propre du savoir leur en donne, ces êtres, c'est-à-dire, l'autothétique du monde, motivent l'impulsion du savoir pour l'établissement même de cette autothétique : autrement, le monde ne serait pas pour le savoir, il serait sans signification ; ou bien, il serait uue existence dépourvue de réalité pour la conscience humaine. Or, puisque ce premier objet de la philosophie repose, non point sur les êtres de la création, mais sur le savoir qui donne à ces êtres une valeur intellectuelle, celle de connaître ces êtres dans les principes qui les constituent comme autant de réalités, la détermination de ce premier problème de la philosophie devient conforme, d'une part, aux deux caractères de la philosophie, celui qui, par l'exclusion de l'être, porte sur l'indépendance du savoir de tout ce qui n'est point savoir, et celui qui porte sur l'autonomie du savoir, qui est cette création propre ou cette activité qui donne aux êtres de la création

une signification qu'ils n'auraient pas sans ce savoir créateur ; et d'autre part, et par là même, cette détermination est également conforme au caractère fondamental de la philosophie, celui qui porte sur l'Archi-absolu, comme idéal postulé par la philosophie dans la tendance de la raison à s'élever au principe inconditionnel des choses : tendance qui, effectivement, correspond à l'Archi-absolu, dont l'autothétique du monde est un schéma manifesté in concreto dans notre savoir.

Voyons, maintenant, si ce même premier objet de la philosophie est conforme à ses définitions connues. — A cette fin, en prenant en considération l'idée qu'en ont conçu les hommes supérieurs qui nous ont devancé, nous allons nous appuyer, en partie, des expressions mêmes de Wronski, qui, comme on le sait, forme la base de notre Exposition.

1° Aristote, chez les Grecs, a défini la philosophie, la connaissance des principes qui servent à fixer les *caractères nécessaires* des objets. — C'est là évidemment, dans ces caractères intellectuels des choses, le produit du savoir, l'expression de l'autothétique du monde.

2° Cicéron, chez les Romains, définit la philosophie, la science des choses divines et humaines et de leurs *causes*. — Or, les causes des choses sont

« l'idée de l'autothétique du monde. — C'est dom-
« mage que Smith, Fergusson, et quelques autres
« penseurs méthodiques se soient trouvés sous l'in-
« fluence du non-sens philosophique débité en An-
« gleterre pour de la philosophie. On dirait que les
« philosophes anglais ont voulu faire la parodie de
« la philosophie, en lui donnant pour objet l'être
« dans toute sa pureté, et en changeant ainsi le
« savoir suprême, auquel elle prétend, en savoir du
« dernier ordre ».

7° Et enfin, Kant, dans la nouvelle Ecole allemande, définit la philosophie, la science des conditions ou des formes sous lesquelles s'exerce l'*acte du savoir*. « C'est là, quoique faiblement, le pre-
« mier rayon de la vérité. En effet, les conditions
« ou plutôt les formes, sous lesquelles s'exerce l'acte
« du savoir, ne sont évidemment autre chose
« qu'une représentation, par le moyen de l'être,
« de l'*activité propre du savoir,* c'est-à-dire de
« l'autothétique du monde; et de cette manière,
« aucun mortel, avant Kant, ne s'était approché si
« près du véritable objet de la philosophie. Mais,
« malheureusement, ce n'est encore qu'une hypo-
« thèse : l'erreur de Kant consiste en ce que, comme
« ses prédécesseurs, il considère toujours le savoir à
« l'*instar de l'être,* en lui supposant à ce savoir,
« des conditions ou des formes qui font mécon-
« naître son caractère sublime de *spontanéité* ou

« d'*inconditionnalité*. Quoiqu'il en soit, de cette « hypothèse erronée de Kant, les résultats de sa « philosophie, garantis par le caractère de néces- « sité, sont vrais en grande partie, du moins dans « la région inférieure de l'univers, dans celle des « choses où ce caractère de nécessité est applicable. « — Ainsi, cet homme illustre a la gloire d'avoir le « premier, sinon fondé, du moins provoqué la « vraie philosophie. Nous lui rendons cette justice, « en déclarant, de plus, que nous ignorons si, sans « être guidé par ce premier rayon, nous aurions pu « pénétrer dans le sanctuaire de la vérité, et fonder « définitivement l'édifice de la philosophie. — La « révolution philosophique opérée par Kant con- « siste dans les trois points suivants : 1° la décou- « verte du caractère de la *nécessité subjective* que « doivent avoir les résultats philosophiques ; carac- « tère qui, comme critérium, sert à distinguer ces « résultats ; et en effet, nous avons vu que c'est là « le caractère des produits du savoir, qui, comme « parties de l'autothétique du monde, constituent « l'objet de la philosophie; 2° l'emploi de la *mé- « thode critique*, qui consiste dans l'exclusion de « tout principe ou de toute condition objective; et, « en effet, c'est là la méthode inconditionnelle que « requiert la philosophie; 3° enfin, et principa- « lement, l'usage du *procédé transcendantal*, qui « consiste dans la propre conscience du savoir lui-

« même ; et, en effet, c'est encore cette conscience « qui est nécessaire pour arriver à la connaissance « du savoir pris *in abstracto,* tel qu'il est l'objet de la philosophie. »

Nous venons de confirmer ainsi, par les caractères qu'en ont donné les hommes supérieurs de tous les temps, la vérité de notre premier problème de la philosophie, celui qui a pour objet le savoir considéré relativement à l'être, pour l'établissement de l'autothétique du monde. Et comme un résultat naturel de la raison dans son développement, Kant, de tous ces hommes, fut celui qui, en recueillant les fruits de ses devanciers et en éliminant leurs erreurs, s'approcha le plus près de la vérité. En effet, de l'ensemble de sa philosophie, il résulte la double conscience dans l'homme du non-moi ou de l'être qui lui est étranger, et du moi ou du savoir qui lui est propre, comme étant, le non-moi et le moi, les deux éléments de la réalité, l'un apporté par Dieu, l'autre apporté par l'homme. Et c'est le concours du savoir de l'homme, son autonomie, par laquelle se manifeste le verbe de Dieu dans l'homme, et de l'être étranger, l'hétéronomie dans son savoir, par laquelle se manifeste le verbe en Dieu, qui établit une antinomie dans la raison, que Kant déclara insoluble, à cause de l'hétérogénéité absolue des dits éléments. C'était tout simplement limiter la sphère de toute connaissance

ultérieure, en posant cette assertion d'ailleurs démentie, dans son système même, par l'emploi de la transcendance du savoir, dont la condition spontanée révèle une indépendance de l'être ou de la sensibilité, qui est l'autre condition nécessaire du système de Kant borné à l'expérience. C'était donc tomber dans la contradiction ; car, tout l'ensemble de nos connaissances dans ce même système ne peut être considéré que comme la conséquence d'un principe que ce système n'a pas, mais qu'il postule, et qu'il interdit cependant à la raison. Il a donc, par cela même, établi le postulat de ce principe, c'est-à-dire, qu'il a réellement débordé la sphère des connaissances phénoménales, à laquelle, cependant, il limite le savoir possible de l'homme. Et c'est là la contradiction. Aussi, n'a-t-elle pas échappé à la sagacité des philosophes postérieurs. Par eux, fut rendue possible la transition de la conditionnalité impliquée dans le résultat philosophique de Kant, à l'inconditionnalité d'un principe créateur qui, appliquée non plus au savoir considéré dans sa relation avec l'être, mais au savoir considéré en soi, puisse donner la solution postulée par la philosophie, et ainsi devenir, non plus un simple effet de la subjectivité à laquelle correspond ce principe créateur dans la considération de l'autothétique du monde ou de l'établissement de l'être par les sciences, comme objets du savoir, mais cause, à la fois, objective et

subjective, non-moi et moi créateurs, ainsi que le requiert l'autogénésie de la réalité, ou la génération de soi-même par soi-même.

Nous voilà ainsi conduits au second des deux objets de la philosophie, celui qui doit accomplir la réalité, objet qui porte sur le savoir considéré absolument *en soi*, en donnant à ce dernier objet l'acception du *principe de soi*, sans autre condition de savoir que par le savoir. En effet, la *fixation* de la réalité et la *production* de la réalité, qui concourent à l'établissement propre du monde, ne sont rien autre que le savoir en soi, puisque, comme telles, elles ne dérivent d'aucunes conditions antérieures : l'être et le savoir, considérés comme éléments des choses, n'étant que des effets créés, inhérents à ces choses, dont la fixation de réalité, à laquelle correspond la fixité ou l'inertie de l'être, et la production de réalité, à laquelle correspond la déterminabilité ou la spontanéité du savoir, sont les causes créatrices. On peut assimiler la présente caractérisation de la Réalité à la thèse suivante : Soit conçue la Raison, de qui tout dérive, comme étant, à la fois, fixation et production de la réalité. D'une part, pour manifester sa propre réalité comme telle, elle, la Raison, devra, en vertu de son principe de fixation, déterminer l'établissement de l'*Etre*, qui reçoit ainsi un caractère de *nécessité* ou de *fixité* que veut la raison, qui ne perd pas, pour cela, son principe de production

de réalité. Et d'autre part, la Raison devra, en vertu de son principe de production de réalité, déterminer l'établissement du *Savoir*, qui reçoit ainsi un caractère de *liberté* ou de *spontanéité* que veut la raison, qui ne perd pas pour cela sa cause ou son principe de fixation de réalité : l'une et l'autre, nécessité et liberté se correspondant et se limitant réciproquement conformément à la Raison considérée comme principe neutre impliquant, dans son essence, la fixation et la production de réalité, la nécessité et la liberté. — Tel est l'analogue de l'Archi-absolu, principe inconditionnel des réalités qui composent l'univers, l'homme compris avec toute sa conscience représentative ; telle est l'idée qu'il est possible de préconcevoir de l'autogénésie de la Réalité ou de la production propre de soi-même, en opposition à l'autothétique du monde, qui n'est autre que l'application du savoir transcendant ou spontané à l'être immanent ou donné. — Il est évident dès lors, que ce dernier objet de la philosophie, nommément de la philosophie achrématique, répond à l'idéal de l'Archi-absolu, qui est cette autogénie même de la réalité que la philosophie tend effectivement à établir.

Ainsi serait accompli et résolu le problème général de la philosophie ; et cet accomplissement constituerait un véritable achrématisme, c'est-à-dire, d'après le sens de ce mot, l'absence de toutes choses créées, puisque l'esprit pur serait remonté aux prin-

cipes créateurs de ces choses. La Raison, d'après notre susdit exemple, serait Raison impliquant, dans son essence, la fixation et la production des réalités; et contrairement, à sa marche *régressive* qui, en remontant des réalités créées à leur principe, n'a fait qu'en donner le problème; désormais, par une marche *progressive*, en descendant du principe premier à toutes les réalités, l'homme compris, elle déduirait la création entière. Or, les philosophes postérieurs à Kant, qui leur a ainsi, ouvert la voie vers la découverte du principe inconditionnel des choses, ont-ils réalisé ces grands résultats? Evidemment non, comme nous aurons occasion de le démontrer en son lieu. En effet, ces philosophes n'ont appliqué leurs considérations que sur l'Archi-absolu pris ou formé dans le monde, c'est-à-dire, dans les choses et dans leurs éléments, en prenant l'être et le savoir comme éléments des choses, et en prenant les choses dans l'identité de ces éléments qui constituent ces choses. C'était là un écueil inévitable, analogue, en quelque sorte, à l'écueil où Kant était tombé en traitant le savoir tout hyperlogique à l'instar de l'être, dont les conditions sont logiques, autrement dit en traitant l'autonomie du savoir à l'instar de l'hétéronomie du savoir. De la sorte, on devait rester dans les termes autothétiques du monde, sans pouvoir dépasser la sphère hétéronomique de la création, ni pénétrer, par conséquent dans la sphère autono-

mique des principes créateurs. Aussi, leurs recherches furent-elles plus stériles encore qu'elles ne l'avaient été dans la découverte de l'autothétique du monde, objet de la philosophie chrématique, où là, du moins, ils parvinrent à poser le problème de son principe premier dans le monde concret, tel qu'il y existe effectivement dans *l'identité primitive du savoir et de l'être.* « Mais ce n'est là qu'une idée « chrématique de l'Archi-absolu en question : c'est « une image en quelque sorte mondaine de cet « Archi-absolu, c'est-à-dire, une image formée avec « les éléments du monde ou des choses ; et comme « telle, cette image ne doit nous présenter que les « *dispositions pour le monde,* qui sont dans l'Archi-« absolu, pour ainsi dire, l'*aurore du monde,* et non « l'Archi-absolu lui-même. L'idée achrématique de « l'Archi-absolu, c'est-à-dire, l'idée de l'Archi-« absolu lui-même ou du savoir en soi-même, reste « donc jusqu'ici inconnue. »

Contrairement aux considérations qui ont trompé les philosophes dans leurs investigations, l'Archi-absolu doit être pris hors du monde, hors des choses et de leurs éléments. « C'est là le véritable « but de la philosophie et nommément le problème « essentiel de la philosophie achrématique. C'est « aussi là que se trouve la fin sublime de l'homme ; « car, c'est là seulement que peut être dévoilé « l'Archi-absolu, et avec lui l'autogénie de toute

« réalité, dans laquelle est nécessairement comprise « la création propre de l'homme. »

Telle est, enfin, la détermination de l'objet de la philosophie, en tout conforme à l'idéal que s'en forme la raison. Or, cet idéal étant absolu comme but du savoir, ce but devient, pour tous les hommes, un devoir impératif de s'approcher, par la culture intellectuelle, de l'objet de cet idéal qui, justement parce qu'il porte sur le savoir et uniquement sur le savoir, ne peut être acquis que par le développement du savoir. C'est du développement du savoir vers cet objet final de la philosophie, sinon, en totalité, par la conscience chrématique et achrématique, du moins en partie par le chrématisme, que dépend la réalité *propre* de l'homme. Il y a plus, dans l'accomplissement de ce devoir impératif, réside toute la valeur intellectuelle et morale. Hors de là, et quelle que soit l'importance dont les hommes, prétendus supérieurs dans le monde, paraissent se revêtir, elle n'est rien autre qu'une déception mensongère d'eux-mêmes, et une prétention usurpée sur autrui. Ils auront vécu pour tout autre but que celui de l'établissement de l'humanité à l'image de la divinité.

Reste la question délicate de savoir s'il est donné à la raison humaine d'atteindre l'objet de la philosophie, tel que nous venons d'en arrêter la détermination. On peut y répondre par cette assertion

que la seule idée de cet objet requiert déjà une faculté absolue propre à le connaître ; ce qu'on peut traduire par ceci : *l'acte de chercher démontre la faculté de trouver.*

Or, puisque cet objet de la philosophie est l'idéal de la raison, et que la raison, à son tour, par son acte initial de chercher implique la faculté finale de trouver, c'est aussi cet objet que nous nous efforcerons d'accomplir dans notre présente Exposition. C'est pourquoi, après cette préalable et nécessaire digression, il est convenable de reprendre cette exposition au point où nous l'avons laissée.

Revenons donc à notre but proposé dans les problèmes religieux, sans lesquels le savoir ou la raison humaine ne se fût jamais exercé comme philosophie spéculative, en vue de découvrir l'essence intime du Créateur, le principe inconditionnel des choses, et comme philosophie pratique, en vue de découvrir et de réaliser, au moyen de la vérité et des sciences sur laquelle elles se fondent, les destinées de l'homme et finalement son immortalité.

Pour accomplir ce but, il faut nécessairement qu'il existe dans l'homme un moi virtuellement absolu, virtuellement créateur, qui puisse, non-seulement révéler, mais aussi créer la notion religieuse de Dieu comme créateur du monde, et la notion religieuse de l'immortalité de l'homme, comme terme de son apparition sur la terre. Ces

notions, par le fait de ce moi virtuellement absolu, et effectivement existant dans l'essence humaine, sont inhérentes à l'actualité de la raison ou à la présence de cette raison parmi les hommes. Comme tel, ce moi constitue ici, dans la question qui va nous occuper, la faculté virtuelle de la RELIGIOSITÉ, élément fondamental des notions religieuses, qui se dédouble en deux autres facultés ou éléments, que nous allons faire connaître, pour générer sa propre réalité, celle de se donner les notions de Dieu et de l'immortalité : notions altérées à la suite du péché originel, allégorie de la chûte qui, aux termes de la révélation, opéra la désunion de l'homme avec son créateur, et par conséquent lui ravit la notion de la vérité. — Ces facultés, qui forment dès lors une trichotomie logologique, sont enfouies dans le moi primitif, la Religiosité ou la raison de l'homme, pour concourir à créer le système de réalités qui va nous occuper ici, en découvrant pour ce système, comme pour tout autre système quelconque de réalités, à l'aide du moi primitif et dynamique, la raison, les lois qui le régissent, et qui, de la sorte, en constituent la métaphysique ou le contenu transcendantal, c'est-à-dire, ayant sa cause hors du monde comme principe théorique ou spéculatif du vrai, et son application dans le monde, comme principe technique ou pratique du bien (le vrai réalisé). La notion de Dieu est donc, à la fois, un

problème théorique du vrai (Dieu, comme *idée* que la raison en conçoit) et un problème technique du bien (Dieu comme *existence*, que la raison tend à connaître), soumis à l'investigation du savoir qui l'interroge incessamment pour en avoir la solution. Il en est de même de l'idée de l'immortalité et de son accomplissement par l'homme, qui n'aurait point de signification dans son postulat si puissant, sans la chute d'un état antérieur, ainsi attestée négativement et empiriquement par la préférence éventuelle, de tous les instants, de la maxime du mal sur la maxime du bien, et qu'il serait possible d'établir positivement, si nous ne devions, sans plus d'incidents, nous diriger vers notre objet.

Or, cette faculté fondamentale, la *Religiosité*, serait sans fonction ou renfermée dans une pure et éternelle aspiration subjective, si, de son centre, ne devait sortir deux instruments intellectuels, auxquels participent toutes les réalités créées. L'un sera un *Elément-savoir*, mis dans toute réalité créée pour que l'homme en prenne la conscience à l'aide de la raison qui l'implique également comme réalité créée ; et l'autre sera un *Elément-être*, mis dans toute réalité créée, qu'implique aussi la raison dans sa neutralisation : élément-être qui constitue, dans cette même réalité créée, le support matériel de son existence, sur lequel repose la partie de savoir universel qui distingue une réalité d'une autre ; de manière à

qui contient aussi, dans sa constitution *donnée*, cette même trichotomie, que nous allons pour notre recherche spéciale de la notion de Dieu et de ses corollaires, mettre en jeu, d'abord, nos deux susdits éléments opposés, le Théisme et le Déisme, auxquels nous devrons des parties de l'unité, qui en implique virtuellement la totalité, et ensuite des parties complémentaires qui naîtront de celles-ci, jusqu'à l'accomplissement du terme postulé par notre conscience de savoir dans la présente question.

Mais, avant tout, cette coïncidence dans l'homme de la diversité ramenée à l'unité rationnelle avec celle que nous venons de trouver en Dieu d'après le sentiment révélateur, est-elle bien effective? En outre, de quelle base rationnelle, pouvons-nous appuyer cette unité divine, qui en est entièrement dépourvue dans l'expression vague et indéterminée de ses trois termes ou moments dogmatiques, tels que nous les offre la révélation; de manière que les réalités qui en dépendent, d'abord, l'existence de Dieu, ensuite la création de l'univers, enfin l'immortalité de l'homme ne soient plus des faits d'un savoir vague et indéterminé, tels que la certitude *problématique* les expose seulement comme *possibles*, ou tels, même, que la certitude *assertorique* les expose comme *effectifs* dans l'existence empirique du savoir, ce qui, ici, équivaut au *consentement commun*, mais soient des faits tels que leur existence

soit déterminée par la déduction de leurs lois, comme les produit la certitude *apodictique ?*

Pour répondre d'abord à la dernière de ces deux questions, il est évident que la trinité divine, dans l'acception connue de la révélation, ne peut être considérée que comme un problème qui demande, avant d'être résolu et pour être résolu, à être fixé rationnellement. La philosophie a effectivement donné la détermination des trois membres de l'unité divine, comme nous allons nous en convaincre immédiatement, et ultérieurement dans le cours de notre présente Exposition. Ainsi, d'après la philosophie, le *Père* allégorise l'accomplissement de toutes les conditions créatrices mises dans l'hypostase divine par l'Archi-absolu pour établir la création de Dieu, de Dieu le Père, de Dieu le Fils, et de Dieu le Saint-Esprit. Tant que ces conditions créatrices de la Divinité ne sont point devenues *faits de savoir humain,* Dieu, dans ses trois moments théogéniques, ne correspond point à l'existence, malgré ce qu'en peuvent prétendre, dans leur suffisance catéchétique, les adhérents à la révélation exclusive.

Or, d'abord en ce qui concerne Dieu le *Père,* l'accomplissement hypostatique de toutes les conditions créatrices de la Divinité forme la Loi suprême de l'existence de Dieu dans sa trinité, en ce qu'elle implique et résume, en elle seule, toutes les facultés divines qui n'en sont plus, dans leurs manifestations

toujours subsistantes pour la permanence divine, que des cas particuliers. Et en effet, en partant de cette Loi suprême, et remontant à ces facultés créatrices, on peut donner la genèse de la création propre de Dieu dans ses trois lois universelles révélées ou problématiques.— Voici cette genèse : l'Archi-absolu est son principe neutre. La philosophie n'a point encore déterminé sa forme ou la manière de se manifester. Nous substituerons à ce nom encore indicible la dénomination de RAISON DIVINE virtuelle dont plus haut, aux pages 36 et 37, nous avons signalé l'analogue pour donner une idée approchée de l'Archi-absolu ou de l'autogénie de la réalité. — Le VERBE et l'ABSOLU sont neutralisés dans l'essence intime de cette Raison divine. Le premier, le *Verbe,* est principe de *production propre* de la réalité, et se manifeste avec conscience, par la *virtualité créatrice* ou l'hyperlogisme, indépendant de toutes conditions préalables. Comme tel et dans sa jonction avec la raison divine, il devient LIBERTÉ, se manifestant par la *création* (comme cela existe dans l'être raisonnable.) On lui doit, dans son développement ultérieur, lorsqu'il est influencé par l'absolu, de devenir principe du *Savoir*, avec caractère d'*universalité,* se manifestant par la *communauté* de ce savoir à toutes les choses : c'est là ce qui a donné le principe du *Panthéisme*, dans l'investigation philosophique de la notion de Dieu. Le second, l'*Absolu*, est principe

d'*établissement propre* ou de fixation de la réalité, et se manifeste, sans conscience, par la *rationalité créatrice* ou le logisme, le principe en connexion avec la conséquence. Comme tel, et dans sa jonction avec la raison divine, il devient NÉCESSITÉ se manifestant par l'*évolution* (comme cela a lieu dans les choses de la nature). On lui doit, dans son développement ultérieur, lorsqu'il est influencé par le verbe, de devenir principe de l'*Etre*, avec caractère d'*individualité*, se manifestant par la *personnalité* : c'est là ce qui a donné le principe du *Polythéisme* dans l'investigation philosophique de la notion de Dieu. — Lorsque le Verbe et l'Absolu s'influencent respectivement, il résulte de cette action réciproque un *concours* de ces deux éléments à la création de Dieu, qui, comme tel, constitue le principe de l'ESPRIT dans la *Dualité* de ces éléments créateurs : Esprit se manifestant comme *vérité* et formant le principe du *christianisme*, où Dieu comme existence et l'homme comme être intelligent concourent à la notion de la Divinité. — Enfin, réunissant les deux principes de création, la Liberté et la Nécessité, au moyen de la Raison divine, principe neutre auquel participent ces deux éléments, et les rendant identiques l'un à l'autre, au moyen d'une LOI DE CRÉATION, qui est la Liberté fonctionnant comme *Nécessité*, et au moyen d'une LOI DU PROGRÈS, qui est la Nécessité fonctionnant comme *Liberté*, nous obtenons, dans cette

dernière condition de création, le principe de la POTENTIALITÉ, DIEU lui-même, se manifestant dans la *Réalité*, qui, effectivement accuse l'identification finale de la Liberté avec la Nécessité et forme le principe du *Monothéisme* dans la notion de Dieu. Or, c'est l'accomplissement de ces conditions, rendues effectives dans l'essence intime de l'Archi-absolu pour la création de la Divinité, d'un côté, par une CRÉATION INDIVIDUELLE en vertu de la loi de création qui en produit les moyens dans le Verbe ou ce qui est Liberté, et de l'autre, par une DESTINATION SPÉCIALE, en vertu de la loi du progrès qui en assigne le but dans l'Absolu ou ce qui est nécessité; c'est, dis-je, cet accomplissement qui constitue, dans l'identité de la Liberté avec la Nécessité, Dieu le *Père*, Dieu dans son EXISTENCE, se manifestant par la *Providence* pour l'uniformité de l'action divine dans le développement de la divinité, et se manifestant par la *création du monde en vue de la création de l'homme*, principe de la création du Fils pour la reproduction de cette même action divine dans la création de la Divinité.

Ensuite, le *Fils* allégorise l'accomplissement de tout ce qui est dans le Père, en vue de l'identité hypostatique que le Père s'est proposée dans la production accomplie de Dieu. Or, un tel accomplissement par le Fils forme dans la conscience divine, le PROBLÈME UNIVERSEL de la création du monde en

vue de la création de l'homme; accomplissement, dont la reproduction, par la Raison divine du Père dans le Fils, ne peut, en effet, avoir lieu que par le Fils, le conditionnel, le moi dérivé et inséparable du Père, c'est-à-dire, identique au Père dans la création de la Divinité, tel qu'il est accusé par la révélation : problème que la raison humaine ne peut résoudre que par l'introduction de la Raison divine en nous, et ainsi, par la notion du Fils, réaliser la notion de Dieu.

Enfin, le *Saint-Esprit,* ce troisième terme de la conscience divine, qni procède du Père et du Fils d'après la révélation, allégorise l'harmonie entre les deux termes précédents, pour la création préétablie, dans l'unité de la conscience divine, de Dieu et du monde (du Père et du Fils). Or cette harmonie forme évidemment le CONCOURS FINAL du Père et du Fils, de l'Absolu et du Verbe à une telle création, c'est-à-dire, à la création de ce que Dieu est dans son hypostase comme Loi suprême embrassant tous les moments de la conscience divine, et de ce que Dieu est dans la diversité de ces moments comme Problème universel de la création du monde, dont la solution est proposée au Fils dans l'identité finale du Verbe et de l'Absolu. L'accomplissement de ce concours final, en nous faisant participer par l'Absolu à la loi d'existence du Père, créateur des choses, manifestées par cet Absolu (Nécessité), et en nous

faisant participer par le Verbe du Père dans le Fils, (Liberté), à la solution du Problème universel de la création, nous donnerait la notion du Saint-Esprit, de cet Esprit de vérité qui, aux termes de la révélation, en enseignant toutes choses (*omnia vobis docebit*), accuse l'identité du Saint-Esprit avec le Père et le Fils. — Et c'est là en quoi consiste la détermination philosophique de la trinité divine, dont nous n'avons qu'une intuition sentimentale par la révélation. Ainsi déjà, et par une anticipation sur la création de la Religion, nous venons de prouver l'existence de Dieu.

Quant à la première question, celle de l'existence d'une pareille trinité dans la raison humaine, il est évident qu'elle forme un pareil problème qui demande aussi sa solution. Or, nous ne saurions en trouver les conditions ailleurs que dans une trichotomie qui soit identique, dans l'homme, pour son but, à celle que nous venons de reconnaître en Dieu, pour sa création propre. Si cela n'était effectivement, le problème de la création du monde *en vue de la création de l'homme*, qui forme la production *accomplie* de Dieu, c'est-à-dire, le principe de la *création du Fils,* personnification de l'homme, serait un non-sens, en ce que le Fils, le moi conditionnel, dérivé du Père et inséparable du Père, et par conséquent l'homme, ne posséderait point l'identité ternaire de l'unité; c'est-à-dire, que la création de l'homme, en

vue de qui la création du monde a été faite, ne saurait s'assimiler sa condition, et par conséquent rien connaître de la création du monde, ni son principe, le Père, ni la création de l'homme, le Fils, ni la vérité ou l'universalité du savoir, le Saint-Esprit, qui participe du Père, la condition, et du Fils, le conditionnel, comme concours à l'unité dans l'assimilation de la condition et du conditionnel. Une trichotomie humaine, identique à celle de Dieu, existe donc, doit donc exister, au moins virtuellement, dans la raison de l'homme; et c'est par elle, seule, qu'il peut prendre la notion de toutes les réalités, même de la Réalité de Dieu, ainsi que nous venons déjà d'en donner le témoignage anticipé dans la déduction très-sommaire de la création propre de Dieu au moyen des conditions, le Verbe et l'Absolu, qu'il tient du principe encore INDICIBLE, l'Archi-absolu, qui, aux termes de la révélation, était *au commencement,* qui était en *Dieu,* et par qui *toutes choses ont été faites.* — Pour prouver la réalité de la raison et sa trichotomie créatrice, nous allons, par anticipation sur la déduction que nous aurons à en faire dans la question présente, notre question religieuse, donner un exemple de cette application trichotomique à la *Psychologie,* en prenant, de cette science, qui a pour objet les relations spirituelles de l'homme avec le monde extérieur, c'est-à-dire, les relations du moi avec le non-moi, la partie

des facultés de l'homme, mises, comme *être créé*, dans son organisation, et non encore les facultés créatrices de l'homme, indépendantes de cette organisation comme *être créateur*, nous réservant de signaler, en son lieu, ces dernières facultés, celles dont l'utilité se fera sentir dans le cours de notre présente Exposition de la notion de Dieu et de l'immortalité de l'homme.

A cette fin, 1° la POTENTIALITÉ, à laquelle l'homme s'est progressivement élevé, et qu'il implique virtuellement dans l'idée de la *Connaissance*, ici l'analogue de la raison absolue virtuelle, constitue la LOI SUPRÊME des connaissances humaines. Dans cette toute puissance de la raison se trouve donnée l'unité ou l'identité entre la *Sensibilité* et *l'Intellect*, qui sont les deux organes universaux de toutes connaissances immanentales, se manifestant par la *Raison inconditionnelle* qui, comme accomplissement de l'identité susdite peut, dès lors, remonter aux principes des choses, et en déduire indéfiniment les conséquences : par quoi, la connaissance (virtuelle) devient une connaissance accomplie (réelle). — De même, le Père, qui est Dieu, implique, dans son hypostase divine, l'unité ou l'identité de la Liberté et de la Nécessité, qui sont, aussi, les deux organes universaux de sa création, d'où résulte son existence, se manifestant par la Réalité.

Pour comprendre la Raison inconditionnelle dans

l'acception indéfinie que nous lui donnons, il faut, d'une part, considérer la Sensibilité, une des deux facultés organiques de toutes connaissances, comme la *Représentation de l'être* ou la connaissance du non-moi dans notre moi, se manifestant par *l'Intuition;* et d'autre part, il faut considérer l'Intellect, l'autre faculté organique de toutes connaissances, comme *Conscience du savoir* ou la connaissance du moi dans notre moi, se manifestant par la *Conception.* Et c'est de l'une, l'intuition, par la conscience empirique, et de l'autre, la conception, par la conscience logique, que résulte, dans leur identité, la Potentialité du savoir qui, par son accomplissement dans la Raison inconditionnelle, peut, ainsi, s'élever aux principes du non-moi ou de l'être dépendant de sa constitution donnée, et aux principes du moi ou du savoir, indépendant de toutes conditions, et en déduire des conséquences.

Pour atteindre cette faculté supérieure, dont le caractère potentiel porte, à la fois, sur les limites du monde créé et sur celles des principes créateurs, la *Connaissance,* cette faculté primordiale de l'essence du savoir, qui, dans sa neutralisation, implique la représentation du non-moi se manifestant par *l'Objectivité,* et la conscience du moi, se manifestant par la *Subjectivité,* la Connaissance, dis-je, a dû développer trois facultés intermédiaires, qui sont, d'abord, le SENTIMENT, comme résultat de

l'influence de la Représentation dans la Conscience, se manifestant par *l'Appréhension* où l'Être est saisi par le Savoir ; ensuite, la COGNITION, comme résultat de l'influence de la Conscience dans le Sentiment, se manifestant par *l'Aperception* où le Savoir est conçu dans l'Être ; et enfin, la COMPRÉHENSION, comme résultat de l'influence de la Représentation dans la Conscience, et réciproquement de la Conscience dans la Réprésentation, se manifestant par la *Réflexion* qui, par une harmonie qu'elle tend à établir dans ces deux éléments jusqu'alors hétérogènes, accuse un véritable concours à la génération des connaissances.

Or, et 2°, c'est là évidemment, dans cette haute faculté, la *Compréhension*, que réside le CONCOURS FINAL des éléments primitifs, la Représentation et la Conscience, à la génération des connaissances, formant le deuxième terme de la trinité rationnelle de l'homme. En effet, cette faculté développe la *Conscience compréhensive* ou *par réflexion*, et établit le *moi transcendantal* dans l'homme qui accuse, en philosophie, le principe élevé du Criticisme de Kant ou de la philosophie transcendantale, dont le résultat, par la distinction du savoir et de l'être dans la réalité, et par leur synthèse, constitutive de la réalité phénoménale, dépasse les deux consciences antérieures, la *Conscience sentimentale* ou *par appréhension*, le *moi empiriqae*, dont résulte le

principe de l'empirisme, et la *Conscience cognitive* ou *par aperception,* le *moi logique,* dont résulte le principe du dogmatisme. Et par là, c'est-à-dire, par ce Concours final à la génération de toutes connaissances dans le monde créé, se trouve anticipé, d'une part, l'identité (fixée dans la Potentialité de la raison) entre l'Intellect, comme faculté des conceptions au moyen des catégories, formes du savoir hors du temps, et la Sensibilité, comme faculté des intuitions, au moyen du temps et de l'espace, formes de l'être ; et de l'autre part, se trouve également anticipée la solution des problèmes posés par le Sentiment et la Cognition. Comme telle, la Compréhension, ce deuxième terme de la trichotomie humaine, figure, par son concours à la découverte de la vérité, la fonction du Saint-Esprit, et devient ainsi le précurseur du troisième terme psychologique de l'essence humaine.

3° Ce troisième terme, pour être, en tout, parallèle à la conception ternaire de l'essence divine, forme le PROBLÈME UNIVERSEL de la psychologie, dont la solution, pour correspondre à la Loi suprême et ainsi accomplir les facultés humaines qu'elle contient, le Sentiment, la Cognition et la Compréhension doit introduire l'identité qui la constitue dans tous les objets de la connaissance. Sa manifestation est donnée par les IDÉES TRANSCENDANTES qui sont, pour ce but, la forme de la Raison inconditionnelle, à

l'aide desquelles cette identité trouve son accomplissement, comme postulant, à la fois, la cause et l'effet, l'idéal et le réel. Ces Idées transcendantes de l'homme comme *être créé,* précurseurs de la Raison absolue de l'homme comme *créateur*, figurent l'analogue du Fils dans la conception divine, comme problème impliqué dans la Potentialité (le Père), Loi suprême de la psychologie. — Et ainsi se trouve développée, dans la gradation de la conscience humaine, la *Conscience de génie* ou *par potentialité*, formant en philosophie le *problème du moi transcendant,* et constituant la conscience immanente du Verbe. De la sorte, se trouve également vérifiée la concordance de l'essence trichotomique de l'homme dans les trois lois universelles que nous venons de reconnaître dans le développement de la gradation de sa conscience, savoir la *Raison inconditionnelle,* formant la loi suprême de la Connaissance, sur les confins extrêmes du monde créé et des principes créateurs; les *Idées transcendantes,* formant le problème universel de la Connaissance, proposé par la raison inconditionelle, et aptes à en donner la solution; enfin la *Compréhension*, formant le concours final à la création de la Connaissance, faculté intermédiaire, trait d'union entre la raison inconditionnelle et les idées transcendantes, destinée à signaler à la Loi suprême dans son principe et au Problème pour son but, les objets de la connaissance

ou de la création propre, l'être et le savoir du monde créé, éléments de toutes réalités. Ces trois lois universelles, au moyen de la MÉTHODE, formant la règle psychologique de l'uniformité dans la génération de la connaissance, deviennent les précurseurs des facultés hyperphysiques de l'homme, lesquelles en font inconditionnellement un être rationnel, c'est-à-dire, un *être absolu,* indépendant d'aucune condition. A ce point, se manifeste la dernière conscience humaine, la *Conscience absolue* ou *par création,* le *moi transcendant,* formant le VERBE PUR qui doit découvrir l'Archi-absolu, et ainsi, permettre, en sortant des réalités chrématiques, l'établissement de la PHILOSOPHIE ABSOLUE, du côté des réalités de la nature par la philosophie spéculative, et du côté des réalités de la liberté par la philosophie pratique.

Nous venons de répondre aux deux questions que nous nous étions proposées, celle concernant l'explication philosophique de la trichotomie en Dieu, et celle concernant l'existence d'une trichotomie adéquate dans l'homme. — Poursuivons le cours de notre investigation religieuse.

Il est certain que nos deux éléments opposés, le Théisme et le Déisme, ne sont encore que des principes d'individualité, et que s'ils fonctionnaient dans leur condition restreinte, leur action n'aurait dans leur évolution, d'autre caractère qu'en vue d'eux-

élément religieux, aux RELIGIONS SENTIMENTALES, accusant le verbe contemplatif du mysticisme : élément qui, dès lors, participe de l'universalité, dans lequel, toutefois le principe passif du sentiment, dont le caractère est l'inertie, domine sur le principe actif de la cognition. Ces religions sentimentales qui apparaissent, l'une comme *Création humaine,* sous la dénomination de MYTHES, et l'autre comme *Révélation divine,* sous la détermination du JUDAÏSME, constituent, ainsi, un *quatrième* élément religieux pour la génération des notions de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'homme. — Or, comme ces religions, sous leurs manifestations, ont apporté avec elles, comme un produit du sentiment, en anticipation de la raison, des modifications ternaires du moi divin, correspondant au moi humain d'après ce que nous savons par ce qui précède, modifications qui, plus ou moins, se rapprochent de la trichotomie absolue qui fait l'objet de notre investigation pour l'accomplissement des notions sur Dieu et sur l'immortalité de l'homme, nous allons fixer rationnellement la valeur problématique de ces modifications divines, en leur donnant une signification qui sera, à son tour, une anticipation progressive vers notre but.

D'abord, en ce qui concerne la religion sentimentale par création humaine, les MYTHES, la trinité

religieuse qui s'y manifeste est celle-ci, et ce que nous y trouvons d'appréciable par la raison est ainsi caractérisé :

1° Les MYTHES PHILOSOPHIQUES, dans leur élaboration encore vague, laissent pressentir les *Principes de la réalité de Dieu,* (le Père); et comme tels, c'est-à-dire, comme embrassant l'ensemble des choses, tant l'universalité de l'Esprit ou du Savoir, que l'individualité de la Matière ou de l'Être, impliquées dans ces principes, ce qui légitime ici le caractère *philosophique* des Mythes, ils dominent, dans ce système comme LOI SUPRÊME des notions religieuses, c'est-à-dire, comme principe hétéronomique destiné à provoquer la raison de l'homme, par les choses existantes en dehors de lui, à se donner pour but problématique la notion de la Réalité de Dieu, source de toutes les réalités existantes.

2° Cette Loi suprême, qui dirige non-seulement l'investigation religieuse, mais qui la provoque en produisant tous les moyens de connaître qu'elle résume dans son unité, autant du moins que le sentiment en peut percevoir, donne lieu aux MYTHES THÉOLOGIQUES, comme PROBLÈME UNIVERSEL des notions religieuses, et par conséquent dépendant de la création manifestée par le susdit principe hétéronomique. Ces mythes théologiques, embrassant, à la fois, la *Création* dans son existence, que manifestent l'individualité de l'être et l'universalité du savoir

avec leurs conditions hétérogènes, et le *Créateur*, qui, dans sa réalité homogène, réunit le savoir et l'être, constituent effectivement un problème qui légitime le caractère *théologique* de ces mythes. — Or, évidemment, il faut voir là, dans ces mythes théologiques, les *Principes de la réalité de l'homme* (le Fils), qui, par des moyens propres de solution, c'est-à-dire, *autonomiques*, accusent la possibilité de prendre conscience de la réalité du monde (dont l'homme est la couronne), comme œuvre créée, à la notion de laquelle l'homme s'éléverait par la notion de sa propre réalité, objet de ce Problème universel.

3° Et comme CONCOURS FINAL à la réunion entre le principe de la réalité de Dieu (le Père) et le principe de la réalité de l'homme (le Fils), s'établissent, dans la raison, pour la notion religieuse, les MYTHES COSMOGONIQUES. — En effet, par la considération du monde créé, participant, à la fois, du savoir et de l'être, c'est-à-dire, par la considération de l'homogénéité de ces éléments de toutes réalités dans le *Créateur*, que signalent les mythes philosophiques, et de leur hétérogénéité dans la *Création*, que signalent les mythes théologiques, les mythes cosmogoniques, qui légitiment ainsi leur caractère universel, manifestent notoirement les *Principes de l'actualité de la raison universelle* (le Saint-Esprit), c'est-à-dire, la présence de la raison, à la

fois, dans Dieu, principe créateur, et dans l'homme, réalité créée. Et par cette participation à la raison universelle, on entrevoit, dans ces principes comme tels, la possibilité de faire concourir les éléments de toute réalité, le savoir et l'être, homogènes dans le Créateur, et hétérogènes dans la Création, à la reproduction, au moyen de ces principes, de la création, et par conséquent à la notion de la Réalité divine et de la Réalité humaine.

C'est ainsi que déjà, par ce premier système religieux, considéré dans son interprétation comme une anticipation, en quelque sorte poétique, de la création de la religion par le sentiment, c'est ainsi, dis-je, que Dieu se trouve compris comme s'étant donné son propre principe créateur, accompli et confirmé dans la création de toutes réalités, c'est-à-dire, dans la création du monde en vue de la création de l'homme. Nous voyons, également, l'homme formant une réalité encore problématique, mais possédant la loi de son principe créateur. Enfin, la raison s'y montre comme étant le moyen téléologique, en Dieu, de sa propre création et de celle de l'univers qui le manifeste, et en l'homme, de sa propre réalité infinie et de la potentialité, qui la manifeste, dans la Loi suprême (les mythes philosophiques) pour l'accomplissement de la notion de Dieu, et dans le Problème universel (les mythes théologiques) pour en avoir la solution, qui rendrait effective sa propre

réalité. — La raison, comme telle, c'est-à-dire comme moyen téléologique offert par le Concours final (les mythes cosmogoniques), est, en toute vérité, une grâce divine, un don gratuit de Dieu pour l'accomplissement des fins humaines correspondantes au dessein qu'il s'en est formé, dont la rationalité est ainsi prouvée, en dehors de toute casualité hypothétique, comme celle du hasard atomistique ou autres. — Et c'est là le résultat exégétique de notre interprétation philosophique du sens ou de l'esprit de cette première religion par *création humaine;* résultat qui, parce qu'il est insuffisant à donner la notion cherchée, l'existence ou la Réalité de Dieu et l'immortalité ou la Réalité de l'homme, reste encore un problème pour la poursuite ultérieure de cette notion.

Ensuite, en ce qui concerne la religion sentimentale par révélation divine, qui constitue le JUDAÏSME et spécialement le MOSAÏSME, avant et après la réforme par Maimonides, la trinité religieuse qui s'y produit est celle-ci, et ce que nous y trouvons également d'appréciable par la raison est ainsi caractérisé :

1° L'ABSOLU EN DIEU (*Ego sum qui sum*), dans sa manifestation comme tel laisse pressentir le *Principe de toute réalité,* physique et morale (le Père), et par conséquent l'auteur du Décalogue. Il constitue, par sa domination dans ce système religieux, la LOI SUPRÊME du Judaïsme, qui se montre ici comme

Rationalité créatrice en Dieu, la connexion du principe avec la conséquence (*qui sum,* principe, *ego sum,* conséquence), dont la réunion représente l'unité du moi créateur, du côté logique, caractère de la rationalité ou de l'Absolu (ce qui existe) dans le savoir. Ce principe de toute réalité forme, ici, en le considérant comme existence par soi-même, la condition *hétéronomique* du savoir dans l'homme, destiné à provoquer la raison à prendre conscience de cette rationalité créatrice, immanente dans toutes les choses de l'univers créé pour leur développement autothétique.

2° De cette Loi suprême, qui dirige ici toute l'investigation humaine pour la notion religieuse, que cette loi résume dans son intégralité physique et morale, découle, comme PROBLÈME UNIVERSEL proposé à la raison pour réintégrer l'homme dans sa réalité autonomique altérée par la chute, expressément révélée dans le Judaïsme, l'annonce du MESSIE (le Fils), comme le sauveur de l'humanité. — A son tour, ce problème forme la condition *autonomique* du savoir dans l'homme, au moyen de laquelle le Créateur et la Création, la réalité physique et morale de l'*Absolu en Dieu,* deviennent pour l'homme les objets de ce Problème universel, pour en avoir la solution autogénique.

3° Et comme CONCOURS FINAL à cet établissement de toute réalité, physique et morale, la GENÈSE que

révèle ce système religieux, forme ici l'harmonie, réalisée par la création et l'ordre qu'on y voit régner, entre *qui sum,* idéal du savoir, DIEU EST ESPRIT, et *ego sum,* idéal de l'être, DIEU EXISTE : idéal du savoir et idéal de l'être qui, dans leur réunion, constituent l'*autothésie* du monde, dont le savoir, impliqué dans chacune des réalités qui en forme l'ensemble, donne, à chacune d'elles, une *rationalité créatrice,* établissant, par soi-même, et par une évolution logique ou non-consciente, toutes les parties nécessaires à son accomplissement. De plus, cette Genèse, qui révèle toute la création, offre évidemment à la raison de l'homme un concours de moyens intellectuels et téléologiques, puisés, à la fois, dans les motifs de création, manifestés dans la Loi suprême ou le principe de toutes réalités (l'Absolu en Dieu) pour en avoir la notion, et à la fois, dans le but du salut de l'homme, manifesté dans le Problème universel ou le principe de la Réalité de l'homme (le Messie) pour en avoir la solution. Et c'est cette harmonie ou ce concours de moyens qui fait, ici, fonction de la vérité (le Saint-Esprit) dans la dualité de l'idéal et du réel, du savoir et de l'être, Dieu est Esprit et Dieu Existe, que la Genèse fait concourir conjointement à la notion du créateur et de l'œuvre créé, et à la notion de l'homme et de son immortalité.

Telle est la signification absolue que nous atta-

chons à cette religion sentimentale par révélation, le *Judaïsme*, dans sa présente trinomie. En effet l'*Absolu en Dieu* donne à la notion la loi de l'existence de Dieu, signalée par le principe neutre d'aséité, *Ego sum qui sum*, qui se dédouble dans deux éléments, actif et passif, *qui sum*, principe de création spontanée par le savoir, l'autre, *ego sum*, principe d'évolution inerte par l'être, au moyen desquels, de l'un et de l'autre, Dieu se constitue RÉALITÉ dans son hypostase. — Nous voyons également le *Messie*, promis, constituer déjà par anticipation, le problème de la notion de l'immortalité de l'homme par le *Sauveur* qui, selon ce qui est annoncé, doit accomplir la création de l'homme, altérée par la chute. — Enfin, la *Genèse* forme le concours à l'établissement de cette double notion de Dieu et de l'homme, pour rendre faits de notre savoir, la création propre de Dieu et son existence, la restauration de l'homme à sa réalité primitive, et enfin la constitution de l'ordre physique du monde, expression de la rationalité créatrice de Dieu, par laquelle sont manifestés, dans l'œuvre créé, l'idéal hétéronomique du *Beau* dans un ordre plein de merveilles, et par laquelle même rationalité créatrice de l'homme est manifesté l'idéal hétéronomique de l'*Histoire* ou du développement de l'humanité sur la terre, sous le règne du précepte moral donné, par la garantie duquel les sciences, enregistrées dans

l'histoire (le temps et l'espace), chercheront à reproduire et à accomplir toutes les réalités de l'univers. — Et c'est là, de nouveau, le résultat exégétique de notre interprétation philosophique dans le sens ou l'esprit de cette première religion par révélation divine : résultat qui, parce qu'il est encore insuffisant à la notion cherchée, reste un problème agrandi, pour la poursuite ultérieure de cette notion.

Telle est, dans les deux systèmes que nous venons de produire, les Mythes et le Judaïsme, la première manifestation religieuse du Théisme, l'élément-être, lorsqu'il est combiné avec la Religiosité, l'élément-neutre. — La seconde manifestation religieuse sera produite par le *Déisme*, en vue de conquérir la connaissance postulée. En effet, et dans cette vue, le Déisme s'élèvera à la Religiosité qui, aussitôt, pénétrera cet élément-savoir d'une partie de son universalité, ce que celui-ci pourra en percevoir dans son développement initial, nommément l'élément-être qui lui manque, qui manque à cet élément-savoir. Et comme telle, cette faculté primitive, ainsi renforcée de la Religiosité qui, dans sa neutralisation, implique la sensibilité du Théisme comme réceptibilité passive ou faculté de limitation du savoir par l'être, donnera lieu, au moyen de la conscience sentimentale plus développée, à laquelle on doit le verbe contemplatif du *sentiment religieux*,

et au moyen des relations intellectuelles suscitées par ce verbe, à un nouvel élément religieux, nommément aux RELIGIONS COGNITIVES en ce sens que la Cognition, indéfinie dans son activité, y domine sur le Sentiment fini dans son inertie. Ces religions cognitives se manifestent, l'une, comme *Création humaine,* sous la dénomination de MYSTÈRES, et l'autre, comme *Révélation divine,* sous la dénomination de CHRISTIANISME, et constituent un *cinquième* élément dans la genèse progressive des notions religieuses, que nous allons soumettre également à notre appréciation sous l'aspect problématique de la trichotomie qu'elles présentent aussi.

D'abord, en ce qui concerne les MYSTÈRES, religion cognitive par création humaine, la trinité religieuse que la raison y découvre est, dans son appréciation exotérique, absolument semblable à la trinité des Mythes, c'est-à-dire : 1° les MYSTÈRES ORPHIQUES présentent, comme Loi suprême des notions religieuses, les *principes de la Réalité de Dieu ;* 2° les MYSTÈRES ÉLEUSIENS présentent comme Problème universel de ces notions, les *principes de la Réalité de l'homme;* et 3° les MYSTÈRES BACHIQUES OU INDIENS présentent comme Concours final à l'établissement des notions de Dieu et de l'homme, les *principes de l'actualité de la raison universelle :* trinité toujours problématique de la notion de Dieu et de l'immortalité de l'homme. — Dans leur appréciation ésoté-

rique, les Mystères prennent le caractère d'une aberration intellectuelle et morale, où le vrai et le bien ont été singulièrement compromis par des doctrines et des pratiques, encore existantes de nos jours : exemples, le *Mysticisme* et la *Magie*, avec tous leurs écarts infernaux et leurs absurdes prétentions.

Ensuite, en ce qui concerne la religion cognitive par révélation divine, constituée dans le CHRISTIANISME et spécialement dans le CATHOLICISME de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine, la trinité religieuse que la raison y découvre est celle-ci, et ce que nous y trouvons également d'appréciable est ainsi caractérisé :

1° Le VERBE EN DIEU (*In principio erat verbum, et verbum erat apud Deum. Hoc erat in principio apud Deum. Omnia per ipsum facta sunt; et sine ipso factum est nihil, quod factum est*), dans sa manifestation, comme telle, donne l'expresse détermination du *Créateur de toutes réalités*, physique et morale, et par conséquent de l'auteur des lois morales. Ce Verbe, qui domine dans le présent système religieux, forme la LOI SUPRÊME de la notion de Dieu, et constitue la causalité *hétéronomique* du savoir dans l'homme. Il se manifeste comme VIRTUALITÉ CRÉATRICE en Dieu (le Père), c'est-à-dire, dans une indépendance de toutes conditions préalables, dont la spontanéité fixée dans ces mots *Omnia per ipsum facta*

sunt, signale le moi créateur du côté hyperlogique, caractère de la virtualité créatrice ou du Verbe; comme dans le Judaïsme, la rationalité créatrice ou l'Absolu, le logisme, qui y domine, était fixée dans ces mots *qui sum*, principe, *ego sum* conséquence, caractère de la rationalité. Cette virtualité ou hyperlogisme, et cette rationalité ou logisme, si elles étaient devenues faits de savoir dans la raison de l'homme, caractériseraient, par leur identification, la raison absolue de Dieu, l'unité dans ses facultés créatrices, c'est-à-dire, l'ARCHI-ABSOLU. Mais, cette identification, dans les conditions actuelles du christianisme ou des notions religieuses développées par le catholicisme, demeure encore, malgré les termes exprès de la révélation, le postulat de la raison humaine.

2° De cette Loi suprême, en scrutant les véhicules de savoir qu'elle renferme et qu'elle requiert à la fois, découle l'idée de la VIE ÉTERNELLE qui devient, dès lors, l'objet d'un PROBLÈME UNIVERSEL d'une extensive notion religieuse, dont la solution doit réintégrer l'homme dans son état de pureté primitive, d'après les termes révélés : *Oportet vos nasci denuo*. Ce Problème, qui n'a encore été considéré jusqu'ici que comme une rédemption par le Fils, est destiné à devenir une causalité *autonomique* d'un savoir créateur dans l'homme pour en accomplir l'objet, qui mettrait le Verbe dans l'homme comme il est en Dieu et qui ainsi permettrait la notion de

l'immortalité de l'homme, et par elle, comme corollaire aitiologique, la notion de l'existence de Dieu. — Mais, parce que cet objet, qui n'est autre que la solution du problème présent, n'est pas accompli dans les conditions actuelles du christianisme ou des notions religieuses telles que les conçoit le catholicisme incomplet (par là même un christianisme *provisoire*, et peut-être un christianisme *faussé*, comme il nous sera possible de l'établir), cet objet ou cette solution demeure encore le postulat d'un développement ultérieur de la religion.

3° Et comme CONCOURS FINAL à l'établissement de toute réalité, physique et morale, le RÈGNE DE DIEU sur la terre constitue une harmonie, réalisée dans la création physique par le Père et dans l'ordre moral par le Fils, entre *Hoc erat in principio apud Deum*, comme savoir créateur, la Liberté, DIEU EST CRÉATEUR, et *omnia per ipsum facta sunt*, comme être créateur, la Sainteté, DIEU EST RÉMUNÉRATEUR. De plus, le Règne de Dieu, comme tel, accuse un concours de la virtualité créatrice, objet de la Loi suprême du christianisme, le *Verbe en Dieu*, avec la Régénération spirituelle *(oportet vos nasci denuo)*, objet du Problème universel du christianisme, le *Verbe dans l'homme*, qui sont comme les deux portes de la vie éternelle : verbe en Dieu et verbe dans l'homme qui, en effet, constitueront l'*autogénie* de l'être raisonnable, dont le Verbe de Dieu

impliqué dans son existence, comme être fait à *l'image du Créateur,* donne à chacun de ces êtres raisonnables une *virtualité créatrice* produisant, par soi-même, dans son développement progressif, un verbe propre, immanent, qui accomplira la réalité humaine. — Ce Concours, qui décèle une finalité dans la création, et qui ainsi, fait fonction du SAINT-ESPRIT, embrassant la dualité de l'idéal du savoir (Dieu est créateur) et de l'idéal de l'être (Dieu est rémunérateur) en vue d'établir, dans leur identité, la notion de la Réalité de Dieu et celle de la Réalité de l'homme, expressément signalées dans le christianisme, répond ainsi aux besoins et aux *pourquoi* de la présence de la raison dans l'univers.

Telle est, encore ici, la signification absolue que nous attachons à cette première religion cognitive par révélation divine, le *Christianisme,* dans sa présente trinomie, savoir : le *Verbe en Dieu* constitue la Loi suprême de la notion de Dieu, signalée dans son principe neutre de Liberté et d'Immensité, *Deus erat verbum,* qui se dédouble dans deux éléments opposés, actif et passif, l'un *Omnia per ipsum facta sunt,* principe de création spontanée en vertu du savoir, l'autre, *sine ipso factum est nihil,* principe d'évolution inerte dans l'être; répondant, ici, le premier, au Verbe en Dieu du Christianisme, et le second, à l'Absolu en Dieu du Judaïsme, pour se constituer Réalité dans son hypostase avec prédomi-

nance du savoir, condition de spontanéité dans la virtualité; comme antérieurement dans le Judaïsme, nous avons vu le *qui sum*, principe du savoir, et *l'ego sum*, principe de l'être, concourir tous les deux, à l'établissement de la même Réalité hypostatique, avec prédominance de l'être, condition de l'inertie dans la rationalité. — La *Vie éternelle* constitue le Problème universel de l'immortalité de l'homme par la préalable régénération spirituelle qui doit le rendre à la vie perdue ou plutôt suspendue par le péché. — Enfin, le *Règne de Dieu* constitue le Concours final des deux éléments de Dieu, actif et passif, à l'établissement de cette double notion, qui rendrait faits de savoir humain la création propre de Dieu par le Verbe en Dieu, c'est-à-dire, son existence, et la régénération spirituelle par le Verbe dans l'homme, prémices de son immortalité. De plus, le Règne de Dieu manifeste avec évidence la permanence immuable de l'ordre dans l'existence des réalités du monde, ce qu'on ne peut concevoir que comme une finalité préétablie par le Créateur; ordre et finalité dont l'homme aurait à reproduire le fait subjectif dans l'idéal poursuivi du Beau, et le fait objectif dans l'idéal poursuivi de l'Histoire ou du développement progressif de l'humanité vers ses destinées absolues, la découverte de la vérité et la réalisation de la vérité, sous le règne des lois morales données ou hétéronomiques, en

anticipation sur la solution autonomique de ces lois par l'égale solution du problème de la Vie éternelle. — Et c'est là, encore, le résultat exégétique de notre interprétation philosophique de cette première religion cognitive par révélation divine : résultat chrétien qui, parce qu'il est également insuffisant, dans son actuelle et dogmatique expression catholique, à donner la notion religieuse, reste un problème, mais un problème extensif pour la recherche ultérieure de cette notion.

Ces deux réalités universelles, que nous venons d'établir faits de notre savoir, les religions sentimentales et les religions cognitives, le Judaïsme et le Christianisme étant accomplies sans répondre encore au postulat si pressant de la raison, l'action intellectuelle qui va suivre dans notre marche subséquente, ne sera plus une action dérivée immédiatement du Théisme et du Déisme, auxquels nous devons, par leur participation à la Religiosité, l'Absolu en Dieu et le Verbe en Dieu, mais sera un dérivé médiat de ces deux derniers éléments universels, c'est-à-dire de l'Absolu passant au Verbe, et du Verbe passant à l'Absolu. Cette transition d'ailleurs postulée dans l'essence de la raison, qui tend, ainsi, à combler toute lacune dans les conditions propres à nous faire atteindre les fins recherchées, également propres à opérer, ce que dans l'insuffisance antérieure, nous avons reconnu impossible,

la notion de Dieu et celle de l'immortalité de l'homme; cette transition, dis-je, dont la causalité repose actuellement, à la fois, dans l'élément-neutre de plus en plus immanent dans la raison, et à la fois dans cette partie de l'universalité que possèdent les deux religions antérieures, comme un produit de la combinaison théistique et déistique avec la Religiosité, augmentera la sphère d'activité de leurs fonctions propres, agrandie de celle à laquelle l'une et l'autre auront puisé: ici, les religions sentimentales fonctionnant comme religions cognitives; là, les regions cognitives fonctionnant comme religions sentimentales. Et c'est cette agrégation dynamique, nécessaire dans la progression vers le but cherché, en vue de compléter le moi religieux, que nous allons envisager sous les deux conditions objectives que l'humanité a enregistrées dans ses annales religieuses, comme un résultat des conditions subjectives de son entendement pour la création de la Religion.

Ainsi, supposant d'abord que les Religions sentimentales, en vue de développer leur propre activité par le virtualisme qui les y pousse, s'assimilent les produits de savoir des Religions cognitives, il s'en suivra la transition *progressive* de l'Absolu en Dieu, principe du Judaïsme sentimental, au Verbe en Dieu, principe du Christianisme cognitif: le premier l'Absolu en Dieu, prescrivant, pour l'établissement

des réalités morales ou du *Bien* sur la terre, le commandement de Dieu *mis* dans l'être de l'homme, et signalant, pour la reproduction des réalités physiques ou du *Vrai* parmi les hommes, les conditions de savoir *données* dans l'être de l'homme; et le second, le Verbe en Dieu, prescrivant, pour ce même établissement des réalités morales, la loi chrétienne déjà soumise à la délibération libre de la raison, et signalant déjà pour la reproduction de ces mêmes réalités physiques de l'univers, des conditions *spontanées* propres au savoir de l'homme. Ce qui introduit dans l'élément-être des religions sentimentales, dominant dans le Judaïsme, l'élément-savoir des religions cognitives, dominant dans le Christianisme; autrement dit, unit le moi religieux et indéfini de celles-ci au moi purement moral et fini de celles-là, et par conséquent fait progresser ces dernières, en les élevant à la hauteur des premières. Et c'est, en effet, ce que nous obtenons, comme *sixième* élément religieux, et comme élément transitif de l'être au savoir, dans l'idée de l'*incarnation divine* qui engendre le BRAHMANISME dont il ne faut pas trop exalter la valeur, car il n'est rien plus qu'un effort des religions sentimentales à étendre leur sphère, mais qui, faute de véhicules supérieurs au développement religieux existant, n'aboutit qu'à scruter la portée des religions cognitives sans pouvoir se l'approprier autrement que par une pure aspiration subjective.

— Et c'est par quoi se trouve fermé, du côté de l'être ou de l'inertie dans l'entendement, le cercle des facultés inférieures de l'homme pour constituer la notion religieuse. — Mais, en pénétrant dans la trichotomie que la raison a attaché à cette religion transitive, avec le même dessein d'interprétation que nous poursuivons, nous y reconnaitrons en effet cette progression comme une nouvelle détermination de la religion, c'est-à-dire, le progrès du précepte moral du Judaïsme vers le Verbe du Christianisme.

1° BRAHMA forme la LOI SUPRÊME. On peut la faire consister comme une manifestation de l'identité entre l'autothésie de Dieu, avec l'acception de l'établissement propre de son être comme *Absolu,* (Nécessité,) avec l'autogénie de Dieu, dans l'acception de la production propre de son savoir comme *Verbe* (Liberté). Ces deux éléments, ainsi réunis en Dieu (le Père), jusqu'alors considéré dans le sens limité d'Absolu ou de Rationalité créatrice, le font considérer aussi comme Verbe ou Virtualité créatrice, dans le sens du Christianisme, moins sa détermination cognitive donnée au commencement de l'Evangile St. Jean : *In principio erat verbum, etc.* Cette adjonction de la virtualité autonomique, qui ne pouvait échapper à ce qu'il y a de si essentiellement cognitif dans l'élément-neutre, la Religiosité, devient une ampliation de la notion religieuse qui tend à compléter, comme elle le fait dans cet

élément-transitif, l'universalité de son essence.

2° En considérant que, déjà, il se présente, dans cette Loi suprême développée dans l'intellect religieux, avec ses moyens de connaître, au moins de pressentir, la conséquence prochaine d'une incarnation du Verbe en Dieu, dont WISCHNU (le Fils) est le symbole brahmanique, nous avons là le PROBLÈME-UNIVERSEL de cette religion transitive, c'est-à-dire, le Problème de ce qu'il faut accomplir dans l'être, au moyen du savoir fourni par la Loi suprême, afin de constituer la Réalité de l'homme dans sa similitude avec Brahma, dans le sens anticipé de la Vie éternelle, moins les véhicules rationnels de la Régénération par l'autonomie des lois morales, prémices de la vie éternelle, si bien caractérisés dans le Christianisme : *Oportet vos nasci denuo.*

3° SCHIWA forme le CONCOURS FINAL (le Saint-Esprit) dans le présent moment religieux, c'est-à-dire l'influence réciproque du savoir et de l'être, du Verbe et de l'Absolu, dont Brahma est l'identification, pour réaliser l'ordre physique dans le monde, en créateur de l'univers dans le sens de la Genèse du Judaïsme autothétique, et dont Wischnu est l'incarnation, pour réaliser l'ordre moral dans le monde, en créateur de la Réalité propre, dans le sens du Règne de Dieu du Christianisme autogénique. Mais, encore ici, ce Concours final est dépourvu des déterminations rationnelles du Règne de Dieu que le

Christianisme, en anticipation sur la venue du Paraclet, signale si parfaitement dans son exposition problématique.

Nous supposerons, ensuite, que les Religions cognitives, pour développer leur activité propre, en vertu de la virtualité de la Religiosité qui les y pousse, s'assimilent le produit du savoir des Religions sentimentales en participant à leurs résultats contemplatifs, il s'en suivra, contrairement à l'action précédente, une transition *regressive* de la raison spontanée de l'homme, principe du Christianisme, à la raison inerte de l'homme, principe du Judaïsme, c'est-à-dire, un retour du Verbe en Dieu, qui, dans les réalités de la liberté, soumet la loi chrétienne à la délibération de la raison pour l'établissement hétéronomique du *Bien* sur la terre, et qui, dans les réalités de la nature, accuse des conditions *spontanées* pour l'établissement autonomique du *Vrai* sur la terre; il s'en suivra, disons-nous, un retour du Verbe en Dieu à l'Absolu en Dieu, qui, dans les réalités de la liberté prescrit le commandement de Dieu pour l'établissement conditionnel du *Bien*, et qui, dans les réalités de la nature, accuse des conditions *données* pour l'établissement hétéronomique du *Vrai*. Ce qui, en introduisant dans l'élément-savoir des religions cognitives, dominant dans le Christianisme, l'élément-être des religions sentimentales, dominant dans le Judaïsme, exalte le moi moral de

celles-ci, qui tend au Verbe contemplatif du mysticisme et rabaisse le moi religieux de celles-là, qui tend au Verbe pratique du rationalisme, et fait ainsi regresser ces dernières en les mettant au niveau des premières. Et c'est, en effet, ce que nous obtenons dans le *septième* élément religieux, comme élément-transitif du savoir à l'être, nommément dans l'idée des *décrets éternels et immuables du monde* qui engendre l'ISLAMISME. Il faut également voir ici un effort des Religions cognitives à compléter leur sphère d'activité, mais qui, faute des véhicules supérieurs au développement religieux existant, n'aboutissent qu'à scruter la valeur des Religions sentimentales qu'elles s'approprient avec excentricité. Par quoi, se trouve également clos, du côté du savoir ou de la spontanéité dans l'entendement, toute faculté élémentaire de l'homme pour la notion religieuse. — En pénétrant dans la trinité divine que nous a laissé cette religion transitive avec le dessein d'en découvrir le sens rationnel, nous aurons une idée précise de la nouvelle détermination que nous y attachons, c'est-à-dire, de la régression du verbe du Christianisme au précepte moral du Judaïsme.

1° DIEU constitue la LOI SUPRÊME de l'Islamisme, comme formant une identité primitive ou originaire entre le savoir autogénique du *Verbe en Dieu* du Christianisme, la production *spontanée* de la réalité

en Dieu, et l'être autothétique de l'*Absolu en Dieu* du Judaïsme, l'établissement *inerte* de la réalité en Dieu. Mais, cette identité (le Père), par une dérogation à l'activité de l'entendement, ne fait plus considérer Dieu, le Verbe ou la virtualité créatrice, que comme l'Absolu ou la rationalité créatrice, qui, parce qu'elle est dominante ici, n'est plus qu'un retour à ce qu'il y a de sentimental ou d'autothétique dans le sens du Judaïsme, l'*Ego sum qui sum*.

2° En considérant que l'homme, en suite de l'aveu du Verbe du Christianisme, peut être doué d'une inspiration divine empruntée à la spontanéité du Verbe, les PROPHÈTES nous offriront le symbole autonomique de cette inspiration d'en haut, comme PROBLÈME UNIVERSEL de la Réalité de l'homme (le Fils), c'est-à-dire le problème de ce qu'il faut accomplir dans l'être, au moyen du savoir, pour constituer cette réalité dans sa ressemblance avec Dieu, le Père, mais dans le sens restrictif de ce que la Régénération spirituelle du Christianisme, envisagée comme véhicule de la Vie éternelle, n'est plus considérée ici que dans le sens du Messie promis du Judaïsme, comme Sauveur. Tout l'Islamisme se résume dans l'espoir.

3° En considérant, enfin, l'ordre régnant dans le monde comme un effet des DÉCRETS ÉTERNELS de Dieu, le CONCOURS FINAL (le Saint-Esprit) à l'éta-

blissement des notions religieuses postulées, celle de Dieu comme spontanéité dans le Père, et celle de la Création comme effectivité dans le Fils, ne sera plus ici que l'exclusive connexion de principe à conséquence, le savoir, condition, impliqué dans l'être, conditionnel, la loi du développement évolutif dans l'existence, conformément à la rationalité créatrice de l'*Absolu en Dieu,* caractère présent d'une regression au Judaïsme : de là, un système de *nécessité* attaché aux réalités, qui se présente ici sous la forme du *fatalisme,* pèse sur toute la vie morale et intellectuelle des adhérents à l'Islamisme, et qui, entretenu par les Prophètes, exclut la virtualité créatrice du *Verbe en Dieu,* l'indépendance de toutes conditions, caractère du Christianisme.

Voilà donc sept éléments constitutifs des notions religieuses, que la raison immanentale de l'homme, celle qu'il tient de son existence *créée,* a su produire et revêtir d'une action créatrice qui tend à répondre à son incessant postulat d'un Dieu créateur du monde, et à son postulat de l'immortalité de l'homme. Ces éléments, comme tels ne sont encore que des agrégats religieux *donnés* dans la raison, dont celle-ci, dans son penchant architectonique à réduire ses connaissances en un tout systématique, le particulier dans le général, va s'emparer pour poursuivre l'accomplissement de la réalité cherchée. Car, au point de notre développement actuel, nous

n'avons encore pu constituer que les deux éléments primordiaux de Dieu, d'un côté, la Rationalité créatrice, la connexion du principe avec la conséquence, l'*Ego sum qui sum,* l'Absolu, avec caractère de la nécessité ou du logisme dans la causalité créatrice : ce que manifeste l'autothésie du monde, le savoir dans l'être, de là la manifestation de l'objectif ou du réel; et de l'autre côté, la Virtualité créatrice, l'indépendance de toutes conditions, *In principio erat verbum,* etc., le Verbe, avec caractère de la liberté ou de l'hyperlogisme dans la causalité créatrice : ce que manifeste l'autogénie de la réalité, la spontanéité du savoir pour la production propre de l'être, de là la manifestation du subjectif ou de l'idéal. Puis, sous la notion de l'immortalité de l'homme, nous n'avons recueilli également, comme causalité créatrice de la Réalité humaine, que la promesse du Messie, sauveur des hommes, et la régénération spirituelle comme prémices de la Vie éternelle. Or, l'intérêt spéculatif de la raison n'a point encore sa satisfaction; et parce qu'elle est architectonique, et qu'elle rattache ses connaissances partielles à un système que, par essence, elle tend à établir, c'est donc vers cette nouvelle région supérieure qu'elle portera sa spéculation. Son procédé, cette fois, va changer de méthode. En effet, c'est de l'élément-neutre que sont sortis les deux éléments primitifs de la genèse religieuse dé-

veloppée jusqu'ici, le Théisme et le Déisme; c'est de la combinaison de ceux-ci avec cet élément fondamental, qui contient essentiellement l'unité originaire et par conséquent l'universalité virtuelle de la Réalité religieuse, que nous avons développé les deux universaux de toutes notions sur Dieu et sur l'homme, les religions sentimentales et les religions cognitives, le Judaïsme et le Christianisme; c'est, enfin, par la transition de l'un à l'autre, qui nous a donné le Brahmanisme et l'Islamisme, qu'est complété le produit spéculatif des éléments religieux, dans des conditions fragmentaires, maintenant à la disposition de la raison systématique pour un but ultérieur, universel.

Pour la réalisation de ce but ultérieur, si la chose est possible, nous allons, en provoquant l'action et la réaction des susdits éléments, terme où la présente constitution élémentaire nous délaisse avec l'insuffisance notoire de ses moyens, tenter d'introduire l'unité systématique dans les réalités hétérogènes qui en proviennent, en commençant par les deux éléments primitifs, le Théisme et le Déisme, comme s'ils devaient satisfaire à nos desseins.

A cette fin, et comme première tentative, en réunissant le Déisme au Théisme, les détermination *intellectuelles* du premier aux déterminations *sensibles* du second, il en résultera que l'action de celui-ci sera dominée par l'action de celui-là, c'est-à-

dire, que par l'influence des déterminations du premier dans les déterminations du second, de l'élément intellectuel dans l'élément sensible, il se développera, dans le domaine religieux, une prépondérance de la tendance active et de la croyance religieuse indéfinies du Déisme, qui, en manifestant ainsi son organe cognitif dans l'organe sentimental du Théisme, dès lors subalternisé, constituera un véritable PROTESTANTISME, c'est-à-dire une protestation rationnelle de l'élément actif contre l'élément passif. Or, ce Protestantisme, par son accès dans les religions par créations humaines, les Mythes et les Mystères, résumées dans le Brahmanisme, s'est développé particulièrement chez les BUDDHISTES; et par son accès dans les religions par révélations divines, le Judaïsme et le Christianisme, il s'est développé particulièrement chez les CHRÉTIENS RÉFORMÉS, les Luthériens, les Calvinistes, les Evangélistes, etc. — Ce Protestantisme fut la première manifestation du rationalisme systématique ou de la réflexion spontanée dans les notions religieuses qui, peut-on dire avec vérité, n'avaient été jusqu'alors qu'un dérivé de ce qui est *donné* par le Créateur dans la conscience physique du moi. — Malheureusement, chez les Buddhistes, les traces de ce Protestantisme disparurent bientôt sous la violence exercée contre eux par le Brahmanisme; et ses adeptes furent contraints à s'établir au delà des sphères mystiques de cette der-

nière religion, dominante et entretenue vivace chez un peuple essentiellement contemplatif. — Chez les Chrétiens réformés, les écarts du Catholicisme, où s'était développé, d'une manière excentrique au Christianisme rationnel, le système de prédestination et de la grâce, qui paralysait toute spontanéité dans l'homme, furent arrêtés par le principe du libre examen des Peuples protestants; et ce fut là un grand bienfait qui a retenti longuement dans toutes les sphères de l'activité humaine, philosophique, religieuse, morale, scientifique et littéraire. Malheureusement, la seule application de leur tendance active au monde temporel les rendit impuissants à s'élever à un ordre supérieur, et les fit tomber dans des antinomies cognitives, telles que doit les produire la considération des idées cosmologiques, des unes vers l'infini du côté de la virtualité créatrice, thèse posée par le spiritualisme chrétien, des autres vers le fini, du côté de la rationnalité créatrice, anti-thèse empruntée à l'empirisme judaïque : antinomies qu'on cherche vainement à concilier par le bon sens ou la philosophie dogmatique à l'instar des questions immanentes du monde physique. — Tel est le caractère intellectuel ou religieux de ce premier et infructueux effort systématique de la raison, ici la Religiosité qui en fait la fonction, pour constituer l'unité entre les éléments hétérogènes, créateurs des deux religions senti-

mentale et cognitive. — La trinité religieuse du Protestantisme, ainsi caractérisé, à cause du principe et du but qui fait agir le Déisme dans son influence sur le Théisme, n'est point supérieure à la Religion cognitive où le Verbe en Dieu forme la Loi suprême, où la Vie éternelle en est le Problème universel et où le Règne de Dieu en constitue le Concours final. — Si nous ajoutons, aux sept éléments antérieurs, ce nouveau principe d'élaboration religieuse, nous élèverons déjà au nombre de *huit* les facultés génétiques des notions sur Dieu, sur l'immortalité de l'homme, et sur la création de l'univers.

La raison de l'homme, sa Religiosité, encore peu satisfaite du résultat précédent, poussée d'ailleurs par l'essence intime qui en fait le haut caractère, cherchera maintenant, et dans une seconde et parallèle entreprise, à produire une influence de son élément sensible, le Théisme, dans l'élément intellectuel, le Déisme; et cette seconde action systématique, en se développant dans une tendance contemplative et une foi religieuse, prépondérantes ici sur l'organe cognitif, qu'elles paralysent en quelque sorte, constitue un véritable MYSTICISME qui, dans les religions par créations humaines, les Mythes et les Mystères, aboutit à la doctrine des ISMAÉLIENS, et qui, dans les religions par révélations divines, forme la doctrine des CHRÉTIENS MYSTIQUES, anciennement les Gnostiques, les Dyonysiens, etc.,

et nouvellement les Boéhménistes, les Bourignonistes, les Quiétistes, les Jansénistes, etc. — Chez les Ismaëliens, ce Mysticisme a été le fait de leur participation à l'Islamisme qui, comme transition des religions cognitives aux religions sentimentales, c'est-à-dire, du Christianisme au Judaïsme, est, ainsi que nous l'avons fait connaître, une regression de la spontanéité à l'inertie de l'entendement et de la volonté, ces deux sources du Vrai et du Bien. Et ces Ismaëliens qui, par suite, n'ont pu voir dans l'Islamisme, ni les principes de la Réalité de Dieu reçus, à la fois, du Judaïsme et du Christianisme, ni les principes de la Réalité de l'homme dans la promesse du Sauveur et dans la Vie éternelle, se sont livrés au FATALISME de la liberté comme ils ont vu la nécessité dans la nature. Delà est résulté une paralysie de la raison qui, comme principe spéculatif, du côté de la rationalité créatrice, rend le monde éternel et immuable dans la dépendance théopathique du Créateur, substance universelle, et qui, comme principe pratique, du côté de la virtualité créatrice, a conduit à des sectes détestables de prétendues purifications de l'être, ses conséquences physiopathiques. — Chez les Chrétiens mystiques, ce Mysticisme a été le fait de leur participation, plus ou moins grande, au Brahmanisme qui, comme transition des religions sentimentales aux religions cognitives, c'est-à-dire, du Judaïsme au Christianisme,

est, d'après ce que nous en connaissons, une progression de l'inertie à la spontanéité de l'intellect pour la notion religieuse. Mais, ces Chrétiens mystiques, n'ayant pu voir l'incarnation divine dans le Brahmanisme, qui était une anticipation chrétienne, ni la promesse du Sauveur dans le Judaïsme, ni la Vie éternelle dans le Christianisme, conséquence de la Régénération spirituelle, l'une et l'autre indices de la Raison absolue, ont ainsi paralysé dans leur esprit ce principe suprême de toute création, en exaltant la contemplation inerte qu'ils substituaient à la compréhension spontanée, considérant la première comme étant supérieure à la seconde. Cette considération bornée, à laquelle participe notre Catholicisme stationnaire, janséniste en quelque façon, par sa dénégation violente de la spontanéité de l'homme et de sa raison absolue, constitue une maxime, passée à l'état d'axiôme, qui, répétée à satiété dans les doctrines sacramentelles et les traditions scripturaires de son clergé, et récemment encore dans l'ouvrage prétendu rationaliste d'un incompétent restaurateur d'un passé épuisé, consiste à mettre la *Foi,* premier degré de la raison, manifesté dans le Sentiment, au-dessus de la *Raison temporelle* (relative), qui en est le deuxième degré manifesté dans la Cognition, paralysant ainsi son essor vers son troisième et dernier degré, la *Raison absolue.* Ce qui n'est pas qu'une absurdité par

l'impuissance radicale à réussir, mais encore une impiété religieuse, l'analogue du Péché contre le Saint-Esprit, dont parle l'Evangile en des expressions si menaçantes, car on s'oppose, de la sorte, au développement de la raison absolue, par laquelle seule, et par rien autre, ni par la foi dans ses vagues aspirations, ni par la raison dans son logisme dogmatique, peuvent être résolus le problème de l'existence de Dieu, le problème de l'immortalité de l'homme, et tous les problèmes de la raison. Il y a plus, la foi, qui n'est qu'un acte de sentiment, et ce sentiment qui n'est lui-même qu'une faculté animale de l'homme, à l'instar des animaux qui n'ont d'autres facultés que celles provenant du sentiment, ferait de l'homme, si elle était exclusivement supérieure, comme on le prétend, et s'il n'avait d'autre religion que celle de la foi, un être d'autant plus religieux, et par conséquent d'autant plus rapproché de Dieu, qu'il serait plus animal. Autant serait-il possible d'en dire d'autres ouvrages actuels du clergé français, qui maintiennent la question de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'homme, dans les termes d'un problème qui n'a point et n'aura jamais, sur cette voie, sa solution. Cette question est prise dans la vague et impuissante aspiration du sentiment et de la foi qui n'est toujours que problématique, et non point dans les principes de la Réalité divine et de la réalité de toutes choses créées,

c'est-à-dire, dans l'autothésie du monde où l'être de Dieu se manifeste dans la *Matière,* dès lors infinie comme Dieu qui l'a créée et dans l'autogénie de la Réalité où Dieu se manifeste dans l'*Esprit,* dès lors infini comme Dieu qui l'a créé. S'il en était autrement, la tâche entraînée par le péché serait rendue bien facile. Il suffirait d'élever avec sincérité, ses yeux au ciel, et de s'écrier mon Dieu ! avec un gros soupir de componction et l'attente attachée au désir pieux, pour que tout soit fait : réhabilitation morale, retour à la connaissance de la vérité, et par conséquent vie éternelle. — C'est ainsi qu'on cherche à retenir de force tout ce qui est ancien et impuissant, aux dépens du Vrai et du Bien qui, seuls, par leur développement rationnel, en conformité avec le supernaturel de la révélation problématique, peuvent accomplir la religion, et en résoudre les problèmes dans le sens de la démonstration que nous en donnons. — Tel est le caractère intellectuel et religieux de ce second et infructueux effort systématique pour opérer la réunion des deux éléments primitifs et créateurs, à laquelle serait due la notion de Dieu et de l'immortalité de l'homme. Aussi, la trinité religieuse de ce Mysticisme, ainsi caractérisé, à cause du but et du principe qui font agir le Théisme dans son influence sur le Déisme, n'est-elle point supérieure à celle des religions sentimentales correspondantes, où l'Absolu en Dieu

forme la Loi suprême, où le Messie attendu en est le Problème universel, et où la Genèse du monde en constitue le Concours final. — En ajoutant cette nouvelle et impuissante action génétique aux moyens créateurs déjà connus, nous aurons enregistré jusqu'ici *neuf* tentatives de créer la Réalité religieuse.

Le Protestantisme cognitif et le Mysticisme contemplatif, auxquels nous venons de donner naissance, ne sont encore que le résultat d'une influence partielle, de l'un dans l'autre, du Déisme dans le Théisme, qui a abouti à un vain et éphémère système rationnel, et du Théisme dans le Déisme, qui également a abouti à un vain et éphémère système contemplatif: l'un et l'autre perdant, chaque jour, de leur importance spéculative, et n'ayant d'importance pratique, en quelque sorte, que pour répondre à un besoin inhérent à l'essence humaine hyperphysique, mais sans le moindre résultat de justification *éternelle,* objet unique et exclusif de la religion; le résultat de moralité ou de justification *temporelle* n'en étant qu'un surcroit, qui dans ses conditions actuelles en est indépendant par sa provenance étrangère de sentiment moral, d'essence humaine physique. La moralité, dépourvue de son principe causal de régénération spirituelle, vague dans les errements de la prudence et de l'habileté mondaine, tout au plus dans l'exclusion du mal, en se fondant

sur la loi temporelle, exprimée pour la première fois par Socrate : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait*, et ne saurait trouver sa fin, la rémunération divine de la vie éternelle, objet d'une action propre, productrice du bien, c'est-à-dire, la rémunération divine pour but, vrai loi chrétienne, *Oportet vos nasci denuo,* en dehors de la religion, que ses deux conditions actuelles, rationnelle et mystique, ne peuvent encore produire.

Mais, si maintenant, l'influence de l'un dans l'autre était réciproque, de manière qu'en excluant toutes déterminations étrangères aux deux facultés dont elles dérivent, facultés qui sont le Sentiment pour le Théisme et la Cognition pour le Déisme ; de manière, dis-je, que le Théisme agisse sur le Déisme sans produire ses écarts mystiques qui, du côté du Sentiment, ici prépondérant, ont réduit la raison à une vraie paralysie en faisant disparaître la spontanéité de la conscience humaine, et que le Déisme agisse sur le Théisme sans produire ses écarts rationnels qui, du côté de la Cognition, ici prépondérante, ont jeté la raison dans des antinomies et des paralogismes insolubles pour la raison temporelle (relative), et par là ont éliminé toute initiative vers la raison absolue, il en résulterait, alors, que le Théisme et le Déisme, c'est-à-dire, le Sentiment et la Cognition, ainsi libérés de leurs aberrations, ne se manifestant plus que dans des déterminations

identiques à leur source rationnelle, dans un vrai Théisme et dans un vrai Déisme, constitueraient, dans leur influence réciproque, comme tels, une réunion, une harmonie systématique entre leur principe et leur but respectifs. De la sorte, ce que le Théisme, à l'aide du Sentiment, a produit par le Judaïsme, et ce que le Déisme, à l'aide de la Cognition, a produit par le Christianisme, concourraient simultanément et conjointement à la création absolue de la Religion, et par conséquent à la création des notions absolues sur Dieu et sur l'immortalité de l'homme. Et déjà, par cette action réciproque dans la réunion de ces éléments primitifs, générateurs de ces notions, s'opéreraient, au moyen de la *conscience compréhensive,* une anticipation sur la neutralisation du principe spéculatif religieux, l'idéal de Dieu, l'Absolu du Judaïsme, autothétique du monde, avec le principe pratique religieux, l'idéal de Dieu, le Verbe du Christianisme, autogénique de la Réalité : neutralisation, en quelque façon, correspondante à la Religiosité, l'élément-neutre de toutes notions religieuses, portant déjà sur des principes inconditionnels du savoir, introduits, par là, dans le Sentiment et la Cognition. En supposant, en effet, cette quasi-neutralisation un fait de savoir dans la conscience, elle présenterait, d'une part, l'Absolu du Judaïsme, comme étant le principe logique, qui signale la Rationnalité créatrice de Dieu, par laquelle

la réalité se développe *sans conscience,* en vertu du savoir impliqué dans l'*Etre,* manifestation du monde, base des *Choses* ou de la *Nature* créée; et elle présenterait, d'autre part, le Verbe du Christianisme, comme étant le principe hyperlogique, qui signale la Virtualité créatrice de Dieu, par laquelle la réalité se produit, par soi-même, *avec conscience,* indépendamment de toutes conditions étrangères à cette virtualité qui est le *Savoir,* autre manifestation du monde, constitutif de la *Pensée* ou de l'*Esprit* dans la création.

Or, le Verbe et l'Absolu, comme tels, étant nécessairement, d'après le développement génétique de la Religion, dans ses conditions sentimentale et cognitive, les deux composantes de la Réalité de Dieu, l'un, l'Absolu, participant de la Liberté infinie par son harmonie avec le Verbe ou la spontanéité autogénique du Savoir, tel qu'il vient d'être déterminé, et l'autre, le Verbe, participant de la Nécessité indéfinie par son harmonie avec l'Absolu ou l'inertie autothétique de l'Être, tel qu'il vient également d'être fixé; il est évident dès lors, que nous aurions, là, dans leur opposition maintenant harmoniée, la dualité des conditions de la Réalité divine, jusqu'alors séparées, pour l'établissement de son unité ou pour sa création propre, ainsi que pour l'établissement de l'unité ou de la création de toutes les existences qui vont former l'univers,

l'homme compris. Et par là, serait donnée, dans la notion religieuse, une véritable réceptibilité de savoir pour établir sur la terre le CHRISTIANISME-ACCOMPLI, c'est-à-dire, un véritable MESSIANISME, en prenant cette dernière expression dans le sens de l'idée universelle, abstraite et effective de ce que, dans l'enfance de l'humanité, les Juifs, dans l'attente d'un révélateur de toutes choses, et par conséquent d'un restaurateur de la Réalité de l'homme dans l'état primitif où Dieu l'avait créé immortel, ont personnifié ou allégorisé par l'idée concrète et individuelle du MESSIE. — Un tel résultat établirait nécessairement, dans la raison qui a pu s'y élever, la *conscience de facultés analogues,* transcendantes, pour la reproduction de la création divine et humaine, c'est-à-dire, la MESSIANITÉ, qui implique l'Absolu harmonié au Verbe, comme faculté d'établissement du VRAI ABSOLU ou du savoir universel, réalisé dans les sciences ou dans la découverte de la vérité par la connaissance des réalités composant l'univers, objet de la PHILOSOPHIE DE LA NATURE et par conséquent l'IDÉAL DE DIEU, et le Verbe harmonié à l'Absolu, comme faculté de la production du BIEN ABSOLU ou de l'être individuel dans l'accomplissement des destinées finales de l'homme, objet de la PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ, et par conséquent l'IDÉAL DE L'HOMME. Ces facultés qui, à l'instar de celles qui ont servi à Dieu à opérer sa création propre

et la création de l'univers, se manifesteraient dans l'homme comme devant servir à sa même création propre et à reproduire la création du monde, par une même identification, dans la réalité humaine et dans la réalité des choses, de ces mêmes principes créateurs, le Verbe et l'Asolu, le Bien et le Vrai qui constituent ces réalités. Donc, en admettant l'introduction de ces facultés dans le Catholicisme et dans le Protestantisme, au moyen d'une culture intellectuelle et morale adéquate à la susdite conscience compréhensive, anticipant sur la *conscience immanente du Verbe,* le verbe contemplatif du Catholicisme, dû à la conscience sentimentale qui dirige encore le Catholicisme stationnaire, et le verbe pratique du Protestantisme, dû à la conscience cognitive qui dirige le Protestantisme borné, seraient remplacés par le véritable Verbe du Christianisme, c'est-à-dire la Messianité, qui constituerait un vrai Christianisme, différent du Christianisme incomplet, faussé ou provisoire que ce Catholicisme et ce Protestantisme représentent uniquement. On pourrait alors espérer voir, en suite de cette faculté créatrice, les adhérents aux deux susdites religions s'engager, d'un côté, dans la nécessité *pratique* d'une fin autonomique de la moralité par la considération supérieure de la nécessité *spéculative* des lois morales, fin dont ces lois sont dépourvues dans la cognition de l'homme, représentée par

le Protestantisme limité; et de l'autre côté, dans la nécessité *spéculative* d'une action propre ou autotélique de la moralité, par la considération supérieure de la nécessité *pratique* des lois morales, action dont ces lois sont dépourvues dans le sentiment de l'homme, représenté par le Catholicisme stationnaire; et le concert de la fin autonomique, comme but des lois morales, avec l'action autotélique, comme effectivité des lois morales, conduirait à l'accomplissement du Christianisme, tel que nous en donnons ici la détermination. La moralité de l'homme, dont le Catholicisme et le Protestantisme n'offrent encore que la fixation dans ses éléments opposés, recevrait ainsi sa fondation péremptoire. En effet, serait établi dans la conscience immanente du Verbe, le finalisme autotélique postulé par la morale, par une connexion entre la morale comme cause ou rationalité et l'immortalité comme but, existant enfoui dans l'essence intime de l'être raisonnable, et, comme tel, résultat de l'influence du moi créateur dans le non-moi créateur; finalisme qui, jusqu'alors, n'a eu qu'un caractère hétérotélique, celui du repos de la conscience, du désir de plaire à Dieu, d'aimer son prochain, etc., but temporel étranger à l'être éternel, et, comme tel, résultat de l'influence du non-moi dans le moi. — De plus l'opposition si tranchée entre la philosophie et la religion serait conciliée; car, la philosophie, en

réalisant l'idéal de Dieu dans l'identité de l'Absolu et du Verbe, ou du savoir et de l'être qui en est le caractère extérieur, pourrait accomplir le Vrai absolu; et la religion, en réalisant l'idéal de l'homme dans l'identité du moi et du non-moi, qui en est le caractère intime, pourrait accomplir le Bien absolu : terme dans lequel le vrai et le bien étant identiques, une et même réalité, l'Archi-absolu subsiste et tout antagonisme cesse. — Toutefois, ces considérations élevées, parce qu'elles dépassent encore l'objet du Christianisme-accompli, doivent être prises ici comme une anticipation sur la Religion absolue, que ce Christianisme-accompli, par l'introduction de la Messianité ou du Verbe créateur dans l'homme, laisse présager ou plutôt signale comme l'idéal du Vrai absolu et du Bien absolu, qu'il appartient à la Philosophie absolue et à la Religion absolue de réaliser.

Tel est donc, comme nouveau problème de Dieu, de sa création propre et de la création de l'univers, et comme nouveau problème de la Réalité de l'homme, la détermination ascendante produite par le Christianisme-accompli ou le Messianisme, dans son union finale de la philosophie et de la religion. A ce titre, ce dernier développement forme un *dixième* principe dans la genèse des notions religieuses ou de la religion absolue, dont nous poursuivons la réalisation. Et dans ce système spécial de

savoir, par rapport à l'universalité des autres systèmes de réalités qui composent l'univers, nommément dans l'ensemble de la présente et distincte constitution de la Réalité religieuse, le Christianisme-accompli forme évidemment, d'après la caractérisation que nous en avons donnée, le CONCOURS FINAL des moyens (le Théisme et le Déisme, libérés de leurs écarts) propres à nous faire opérer la création de la Religion absolue, c'est-à-dire, à résoudre, si la chose est effectivement possible, le problème de la Réalité divine et le problème de la Réalité humaine, problèmes que toutes les religions, envisagées jusqu'ici, tant celles par créations humaines que celles par revélations divines, portent dans leur essence.

A cette fin, et avant tout, nous devons considérer la trinité religieuse, le nouveau ternaire rationnel que nous offre le Christianisme-accompli (cette religion prochaine et urgente au milieu du manque actuel de toute *certitude* religieuse et par conséquent de toute fin attachée à la présence de l'homme sur la terre), lorsque cette nouvelle expression chrétienne se sera manifestée dans le monde aux termes du Nouveau-Testament où elle est expressément signalée dans l'entretien de Jésus avec Nicodème : *Il faut naître de nouveau. — Comment cela se peut-il faire?* — Nous devons également voir, si, dans l'interprétation que nous allons

donner à cette trinité du Christianisme-accompli, nous découvrirons les facultés propres à la solution de notre nouveau et plus développé problème religieux.

1° En considérant que le concours de nos deux éléments primordiaux de toute investigation divine, le Théisme et le Déisme, dans leur élimination de toutes déterminations étrangères à leur causalité rationnelle, ne présente plus qu'une véritable réceptibilité pour la Religiosité ou la Raison absolue; et en considérant que celle-ci, la Religiosité, dans l'union ou l'harmonie qu'elle opère entre ces deux vrais modes de réceptibilité de savoir, neutralise les trinités opposées du Judaïsme et du Christianisme, qui en sont dérivées, ainsi que nous l'avons établi, et nommément, ici, leurs respectives Lois suprêmes, l'Absolu en Dieu et le Verbe en Dieu; par cela même, la direction que nous devons recevoir de cette réunion réciproque pour le but poursuivi, c'est-à-dire, la LOI SUPRÊME de notre actuel Christianisme-accompli, dans le sens du *Père* ou du moi fondamental, centre unitaire de toutes notions religieuses, devra consister, à titre de *Principe premier* de Dieu, propre à se donner les attributs de sa Réalité propre, dans l'idée de l'ARCHI-ABSOLU, principe encore inconnu au-delà de nos susdites et pures conditions théistiques et déistiques. Or, l'Archi-Absolu doit, en effet, comme tel, neutraliser ou

impliquer en soi l'Absolu en Dieu du Judaïsme et le Verbe en Dieu du Christianisme; et comme nouvelle Loi suprême ou comme nouvelle direction dans nos recherches, puisqu'encore, ici, cet Archi-absolu nous est inconnu, c'est-à-dire, problématique, il constitue *l'hétéronomie* dans notre savoir, ce qui existe en nous indépendamment de nous, et devient ainsi l'objet d'une dernière spéculation proposée à notre raison.

2° En considérant, d'après la détermination que nous a fourni le Christianisme-accompli, que l'homme doit se manifester comme reproducteur de la Création divine, et par complément, comme réparateur de sa Réalité dans sa pureté primitive, laquelle doit précéder et anticiper sur sa Création propre qui lui donnerait la vie éternelle, le PROBLÈME UNIVERSEL proposé par la Loi suprême pour en avoir la solution, consistera ici, en prenant part à de si augustes fonctions, déjà anticipées sur les fonctions de *Nouveau-Créateur,* dans la FONDATION DE LA MORALITÉ dans l'homme par l'accomplissement de la Régénération spirituelle, en vertu de lois humaines, tirées d'une causalité propre et spontanée, ayant pour objet la connexion de ces lois propres, comme principes, avec l'immortalité, comme conséquence. Ces lois, donnent à l'existence éphémère de la vie terrestre, par un lien intime et par une connexion finale, subjective dans sa cause

et objective dans son effet, avec la permanente existence de la vie céleste, une signification, bien plus une réalité jusqu'ici restée mystérieuse, c'est-à-dire, proclamée comme MYSTÈRE INCOMPRÉHENSIBLE, à défaut d'avoir pu entrevoir cette continuité de la vie actuelle avec la vie future, comme nous le faisons ici. Or, un tel Problème, qui embrasse l'universalité des notions religieuses, et qui, dès lors, devient un principe *autonomique* dans l'homme, n'est rien autre que le problème du Verbe en lui comme il est en Dieu. Ce Verbe, par un développement progressif et toujours immanent dans l'homme, constitue, pour toutes les circonstances où sa manifestation est nécessaire, une force, une virtualité créatrice, qui n'est ni le libre-arbitre des Pélasgiens, seulement apte à la distinction du bien et du mal, ni la vertu abusive des Stoïciens, dégénérant dans l'illégalité des actions humaines, mais la vraie vertu CHRÉTIENNE, la réponse à la question du *Comment cela peut-il se faire?* de Nicodème; en un mot, ce Verbe constitue la MESSIANITÉ, la spontanéité créatrice de l'action nonobstant toutes conditions, en vertu de laquelle les lois morales reçoivent une fin celle de l'évocation de l'être absolu, enfoui dans l'hypostase humaine. Telle est l'idée de Dieu dans son *Principe deuxième* encore inconnu, celui par lequel Dieu est représenté dans sa forme, dans le sens du *Fils* ou du moi con-

ditionnel dérivé du moi condition, dont l'homme n'est toujours que *l'image* problématique, tant qu'il n'a pas réalisé en lui sa régénération spirituelle, c'est-à-dire, tant qu'il n'a pas rendu hypostatique cette faculté supérieure et créatrice, la Messianité. C'est à cette haute faculté qu'il appartient de lever l'inconnu dont est encore couvert le Principe de Dieu comme créateur des lois morales, c'est-à-dire, comme créateur de l'homme dans le monde : monde, qui ainsi couronné dans son achèvement, est la forme de Dieu, dont l'homme devient, dès lors et exactement, le schéma moral et intelligible. — Or en admettant de nouveau ici que les Eglises officielles se pénètrent de la Messianité, révélée par le Christ dans le problème de la Régénération spirituelle, messianité qui, dans sa signification logique, est le principe spéculatif du but (l'être absolu) qui manque encore à la moralité; en admettant que ces Eglises en propagent et en popularisent la bienfaisante lumière, ce qu'elles peuvent faire par une interprétation exégétique de ce problème, la Théologie en recevrait des modifications qui, dans la considération dogmatique de *l'harmonie* entre la Régénération spirituelle, cause spéculative de la morale et la Rémunération divine, effet pratique de la morale, opéreraient, en outre du bien temporel ici bas, qui serait une transition de la moralité dans son actuelle dépendance divine, à la

Messianité, au Verbe dans l'homme, cause de régénération, le bien spirituel et éternel des hommes, qui serait, à son tour, une transition de la Messianité dans son indépendance humaine, à la moralité, au Verbe en Dieu, la rémunération divine; et modifications qui, dans une même considération dogmatique d'une *synthèse finale* entre ces deux éléments du Verbe, la régénération et la rémunération, fixeraient le symbole théologique de la vie éternelle ou de l'immortalité de l'homme, comme étant, à la fois, dans cette synthèse du principe et de la conséquence, une seule et même chose, la rémunération divine comme étant régénération humaine ou développement du Verbe dans l'homme, le moi créateur, et la régénération humaine comme étant rémunération divine, ou ampliation du Verbe en Dieu, le non-moi créateur dans l'homme. — Malheureusement, nous ne voyons point encore, dans les religions officielles, le germe initial de pareilles modifications religieuses. Eh quoi! ces paroles du Christ devraient-elles toujours avoir leur application? *Malheur à vous, docteurs de la loi, qui vous êtes saisi de la clef de la science, et qui n'y étant point entrés vous-mêmes, l'avez encore fermée à ceux qui voulaient y entrer.*

3° En considérant enfin, que, pour rendre fait de notre savoir la Loi suprême du Christianisme-accompli, que nous faisons consister dans l'idée de

l'Archi-absolu, ce Principe premier de Dieu encore inconnu; et que pour rendre fait de notre savoir le Problème universel du Christianisme accompli, que nous faisons consister dans la Fondation de la moralité ou la Régénération spirituelle par la Messianité, ce deuxième Principe de Dieu également inconnu, il faut les conditions rationnelles qui puissent conduire à cette double notion par un CONCOURS de moyens ayant cette fin, nous les retrouvons ces conditions dans les DOGMES MESSIANIQUES que nous signale comme idéal de Dieu, avec sa puissante révélation sentimentale et authothétique, le Judaïsme dans le *Problème du vrai absolu,* l'Absolu en Dieu, la Rationnalité créatrice, principe logique de l'universalité du savoir dans l'établissement de toutes réalités; et que nous signale également, comme idéal de Dieu, avec sa toute puissante révélation cognitive et autogénique, le Christianisme dans le *Problème du bien absolu,* le Verbe en Dieu, la Virtualité créatrice, principe hyperlogique de la production de toutes réalités. Ce vrai absolu et ce bien absolu sont les deux éléments dogmatiques, mais encore problématiques, de la notion de Dieu créateur. Et comme tels, ils sont aussi les éléments qui doivent constituer la Réalité absolue de l'homme, c'est-à-dire, que la notion de Dieu étant, ainsi, préalablement acquise, ce qui donnerait lieu à la découverte de toutes

vérités, l'homme pourra, par une conséquence nécessaire de cette découverte, anticiper sur sa propre Réalité en vertu de ces deux mêmes conditions identiques, celle de l'universalisation du savoir dans son être, et celle de l'individualisation de l'être dans son savoir, d'après le sens du présent Concours final, image du *Saint-Esprit,* impliquant la dualité du Vrai absolu et du Bien absolu et participant, à la fois, de la Rationalité (le Père) et de la Virtualité (le Fils). — De plus, ce Concours final, qui forme véritablement une harmonie entre le Vrai absolu et le Bien absolu, constituerait, dans des conditions *autonomiques* de reproduction humaine, d'une part, l'idéal du Beau dans le monde, dont l'aspect ravissant signale une égale harmonie préétablie entre l'inertie de la nature créée et la spontanéité de l'esprit incessamment créateur, qui rend palpable la manifestation de la puissance créatrice dans l'univers : harmonie par laquelle l'éveil de l'idée de Dieu est incessamment maintenu dans l'esprit de l'homme; et de l'autre part, l'idéal de l'Histoire, dont le développement, par la réalisation progressive de la Messianité dans l'homme, accomplirait les sciences spéculatives du Vrai et les sciences pratiques du Bien, toute la genèse de l'humanité sur la terre. — Telles sont les lois universelles qui régissent le Christianisme-accompli conforme, en tous points, aux termes problématiques

de la révélation chrétienne; lois définitives qui, dépassant dans des conditions supérieures et transcendantes toutes les trinités antérieures qui en étaient la disposition préparatoire, rendent possible un dernier effort pour en accomplir l'objet final et péremptoire, que nous allons, à l'instant, soumettre à la toute puissance de notre raison.

Nous venons de dire que le BEAU est le signalement de l'existence de Dieu dans l'apparition du Vrai, du côté des lois qui fixent les conditions idéales du monde, et dans l'apparition du Bien, du côté des lois qui fixent, par l'application de celles-là, les conditions réelles du monde. Le Beau, comme tel, est l'objet de la Philosophie, qui, ainsi, complète l'intégralité systématique du savoir par le concours harmonique des lois inertes de la nature, objet de la Philosophie spéculative, et des lois spontanées de la raison, objet de la Philosophie pratique. C'est de la combinaison des lois de ces deux philosophies, la législativité logique de la raison, qui interroge la fatalité dans l'univers pour en concevoir l'établissement, et la législativité pratique de la raison, qui accuse la liberté dans l'univers pour en accomplir la création, que se trouvent donnés, d'une part, l'Ordre ou la finalité objective dans le monde, objet de la PHILOSOPHIE TÉLÉOLOGIQUE qui porte exclusivement sur la cognition en vue de reproduire les *Fins de la nature* dans l'admirable contingence de l'ordre, et de

l'autre part, le Beau ou la finalité subjective dans le monde, objet de la PHILOSOPHIE ESTHÉTIQUE qui porte exclusivement sur le sentiment en ne s'attachant qu'à la *Beauté de la nature* dans son ravissant aspect. La plupart des théodicées reposent sur ces deux finalités, l'ordre et le beau. C'est donc ce Beau, qui resplendit partout dans l'univers comme un miracle perpétuel pour rendre toujours jeune et toujours effective l'idée de son Créateur, que l'homme cherche à reproduire et à poétiser, pour ce même but systématique et par un même concours de moyens dans ses infinies manifestations, sensibles et intellectuelles. Or, en le considérant comme tel, le Beau n'est beau qu'en raison de ce qu'il se rapproche de plus en plus de l'harmonie du Vrai et du Bien, c'est-à-dire, en raison de ce que le Vrai ou le savoir de l'homme est plus propre à manifester le Bien ou la réalité de l'être dans ses expressions quelconques, et en raison réciproque de ce que le Bien, dans son développement, est rendu d'autant plus manifeste que le Vrai ou la réalité du savoir puisse se l'approprier, s'en saisir, et l'exprimer dans sa réalité d'être, de telle sorte que l'identité de l'un et de l'autre, du Vrai et du Bien, du savoir et de l'être soit complète dans l'œuvre ou l'apparition successive de leur développement progressif. Ainsi s'explique pourquoi l'expression du Beau n'a point de type *réel*, déterminé, dans la

nature donnée, son type n'étant purement qu'un *idéal* destiné à rendre palpable la manifestation divine dans la création, ainsi soumise à l'appréciation distincte et multiple des hommes. Ainsi s'explique encore comment le Beau ne se manifeste point d'une pièce, mais est transformé en raison du développement incessant du Vrai et du Bien; comment chaque phase de ce développement requiert une quelconque expression du Beau; comment une phase subséquente repousse celle antécédente ou son expression vieillie pour revêtir une nouvelle phase conforme au nouveau développement du Vrai et du Bien. Et à chacune de ces phases, s'il se rencontre une expression réelle du Beau, conforme au type idéal de l'identité à une époque donnée du développement de ces deux réalités qui la composent, cette expression, conforme, reste avec l'approbation irrésistible et universelle de la raison. Et l'histoire du Beau, qui consacre cette expression, la range, dans l'actualité de son apparition, comme un document esthétique qui, plus tard, dans les siècles qui l'ont conservée, devient un monument esthétique que l'Archéologie du Beau classe dans l'Antique des Beaux-arts ou dans les Classiques de la Littérature. — Nous réclamons une exception à cette règle universelle du Beau en faveur de la PHILOSOPHIE dont l'objet est de créer cette règle même, en législatrice de tout le savoir, et qui, par conséquent, ne saurait

y être subordonnée, ni dans sa spontanéité qui donne des lois aux réalités, ni dans sa forme ou manière de se produire, qui les expose. Sa beauté propre réside dans la DÉTERMINABILITÉ à laquelle on doit la DÉCOUVERTE DE LA VÉRITÉ; et sa spontanéité pour sa propre liberté et pour sa propre dignité, est en dehors de toutes règles conventionnelles. De là le caractère exceptionnel de la Philosophie et dans l'idée et dans l'exposition, qui la rend insensible aux prétendues critiques superficielles de ses contempteurs, soit que, ne pouvant s'élever à la comprendre, ils se prennent à attaquer sa virilité, soit que, ne ressentant pour elle aucune aptitude, ils méconnaissent son but dans le problème et la solution des destinées finales de l'humanité. — Mais, revenons à notre thèse religieuse.

Dans notre investigation progressive des notions religieuses sur Dieu et sur l'immortalité de l'homme, ces deux objets fondamentaux et constitutifs de tout l'intérêt spéculatif et pratique des hommes, nous avons été conduits de problèmes en problèmes, le problème subséquent se fortifiant des efforts de solution du problème antécédent, et cela jusqu'à notre dernier problème de la réalité de Dieu, considérée dans l'idée de l'Archi-absolu, neutralisant l'Absolu du Judaïsme et le Verbe du Christianisme, les deux causalités créatrices de cette réalité divine, et jusqu'à notre dernier problème de la réalité de

l'homme, considérée dans la Régénération spirituelle ou la Messianité, neutralisant le Messie du Judaïsme et la Vie éternelle du Christianisme, les deux causalités créatrices de la réalité humaine. Ces deux résultats majeurs, qui subordonnent ceux qu'ont tenté de produire, dans leurs vains efforts, les Mythes et les Mystères, le Brahmanisme et l'Islamisme, le Catholicisme et le Protestantisme, sont dus aux deux principes primordiaux de toutes notions religieuses, libérés de leurs entraves et par conséquent de leurs écarts, le Théisme et le Déisme, l'être et le savoir, ce qu'il y a d'hétéronomique et d'autonomique dans toutes religions, neutralisés dans la Religiosité, fonctionnant ici comme Raison inconditionnelle.

Il nous reste donc, à ce point final de notre développement, à aborder la solution de ces deux derniers problèmes, celui de l'Archi-absolu pour la notion de l'existence de Dieu, et celui de la Messianité pour la notion de l'immortalité de l'homme ; c'est-à-dire, à résoudre, d'abord, pour l'accomplissement de ces deux notions, le problème du Vrai absolu et le problème du Bien absolu, que nous imposent les Dogmes messianiques, et ensuite, à rendre identiques le Vrai au Bien et le Bien au Vrai dans la Réalité divine et dans la Réalité humaine. Pour cela, ce n'est plus nos deux éléments primitifs, le Théisme et le Déisme, entachés de conditions rela-

tives à l'individualité du Sentiment et de la Cognition, avec lesquelles nous devons opérer, car ces éléments n'ont en vue que la génération d'un objet distinct, propre à chacun d'eux, la production du Bien par l'un et la production du Vrai par l'autre, mais nous allons reconnaître les deux éléments universels, qui en sont dérivés immédiatement par leur alliance avec l'élément-neutre doué de l'universalité de création religieuse, comme devant être les instruments propres à produire l'*unité* cherchée dans la génération d'un seul et même objet, commun à ces deux éléments universels, et par conséquent identique à l'élément-neutre qui en est le principe virtuel.

En effet, considérant que le Judaïsme, le premier de ces deux universaux, représente l'intégralité créatrice dans l'Absolu ou la rationnalité du savoir divin pour fixer un destin, une *Nécessité* à la Réalité de Dieu par l'autothésie ou la prestation de l'être dans le savoir de Dieu, c'est-à-dire, pour fixer l'élément par lequel Dieu est manifesté *Existant :* ce qui est accusé dans la *Nature* par la création inerte et non consciente de l'être dans l'univers, avec sa dépendance logique du savoir qui y est inhérent, et qui développe cet être sans conscience ; et considérant que le Christianisme, le deuxième de ces universaux, représente l'intégralité créatrice dans le Verbe ou la virtualité du savoir divin comme

Raison ou *Liberté* indéfinie qui doit servir à l'autogénie ou à la production du savoir dans l'être de Dieu, c'est-à-dire à fixer l'élément par lequel Dieu, est manifesté *Esprit :* ce qui est accusé dans la *Liberté* par la création spontanée et consciente du savoir dans l'univers, avec son indépendance hyperlogique de l'être sur lequel repose ce savoir pour son développement avec conscience; considérant enfin que ce sont là les deux éléments créateurs que nous signalent les deux religions universelles, la première par le *Sentiment* du Théisme, la seconde, par la *Cognition* du Déisme, neutralisés par le Christianisme-accompli dans l'idée de l'Archi-absolu, formant la condition, l'unique condition de la Réalité divine dans la réunion identique de ces deux universaux, l'Absolu et le Verbe, comme tels ; il s'en suit nécessairement que notre fonction actuelle, en vue de la notion absolue de cette Réalité divine, doit consister à opérer, en effet, cette identité dans l'Archi-absolu, dont la loi ou le principe nous en est ainsi donné. Et nul autre mode intellectuel n'y saurait être employé que l'universalité même de la raison dans toute son intensité d'être et de savoir, c'est-à-dire, rien autre que la Religiosité, ainsi élaborée, et faisant, ici, fonction de Raison absolue, dont déjà nous avons signalé la présence anticipée dans son épuration indépendante de toutes déterminations étrangères, de la part des

éléments qui la composent ou dont elle se sert pour son élaboration. Or, cette suprême faculté, qui consiste dans la Potentialité du savoir, en s'assimilant les deux principes créateurs, d'ailleurs si notoirement manifestés par l'autothésie de l'être et l'autogénie du savoir dans l'univers, c'est-à-dire, en rendant faits du savoir humain la rationalité et la virtualité du savoir divin, la première, comme Archi-être fixant dans l'Archi-absolu la nécessité de l'être ou l'établissement de sa propre réalité, réunie à la virtualité du savoir qui est la liberté dans la raison ; et la seconde, comme Archi-savoir établissant dans l'Archi-absolu la liberté du savoir ou la spontanéité pour la production de sa propre réalité, réunie à la rationalité du savoir qui est la nécessité dans le destin ; cette suprême faculté, dis-je, la Raison absolue, ici la Religiosité dans les conditions où elle se trouve ainsi et actuellement développée, constitue, dans l'IDENTITÉ FINALE des éléments de la conscience humaine, ici le *moi absolu,* le *Verbe pur* dans l'homme, la CRÉATION PROPRE de Dieu, et par conséquent la notion de l'existence de Dieu par *soi-même,* en suite de l'élaboration accomplie de ses deux conditions primordiales, le Verbe et l'Absolu, qui, par une gradation ascendante et créatrice, se sont manifestés dans la Liberté et la Nécessité, puis dans l'Être et le Savoir, qui en dérivent, enfin dans le

Vrai et le Bien, qui deviennent à leur tour, les éléments de toutes réalités; notion, en tout conforme au postulat de la Loi suprême du Christianisme-accompli, représentée dans la conscience humaine, ici *problème du moi absolu,* comme étant l'IDENTITÉ PRIMITIVE de l'Archi-absolu. Et c'est ainsi que, nous détachant d'une maniere complète de toutes les conditions chrématiques du monde, par lesquelles l'existence de Dieu est manifestée, nous pénétrons dans l'essence même des conditions achrématiques de la création de Dieu et par conséquent de son existence; et de la sorte, nous clôturons toutes investigations ultérieures, et constituons enfin le CHRISTIANISME ABSOLU, c'est-à-dire, le PARACLÉTISME si expressément annoncé par les termes même du Christ: *Paracletus autem spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille docebit omnia, et suggeret vobis omnia quæcumque dixero vobis.* — Le Paraclétisme forme dans l'homme, ainsi conscient de la Réalité divine, la transition de son autonomie créatrice à l'hétéronomie de son savoir, c'est-à-dire à Dieu qui, par cette hétéronomie a pu lui faire conquérir son autonomie; et c'est, à l'aide de ce Paraclétisme, formant la Loi suprême de toutes les notions religieuses, qu'il peut développer l'origine de toutes les religions qui ont paru sur la terre et qui, comme telles, n'en sont plus que des *cas particuliers,* qui viennent s'absorber dans son unité

finale et péremptoire. — Notons un *onzième* mode de création divine, devenu fait de notre savoir.

Il s'agit maintenant, pour apprécier la valeur et la portée de cette religion absolue, par laquelle serait enfin rendue complète la notion cherchée de la Réalité de Dieu et de la Réalité de l'homme, l'une et l'autre dans une perpétuité éternelle, de fixer la trinité religieuse du Paraclétisme. Et c'est enfin ce que nous allons faire.

En premier lieu, comme la condition de la Réalité de Dieu consiste, ainsi que nous venons de l'établir, dans l'IDENTIFICATION des deux éléments créateurs de cette Réalité, le Verbe et l'Absolu, auxquels sont dus, en principe, le Vrai et le Bien existant dans le monde et par conséquent en Dieu, c'est donc l'accomplissement de cette identité finale, telle qu'elle existe primitivement et virtuellement en Dieu, puisque ces éléments sont contenus dans son essence, qui constitue la LOI SUPRÊME du Paraclétisme. Cette loi, qui forme la base de ce système est un principe universel de vérité, indépendamment de l'influence de l'homme. Elle lui est donc étrangère et produit l'hétéronomie dans son savoir, c'est-à-dire, le PRINCIPE SUPRÊME DE DIEU fixé dans son hypostase, au-delà des deux susdites conditions données dans les deux révélations, son Absolu judaïque et son Verbe chrétien, dont également le Christianisme-accompli ne nous donne que le concours final à la

constitution de ce Principe dans leur préalable harmonie. Nulle part ailleurs que dans ce Principe ne saurait résider l'ESSENCE INTIME de la Divinité, où s'établit la conscience générale du moi divin, correspondant ici dans sa diversité, à la conscience du Père. — Cela étant, la question actuelle consiste à savoir si nous pouvons rendre fait de notion cette essence divine qui est ainsi proposé par le principe hétéronomique à l'autonomie de notre savoir. Dans ce but, il convient, d'abord, de saisir les caractères distinctifs de ce Principe de toute réalité, de l'Archi-absolu, qui nécessairement doit porter en soi les conditions de soi-même et de toutes les réalités de l'univers, sa manifestation concrète. Or, nous ne saurions mieux avancer cette question qu'en reproduisant ces caractères distinctifs, ceux qu'en a tracé l'illustre auteur de la *Réforme du Savoir humain,* à la page 513 du tome II de cette Réforme. Et en les rapprochant des facultés hyperphysiques, celles-là même que nous avons annoncées plus haut comme le complément de la Psychologie (ces facultés que l'homme a développées dans sa conscience en dehors de l'observation et de l'expérience, parallèlement à son but d'accomplir toutes les connaissances), sinon le fait même de la notion de l'essence intime de Dieu, au moins la présomption de cette notion désormais possible, sera le résultat consolant

de nos investigations présentes. — Voici ces caractères principaux :

Comme Principe premier et inconditionnel, l'Archi-absolu doit contenir :

1° « La plus grande réalité, parce qu'il doit, ce « Principe, servir à la réalité de l'univers ». — Or, c'est là l'objet de la CONSCIENCE ABSOLUE dans l'homme, qui, comme Potentialité de sa raison, est le principe de la notion de Dieu et par conséquent de la plus GRANDE RÉALITÉ imaginable. Cette conscience, comme faculté éleuthérique, est un produit de l'Absolu identifié au Verbe; et comme telle, elle introduit dans l'hypostase de l'homme, au moyen de la conscience potentielle doué d'un virtualisme indéfini, l'identité des facultés créatrices, l'autonomie en tant qu'*ipséité créatrice,* condition autogénique de son savoir absolu, et l'*hétéronomie* en tant qu'*altériété créatrice,* condition autothétique de son être absolu.

2° « La plus grande certitude, parce que ce Prin- « cipe est la base de tout savoir ». — Or, c'est-là l'objet de l'AUTOGÉNIE dans l'homme, qui, comme accomplissement de l'autonomie humaine (la raison ou la liberté indéfinie du savoir dans l'être de l'homme) donne lieu, au moyen de la philosophie et par conséquent de la solution des problèmes du Vrai, à l'universalisation du savoir, et par consé-

quent offre la CERTITUDE, base de tout savoir.

3° « La plus grande stabilité, parce que ce Prin-« cipe est la base de tout être ». — Or, c'est là l'objet de l'AUTOTHÉSIE dans l'homme, qui, comme accomplissement de l'hétéronomie humaine (le destin ou la nécessité de l'être dans le savoir de l'homme) donne lieu, au moyen de la religion et par conséquent de la solution des problèmes du Bien, à l'individualisation de l'être, et offre ainsi la STABILITÉ, base de tout être.

4° « Une vérité infinie, parce qu'il n'existe de « vérité que par ce Principe ». — Or, c'est là l'objet de l'ESPRIT dans l'homme, en tant que concours final de la conscience du moi potentiel, l'ipséité, et de la conscience du non-moi potentiel, l'altériété, à la création des réalités de l'univers, dualité qui, seule, offre le caractère d'une VÉRITÉ INFINIE.

5° « Un bien infini, parce qu'il n'existe de bien « que par ce Principe ». — Or, c'est là l'objet de la CRÉATION-PROPRE de l'homme, par laquelle le BIEN INFINI sera effectivement et spontanément réalisé. Cette haute faculté psychologique, que l'homme n'a pas en naissant; sinon il serait déjà l'auteur de sa création physique elle-même, consiste à se donner d'abord cette création physique par une *création propre* des conditions qui la constituent, conditions qui, comme telles, nécessitent une création spirituelle du vrai absolu ou de la certitude, base de tout

elle-même l'identité de toutes les facultés créatrices dans leur accomplissement hypostatique, est, en ce qui concerne le contenu de la reproduction de l'univers, l'objet de la COSMOLOGIE, et l'objet de l'ARCHITECTONIQUE, en ce qui concerne la forme de l'univers, en tant qu'œuvre reproduite par les sciences.

12° « Le maximum de spontanéité et d'inertie « parce que ce Principe est la source de toute créa- tion ». — Or, c'est là, d'une part, l'objet de la LOI DE CRÉATION, formant la transition de la liberté à la nécessité, dont la spontanéité, par la création auto- génique pour les moyens constitue l'universalité du savoir, et de l'autre, l'objet de la LOI DU PROGRÈS, formant la transition de la nécessité à la liberté, dont l'inertie, par l'évolution autothétique pour le but, constitue l'individualité de l'être : savoir et être qui sont la manifestation de l'Archi-absolu, source de toute création.

13° « Et enfin, une éternelle création propre, « parce que ce Principe porte en soi-même, la « condition de son existence ». — Or, c'est là, encore, l'objet de l'ARCHI-ABSOLU dans l'homme ou de la notion du principe inconditionnel des choses, dont les conditions de rationalité et de virtualité, d'Absolu et de Verbe dans la raison, que l'homme porte en soi dans l'accomplissement de sa CONSCIENCE ABSOLUE OU PAR CRÉATION, perpétuent une CRÉATION

PROPRE, l'autothétique du monde et l'autogénie de la Réalité.

Et dès lors, n'est-il pas certain, ou au moins présomptif, par la présente détermination philosophique de la notion de l'essence divine, au moyen des facultés hyperphysiques appropriées à chacun de ces treize caractères fondamentaux, et développées par la nécessité du savoir, provoquée elle-même par chacun de ces caractères, que Dieu peut être connu dans son essence autostatique, et que l'homme peut se donner à lui-même une réalité identique? — Mais, essayons de confirmer encore ce dernier objet de nos investigations religieuses en abordant le deuxième terme de la trinité du Paraclétisme ou du Christianisme absolu.

En deuxième lieu, comme l'idée de l'immortalité de l'homme est le postulatum incessant de ses destinées finales; et comme la Messianité du Christianisme-accompli l'a réhabilité dans sa pureté primitive au moyen de la Régénération spirituelle qui n'est autre qu'une causalité autotélique de la morale, préparatoire de l'immortalité; ce postulat de l'immortalité accuse ici le PROBLÈME UNIVERSEL du Paraclétisme consistant dans la CRÉATION PROPRE de l'homme, dont la solution opérerait cette immortalité même, c'est-à-dire, rétablirait la création primitive de l'homme, telle qu'elle dût sortir des actions de Dieu, fixée dans le problème de ses fins

éternelles en créant le monde EN VUE DE LA CRÉATION DE L'HOMME.

Nous pourrons nous former une idée de cette création propre en la considérant comme le résultat d'une identification de l'être absolu avec le savoir absolu : le premier, l'être absolu, pris dans son acception d'élément de la Réalité universelle, rétabli dans sa pureté primitive par la solution du problème du Bien, à laquelle ont concouru le non-moi créateur ou la causalité hétérotélique de la morale, et le moi créateur ou la causalité autotélique de la morale, tous deux identifiés dans la conscience absolue de l'homme, le Verbe en Dieu devenu le Verbe dans l'homme ; le second, le savoir absolu, pris dans son acception de deuxième élément de la Réalité universelle, accompli dans la découverte de la vérité par la solution du problème du Vrai, à laquelle ont concouru l'autonomie et l'hétéronomie du savoir humain, également identifiées dans la conscience absolue de l'homme, l'Absolu en dieu devenu l'Absolu dans l'homme. D'un côté, l'être absolu est, en effet, ce par quoi la Réalité universelle est EXISTANTE *(Ego sum qui sum)*, en vertu du principe connexe avec la conséquence, dont l'image concrète nous est donnée dans l'autothésie du monde, par le logisme des choses ou leur développement sans conscience (conséquence) en vertu du savoir étranger à ces choses, qui y est contenu (principe). De

l'autre, le savoir absolu est, en effet, ce par quoi la Réalité universelle est ESPRIT *(In principio erat verbum ... omnia per ipsum facta sunt)*. Le modèle nous en est donné dans l'autogénie de la Réalité, par l'hyperlogisme de la spontanéité ou l'indépendance de toutes conditions dans le savoir propre de la Réalité. Or l'identité, dans la raison humaine, de l'être absolu et du savoir absolu ainsi déterminés, qui serait, par le fait du premier de ces éléments, l'autothésie de l'Absolu ou l'inertie du logisme dont la nécessité est caractérisée par la Nature ou l'existence, et par le fait du second de ces éléments, l'autogénie du Verbe ou la spontanéité de l'hyperlogisme caractérisée par la Liberté ou l'esprit; l'identité, dis-je, de l'autothésie et de l'autogénie, également et ainsi déterminées, établirait dans l'hypostase humaine une conscience absolue d'être et de savoir, qui constituerait la CRÉATION PROPRE ou l'IMMORTALITÉ, à l'instar de la création autostatique de Dieu, par laquelle sont rendues permanentes sa propre Réalité et les réalités de l'univers. Cette identification finale comme telle, qui est ainsi l'accomplissement de l'identité primitive proposé dans l'idée de l'Archi-absolu du Christianisme-accompli, comme une loi, en quelque sorte, préformée de l'Absolu et du Verbe qui y sont déjà neutralisés pour cette identification, nous en avons produit toutes les conditions hyperlogiques et créatrices en

les rapprochant des caractères distinctifs de l'essence de l'Archi-absolu. Jusques-là, ce Principe restera voilé à notre intelligence, mais comme un idéal indéfectible qui répond au postulatum des destinées finales de l'humanité, c'est-à-dire, au rétablissement de l'homme à sa création primitive, qui, détruite par une déchéance opérée avec conscience, doit être recouvrée avec conscience, par MÉRITE, pour satisfaire la justice éternelle et ne point altérer la dignité et la liberté de sa création. — Et c'est en cela, dans cette CRÉATION PROPRE, qu'il faut voir le PRINCIPE DE LA CRÉATION DU FILS OU DU MESSIE, et par conséquent la seconde des trois consciences divines, en vertu de laquelle l'homme, en rendant un fait de son savoir cette création du fils de Dieu, constituerait, en lui, la reproduction distincte de cette conscience du moi en Dieu, celle du Fils *(Omnis Christianus Christus est)*.

En troisième lieu, comme pour concevoir Dieu dans son Principe suprême, d'après ce que nous enseigne la Loi fondamentale du Paraclétisme, formant ici le principe *hétéronomique* dans le développement actuel du savoir humain, afin de nous guider dans cette haute conception dont cette Loi nous a posé les termes ; et comme pour opérer la création propre de l'homme, d'après ce que nous enseigne le Problème universel du Paraclétisme, formant le principe *autonomique* dans le dévelop-

pement actuel du savoir humain pour cette création propre, dont ce Problème nous a également posé les termes ; comme, pour cela, il faut les véhicules de savoir, adéquats à cette conception de Dieu et à la création propre de l'homme, nous les trouverons, ces véhicules indispensables, dans la SOLUTION du problème du Vrai absolu et du problème du Bien absolu, que le Christianisme-accompli ou le Messianisme avait déjà posés à l'aveu et à l'acceptation rationnelle des hommes dans les Dogmes messianiques. C'est donc la solution de ces dogmes, encore problématiques à l'intellect humain, qui forme, dans le Paraclétisme, le CONCOURS FINAL de ces problèmes à l'accomplissement de la Religion absolue, et par conséquent à la notion de Dieu et de l'immortalité de l'homme. Or, ces problèmes qui, résolus, constitueraient, d'une part, la fondation du *Principe de la création du Père,* nommément l'universalité du savoir dans l'être de l'homme comme véhicule spéculatif de la notion de Dieu, et de l'autre, la fondation du *Principe de la création du Fils,* nommément l'individualité de l'être dans le savoir de l'homme comme principe pratique de la notion de Dieu, l'un et l'autre principes comme prototype de la Réalité humaine qui, aux termes du caractère 11e de l'Archi-absolu, participe, ainsi que toute la création, de ses parties constituantes ; ces problèmes, dis-je, les Ecritures-sacrées nous les livrent dans

leur révélation. En effet, l'Ancien-Testament, dans l'Absolu, *Ego sum qui sum,* nous offre la Rationalité créatrice en Dieu, en qui réside le Vrai absolu, l'universalité du savoir en Dieu, pour l'établissement logique du savoir dans sa propre Réalité et dans les réalités de l'univers, c'est-à-dire, nous signale le savoir dans l'être, qui donne ainsi, du côté de l'Absolu, la manifestation de la Divinité. Et le Nouveau-Testament, dans le Verbe, *In principio erat verbum...,* nous offre la Virtualité créatrice en Dieu, en qui réside le Bien absolu, l'individualité de l'être en Dieu, pour l'établissement spontané de l'être dans sa propre Réalité et dans la production de toute réalité, c'est-à-dire, nous signale l'être dans le savoir, qui donne ainsi, du côté du Verbe, l'autre manifestation de la Divinité. La réunion de ces deux problèmes, de l'Absolu, d'où procède le Vrai, et du Verbe, d'où procède le Bien, est ce qui, ici, constitue le haut symbole de notre Religion absolue, nommément le SYMBOLE PARACLÉTIQUE. Aussi, est-ce dans cette réunion ou concours du Vrai et du Bien, offerts, avec leurs problèmes, à la solution rationnelle de l'homme, que consiste le PRINCIPE DE LA CRÉATION DU SAINT-ESPRIT, et par conséquent la troisième personne divine qui, accomplie par la solution de ces problèmes, à laquelle serait due la découverte de la vérité, établirait dans l'hypostase humaine, la dernière conscience divine, la reproduction dis-

tincte de la conscience du Saint-Esprit en Dieu. Et par cette dernière conscience, jointe aux deux consciences antérieures du moi divin, l'homme serait pourvu, à l'égal de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, des trois moi distincts de son moi général : ce qui complète ainsi les instruments de notion de la Réalité divine, de la propre Réalité humaine, et des réalités de toute la création.

Il est notoire en effet, que s'il est donné à la potentialité de la raison de connaître Dieu et d'opérer la création propre de l'homme suivant les suggestions de l'Ecriture, cette double notion ne peut s'obtenir que par la solution du problème du Bien et du problème du Vrai, c'est-à-dire, par la reproduction dans l'homme de l'autogénie du Verbe divin, élément de la conscience dans les moyens pour la création, et de l'autothésie de l'Absolu divin, élément de la non-conscience dans l'évolution pour le but; le premier, limité dans sa liberté spontanée par la rationalité inerte ou logique de l'Absolu qu'impose la nécessité du but, ainsi que le manifeste l'autogénie de la Réalité dans son caractère de Raison ou de liberté dans l'accomplissement de l'univers; le second, développant sa nécessité logique par la virtualité spontanée ou hyperlogique du Verbe qui pénètre cette nécessité de la liberté des moyens, ainsi que le manifeste l'autothétique du monde dans son caractère de Destin ou de fata-

lité dans l'univers. Cette double opération, active et réactive, de l'un sur l'autre, introduit, dès lors, dans l'homme, comme cela dût s'établir en Dieu, deux éléments transitifs de l'un à l'autre, du Verbe à l'Absolu, et de l'Absolu au Verbe, ou de la Liberté à la Nécessité, et réciproquement, savoir, une LOI DE CRÉATION, dans le cas autogénique, où la Liberté participe de la Nécessité logique, qui rend possible, à cette loi de création, la génération spéculative de toutes les réalités comme *moyen* pour les buts des êtres raisonnables, et une LOI DU PROGRÈS, dans le cas autothétique, où la Nécessité participe de la Liberté, qui rend possible, à cette loi du progrès, la réalisation pratique des *buts* des êtres raisonnables, l'accomplissement de la création divine, objet des destinées de l'humanité sur la terre.

A ce point final du développement de notre thèse religieuse, se pose un des caractères particuliers de la Divinité, dont l'action n'échappe à aucun des hommes observateurs, c'est la question de la présence de la PROVIDENCE dans le monde. En voici la solution. La Providence n'est rien autre que l'accomplissement, incessant dans toutes les réalités, comme il existe en Dieu lui-même, des deux pôles opposés, la Liberté et la Nécessité, afin de régler, d'une manière uniforme, le développement de l'action divine et de celui de la réalité créée; autrement dit, pour que la création et le créateur lui-

même, puisque cette règle est en lui, n'éprouvent ni aberration ni écarts dans la constitution de l'univers et de sa conservation. A ce titre, la Providence est, en quelque sorte, une personnification de Dieu comme régulateur et ordonnateur de l'ordre harmonique dans le monde, d'ailleurs, déjà établi dans un préalable concours final à cet ordre du monde dans la dualité des deux principes primordiaux de Dieu, réunis dans le Saint-Esprit : ce qui fait qu'il est dit que le Saint-Esprit participe de ces deux principes, l'Absolu et le Verbe, ou le Père et le Fils. On pourrait encore dire que la Providence est constituée pour que la Liberté, dans son action *spontanée* (avec conscience, car il n'y a pas de spontanéité sans conscience) soit toujours, par le fait de cette dualité, limitée par la Nécessité, en vertu de l'action inerte de cette dernière; et réciproquement, pour que la Nécessité, dans son action *aveugle* (sans conscience, car l'évolution se fait par développement nécessaire), corresponde à la Liberté dont l'action est intelligente. Cette influence réciproque qui caractérise la Providence; en d'autres termes, cette limitation inerte de la Liberté par la Nécessité, et cette pression intellectuelle que subit la Nécessité par la Liberté, ne peut s'opérer que par la préalable transition de l'une à l'autre. En effet, d'une part, la Liberté, qui est hyperlogisme, dont la détermination est indépendante de conditions quelconques,

pour se manifester, postule la production d'un être dont le caractère est la Nécessité : elle est donc forcée de l'accepter, parce qu'avant tout la Liberté est Raison. Et elle ne peut l'accepter qu'en se l'assimilant, c'est-à-dire, qu'en se faisant *Nécessité* sans cesser d'être Liberté : ce qui lui rend possible son action, et produit, de la sorte, en elle, une loi, c'est-à-dire, un procédé génétique, qui devient ici une véritable LOI DE CRÉATION, dont l'objet est, dès lors, conforme à la Nécessité. Et d'autre part, la Nécessité, qui est logisme, dont la détermination dépend d'une condition (le principe en connexion avec la conséquence), pour se manifester, postule, à son tour, l'établissement d'un savoir en soi dont le caractère est la Liberté : elle est donc obligée de s'en pénétrer, parce qu'également et avant tout la Nécessité est Raison. Elle ne peut le faire, qu'en se l'assimilant, c'est-à-dire, qu'en se faisant *Liberté* sans cesser d'être Nécessité : ce qui rend possible son action évolutive, par développement de principe à conséquence, et produit, de la sorte, dans la Nécessité une loi, un procédé génétique, qui devient ici une véritable LOI DU PROGRÈS, dont l'objet est, dès lors, conforme à la Liberté. La Raison, cet élément que requiert la liberté dans ses moyens pour la création, et que requiert la Nécessité dans son évolution pour le but, la Raison qui semble ainsi préexister à la Liberté et à la Nécessité, à la Liberté qui

est l'autogénie créatrice, et à la Nécessité qui est l'autothésie créatrice, la Raison qui, par cette préexistence, n'a encore aucune signification est et doit être ce principe INDICIBLE, qui, dans sa neutralisation de la Liberté (le Verbe) et de la Nécessité (l'Absolu) était au *commencement (In principio)* indéterminé. Et ce n'est que par l'accomplissement progressif des deux éléments impliqués dans son essence indéfinie, dans des conditions développées jusqu'à la création propre et intime de la Réalité et à la création de sa forme manifestée dans les réalités de l'univers, que la Raison cesse d'être Indicible et prend la détermination de l'Archi-absolu ou du Principe premier et inconditionnel, de soi et de toutes les choses existantes. — Or, la Providence, une des formes ou manières d'être de l'Archi-absolu, impliquant la Liberté et la Nécessité, c'est-à-dire, les deux éléments organiques de la Création, pour en régler l'ordre et la conservation, on ne saurait évidement l'opposer à la Nécessité pas plus qu'à la Liberté. Et cette conservation, comme telle, au moyen de la Providence, en apparence miraculeuse en ce qu'elle semble déborder l'intelligence humaine; qui forme la règle d'uniformité dans le developpement de la Création (règle trouvée dans l'action réciproque des deux éléments créateurs), est au-dessus de toutes les probabilités contingentes, par ce qu'elle est un fait *immuablement*

établi dans tous les ordres de réalités dont l'ensemble constitue le Monde créé, comme il est en Dieu lui-même, dont la condition est éternelle. Dans chaque ordre de réalités il existe donc l'analogue de cette Providence conservatrice, c'est-à-dire, un *canon génétique* pour l'accomplissement uniforme de chaque ordre de réalités. Et ce canon, un des moments philosophiques de la Loi de création, doit nécessairement, pour concourir à l'accomplissement d'une réalité quelconque, impliquer la préalable influence réciproque des deux éléments universaux de chaque système quelconque de réalités, c'est-à-dire, l'influence de la Liberté dans la Nécessité et réciproquement; c'est là proprement leur *concours final* à l'établissement théorique de la réalité, dont, à son tour, le *canon génétique* est l'accomplissement technique.

Pour rendre plus sensible ce point important de la question religieuse, et à la fois pour rendre plus intelligible notre méthode d'investigation ou plutôt de constitution d'un système quelconque de réalités, nous allons nous appuyer d'un exemple pris dans l'expérience de la vie humaine. Et je dis: l'homme, dans les conditions de son existence dans le temps, participe à l'être et au savoir. Par l'Être, nous entendons ici les accidents *matériels, moraux,* et *intellectuels*, innombrables, auxquels l'homme est soumis pour vivre et pour connaître, ce qui

constitue l'élément primitif et inerte de la condition humaine dans le temps, mais élément qui prend l'acception universelle de *Nécessité de la nature,* quand l'être se combine, comme il le fait dans le temps et l'espace, formes de toutes *Intuitions* ou *Appréhensions,* avec la VIE qu'il s'agit de réaliser, c'est-à-dire, de faire passer de son état virtuel, encore indéfini, à l'état réel ou définitif. Et par Savoir, nous entendons ici l'élément primitif et spontané, à l'aide duquel l'homme s'approprie les susdits accidents ou l'être de la vie; élément qui, à son tour, prend l'acception universelle de *Liberté de l'homme,* quand le savoir se combine, comme il le fait également, dans le temps et l'espace par les *Catégories* de l'entendement, et même en dehors du temps et de l'espace par les *Idées transcendantes,* avec la VIE, cet élément-neutre qu'il s'agit d'accomplir. Or, l'être ou les accidents étant les conditions *données* ou *nécessaires* (l'autothésie), dont l'homme est dépendant parce qu'il ne peut y échapper, il usera de son savoir, *indépendant* ou *libre* (l'autogénie) pour les approprier à sa fin pratique, celle de l'accomplissement technique de la Vie. Mais, pour atteindre cette fin, il devra, d'une part, allier l'être au savoir, la nécessité de la nature à la liberté de l'homme qui, ainsi, deviendra réelle, et se constituera *action* dans la Cognition par le fait de la nécessité; et d'autre part, allier le

problèmes. Et c'est là, en effet, le terme où nous avons été conduits par le Christianisme absolu ou le Paraclétisme, ainsi établi par la religion révélée, le Judaïsme et le Christianisme problématifs. Et c'est là, en effet, en quoi résident les conditions de solution des deux problèmes, celui du Vrai absolu et celui du Bien absolu, que la religion requiert de nous pour la suprême obtention des notions sur Dieu et sur l'immortalité de l'homme. Par la solution du problème du Vrai, serait accomplie la découverte de la vérité, qui nous ferait connaître Dieu et sa création; et par la solution du problème du Bien, joint à la solution du problème du Vrai, serait accomplie notre propre Réalité dans la Vie éternelle, c'est-à-dire, dans le savoir créateur de la durée ou du temps infini, dans lequel se succède l'universalité de la pensée, substratum du savoir, et dans l'être créateur de l'étendue ou de l'espace infini, dans lequel est juxta-posée l'individualité des choses, substratum de l'être. Et puisque ce sont là les conditions uniques (car toute autre est un non-sens et une impuissance, comme le prouvent toutes les théodicées et toutes les philosophies imaginées jusqu'à ce jour) de notre présence sur la terre et de l'actualité de notre raison, identique à la raison universelle de la création, la solution de ces deux problèmes, notre actuel symbole religieux, doit expressement devenir l'objet de

notre attentive occupation, en prenant, pour notre point de départ, les éléments que nous indiquent les deux vraies révélations, le Judaïsme, l'Absolu, et le Christianisme, le Verbe. La Création de Dieu, si nous pouvions l'accomplir dans son principe d'Absolu, ainsi qu'il nous importe de le faire, en nous fournissant les conditions de sa Réalité, les lois authétiques de l'établissement de son être dans notre savoir, lois développées en Dieu pour constituer sa réalité, pour constituer la réalité du monde, dont l'homme est la couronne, nous donnerait incontestablement la solution du problème du Vrai absolu, l'idéal de Dieu, vers lequel nous avons incessamment progressé, considéré, jusqu'à présent, comme un *Principe incompréhensible;* c'est-à-dire, rendrait l'universalité du savoir, qui n'est autre que la découverte de la vérité, un fait de notre propre conscience, par conséquent accomplirait notre réalité subjective. La création de Dieu, si nous pouvions de même l'accomplir dans son principe du Verbe, ainsi qu'il nous importe aussi de le faire, en nous fournissant les conditions de sa Réalité, les lois autogéniques de la production de son savoir dans notre être, lois que nous aurions à développer pour constituer cette réalité, nous donnerait inconstestablement la solution du problème du Bien absolu, l'idéal de l'homme, correspondant au problème du Verbe en Dieu, vers lequel nous avons incessamment pro-

gressé, également considéré, jusqu'à présent, comme un *Principe incompréhensible*; c'est-à-dire, nous rendrait possible, par la réalisation du Verbe de Dieu dans l'homme, la reproduction de l'individualité des êtres, qui n'est autre que la Régénération spirituelle, fait de notre propre savoir, par conséquent accomplirait notre réalité objective. Or, l'universalité du savoir ou la solution du problème du Vrai étant un fait établi dans l'être de l'homme par la découverte de la vérité, manifestée par sa rationalité créatrice, et l'individualité de l'être ou la solution du problème du Bien étant un fait établi dans le savoir de l'homme par la régénération spirituelle, manifestée par sa virtualité créatrice, leur réunion autostatique dans l'hypostase humaine constituerait, en toute effectivité, la conscience de l'état permanent de la Réalité de l'homme dans ses deux principes infinis d'être ou *d'étendue*, et de savoir ou de *durée*, à l'instar de la Réalité de Dieu opérée, comme telle, dans son hypostase divine. Cette réalité humaine, comme celle de Dieu, planerait dans toutes les existences de l'univers pour en reproduire *l'étendue* dans sa forme non-consciente; et comme celle de Dieu, elle subsisterait par soi-même dans la production consciente d'une *durée* incessamment entretenue. — Telle est la fin de la Religion absolue, telle est la doctrine de l'accomplissement des destinées finales de l'homme

sur la terre, qui, en présentant à la raison de pareilles conditions de toute-puissance créatrice (raison qui n'en saurait percevoir d'autres dans sa similitude avec la raison de Dieu, ainsi reproduite), est en dehors de toute accusation panthéistique qui, plus ou moins, pèse encore sur toute doctrine antérieure, sans exception, religieuse ou philosophique. — De la sorte, l'essence intime de Dieu serait un fait de savoir de la conscience absolue de l'homme. Et dès lors, le Principe suprême de Dieu, l'ARCHI-ABSOLU, celui que nous signale le Christianisme absolu ou le Paraclétisme; le Principe de Dieu, celui que nous signale le Christianisme-accompli ou le Messianisme, comme l'idéal propédeutique de l'accomplissement de la divinité; enfin le Principe de Dieu, celui que nous signale le Problème universel du Paraclétisme, comme création du monde en vue de la création de l'homme nous seraient désormais connus. Alors, le voile épais des révélations qui couvre encore le Créateur dans l'unité personnelle de son existence, et la Création dans l'universalité de ses réalités, l'homme compris, serait levé. Les *Credo* religieux, qui se sont progressivement révélés au sentiment de l'homme, feraient place au *Cognosco* rationnel de la Réalité divine et de la Réalité humaine. Et le Symbole paraclétique qui, comme nous le savons, consiste dans la solution des problèmes du Vrai absolu et du Bien absolu,

dans les conditions que nous leur avons assignées, serait désormais, pour tous les hommes, un motif au devoir suprême d'avoir à l'accomplir conformément à la vérité inextinguible de ces problèmes, car, là seul, demeure la réalité du savoir et par conséquent la réalité péremptoire de l'homme.

La création propre de Dieu, dans les conditions ainsi arrêtées pour le connaître dans son existence, est maintenant devenue un problème *compréhensible,* susceptible de sa solution par la raison de l'homme, comme le prouve le présent résultat du développement des lumières actuelles. Ce problème n'a jamais cessé d'être poursuivi par la PHILOSOPHIE RELATIVE, close par Kant dans les conditions autothétiques du monde, en remontant, par une voie *régressive,* des réalités existantes à leur cause originaire. La solution de ce problème constitue la PHILOSOPHIE ABSOLUE, ouverte par Schelling dans les conditions autogéniques de la Réalité, désormais exempte d'erreur, de même que la Religion, qu'elle vient de créer, rend l'homme exempt de souillure par la pureté autotélique de la morale. Cette Philosophie permettrait, par une voie *progressive,* en descendant de Dieu, créateur des réalités existantes, la reproduction, non-seulement de Dieu, mais encore de ces réalités existantes, dans la DÉCOUVERTE DE LA VÉRITÉ, objet de la partie spéculative, et dans l'OBTENTION DE L'IMMORTALITÉ ou de la permanence

éternelle de l'homme et des choses, par la réalisation de la vérité, objet de la partie pratique de cette Philosophie absolue. Ces deux parties, l'une spéculative, qui a pour objet la découverte de la vérité, le Vrai absolu par la philosophie; l'autre, pratique, qui a pour objet l'accomplissement de la vérité, le Bien absolu, par la religion, pourvues des moyens adéquats (philosophie et religion qui, jusqu'à ce jour, sont restées séparées, comme l'étaient le Vrai relatif et le Bien relatif) seraient réunies dans leurs principes et dans leurs conséquences; savoir, le Vrai absolu créé par la philosophie au moyen de la Loi de création qui porte sur le savoir, serait identiquement la même réalité, par son accomplissement, que le Bien absolu qui, à son tour, étant créé par la religion, au moyen de la Loi du progrès qui porte sur l'être, serait identiquement la même réalité que le Vrai absolu de la philosophie: la découverte de la vérité ou le Vrai absolu, une des conditions de la Réalité, sa déterminabilité, ne pouvant être que l'idéal ou la condition du Bien absolu, de l'immortalité, la subjectivité dans la science; et l'obtention de l'immortalité ou le Bien absolu, l'autre condition de la Réalité, sa fixité, ne pouvant être que le fait ou le corollaire de la vérité, l'objectivité dans la science. Et cette réunion identique de la philosophie absolue et de la religion absolue accomplirait ainsi les postulats de la raison, si ex-

pressément signalés dans la révélation, ceux produits par le Paraclétisme, en perpétuant indéfiniment, pour principe des spéculations et pour but des actions chez tous les hommes, la philosophie et la religion dans leurs caractères accusés ici, en dehors de toutes atteintes quelconques d'incrédulité, d'impiété et de scepticisme. — Désormais, plus d'alarmes pour la religion et son Souverain Pontife. La fidélité n'offrirait plus le spectacle équivoque de la protection ou de la trahison, de la piété ou de son simulacre. Qu'importerait à la suprématie d'une religion devenue le domaine intime de tous les hommes le manque d'un pouvoir temporel, dont la légitimité a reposé jusqu'ici et doit encore reposer sur les besoins économiques d'une direction spirituelle des âmes, hénotique dans ses spéculations et irénothétique dans ses conséquences? — Ne faut-il pas aujourd'hui et encore pourvoir aux Cours spéciales de Propagation de la foi sous l'autorité des Saintes Ecritures, de Moralisation par la pureté des maximes morales, de Censure, non par voie de coerçition mais par voie de prévention, de Charité spirituelle toute autre que la philanthropie mondaine, de Canonisation, symbolisée par la *Vierge écrasant la tête du serpent,* enfin de Progrès de l'Eglise pour l'accomplissement messianique de la Religion dont les conditions d'opportunité pour l'Eglise ne sont pas celles de la philosophie? L'originaire Denier de

Saint Pierre est, aujourd'hui, affaire de gros budget. Qu'était le budget de Charlemagne par rapport à celui de Louis XIV, sans poursuivre nos comparaisons? Il y a donc nécessité à maintenir l'existence de la direction catholique en face de la tiédeur du fidèle, plus ignorante que mal intentionnée. Le pouvoir temporel n'est pas que l'indépendance de la religion, il en est la clef de voûte. Si vous l'enlevez, l'édifice religieux croule. Le pouvoir temporel du Pape, dites-vous, est la pierre d'achoppement à la liberté des peuples qu'il gouverne. Eh quoi! vous dites que la Cour chrétienne, qui tient, sous sa triple couronne, le verbe autonomique immanent dans l'homme, comme Père des rois, à l'autorité desquels elle participe, comme Vicaire de J.-C. le Sauveur, et comme Directeur du globe terrestre, vous dites que la Cour de Rome est anti-libérale? Mais, vous vous méprenez, ou vous intervertissez sciemment l'essence de sa constitution. En face d'un droit humain dont les prétentions sont exclusives et de plus excentriques, entachées d'ochlocratie et de socialisme, le pouvoir temporel du Pape exerce son droit divin modérateur. Là est toute la question et toute la vérité. C'est le devoir de tout chef d'Etat. La France révolutionnaire vous en offre un exemple dans l'étau qui la comprime. — Avec votre prétendue émancipation des États romains, et votre réduction subventionnelle de l'Eglise, vous jetez

une terrible confusion dans la question que vous agitez. Reduirez-vous le pouvoir terrestre du Pape à la ville de Rome, vous aurez donné la liberté aux indépendants que vous aurez faits, (singulière indépendance, que l'indépendance du Pape pour tomber sous la dépendance d'un roi!). Mais que ferez-vous, dans votre généreuse sollicitude, des malheureux assujettis à la ville de Rome? Avez-vous donc deux mesures, l'une pour la dépendance, l'autre pour l'indépendance? Vous n'y avez pas songé, votre libéralisme vous aveugle: *Quos vult perdere Jupiter dementat*. La voix prépondérante des peuples représentés par leurs souverains vous rendra à la lumière, il faut le croire.

A l'exercice du pouvoir spirituel du Pape, se rattache, ainsi que nous venons de le voir, l'exercice d'un pouvoir temporel, et cela, avec un tel caractère de *nécessité*, que la direction de l'Église, pour la purification des maximes morales, en dépend. — Or, en principe, tout pouvoir temporel, quel qu'il soit, a trouvé son origine dans l'un ou l'autre de ces deux droits juridiques, un droit *ex facto*, par conquête ou par surprise, et un droit *ex pacto*, par contrat ou par élection. Mais, l'origine d'un tel pouvoir n'a d'autre caractère que celui d'une SOUVERAINETÉ HUMAINE, dans la dépendance juridique, sous la considération du premier de ces droits, d'une modification à la conquête ou à la sur-

prise par la raison transjuridique du droit d'un plus fort, bien légitime dans les conditions d'une pareille souveraineté; et dans la même dépendance juridique, sous la considération du second de ces droits, d'un remaniement du contrat ou de l'élection d'un nouveau chef d'État par une égale raison transjuridique du droit d'un plus habile. Jusques là, le droit du souverain est sans valeur morale, sans légitimité, parce qu'il n'a d'autre origine que le droit de l'humanité qui a prescrit sa dignité et sa liberté, que ni le souverain ne peut prendre, ni le sujet ne peut céder. De là, la légitimation de tout changement dans l'État, par droit de conquête, par droit de surprise, par droit d'insurrection. Un pareil ordre de choses, confirmé d'ailleurs par l'antiquité et les temps antérieurs à l'ère chrétienne, postulait des modifications à un semblable droit juridique qui prêtait si aisément au droit transjuridique. Ces modifications, on les doit à l'Église chrétienne. En effet, dans la souveraineté humaine ainsi déterminée fut introduite la base d'un nouveau DROIT PUBLIC jusqu'alors inconnu, base dont la condition n'existe ni dans le temps ni dans l'espace, ainsi qu'il en est des choses créées, exprimée par le droit *ex lege,* correspondant à l'essence même de la raison inconditionnelle. Et par ce nouveau droit, furent légitimées les conditions des deux droits antérieurs, *ex facto* et *ex pacto,* qui par son adjonc-

tion, reçurent une valeur éthique ou morale qu'ils n'avaient point dans leur acception juridique ou physique. D'un côté, le Souverain reçut la haute attribution d'une autorisation divine dans l'exercice de son autorité, pour la *moralité* de ses ordres et décrets; de l'autre, les sujets purent, sans lésion de leur personnalité, faire abandon de leur raison dans l'autorité morale, pour la *légalité* des actions juridiques. A côté de la souveraineté humaine fut donc placée la SOUVERAINETÉ DIVINE, expression de ce droit *ex lege;* et dans leur inséparabilité nécessaire, car l'exercice exclusif de l'une conduirait à l'anarchie, comme l'exercice exclusif de l'autre conduirait au despotisme, elles forment aujourd'hui le véritable droit public des États, dont l'origine remonte au Ve siècle, lorsque l'empereur Léon Ier fut couronné par le patriarche de Constantinople; de même que, par une modification analogue dans le droit privé, sous l'expression du droit canonique, le mariage, et l'autorité du chef de famille, dans ses diverses applications à la tutelle, à la domesticité, etc., etc., reçurent une législation éthique que, déjà, Constantin avait essayé d'introduire dans la législation humaine en changeant les lois civiles de son temps. En dehors de ce nouveau droit public, la *souveraineté* n'est qu'une *force physique* qui peut être soumise par une force supérieure; elle n'est pas un droit; et le sujet n'est qu'une *chose* (la

dichotomie humanitaire d'Aristote). De même, en dehors de ce nouveau droit privé, le mariage n'est, brusquons le mot, qu'un concubinage, les enfants ne sont qu'une progéniture animale, et la domesticité, un esclavage ; la dignité, la liberté, la raison, ces priviléges de l'homme, reçoivent une altération qui leur enlève le caractère divin que la Création leur a imprimé. Or, en appliquant ces principes du droit public tel qu'il régit, aujourd'hui, tous les États du monde civilisé, en les appliquant au souverain des États romains qui jouit de sa qualité auguste de chef d'État à un titre aussi sacré qu'aucun des autres souverains, la question de la dépossession de ses biens temporels, n'importe sous quel prétexte, serait un crime de lèse-divinité. Aurez-vous un congrès (et j'ai bien des raisons de croire qu'il n'y en aura pas, raisons que je ne veux ni que je ne peux dire), les souverains, qui le composeront en mettant le Pape en question juridique, se jugeront eux-mêmes. S'ils lui enlèvent un fleuron de sa couronne, par cela même ils portent atteinte à la leur, et leur déchéance est virtuellement opérée : ils ne sont plus que des souverains juridiques, sans faculté éthique. N'aurez-vous pas de congrès, et il ne peut y en avoir que pour la nouvelle configuration souveraine de l'Italie, la question du Pape doit être mise hors de cause. Laissez ce souverain soutenir ses droits contre ses sujets prétendus révoltés. Il a plus

d'autorité pour les soumettre, et plus de mérite à le faire que vous-même, si vous ne poussez pas ses sujets à l'insurrection. Les inquiétudes prétendues de l'Europe par rapport aux États romains, pas plus que par rapport à l'Italie avant la guerre, sont une crainte vaine qui ne trouble aucun esprit clairvoyant. Rappelez-vous la France insurrectionnelle du long règne de Louis-Philippe, travaillée, au su et au vu de toute l'Europe, par les doctrines les plus subversives qui ont abouti à la révolution de 1848, dont nous subissons les conséquences légitimées, parce qu'il faut les considérer comme un obstacle au retour des mêmes doctrines, eh bien, l'Europe s'en est-elle émue et est-elle venue nous guerroyer? En tout cas, n'oubliez pas que le Pape est le Père des rois, parce qu'il leur donne l'auguste droit *ex lege* sans lequel ils ne sont ou que des conquérants ou des contractants, et par conséquent des souverains par droit humain exclusif, EN DEHORS DES LOIS MORALES. Et qu'on se garde de croire que c'est là un principe de droit qui, dans son application, ne concerne que les États catholiques; c'est un principe de droit chrétien qui, dans son universalité, embrasse tous les États de confessions religieuses quelconques. — Là encore, du côté du droit temporel du Pape, est la question et la vérité, excepté pour les gens qui s'imaginent que la vie des hommes réside dans la brutalité. — Revenons à notre thèse.

C'est ici le lieu de donner aux RÉVÉLATIONS l'importance qu'il y faut reconnaître dans le don des problèmes religieux que, par grâce divine, elles ont livré à la raison de l'homme pour que, par son mérite, il en accomplisse la solution; admirant ainsi la justice éternelle qui laisse à l'homme la tâche de créer lui-même sa propre et indestructible Réalité, comme de lui-même il pourvoit à son éphémère réalité terrestre, en en complétant les moyens préparatoires donnés par la Création. A ce titre, toute Révélation doit être considérée comme un produit du Sentiment profond de l'homme, d'autant plus profond dans l'enfance de l'humanité où se manifestent ces révélations, qu'il fait fonction de Raison absolue ou indéfinie (rationalité créatrice et virtualité créatrice). C'est de cette manière *naturelle* qu'il faut interpréter les révélations, c'est-à-dire, leur donner ce sens, qu'elles ne sont que le fait *extérieur* d'un profond sentiment *intime* de la réalité problématique de Dieu, et de la réalité problématique de l'homme, comme un idéal que s'en forme ainsi la raison anticipée. Aussi d'après ce sens absolu, car le contraire serait irrationnel, le fait SURNATUREL de l'intervention divine dans le développement de la raison par l'envoi du FILS DE DIEU parmi les hommes, qui semble une dérogation à l'interprétation de la révélation comme fait naturel, n'aurait-il pas eu lieu si la manifestation du *Verbe*

en Dieu, comme virtualité créatrice complétant la Réalité divine, avait pu se faire jour par la révélation intime et propre de l'homme, d'après le sens rationnel et non surnaturel que nous assignons à la révélation. Mais, à l'époque où Dieu envoya son Fils, à cette époque où ne régnait encore que la conscience humaine d'une *Rationalité créatrice* en Dieu, si parfaitement signalée dans le spectacle et l'ensemble de l'univers créé, qui, seule, avait pu germer malgré l'extensive inspiration judaïque, surtout chez les Prophètes déjà annonciateurs du Verbe en Dieu, et par conséquent l'unique idée de l'Absolu en Dieu comme créateur de l'univers et de l'homme, avec ses conséquences ou corollaires d'une dépendance hétéronomique de la Divinité; à cette époque, dis-je, Dieu fut conduit, par des raisons suffisantes, à l'accomplissement de ses desseins préformés sur l'homme; car, par suite du développement de la raison, excentrique à la poursuite de ses destinées sur la terre du côté cognitif, et qui, comme tel, ne permettait plus l'action du sentiment comme fonction de raison absolue (révélatrice), la révélation *humaine* du Verbe en Dieu, et par conséquent des corollaires autonomiques de la part de l'homme, n'était plus possible comme fait naturel. C'est pourquoi, Dieu, dans sa Providence, dont l'influence, toujours immédiate dans le monde, consiste dans l'accomplissement des moyens qu'il se

réserve pour la perpétuité de ses desseins, dirigea, par grâce, son Verbe sur la terre, ce Principe neutre de qui Dieu, lui-même, tient son être et son savoir, afin d'empêcher une nouvelle chute morale, alors infaillible sans cette nouvelle révélation divine, ainsi préformée dans les Décrets éternels. Aussi, le Christ, qui a apporté une positive révélation *divine*, est-il, en toute vérité, le Sauveur des hommes, en tant que nouveau créateur, et le véritable FILS DE DIEU, car les problèmes contenus dans la révélation chrétienne, celui du VERBE EN DIEU, par lequel se trouve complétée la connaissance possible de la Réalité divine, le problème de la RÉGÉNÉRATION SPIRITUELLE, qui n'est autre que celui du VERBE DANS L'HOMME, régénération par laquelle l'homme anticipe sur sa propre réalité, et recouvre, dans les vues de la justice divine, sa primitive indépendance humaine; et le problème du PARACLET, dont la solution consiste dans l'effectivité de la raison créatrice ou absolue, par laquelle il accomplira sa Réalité propre; ces problèmes, loin d'avoir pu être fixés par la raison des hommes au temps du Christ, accusent, au contraire, chez ceux-ci, le manque d'intelligence de leur sens auguste, d'après l'interrogatoire bien significatif de Nicodème à Jésus. Et, par ce qu'ils offrent encore de difficile par la transcendance intellectuelle de leur fixation, à la compréhension des hommes d'aujourd'hui, malgré le développement

du support matériel de leur intellect, ces problèmes, qui répondent en tout aux destinées finales de l'humanité, manifestent-ils d'autant plus le fait surnaturel de la présence permanente du vrai Fils de Dieu sur la terre, c'est-à-dire, une vraie révélation de Dieu en personne, la seule qui doive revêtir cette haute acception.

Toutefois, ce fait surnaturel ne laisse pas de présenter, par l'interprétation qu'il en faut donner à l'aide de la raison, une explication qui n'a rien de miraculeux. En effet, si nous considérons le Christ, le Verbe fait chair ou fait homme, comme revêtu du don du Saint-Esprit, qui n'a jamais disparu d'entre les hommes, tantôt par Moïse, tantôt par les Prophètes, même chez les Gentils (Socrate et Virgile, annonciateurs d'un Dieu inconnu), avec la manifestation, plus ou moins intense, d'*Esprit de Vérité*, correspondant aux intelligences auxquelles ils s'adressaient, ce fait surnaturel de la venue du Christ, plus complet, comme Esprit de Vérité, que dans aucuns temps antérieurs, à cause de l'importance de la révélation nécessaire, celle, ici, de la plénitude des problèmes postulés de la raison, se revêt alors d'un caractère rationnel, tout en restant, par rapport à son intensité de vérité, et à la nécessité de sa manifestation, un fait surnaturel en ce qu'il dépasse la portée de l'intelligence du moment. — Il en est de même de la procréation *hyperphy-*

sique du Verbe divin fait chair par la conception de Marie. Comme nous ne saurions croire à un miracle, qui n'est qu'une altération impossible des lois de la nature ; et qu'ici, dans l'espèce, il faut la copule des sexes pour procréer, nous pensons que Dieu a bien d'autres ressources pour l'accomplissement de ses desseins sur la création, que celle d'un dérangement dans l'ordre immuable qu'il a établi. En effet, en supposant que, sous l'inspiration des graves événements des temps où vivait Marie (alors que l'état théocratique des Hébreux était ruiné, alors que la religion juive n'était plus, contrairement à son but, qu'un dogme de la raison appliqué à l'ordre physique et temporel d'une restauration judaïque), cette femme, pleine d'excellence, douée d'un sentiment de piété et de confiance dans l'annonce des prédictions antérieures religieusement conservées parmi les Hébreux, se soit nourrie, pendant sa gestation, des idées de présage, de divination, de pressentiment, d'annonciation, d'extase, de prédestination, etc., qui sont inhérentes à la nature humaine, existantes encore chez les Mystiques d'un certain ordre, malgré le développement de la raison qui a revêtu ces formes (souillées aujourd'hui), de la vraie doctrine du Saint-Esprit, de l'Esprit de vérité, par qui tout doit être déterminé; en supposant, dis-je, chez Marie, mère de Jésus, l'existence de toutes ces idées extatiques, qui sont, ici, cette

copule surnaturelle, toujours à la disposition de Dieu dans sa *Loi de création;* en supposant cette existence, surtout dans le sens agathodémonique, c'est-à-dire, purifiée par le mérite permanent d'une volonté puissante pour le fruit de sa gestation, rien ne sera plus naturel que de voir le fruit des entrailles de Marie, pénétré des fortes vertus qui l'ont fait le Fils de Dieu, par la correspondance de sa doctrine divine avec l'essence également divine de l'homme. Et de la sorte, nous trouverons, ici, chez Marie, la symbolisation de la SAINTETÉ, l'alliance de la grâce, cause des idées extatiques de son esprit, avec son mérite propre, cause de la puissance de sa volonté : mérite propre et grâce prédestinée qui font sa gloire éternelle, et qui, sous l'influence d'un sentiment profond, faisant fonction de raison absolue, durent avoir toute leur efficacité. — Là seulement, nous semble la vérité dans la Conception de Marie, comme mère du Fils de Dieu. Et le Catholicisme, qui réveille aujourd'hui l'idée de cette conception comme une immaculation virginale, ne peut la présenter qu'en la maintenant dans la question surnaturelle d'un miracle, c'est-à-dire, d'un fait incompréhensible. Or, un miracle, dans le sens que l'entendent les Catholiques, c'est-à-dire les mystiques, loin de pouvoir être considéré comme un objet de la spéculation que l'entendement doit revêtir de principes, tirés de son essence, afin d'en avoir la com-

préhension par laquelle il cherche à sortir le miracle de l'ordre répugnant de l'*impossible*, est considéré par eux comme un être objectif, donné et inscrutable. Mais si, au contraire comme le veut nécessairement la raison, on soumet le prétendu miracle à la spéculation de l'entendement tel, ici, que celui de l'immaculée conception, laquelle l'entendement ne peut admettre dans ses vues intellectuelles que comme la manifestation surnaturelle de la Providence, du Saint-Esprit, on concevra, dès lors, que l'objectif donné, ce miracle inscrutable est le fruit de naturelles doctrines quelconques régnant, avec toute leur effectivité, dans ces temps surtout où la raison hyperlogique n'existait point. Car, Dieu se met toujours, par sa présence en l'homme, à la mesure de son intelligence : ici, par une révélation suffisante, dans des temps où ne règne point encore la raison; là, par la raison créatrice, dans les temps où il faut s'assimiler la révélation par la solution de ses problèmes. Nous avons nommé ces doctrines, faisant ici fonction de manifestation surnaturelle de la Providence ou fonction du Saint-Esprit, doctrines de Présages, de Pressentiment, de Divination, d'Annonciation, de Prédestination, d'Apparition, d'Extase, encore et toujours inhérentes à la nature humaine, que la raison, dans son développement a presque fait disparaître, pour revêtir la vraie doctrine éleuthérique de la raison créatrice, du

Saint-Esprit, de l'Esprit de vérité, dans le sens paraclétique que le Christ nous a révélé sous l'influence de la stase sentimentale qui suffisait à sa révélation, car le sens apodictique du Saint-Esprit, tel qu'il s'est développé dans les récentes lumières philosophiques, n'aurait été d'aucune application pour les hommes auxquels il s'adressait. Or, par ces considérations, nous pensons être bien venus du Catholicisme qui, dans son mysticisme stationnaire, n'aurait pu les déterminer, en expliquant la Conception de Marie, non point comme un dogme divin (nous ne reconnaissons comme tels, que le dogme du Verbe en Dieu, le dogme de la Régénération spirituelle, qui est le Verbe dans l'homme, et le dogme du Paraclet), mais une sanctification de Marie prédestinée, mère de Jésus par le mérite de ses œuvres; mérite sans lequel Jésus n'aurait pu apporter aux hommes la vérité de la Rédemption, l'idée des destinées finales de l'humanité. Tout dogme est un problème, et tout problème est une simple *révélation* de la vérité, appropriée à la raison pour la transformer en *création* de la vérité. Alors seulement, ce qui est un objet de la foi ou de la croyance par la révélation de la vérité, dont le caractère consiste dans une perception individuelle reposant sur l'être, nullement transmissible, devient un objet de la raison ou de la certitude par la création de la vérité, dont le caractère consiste dans une

conception universelle reposant sur le savoir, transmissible à tous les hommes. — Toute autre interprétation est au moins une erreur. — Après cette utile digression, il convient de reprendre notre thèse,

En supposant que la haute solution religieuse, dont nous venons d'arrêter les termes décisifs, ne soit point encore, pour l'esprit humain, une réalité objective, savoir, que nonobstant nos susmentionnées facultés hyperphysiques appropriées à cette solution, l'essence intime de Dieu ne nous soit point encore connue dans ses trois Principes d'Absolu, de Verbe, et enfin d'Archi-absolu, en qui réside cette essence intime, principes qu'il nous faut reproduire en vue de la notion de l'existence de Dieu et de celle de l'immortalité; en supposant dis-je, que cette notion ne soit point encore le fait de la conscience de savoir des hommes, nous en aurions, au moins, ouvert la voie, car une certitude, *assertorique* de l'existence de Dieu, et par conséquent une certitude analogue de la réalité absolue de l'homme, par la détermination philosophique que nous en avons donnée au-delà de la certitude *problématique* fournie par l'autorité de l'Ecriture, non-seulement seraient acquises, mais de plus, une certitude positive, *apodictique*, a déjà ses principes spéculatifs absolus dans la création même de Dieu, telle qu'elle résulte du Paraclétisme. Toute-

fois, cette certitude est déjà suffisante pour la rendre une fin obligatoire à la conscience rationnelle de l'homme; et comme telle, encore, elle est à l'abri de tout scepticisme, tant subtil soit-il. Un tel scepticisme, s'il devait apparaître, ne pourrait être qu'un scepticisme absolu portant sur l'existence du Verbe et de l'Absolu comme principes inconditionnels de tout savoir et de toute réalité. Mais alors, ce scepticisme n'irait à rien autre qu'à se détruire lui-même en niant sa propre réalité intellectuelle, sa propre validité logique, par là même qu'il nierait les principes absolus de la réalité, et par conséquent de toutes réalités quelconques, celle-même de son propre doute. Ce qui serait l'absurdité absolue. — En dehors de ces déterminations produites par notre solution, la toute-puissance de Dieu n'est plus qu'un mécanisme; la dignité et la moralité de l'homme qu'un vain mot, et son existence qu'un passage éphémère; la religion n'a plus la moindre autorité; enfin, l'Etat, pour maintenir l'association des hommes, dont il est la garantie, n'a plus d'autre puissance, à défaut de la loi dépourvue de sa sanction spirituelle, que la main brutale de la force.

Un autre résultat majeur découlerait encore de nos considérations. Il consisterait dans la direction que prendraient désormais les sciences spéculatives et pratiques pour leur accomplissement. Ainsi, la

Religion, dans les conditions nouvelles où nous venons de l'établir, trouverait un *Canon*, une règle hénotique (le symbole paraclétique), pour réunir et attirer à elle toutes les dissidences religieuses, puisqu'il y est reconnu que, toutes, elles prétendent au même but, la notion de Dieu et de l'immortalité de l'homme; et par là, elle retirerait les Eglises officielles de l'abîme panthéistique où toutes, sans exception, par leur désaveu du problème de la Régénération spirituelle de l'homme *(oportet vos nasci denuo)*, elles sont encore plongées. — La Morale, par la Messianité, trouverait son principe de causalité autotélique qui lui fournirait une base absolue et réellement IMPÉRATIVE, un but propre, qui n'est point attaché aux lois morales *créées* dans l'homme malgré leur impératif de soumission toujours faillible, comme l'expérience le démontre. L'action hétérotélique, celle qui découle de ce dernier principe hétéronomique de soumission, la seule que sachent conseiller les Eglises officielles dans leur impuissance de régénération, ne saurait être cause de pureté morale que dans l'acception temporelle de l'établissement de l'ordre parmi les hommes, une simple vertu moralisante, passive, l'éloignement du mal. Mais, si cette action reçoit une cause autotélique, elle devient, par son principe autonomique, cause de pureté morale éternelle, une vertu moralisante, active, la pro-

duction du bien par le développement du Verbe dans l'homme, *créateur de l'être,* une des conditions de la vie éternelle, dont l'Absolu, *créateur du savoir,* est l'autre condition. — L'Histoire qui, par le moralisme du monde créé, c'est-à-dire, par les conditions attachées à l'organisation physique de l'homme, a réalisé, dans le temps et l'espace, la Philosophie et la Religion, la Politique et l'Économie, les Sciences et les Arts, dans des conditions relatives à ce Moralisme ou savoir et être hétérostatiques, c'est-à-dire, qui reposent dans l'homme comme facultés données, réaliserait, par le Messianisme ou savoir et être autostatiques, c'est-à-dire qui sont dans l'homme par le fait même de l'homme, principes du monde créateur, par conséquent indépendants du monde créé, les destinées absolues de l'humanité qui consistent dans l'accomplissement progressif des sciences spéculatives et pratiques, la découverte spéculative de la vérité, et son application pratique, l'obtention de l'immortalité. — La Politique, en résolvant l'antinomie fatale qui règne entre les principes indestructibles et jusqu'alors inconciliables de toute autorité juridique, le droit divin et le droit humain, par suite de l'insuffisance des lois morales qui, quoique légitimées par elles-même, par l'autonomie qu'elles impliquent dans leur législation divine, du côté du parti du droit divin, pour un but purement

temporel, ne donnant ainsi qu'un ordre politique provisoire dont ne veut pas le droit humain; la Politique, dis-je, par la solution antinomienne, rendrait la stabilité aux Etats dans l'établissement d'un ordre politique péremptoire qui, par la découverte du but hyperphysique attaché aux lois morales dans leur législation humaine, dès lors et également autonomique, que postule la recherche de la vérité, objet du parti du droit humain, donnerait la Loi suprême du gouvernement moral des sociétés, si profondément ébranlées par l'absence de ce but final des lois morales dans le parti du droit divin, en ne permettant plus, dans la réunion de ces deux partis jusqu'alors hétérogènes et par conséquent séparés, le règne exclusif de la Législation divine et de la Législation humaine. De la sorte, la première, la Législation divine des Etats serait pourvue du but final d'ordre dont elle n'avait que les moyens purement relatifs dans les lois morales données, comme elle est aujourd'hui, en n'excluant plus la Législation humaine qui lui fournirait ce but dans la découverte autonomique de la vérité; également, la deuxième, la Législation humaine des Etats, qui n'a d'autre condition d'exercer sa spéculation vers un but final d'ordre que dans l'existence des lois morales de la Législation divine, atteindrait son but qui repose préalablement dans ces lois, ainsi qu'il en est encore aujourd'hui,

duction du bien par le développement du Verbe dans l'homme, *créateur de l'être,* une des conditions de la vie éternelle, dont l'Absolu, *créateur du savoir,* est l'autre condition. — L'Histoire qui, par le moralisme du monde créé, c'est-à-dire, par les conditions attachées à l'organisation physique de l'homme, a réalisé, dans le temps et l'espace, la Philosophie et la Religion, la Politique et l'Économie, les Sciences et les Arts, dans des conditions relatives à ce Moralisme ou savoir et être hétérostatiques, c'est-à-dire, qui reposent dans l'homme comme facultés données, réaliserait, par le Messianisme ou savoir et être autostatiques, c'est-à-dire qui sont dans l'homme par le fait même de l'homme, principes du monde créateur, par conséquent indépendants du monde créé, les destinées absolues de l'humanité qui consistent dans l'accomplissement progressif des sciences spéculatives et pratiques, la découverte spéculative de la vérité, et son application pratique, l'obtention de l'immortalité. — La Politique, en résolvant l'antinomie fatale qui règne entre les principes indestructibles et jusqu'alors inconciliables de toute autorité juridique, le droit divin et le droit humain, par suite de l'insuffisance des lois morales qui, quoique légitimées par elles-même, par l'autonomie qu'elles impliquent dans leur législation divine, du côté du parti du droit divin, pour un but purement

temporel, ne donnant ainsi qu'un ordre politique provisoire dont ne veut pas le droit humain; la Politique, dis-je, par la solution antinomienne, rendrait la stabilité aux Etats dans l'établissement d'un ordre politique péremptoire qui, par la découverte du but hyperphysique attaché aux lois morales dans leur législation humaine, dès lors et également autonomique, que postule la recherche de la vérité, objet du parti du droit humain, donnerait la Loi suprême du gouvernement moral des sociétés, si profondément ébranlées par l'absence de ce but final des lois morales dans le parti du droit divin, en ne permettant plus, dans la réunion de ces deux partis jusqu'alors hétérogènes et par conséquent séparés, le règne exclusif de la Législation divine et de la Législation humaine. De la sorte, la première, la Législation divine des Etats serait pourvue du but final d'ordre dont elle n'avait que les moyens purement relatifs dans les lois morales données, comme elle est aujourd'hui, en n'excluant plus la Législation humaine qui lui fournirait ce but dans la découverte autonomique de la vérité; également, la deuxième, la Législation humaine des Etats, qui n'a d'autre condition d'exercer sa spéculation vers un but final d'ordre que dans l'existence des lois morales de la Législation divine, atteindrait son but qui repose préalablement dans ces lois, ainsi qu'il en est encore aujourd'hui,

non encore cause de l'existence de l'esprit propre à l'homme, existence qui est l'ouvrage du Créateur dans la réunion qu'il en a opéré avec l'être, constituant, dans l'homme, le savoir ou la conscience *spontanée*, par *aperception pure*, inhérente à l'âme ou à l'esprit, et condition virtuelle de réunion de l'essence de l'être qui manque à l'essence actuelle de l'âme. Et nous devons considérer l'*Etre*, l'autre causalité en question, comme l'essence de l'organisation corporelle dans l'homme, telle qu'elle existe, comme forme de la Divinité, dans la constitution des réalités de l'univers, non encore inhérente à l'esprit propre de l'homme, cette inhérence étant également l'ouvrage du Créateur dans la réunion qu'il en a faite avec le savoir, constituant, dans l'homme, le savoir ou la conscience *inerte*, par *appréhension empirique*, indice de l'être ou de l'organisation corporelle, réalité actuelle, et condition physique de l'existence de l'âme ou de l'esprit. C'est donc uniquement à Dieu qu'il faut attribuer ou faire remonter la création de l'âme ou de l'esprit dans l'homme, en tant que condition de savoir spontané et l'égale création de l'être ou de l'organisation corporelle dans l'homme, en tant que condition de savoir inerte. Cela étant, le savoir spontané, qui est l'essence de l'esprit de l'homme ou la condition virtuelle de connaître toutes choses, qui correspond à l'indépendance de toutes conditions créées, ne

peut exister que sur une base, matérielle, qui est l'actuelle organisation corporelle; et cette base créée qui à son tour est l'être ou le savoir inerte, constitue l'essence de cette organisation corporelle, qui correspond à la dépendance des conditions créées. La Philosophie, dans ses deux aspects, autonomique et hétéronomique, au point où elle a été développée en Allemagne, a beau prétendre avoir opéré la réunion identique de l'être et du savoir, du réel et de l'idéal, où, du côté du savoir, se trouve opérée cette synthèse dans le moi par le moi créateur, en vertu de laquelle l'homme fonctionnerait, prétend-elle, comme s'il était Dieu; et où, du côté de l'être, se trouve opérée cette même synthèse dans le moi par le non-moi créateur, en vertu de laquelle l'homme participe également à la connaissance absolue, comme un fonctionnement de Dieu dans l'homme, il n'en est rien absolument. Si cela était, d'une part, du côté de l'autonomie, l'âme ou l'esprit aurait déjà, dans l'actualité de son développement, la conscience d'un savoir absolu, dont il ferait dériver toutes choses comme de sa création propre ; et en ce qui touche son être, il jouirait de la pureté absolue de ses actions spontanées, et par conséquent de l'immortalité, c'est-à-dire, il se serait donné un être absolu : ce qui n'existe encore ni dans la conscience du vrai, ni dans la conscience du bien. Et de l'autre part, du côté de l'hétéronomie, si Dieu, fonctionnant

dans l'homme, dotait l'esprit de l'homme, comme tel, à la fois du savoir et de l'être identiques, l'esprit, qui est l'essence du savoir, aurait déjà la conscience de sa Réalité, ce qui n'est pas ; et l'être, qui est l'essence du corps, eût été inutile dans la Création, c'est-à-dire, les actions, qui forment l'être de l'homme, n'auraient aucune valeur infinie : ce qui serait un blasphème envers le Créateur de l'homme fait à son image. Il y a donc lieu de conclure de ces vaines, quoique très importantes considérations philosophiques de l'Allemagne, d'un côté, que l'esprit de l'homme n'a point encore de base, un être, qui lui appartienne en propre ; et de l'autre, que l'être de l'homme implique un esprit dont la virtualité accuse une faculté de CRÉATION PROPRE.

S'il était possible d'opérer la synthèse de l'autonomie et de l'hétéronomie, dans les conditions où si fructueusement pour le savoir humain elles se trouvent développées par les philosophes allemands, synthèse qui serait un fait de conscience, à l'instar de ce qu'elle est dans l'hypostase divine, par laquelle la création et l'éternité de Dieu est perpétuellement subsistante, nous posséderions et établirions par là même la fondation du Principe premier de l'univers, de ce Principe toujours cherché, dont les termes correspondent ainsi aux postulats de la Religion absolue. C'est là, en effet, l'idéal dont nous poursuivons la notion, l'idéal du Créateur, auquel nous

devons nous assimiler, en le réalisant en nous, pour satisfaire au *desideratum* de la Philosophie et de la Religion dans leur identité, offrant, par l'une, l'universalité du savoir, la découverte de la vérité, dans les principes des choses, dont les sciences seraient les conséquences, en un mot la solution du problème de la CRÉATION DIVINE DES ÊTRES par une diversité entre l'être et le savoir, leurs éléments, dont nous aurions opéré l'identité constituant cette création divine ; et offrant, par l'autre, l'individualité de l'être, la réalisation de la vérité dans chacun des êtres, que manifeste leur existence, en un mot, la solution du problème de la CRÉATION HUMAINE DE L'IMMORTALITÉ DES ÊTRES, par une reproduction, dans les êtres créés, de la diversité entre le moi et le non-moi, leurs éléments, dont nous aurions opéré l'identité constituant cette création humaine. Ce sont là, en effet, les deux seules conditions qui puissent, par leur réunion identique en nous-mêmes, fonder la Réalité du Principe du monde, dans sa création et dans sa perpétuité, et par conséquent la nôtre propre.

Déjà, Descartes, du côté du savoir, par une aperception pure du moi actif ou créateur, la conscience cognitive, inhérente à l'esprit de l'homme, avait essayé d'établir la réunion du savoir à l'être, cette base créée qui manque encore en propre à l'essence

actuelle de l'âme, à l'esprit. Mais son enthymême, *Cogito ergo sum*, par lequel est exprimée cette aperception spontanée du savoir dans une *conception pure,* indépendante, n'est encore, parce qu'il ne considère l'être qu'en vertu de l'appréhension d'une *intuition sensible*, dans le temps et l'espace, qu'une anticipation sur la conscience de l'être, qui ne fait que tendre, sans l'accomplir inconditionnellement, vers la notion de l'être ou de l'existence dans la Réalité ; d'où résulte, qu'il n'y a de vrai absolument que le *cogito* indépendant ou spontané, et que le *sum,* sa base, n'y réside que sous la forme d'une intuition sensible, encore dépendante du Créateur de l'être, qui l'y a mis. — Et du côté de l'être, Locke, par une appréhension empirique du moi passif ou créé, la conscience sentimentale, n'a fait rien plus, dans la poursuite du même but, que manifester la réaction inerte du savoir et de l'être, le premier subissant l'inertie du second ou des êtres qui lui sont étrangers. Aussi, son enthymême, *Sum ergo cogito,* par lequel sont exprimées, à la fois, l'appréhension de l'être et l'aperception du savoir, (aperception qui est ici une intervention de l'esprit, sans laquelle il ne saurait avoir conscience, même celle des sens, c'est-à-dire, sans laquelle l'appréhension de l'être n'aurait pas lieu), maintient-il cette opération intellectuelle dans l'absolue dépendance

du Créateur; et comme tel il ne montre de vrai que le *sum* dans l'existence créée, et le *cogito* ne réside dans le *sum* que comme un effet dépendant.

Il restait aux philosophes postérieurs, en s'élevant à de plus hautes considérations, dont celles de Descartes et de Locke n'étaient, en quelque sorte que le pérystile, à tenter la solution du problème péremptoire de la Philosophie, c'est-à-dire, à tenter la fondation de la Réalité absolue ou du principe inconditionnel du monde.

En effet, dans cette même investigation, d'une part, l'être fut reconnu, par Kant, comme un des éléments mis, indépendamment de la conscience de l'homme, dans l'existence de la Réalité; et de l'autre, le savoir découvert et introduit par la conscience dans l'être comme complément de la Réalité, servit à déterminer la distinction d'une réalité d'une autre. Et ce fut la réunion de ces deux termes hétérogènes, l'un, objet de l'*intuition*, où toute chose, présente dans le temps et dans l'espace, est saisie par les sens, l'autre, objet de la *conception*, où toute chose, en dehors du temps et de l'espace, est perçue par les catégories de l'entendement, qui constitua la FIXATION DE LA RÉALITÉ. Tel est l'objet de la PHILOSOPHIE TRANSCENDANTALE de Kant, où les conditions transcendantes du savoir, en dehors du temps, c'est-à-dire, dans l'essence même de l'esprit, sont réunies aux conditions immanentes de l'être,

hors de nous, c'est-à-dire, dans le temps, pour constituer la réalité phénoménale. De la sorte, Kant affirmait la réalité dans ses vraies conditions, mais seulement comme phénomène, dans son accord avec l'expérience, sans aller au delà. Il n'y a point de perspicacité plus sagace, d'arguments plus puissants, de logique plus dialectique, qu'il n'ait produits pour établir (et cela, non par les machines de la subreption à la manière des sophistes, mais bien pour prémunir de l'erreur et de ses paralogismes) l'impossibilité de jamais découvrir la réalité nouménale, autrement que comme un IDÉAL ou principe régulateur du vrai et du bien. Aussi, Kant doit-il paraître le plus circonspect de tous les philosophes, pour n'avoir point hasardé la notion de l'existence de Dieu, de toutes les notions du savoir la plus susceptible des divagations qui mènent, ou au mysticisme qui prétend posséder cette notion, ou à l'athéisme, qui en fait la prétendue dénégation. Aussi, les mystiques et les athées sont-ils les ennemis les plus acharnés de ce philosophe. Tous ses efforts ont tendu à sortir cette notion du cercle du probabilisme et de l'anthropomorphisme. Nombre de passages de ses trois Critiques de la Raison pure, de la Raison pratique et du Jugement, attestent l'opinion que j'avance ici. A cet égard, comme à tant d'autres, Kant, entre tous les philosophes, est celui qui a le plus mérité, avant la production de la Phi-

losophie absolue. Cependant, et comme malgré lui, car il en avait favorisé toutes les voies, on se jetta plus fortement que jamais dans la recherche du noumène. Et c'est ce que nous allons montrer.

La Réalité, ainsi fixée dans ses deux éléments, on fut porté naturellement (et c'est ce qui détermina l'HÉTÉRONOMIE dans le savoir) à considérer que l'être, c'est-à-dire, les conditions de savoir mises dans la réalité, pourrait bien établir la cause du savoir qu'on y découvre, son principe inconditionnel. Ce qui valut à l'être de devenir la condition du savoir. En effet, considérant le savoir inconditionnel à l'instar de l'être, qui forme le moi passif dans l'esprit de l'homme, que l'on voit subir la causalité exercée sur lui par des êtres étrangers à lui, on en vint à penser que le savoir, c'est-à-dire, la conscience cognitive ou le moi actif dans l'esprit de l'homme, que l'on sait indépendant des choses, pourrait bien ne pas plus appartenir à ce moi actif, que ces choses qui constituent l'être inconditionnel; et que, comme ces choses, il fallait faire dériver le savoir dans l'esprit de l'homme de la représentation de ces choses, c'est-à-dire, du non-moi dans notre être ou du non-moi dans la conscience du moi. De la sorte, fut établie la *Divinité* comme manifestation du non-moi dans notre être ou dans la conscience du moi; et c'est ce que caractérise positivement la PHILOSOPHIE SENTIMENTALE DE JACOBI.

Ce point ainsi déterminé, on fut engagé dans de nouvelles considérations, toujours du côté de l'hétéronomie, c'est-à-dire, à envisager le savoir dans l'homme, en tant que ce savoir se manifeste ici par des intuitions pures (le temps et l'espace, formes de l'être) et par des conceptions intellectuelles (les catégories de l'entendement, formes du savoir), comme un développement de la représentation du non-moi créateur dans l'être absolu de l'homme. Alors, ce savoir ainsi considéré comme développement inconditionnel du non-moi, ne fut autre qu'un effet, un produit de l'ALTÉRIÉTÉ, c'est-à-dire, d'une causalité étrangère à l'homme, manifestée dans son être ; causalité ou altériété qui, comme telle, constitua l'*universalité* dans le savoir, dans la conscience pure, comme un dérivé de l'être. De la sorte, fut établie et reconnue la Divinité hors de l'homme, en d'autres termes, la *Réalité divine* comme condition du savoir : de là un Panthéisme rationnel ou plutôt un *hétérothéisme*. Et c'est ce que caractérise positivement la PHILOSOPHIE RÉALISTIQUE DE SPINOZA, dont on a réveillé l'importance et provoqué l'examen sous ce point de vue, jusqu'alors mal interprété; philosophie, qui, d'un côté, est bien l'aveu le plus explicite de la divinité dans le monde, mais qui, de l'autre, fait de la Divinité un principe fatal, auquel est dénié le complément de ses attributs ternaires, le Fils ou son Verbe, et le

Saint-Esprit ou sa Providence, et par conséquent accuse une pareille dénégation, dans l'homme, de la liberté de création.

D'autre part, du côté de l'AUTONOMIE du savoir, qui fut également déterminée après la fixation de la Réalité par Kant, on fut de même porté à considérer que le savoir dans la réalité pourrait bien établir la cause de l'être existant dans la réalité, et par conséquent son principe inconditionnel. Ce qui valut au savoir de devenir, à son tour, condition de l'être. En effet, considérant l'être inconditionnel à l'instar du savoir, que l'on sait indépendant de toute causalité exercée par des êtres étrangers à lui, on en vint à penser que l'être, jusqu'alors envisagé comme conscience sentimentale dans l'esprit de l'homme, ou moi empirique que l'on sait dépendre de l'inertie des choses, pourrait bien ne pas plus appartenir à ce moi empirique, que ces choses dont le savoir est indépendant; et que, comme ce savoir indépendant, il fallait faire dériver l'être dans l'esprit de l'homme de la conscience du moi dans notre savoir, c'est-à-dire, de la conscience du moi dans la représentation du non-moi. De la sorte, fut établie l'*humanité* comme conscience du moi dans notre savoir ou dans la représentation du non-moi. Et c'est ce que caractérise positivement la PHILOSOPHIE COGNITIVE DE REINHOLD.

Ce point ainsi déterminé, on s'engagea dans de

nouvelles considérations, toujours du côté de l'autonomie, c'est-à-dire, dans la considération de l'être dans l'homme, simplement accusé dans sa combinaison de l'esprit avec les manifestations sensibles de la conscience passive, comme étant un développement de la conscience du moi créateur dans notre savoir absolu. Alors, cet être, ainsi considéré comme développement inconditionnel de la conscience du moi, devint un effet, un résultat de l'IPSÉITÉ, c'est-à-dire, d'une causalité propre, qui, comme telle, constitua l'*individualité* dans l'être ou dans la conscience du moi, comme un dérivé du savoir. De la sorte, fut établie la Divinité dans l'homme, c'est-à-dire, la *Réalité humaine*, comme condition de tous les êtres : de là un Polythéisme rationnel ou plutôt un *autothéisme*. Et c'est ce que caractérise positivement la PHILOSOPHIE IDÉALISTIQUE DE FICHTE : philosophie qui signale l'homme comme un créateur, et pose, *in concreto*, le problème de l'Archi-absolu dans la conscience transcendante du moi.

Or la raison étant ainsi fortifiée dans ses deux conditions primordiales, hétéronomique et autonomique, de réalité divine et de réalité humaine, pour l'établissement de la Réalité absolue, si dans un dessein systématique que la raison tend toujours à former pour avoir l'unité dans la connaissance, surtout quand elle en possède les rudiments, comme dans le cas présent; si, dis-je, d'une part, le non-

moi créateur ou la Réalité divine, comme causalité du savoir dans l'être de l'homme, telle qu'elle existe finalement chez Spinoza, s'adjoint, pour accroître sa puissance, au moi créateur ou à la Réalité humaine comme causalité de l'être dans le savoir de l'homme, telle quelle existe finalement chez Fichte, il y aura nécessairement, par le fait même de cette réunion systématique, une influence de ce moi créateur dans le non-moi créateur, qui donnerait à ce dernier la valeur d'une *conscience potentielle* de l'unité dans l'idée de l'*infini*, dont serait désormais pourvu l'Esprit conscient, commun à l'un et à l'autre de ces deux moi. Or, c'est là en quoi consiste le SYSTÈME ONTOLOGIQUE DE KRAUSE, continuation complétive du réalisme de Spinoza. Il en résulte, par la raison que le non-moi créateur y domine sur le moi créateur qui n'est rien autre ici qu'un auxiliaire cognitif développé parallèlement dans sa condition antérieure d'ipséité; il en résulte, dis-je, l'*idée hétéronomique absolue* du Verbe en Dieu impliquant l'universalité du savoir ou le moi créateur, indépendamment de l'individualité de l'être ou du non-moi créateur, dont, comme Verbe, il est la condition; en d'autres termes l'idée de l'ARCHI-ÊTRE, comme principe inconditionnel de l'être et du savoir dans la Réalité. Et un tel système, constituant un idéalisme *réalistique*, c'est-à-dire l'idée absolue ou l'esprit de l'homme n'ayant de

réalité que par l'Archi-être, clôture la PHILOSOPHIE HÉTÉRONOMIQUE sous le point de vue exclusif de la Divinité *hors* de l'homme ou de l'altériété dans son savoir. Il suit de là, de ces considérations finales, que l'enthymême initial de Locke, *sum ergo cogito,* se trouve élevé des régions immanentes du fini, où il est ainsi exprimé par Locke, aux régions transcendantes de l'infini où le transporte Krause; et de la sorte le *cogito* est maintenu dans le *sum* par une dépendance absolue, infranchissable, malgré ce que l'idéalisme créateur y a introduit. — Cette philosophie, en signalant l'Archi-être ou le Verbe en Dieu, caractérise bien Dieu comme *Virtualité créatrice*, d'où émane l'être dans les réalités existantes, et par conséquent le savoir hétéronomique qui y est attaché; mais, en s'arrêtant là, elle accuse le manque de l'Archi-savoir ou la Rationalité créatrice en Dieu, d'où émane le savoir dans les réalités existantes, et par conséquent le savoir autonomique dans l'homme, dont l'être ou le savoir hétéronomique n'est que le substratum. Cette philosophie, par ce défaut, établit un vaste système de Panthéisme, un Panenthéisme, comme l'appelle Krause (l'universalité daus le principe créateur), dans lequel le Verbe inhérent à l'homme ne peut être ni conçu ni développé. Aussi n'est-elle encore qu'un postulat de la raison à la fondation péremptoire de la philosophie.

Si, d'autre part, le moi créateur ou la Réalité humaine, comme causalité de l'être dans le savoir, telle qu'elle existe finalement chez Fichte, s'adjoint, pour accroître sa puissance, au non-moi créateur ou à la Réalité divine, telle qu'elle existe finalement chez Spinoza, il y aura nécessairement une influence de ce non-moi créateur dans le moi créateur qui donnerait à ce dernier la valeur d'une *conscience potentielle* de l'unité dans l'idée de l'*infini*, dont serait pourvu l'Esprit conscient, commun à l'un et à l'autre de ces deux moi. Or c'est en cela que consiste le SYSTÈME LOGOLOGIQUE DE HEGEL, continuation complétive de l'idéalisme de Fichte. Il en résulte, par la raison que le moi créateur y domine sur le non-moi créateur, qui n'est rien autre, ici, qu'un auxiliaire développé parallèlement dans sa condition antérieure d'altériété; il en résulte, dis-je, l'*idée autonomique absolue* du Verbe dans l'homme, manifesté en lui comme impliquant l'individualité de l'être ou le non-moi créateur, nonobstant l'universalité du savoir ou du moi créateur, dont, comme Verbe dans l'homme, il est la condition; en d'autres termes, l'idée de l'ARCHI-SAVOIR comme principe inconditionnel du savoir et de l'être dans la Réalité. Et un tel système, constituant un réalisme *idéalistique*, c'est-à-dire, l'être absolu, Dieu, et tous les êtres de la création, n'ayant de réalité que par l'Archi-savoir, clôture la PHILOSOPHIE

AUTONOMIQUE sous le point de vue exclusif de la Divinité *dans* l'homme ou de l'ipséité dans son savoir. Il suit de là, de ces considérations finales, que l'enthymême initial de Descartes, *cogito ergo sum*, se trouve élevé des régions transcendantales où le fini et l'infini y coexistent, aux régions transcendantes de l'infini, commun à l'être et au savoir, d'après les conditions que leur assigne Hegel; et de la sorte, par cet infini, est introduit un principe inconditionnel dans le *cogito* du savoir qui lie le *sum* de l'être à l'indépendance autonomique du *cogito*. — Cette philosophie, en signalant l'Archi-savoir ou le Verbe dans l'homme, l'absolu dans sa raison toute puissante, caractérise bien Dieu comme *Rationalité créatrice*, d'où émane le savoir dans les réalités existantes et par conséquent le savoir autonomique dans l'être doué de raison; mais, en s'arrêtant là, elle accuse le manque de l'Archi-être ou la Virtualité créatrice en Dieu, d'où émane l'être dans les réalités existantes; et par conséquent, l'homme en est privé dans sa réalité actuelle, car il lui manque l'*être absolu* qui, effectivement, rendrait inconditionnelle sa réalité encore conditionnelle. Cette philosophie, par ce défaut, établit à son tour, un vaste système de Polythéisme, un Polyenthéisme éphémère (la pluralité dans le principe créateur), qui, non-seulement ne peut concevoir le problème impliqué dans son autonomie, celui de la création

propre de son être absolu, qui dérive uniquement de la virtualité créatrice qu'il n'a pas, et non de la rationalité créatrice qu'il possède, mais encore prive l'homme de toute dignité morale dans ce monde. Aussi, n'est-elle encore qu'un postulat de la raison à la fondation péremptoire de la philosophie.

De cette opposition bien tranchée, il résulte, d'abord, que l'hétéronomie, qui prétend impliquer l'universalité du savoir dans son principe, c'est-à-dire, l'idée infinie de l'Archi-absolu dans l'existence de la Réalité, par quoi l'Esprit conscient de l'homme fonctionne comme un reflet de Dieu ou comme idées divines dans l'être ou l'existence de l'homme, avance ici un principe qu'elle ne possède pas, car elle n'offre, dans ses conclusions finales, ainsi que nous l'avons signalé, que la seule notion de l'Archi-être, le Verbe en Dieu, par la révélation duquel Verbe dans l'homme, celui-ci connaît Dieu comme s'étant donné sa raison absolue ou la Virtualité créatrice dans son être, c'est-à-dire, l'hyperlogisme dans l'Esprit de Dieu, pour la production spontanée de sa propre réalité, d'où émanent tous les êtres de la création, et nommément l'être dans le savoir humain. Il est évident que l'hétéronomie ne peut donner que ce qu'elle possède, c'est-à-dire, d'un côté, les idées hétéronomiques spéculatives, comme loi propre à la conduire à la production du Vrai, et de l'autre, les idées hétéronomiques pra-

tiques, comme problème de la production du Bien dans la Régénération spirituelle considérée comme but des lois morales. Or ces deux idées hétéronomiques du Vrai et du Bien, exigent, pour leur accomplissement, ce qui manque à l'hétéronomie, l'Archi-savoir, c'est-à-dire, l'autogénie dans la raison absolue de l'homme, manifestée par l'autonomie. Et c'est le manque, dans le système hétéronomique, de cette condition complémentaire de Dieu, qui existe en Dieu, pour la production du Vrai et du Bien, dont ce système n'a qu'un côté, le réel ou l'être *donné*, et qu'il reconnaît en lui à l'aide de l'Esprit conscient dans le savoir, et par lequel, aussi (parce que cet Esprit implique le savoir pour être conscient), il est apte à passer à l'autonomie; c'est, dis-je, le manque de cette condition complémentaire, qui forme un problème qu'il ne peut concevoir et résoudre qu'en passant à l'autonomie du savoir, c'est-à-dire à la rationalité créatrice en Dieu, à l'Archi-savoir, qui constitue le Verbe dans l'homme comme ce système hétéronomique le reconnaît en Dieu, et qui, parce qu'il lui fait défaut, l'empêche de produire la fondation de la RÉALITÉ ABSOLUE, l'idéal de Dieu, l'idéal de la philosophie, par lequel, en possédant son objet, elle accuserait son accomplissement final.

Il résulte, ensuite, de la susdite opposition bien tranchée, que l'autonomie qui prétend impliquer l'individualité de l'être dans son principe, c'est-à-

dire, l'idée infinie de l'Archi-absolu dans le savoir de la Réalité, par quoi Dieu aurait son existence dans l'Esprit de l'homme, avance ici un principe qu'elle n'a pas, car elle n'offre, dans ses conclusions finales, ainsi que nous l'avons également signalé, que la seule notion de l'Archi-savoir, le verbe dans l'homme en vertu duquel il connaît Dieu comme s'étant donné le savoir dans son être, c'est-à-dire, la Rationalité créatrice, le logisme dans l'Esprit de Dieu, d'où dépend, dans sa propre réalité et dans les réalités de l'univers, la connexion du principe, cause d'établissement propre par évolution inerte, avec l'effet qui en est la conséquence. Il est évident que l'autonomie ne peut donner que ce qu'elle accuse, c'est-à-dire, d'un côté, les idées autonomiques spéculatives, comme loi qui doit guider l'autonomie dans la production du Vrai, et de l'autre, les idées autonomiques pratiques pour la production du bien par la solution du problème de la Création propre de l'homme, considérée comme causalité spontanée de l'immortalité de l'être raisonnable. Or, ces deux idées autonomiques du Vrai et du Bien, exigent, pour leur accomplissement, ce qui manque à l'autonomie, l'Archi-être, c'est-à-dire, l'autothésie dans la raison absolue de l'homme, manifestée par l'hétéronomie. Et c'est le manque, dans le système autonomique, de cette condition complémentaire de de Dieu, qui existe en Dieu, pour la production du

En effet, dans leurs conditions présentes, toujours *régulatives,* c'est-à-dire, *qui cherchent subjectivement,* ces productions discursives de l'Allemagne n'ont encore, dans notre opinion personnelle, d'autre caractère que de continuer, dans une voie progressive, le *Criticisme* ouvert par Kant, dans l'application aux régions transcendantes, auxquelles, lui-même, avait donné lieu. Mais, quelque soit la limite où ces doctrines se soient renfermées par des considérations purement chrématiques, elles sont loin de mériter la désapprobation obscurante de certains auteurs en France, et à leur suite, d'une certaine Ecole confusionnelle, peut-être avec intention systématique, qui prouvent, par là, méconnaître la haute portée de ces œuvres qui, comme elles le devaient, par nécessité logique, ont comblé toutes les lacunes de l'investigation philosophique, ce dont ne se doutent point ces certains auteurs en France, prétendus philosophes. C'est ainsi qu'un ouvrage, dont nous avons déjà fait mention, qui a eu les honneurs de l'Académie française (ce que, assurément, n'eût pas fait la Classe philosophique, éclairée, de l'Institut), laquelle signale, ainsi, son incompétence en pareilles matières, et le danger privilégié des corporations officielles de perpétuer les erreurs, et d'en encourager, par des récompenses et par leur autorité, la poursuite persistante; c'est ainsi, dis-je, que cet ouvrage proclame, avec

une apparence de joie, à propos de la philosophie des Allemands, l'impuissance de jamais rien fonder en dehors du monde fini. Et il donne lieu à cette idée gratuite d'une impuissance de la raison de jamais constituer la philosophie absolue, c'est-à-dire, de jamais connaître la vérité : idée qu'embrassent avec passion les contempteurs de la raison, à laquelle l'avenir, et sans doute un avenir prochain, donnera un formel démenti. Ce pauvre ouvrage (en regard de la haute culture philosophique actuelle), qu'on pourrait assimiler à d'autres ouvrages de pareille espèce, sortis du clergé fançais, dans sa haine pour le rationalisme germanique, dont l'ensemble des travaux forme une accumulation de matériaux les plus propres à l'exaltation prochaine du Christianisme, que ce pauvre clergé français détruit par des détails caducs et puérils de matérialité sacramentelle; ces pauvres ouvrages recevront un démenti qui les fera rentrer, comme des ombres, dans leurs ténèbres d'obscurité, sans oser, jusqu'à leur propre élévation au niveau de ces lumières rationalistes des théologiens allemands, jamais plus paraître au grand jour. — Mais, pour revenir à leur idée obscurante de l'impuissance de la raison à découvrir la vérité, idée si contraire à l'essence intime de l'homme, ne serions-nous pas justifiés à demander à ces détracteurs de la raison, sur quoi ils fondent leur si expresse déclaration? Ce ne

saurait être, assurément, que sur une vérité absolue. Or, si cette expresse déclaration de l'impuissance de la raison est une VÉRITÉ ABSOLUE, et pour valoir elle ne peut être qu'une telle vérité, elle affirme, par là même, que la philosophie absolue, en d'autres termes, que la vérité absolue existe. Si au contraire, cette déclaration n'est pas une vérité absolue, d'un côté, elle se sert de ses attributs pour la déclarer un être chimérique *(ens imaginarium)*, et de l'autre, elle laisse subsister, dans son entier, l'affirmation de ce que la philosophie absolue, c'est-à-dire, la vérité absolue peut exister (*ens métaphysice possibile seu reale,* ou au moins *ens logice possibile)*. Et l'assertion, consistant à nier cette possibilité, est purement gratuite, tombe comme un mensonge, ou n'est qu'une absurdité, si elle n'est pas une fourberie. — Mais, laissons là ces honteuses passions intellectuelles, qui prouvent la misère des hommes, et voyons maintenant les conséquences pratiques de nos deux systèmes, hétéronomique et autonomique.

Or, la philosophie de Krause, à laquelle aboutit finalement l'hétéronomie du savoir, qui prive l'homme de l'autonomie de son savoir, principe de vérité, en en faisant l'acte exclusif de Dieu, constitue, d'abord, dans son application à la Politique, des principes d'autorité stationnaire, qui entretiennent l'antinomie sociale par des manifestations correspondantes, telles que l'exclusion de la LÉGALITÉ

HUMAINE à participer à l'autorité, et la tendance à fonder le SYSTÈME THÉOCRATIQUE OU HIÉROCRATIQUE de la société, appuyées, l'une et l'autre, sur une science inébranlable, et non point sur un vague instinct comme dans les temps antérieurs, et comme l'envisage, en France, le parti extrême du droit divin, qui partage ces principes. Et il en résulte un obstacle au développement des destinées absolues de l'humanité du côté du VRAI que veut le parti autonomique, le parti du droit humain, qui provoque incessamment, par l'opposition qu'apporte ce parti aux manifestations hétéronomiques, les désordres révolutionnaires, toujours menaçants dans le monde civilisé. Ensuite, dans son application religieuse, cette même philosophie a donné naissance à un système de CRÉDOLOGIE, celui de Schleirmacher. Ce système, quoique sorti du rationalisme protestant, mais où prédomine l'élément supernaturaliste, exalte tellement la puissance du Père comme Archiêtre ou Verbe en Dieu, qu'il annihile la puissance du Fils, le Verbe dans l'homme, en confondant le Fils dans le Père. Et il en procède un sentiment religieux outré, le *Piétisme*, qui aboutirait à l'amour mystique, s'il n'était relevé par des déterminations cognitives de philanthropie et autres, et réduit le Christianisme de régénération du Fils à l'exclusive et ontologique rémunération du Père, par l'absorption de l'ipséité dans l'altériété. De la sorte, en

remettant la rédemption à la seule puissance du Père, on rend impossible le développement du Fils dans l'être créé; en un mot, par ce penchant à l'hétérothéisme absolu se trouve annulée la virtualité créatrice de régénération morale, le Verbe dans l'homme; et de ce côté, le développement du Christianisme est profondément empêché.

Cette dépendance hétéronomique, quoique née dans le Protestantisme, et comme telle excentrique à son examen rationaliste, mais, peut-être, comme une modération à ses aberrations par trop temporelles, toutefois bien éloignée d'être un retour pratique au Catholicisme, est universellement représentée par l'Eglise latine dans son dominant principe stationnaire de la prédestination et de la grâce, et dans son corollaire : qu'à cause du péché il n'existe de vérité que celle qui provient de l'acte même de Dieu, ou du don qu'il en fait : ce qui n'est rien autre qu'un désaveu du Verbe dans l'homme, contrairement à l'explicite dogme chrétien de la régénération spirituelle. C'est cette même dépendance divine que représente également l'Islamisme, dans son principe d'un pareil désaveu, signalé dans son système exclusif de la fatalité. — Comme la religion est toujours et encore la dépositaire des destinées de l'humanité, si nous considérons ces deux faits, latin et mahométan, du point de vue de l'accomplissement de ces destinées, ils devront,

ces deux faits caracteristiques, nous paraître un obstacle, insurmontable, si l'on s'en fie, comme moyen de lever cet obstacle, au lent développement des lumières, que la violence, mais la violence d'une guerre religieuse, malgré ce qu'on peut en penser aujourd'hui, est seule capable de lever. Or, sans craindre les reproches d'une considération hasardée, nous osons avancer que l'initiative de cette guerre a trouvé sa cause, sa raison d'être et peut-être sa légitime sainteté, dans la question diplomatique des *Lieux Saints,* dont la solution (encore suspendue) en faveur de l'Eglise latine, donnerait à celle-ci une prépondérance sur l'Eglise grecque, qu'il appartient probablement à cette dernière de repousser. Dans cette hypothèse, et en considérant surtout l'obstacle à l'accomplissement des destinées humaines qu'opposent l'Eglise papale et l'Eglise sultanique par leur désaveu du verbe progressif dans l'homme, l'Eglise grecque et son orthodoxe chef, auquel il est donné, d'après la Gazette d'Augsbourg du onze novembre mil huit cent cinquante, sans doute un écho du Panslavisme russe, de réparer les deux seuls maux, à ce qu'elle prétend, que Dieu ait faits, Rome et Mahomet, ne furent ils pas provoqués, par le plus saint des devoirs, celui qui incombe à un grand peuple et à son puissant souverain, représentant les lois de Dieu, pour l'accomplissement de ses desseins sur l'homme, à s'engager dans une lutte

qui a pour motif un but aussi grandiose qu'il est urgent. Sous ce point de vue, Constantinople détruit et l'Islamisme refoulé au delà des limites européennes, Constantinople, siége d'un nouvel empire byzantin, et l'orthodoxie grecque établie dans sa virtuelle et plus extensive catholicité, ne peuvent-ils pas être considérés comme ayant été le point de mire de la guerre des Russes contre les Turcs ; et sous ce point de vue, tels durent être les vœux du Czar, assurément, de tous les souverains, comme son peuple entre tous les peuples, le plus *avouant Dieu* et peut-être le plus *craignant Dieu,* eu égard au faux rayonnement des actuelles lumières religieuses dans l'Occident. — Essayons de répondre aux objections que ces considérations doivent soulever. Quoi! nous dira-t-on, un peuple encore barbare voudrait imposer ses lois morales aux peuples civilisés? La foi du catholicisme latin, ébranlée et même étouffée (on nous l'accordera sans peine), peut-elle être régénérée par la foi du catholicisme grec? Les éléments de foi ne sont-ils pas, ici et là, de source chrétienne identique? — Sans doute. Mais, voici la ligne de démarcation entre ces peuples que vous déclarez barbares, et les peuples occidentaux, que vous dites civilisés. Chez ces derniers, il n'y a plus de foi, plus de croyance religieuse; l'Eglise la prêche en vain, avec les moyens qui ne peuvent la rétablir : moyens usés et main-

tenus à tous prix et même facilement à cause de l'universelle indifférence, bons pour les enfants qu'il s'agit d'introduire dans l'idée de Dieu, que le moyen-âge a fondés, que le XVIIIe siècle a minés par le scepticisme à plusieurs faces, et que le XIXe siècle a achevé de démolir dans ses bases stériles, en France et surtout en Allemagne, par des ouvrages de science qui ont pénétré toutes les classes de la société. Il y a plus, l'Eglise a dégénéré intellectuellement (moins les pamphlets), et cela en raison inverse de la maturité rationnelle dans les autres questions vivaces de la destinée humaine. Chez les premiers, au contraire, la foi est encore vierge; et parce qu'elle n'est pas souillée, elle saura pénétrer les origines d'une nouvelle foi chrétienne, profondément cachées jusqu'ici, dévoilées maintenant, que les peuples slaves, en nouveau PEUPLE DE DIEU, réservé par la Providence pour cet auguste destin, donneront aux peuples de l'occident, qui sont civilisés (dans les questions de la vie temporelle, la justice terrestre, l'administration, l'économie, la pragmatique en un mot), je vous l'accorde, mais qui périssent par l'excès abusif de cette civilisation qu'une force de régénération morale et intellectuelle postulée, et qui manque (dans les questions importantes de la vie éternelle, la justice au delà de la terre, la morale avec son but spirituel, le règne de la raison absolue en un mot, toutes questions qui

importent à l'existence des nations), ne peut équilibrer. — Les souverains de l'Europe, moins aveugles que leurs peuples, pressentent ce haut destin des nations slaves, dont la Russie est la tête militante et prépondérante, aussi leur hésitation dans le conflit fut-elle extrême. L'Autriche, qui est latine, a bien vu le danger de son Eglise, mais, d'un autre côté, les écarts politiques du parti du droit humain, que nous allons envisager à l'instant, qui ont leur source, et nulle part ailleurs, dans le manque de foi religieuse, l'ont retenue dans la neutralité, qui n'est, ni une hostilité contre la Russie qui voulait conquérir, ni une défense de l'Occident qui est révolutionnaire. La Prusse, qui est protestante, répugne à protéger l'Occident libéral malgré son penchant, et ne s'est point décidée contre la Russie catholique, qu'elle déteste par principe. La France, dont la noble et indéfinie tendance est d'arriver, par tous moyens, même révolutionnaires, à des buts dont elle ignore encore les conditions, qui, par manque de ces conditions, provoque tous troubles dans le monde, et qui, comme telle, méconnaît tout ce qui ne dérive point de son principe humain prépondérant, a dû naturellement prendre parti contre la Russie au droit divin, bien qu'elle en voie les hauts et salutaires desseins. Mais, le contraire, de sa part, même la tiédeur, eût été un désaveu de la souveraineté du peuple, son actuel principe con-

stitutif. Elle a fait ce qu'elle devait. Quant à l'Angleterre, qui ne laisse percer aucune des conditions futures du développement européen, qui ne saurait jouir de ses progrès ultérieurs, ni souffrir de ses révolutions; elle qui ne connait que sa marchandise, son industrie, sa vente, ses achats et ses comptoirs, et son gouvernement de raison relative, dans lequel elle s'immobilise, qui ne compte et ne vise qu'à des richesses qui font son insolente fierté et sa puissance d'argent, elle a suivi son *intérêt bien entendu,* son principe exclusif. Aussi, dans la guerre d'Orient, toutes les puissances, depuis la Russie jusqu'à l'Angleterre, ont eu raison en ce qui les concerne. Et quelle qu'ait été l'issue de la guerre, ces considérations subsistent dans toute leur force.

La philosophie de Hegel, à laquelle aboutit finalement l'autonomie du savoir humain, dont l'objet est de donner des lois à toutes les réalités de l'univers, comme un résultat du savoir propre de l'homme qui prétend impliquer l'être des réalités, constitue, d'abord, dans son application à la Politique, des principes d'autorité progressive, qui entretiennent l'antinomie par des manifestations adéquates, telles que l'exclusion de la GRACE DE DIEU de l'autorité, et la tendance au système PHYSIOCRATIQUE de la société, fondées, l'une et l'autre, sur la science, et non point sur un vague instinct comme dans les temps antérieurs, et comme cela existe en France

chez le parti du droit humain qui partage ces principes : exclusion et tendance dont le but est d'*affranchir les nations du joug des rois*, comme l'Allemagne en a montré les exemples théoriques dans de nombreuses productions, et déjà antérieurement, par Fichte dans un ouvrage des plus remarquables, et pour longtemps encore approprié à la culture politique des peuples, que M. Barni vient de nous traduire, ce pour quoi, personnellement, nous lui adressons notre gratitude avec encouragement à poursuivre son œuvre de propagande étrangère en faveur de la France, intitulé : *Considérations pour servir et apprécier la Révolution française,* etc. Et il résulte, de là, un obstacle au développement des destinées humaines, du côté du *Bien* que veut le parti du droit divin, qui provoque incessamment par des oppositions que ce parti réussit toujours à produire dans les principes excentriques de son antagoniste, des perturbations politiques qui, quoique toujours vaincues par la force et le besoin de l'ordre, conduisent insensiblement à de nouvelles révolutions toujours inévitables et toujours menaçantes dans le monde civilisé. — Ensuite dans son application religieuse, la philosophie de Hegel a donné naissance à un système philosophique de *Christomythie,* celui de Strauss, dont le but est de *déchristianiser les peuples,* c'est-à-dire, de les affranchir du joug de la religion et de ses prêtres.

En effet, la *Vie de Jésus* de Strauss, les ouvrages de Fuerbach, et d'autres ne tendent à rien moins qu'à enlever au Christ son caractère et son existence de Fils de Dieu, pour en revêtir l'humanité entière, en vertu de cette prétendue assertion, que la toute-puissance de la raison humaine, dans son universalité, est seule susceptible d'embrasser toutes les qualités divines, c'est-à-dire, tout l'esprit du monde, dont le Christ est donné simplement comme le schème. De plus, un tel système religieux, fondé sur l'autonomie de Hegel, qui divinise l'humanité dans l'esprit du monde devenu conscient dans l'homme, qui, en d'autres termes fait d'autant d'hommes autant de Dieu, et qui, par là, absorbe le Père dans le Fils, contrairement au système précédent de Schleirmacher, prive l'univers des attributs de son Créateur, du côté de l'Absolu ou de la Rationalité, et prive l'homme de sa valeur infinie, du côté du Verbe ou de la Virtualité. De la sorte, non-seulement l'accomplissement de la morale du Christ fixée dans la Régénération spirituelle ou le retour à la pureté primitive de l'être créé, qui accuse le non-moi créateur, mais encore la création propre de l'existence éternelle ou de l'immortalité par le moi créateur, dont le Christ nous est le modèle, ne sont plus possibles. Ce qui, de ce coté, constitue un véritable anéantissement du Christianisme.

Ce savoir autonomique, cette indépendance hu-

maine, est exactement représenté par la dominante philosophie occidentale, dans son faux et insuffisant principe créateur de toutes les réalités, celle même de l'être de l'homme, appuyé en France sur de nobles, quoique vagues tendances, et appuyé en Allemagne sur une science imposante : tendances et science aussi irrésistibles que dangereuses. La Politique, qui est une de ces réalités, la plus importante par ses conséquences morales, constitue la garantie du développement de la vie de l'homme, dans ses deux conditions terrestre et céleste. Or, si nous considérons la politique sous le point de vue de l'accomplissement de cette garantie, l'obstacle insurmontable, si l'on s'en fie au lent développement des lumières pour y porter remède, semblera un fait que la violence, et la violence d'une guerre est seule capable de détruire. Ici encore, sans craindre de nous engager dans une considération hasardée, nous osons avancer que l'initiative de cette guerre a trouvé, surtout après les commotions universelles de 1848 et ses conséquences encore mal raffermies, ainsi que le témoigne l'Italie sous la suggestion du Piémont, sa cause et même sa légitimation morale dans la prétentieuse ambition de la Russie (ambition, je l'accorde, et des plus nobles) à faire de Constantinople un nouvel empire byzantin qu'elle composerait de ses peuples greco-slaves. Ceux-ci, dans un but encore indéterminé,

ont levé, sous le nom de PANSLAVISME, l'étendard de leur nationalité, distincte de celle des peuples parmi lesquels ils se trouvent englobés. Mais ce but, si on l'envisage comme une influence de leur nationalité slavo-grecque contre la Turquie mahométane et contre l'Autriche latine, qui les possèdent en oppresseurs d'une nationalité qu'ils revendiquent, ce but secondaire est l'indice d'un but principal, de même qu'un moyen est le véhicule nécessaire qui conduit au but. Or, qui dit moyen, c'est-à-dire, ici, individualité nationale, prouve le but proche ou éloigné, qui ne saurait être autre, bien qu'instinctif dans son *Slavo* qui signifie gloire, et dans son *Pan* qui manifeste son verbe, que celui de lever le faux et prématuré obstacle autonomique, autant que le stationnaire obstacle hétéronomique, au développement de la vie, terrestre et céleste. Dans cette hypothèse, et en s'en tenant à ce double obstacle qu'il s'agit de détruire, la Turquie, devenue un peuple greco-slave, sous le protectorat de la Russie, se joindrait à l'élément russe qui, dans son aspect ethnologique parmi les nations du monde civilisé, ayant pour destin la CONSERVATION des progrès antérieurs, la liberté et la religion, base des progrès ultérieurs, sauverait l'Europe occidentale de l'anarchie politique et de l'impiété religieuse, empêchant ces progrès ultérieurs, comme déjà cet élément slave l'a deux fois fait par la délivrance de

la chrétienté, de la domination de l'Islamisme fanatique, et de la domination du jacobinisme antireligieux. En effet, en présence des événements que l'antinomie politique laisse présager, la Russie, dans sa présente fédération slave, dans le cas où la souveraineté morale viendrait à dominer, et par conséquent à manifester ses écarts hiérocratiques, se placerait, en vertu de son caractère de protectrice armée de l'Eglise d'Orient, comme conservatrice de l'ordre moral dans le monde; et dans le cas contraire, celui où la souveraineté nationale viendrait à dominer, et par conséquent à manifester ses écarts physiocratiques, elle se placerait, en vertu de son droit et à l'aide de ses armées, comme protectrice des destinées futures de l'humanité; et demeurant invincible, elle balayerait la ligue révolutionnaire comme, déjà, elle a repoussé les forces de Napoléon Ier. — Eh bien ! si c'eût été là le but véritable de la dernière guerre de la Russie contre la Turquie? — Les souverains de l'Europe pressentaient, sans doute, ces hauts desseins de la Russie, aussi leur hésitation fut-elle extrême. — Il faut bien qu'on le dise : les *rois de l'occident n'existent plus;* ils n'existent plus que virtuellement, ou, plus exactement dit, que négativement, sans puissance propre, que celle de leurs baïonnettes, ou sous la subsomption d'une indifférence politique, qu'on peut, sans doute, longtemps entretenir par toutes

sortes de machines, mais dont le réveil ne tient qu'à l'opportunité d'un moment que ces machines mêmes rendent hâtif. Ils sont soumis à cette devise passée en axiôme, que la Révolution française (la grande) a consacrée inébranlablement, et que les temps subséquents ont mûrie, savoir : que devant l'obstacle à l'exercice du DROIT DE LA VÉRITÉ, fruit de cette Révolution, droit qui, dans sa généralité, implique les droits à l'obtention de la vie terrestre et céleste, c'est-à-dire tous les DROITS DE L'HOMME, *l'insurrection est le plus saint des devoirs.* Cet axiôme, *vrai* dans son principe autonomique, n'est pas le *bien* dans sa conséquence actuelle. Donc, s'il n'est pas le bien, il n'est, par corrélation aitiologique, qu'un vrai toujours relatif, dont les applications aboutissent à des révolutions. Il signale, toutefois, un mouvement vers le vrai absolu qui, s'il atteignait ce haut caractère, amènerait à sa suite, une application ou un bien absolu; et l'existence des rois en acquérerait une efficace existence réelle. — Il n'est point de notre objet présent de développer cette importante question que nous nous réservons de traiter dans sa réalité spéciale, comme Politique ou constitution des Etats. Mais, elle n'échappe point à la sagacité pratique des Souverains de l'Europe, et ils sentent que, dans l'absence de ce vrai qui produirait un bien adéquat, il leur appartient de suspendre, par un temps d'arrêt et de paix, à tout

prix, même avec l'emploi de la force, l'élément perturbateur, sous la condition, qu'ils ne doivent point oublier, à moins de périr, de laisser à leurs peuples la liberté des *spéculations* contradictoires de la vérité, qui finirait nécessairement par atteindre ce vrai qui est le bien, d'ailleurs déjà existant dans les lumières philosophiques, et rendraient aux rois leur réalité et aux états leur stabilité qu'ils n'ont plus, dans le sens de ce que nous avons avancé plus haut, aux pages 168-170, à propos de la solution de l'antinomie sociale, régnante aujourd'hui dans tout le monde civilisé. C'est, sans aucun doute, guidée par de telles considérations, que la Russie, dans ses conditions exceptionnelles de tranquillité publique au milieu des autres Etats troublés, et pour se la conserver, n'a pas balancé à rayer de la carte des Etats, la Pologne révolutionnaire, à la remorque des susdites idées occidentales, contagieuse pour la Russie, et la Pologne religieuse, sous le joug de son obscurante mysticité latine, opposée au libéral rationalisme grec, presque protestant par la liberté de ses sectes et par leur esprit d'examen qui se mûrit lentement. — Mais, pour rentrer dans notre question, la Russie, conservatrice des progrès antérieurs, politiques et religieux, pour le développement des progrès ultérieurs, la Russie, qui voit la ruine prochaine de ces deux réalités, la Politique et la Religion, dépositaires des destinées

humaines, a-t-elle cru le moment opportun de s'opposer a cette perdition imminente de l'humanité? Ces considérations, je le répète, n'ont point échappé à la sagacité des Souverains. L'Autriche, au droit divin, a bien vu le danger de sa religion, base de sa politique, et eût pu pencher contre la Russie; mais, en face de la politique occidentale qu'elle redoute, elle a hésité et est restée neutre. La Prusse, au droit humain, était bien portée, en vertu de son autonomie, à repousser la Russie conservatrice; mais, en regard de ses propres éléments excentriques dont le but est d'affranchir les nations et de déchristianiser les peuples, elle a dû hésiter et rester neutre. Quant à la France et à l'Angleterre, qui ont suivi l'allure de leur individualité intéressée, ont-elles sauvé la Turquie fatalement engagée? C'est ce que nous ne saurions affirmer. — Toutefois, il ne serait pas impossible, en s'élevant à des considérations spéculatives dont l'idée ressort des principes politiques de Napoléon Ier, déjà signalées par la guerre de 1812, où ce génie réformateur entrevoyait, dans l'extension de plus en plus occidentale de la Russie, un obstacle à ses vues d'agglomération des peuples de même origine, mûrs pour l'identification des deux principes politiques, divin et humain, dans l'autorité toute-puissante de la raison; il ne serait pas impossible, dis-je, que Napoléon III, s'il poursuit les idées de

son oncle auguste, ait trouvé, dans la guerre de la Russie contre la Turquie, les raisons suffisantes pour s'opposer, dans les mêmes vues progressives de son oncle, à un plus grand empiètement occidental de la Russie. Mais alors, la France, dans sa personne souveraine, doit montrer à la Russie qu'elle n'a rien à redouter, pour le monde civilisé, des excès de l'Occident; elle doit montrer qu'elle est assez puissante, en force armée pour maintenir l'ordre matériel dans les Etats, en éléments de savoir pour diriger les lumières et surtout les partis politiques vers la restauration des Etats compromis, motif qui, sans doute et contre le gré de la Russie, a fait tirer l'épée du fourreau. Et là, seulement, on trouvera les conditions possibles d'une paix qui ne sera plus troublée; car, qu'on ne s'imagine pas que la mort de l'empereur Nicolas change, en rien, les dispositions intimes de la Russie. Elle connaît son destin, qu'elle peut suspendre par des circonstances temporaires, mais, il n'y a, pour elle, de conditions d'existence comme nation, que dans l'accomplissement de ce destin. Aussi, de ce côté encore, ces considérations subsistent-elles dans toute leur force.

Nous voilà naturellement conduits à nous poser la question de savoir jusqu'à quel point, dans la délimitation actuelle des Etats de l'Europe, en considérant que les nations qui les composent sont

autant d'individualités reparties pour concourir à l'accomplissement final des destinées humaines, une guerre peut être faite, il y a plus, peut être permise aux yeux de la morale, ici le Droit public des gens. — En principe, la guerre est un mal nécessaire, mais de cette nécessité métaphysique et contingente, destinée à disparaître, comme le mal en soi est destiné à disparaître de son inhérence encore si intime dans l'homme, quand celui-ci sera parvenu à s'en libérer par la réhabilitation morale. Encore, faut-il, pour que cette nécessité de la guerre subsiste, qu'elle soit motivée par des causes pour lesquelles il n'y a pas lieu de s'entendre entre Etats contendants, comme il en est des individus qui en viennent aux mains, à defaut d'une raison suffisante qui, de part et d'autre, les porte à ne rien concéder. Or, qu'un Etat, je suppose, porte et propage sourdement ou ouvertement ses fausses maximes autonomiques dans un Etat voisin gouverné par les maximes hétéronomiques considérées comme fausses par le premier, il y a là, de la part de celui-ci, une agression morale envers celui-là, qui, comme Etat lésé, peut demander réparation, et à son défaut déclarer la guerre. Si de plus, l'Etat aux maximes autonomiques ne répand sa doctrine que dans le but de conquérir en soulevant le peuple soumis aux maximes hétéronomiques, chez lequel germe aussi, plus ou moins, la maxime autono-

mique, en vertu du caractère universel de l'antinomie, la prétention de cet Etat, au milieu de la susdite délimitation des Etats pour le développement progressif des destinées humaines, devient illégitime; car, en vertu du cercle antinomien dans lequel se trouve enveloppée la raison humaine, le principe hétéronomique des Etats est aussi vrai et par conséquent aussi indestructible que le principe autonomique contraire. Maintenant nous supposerons que, par une sentimentalité politique (affaire de preux chevaliers) en faveur des sujets soumis (attachés comme à la glèbe) au prétendu joug insupportable de l'Etat hétéronomique, une nation, qui porte haut, au front, l'autonomie de son principe d'existence et aussi de destruction, ce qu'elle a prouvé, à plusieurs reprises, par le renversement des trônes et une fois même par le renversement de l'autel, qui a bien su se relever sur sa base parce qu'elle est impérissable, intervienne par des secours armés pour protéger, dans ses vues de libération hétéronomique, l'Etat au principe autonomique conquérant, cette protection, également à cause de son principe, quoique colorée de la noble sentimentalité politique, sera illégitime, car elle porte une atteinte à la répartition des destinées humaines, dans leurs présentes conditions antinomiennes, encore si nécessaires pour leur élaboration progressive. Or, notre supposition, faite dans l'unique vue

de montrer l'inopportunité des guerres dans l'état actuel de cette répartition à caractère nécessaire autant qu'opportun, vient de rencontrer sa réalité dans la récente guerre pour la prétendue indépendance de l'Italie. Et la paix qui s'en est suivie, cette paix abrupte et inattendue, et qui semble insolite aux esprits peu clairvoyants, confirme et vérifie nos susdites assertions. L'Autriche a été vaincue; mais l'honneur de son principe hétéronomique lui a été conservé dans le maintien de sa possession de la Vénétie, avec les places fortes qui la continuent protection armée de ce principe, corroboré, de plus, par la prédominance spirituelle du pape. Et la France, par un revirement hâtif d'opinion, a fait preuve d'une sagacité conservatrice des élements antinomiens de la Politique, dont le développement intégral ne saurait être interrompu sans compromis. Toutefois, il ressort de l'état des choses que, quoi qu'il arrive, une lutte est désormais ouverte qui sortira les peuples européens de l'inertie politique où ils sont plongés depuis la restauration de l'ordre après les commotions de 1848 et ses conséquences : lutte dont l'objet providentiel est de constituer les lumières politiques qui font défaut à ces peuples, et qui, parce qu'elles font défaut, maintiendront les forces armées dans les Etats, et peut-être priveront les peuples de la liberté, si nécessaire au développement *spéculatif* de ces lumières, pour l'établis-

sement de l'homogénéité des deux principes hétérogènes, que requiert la Politique en vue de la garantie des relations humaines dans toutes leurs conditions. Mais puissions-nous n'avoir point à dire, à la manière des théosophes : la vérité ne s'obtient qu'au prix de l'expiation par le sang.

Nous venons d'envisager les excès respectifs et exclusifs du savoir humain, qui, dans le progrès irrésistible de ces deux faces opposées, l'hétéronomie et l'autonomie, constituent une formidable antinomie dans la raison et par conséquent dans la société, aussi inextricable dans ses principes que fatale dans ses conséquences. D'un côté, la raison, qui subit encore l'inertie de ses facultés immanentes ou créées, ne peut établir la certitude dans la sphère de ses questions incessantes, certitude que demande la spontanéité de ses facultés transcendantes ou créatrices. De l'autre côté, la Politique et la Religion, ces deux garanties de tout ordre moral parmi les hommes, quand elles ne sont point contestées, comme elles le sont *nécessairement* aujourd'hui, périssent de toutes parts, et requièrent dans le vide moral qu'elles laissent, l'emploi des armes, c'est-à-dire, l'emploi des seules forces, qui, elles-mêmes, par leur insuffisance précaire d'ordre physique, tomberont devant la violence progressive des idées pour renouveller le cercle des désordres insurrectionnels. — Tels sont, et l'état intellectuel

et la périlleuse situation morale des sociétés modernes que la philosophie, mais la philosophie absolue, peut seule rétablir normalement dans ses conditions spéculatives, et peut seule conjurer pratiquement, en donnant la solution des problèmes soumis à la raison des hommes pour l'accomplissement de leurs destinées, vers lequel, à leur insu, ils ont été conduits progressivement, et dont l'urgence se fait sentir en ces temps avec un degré de maturité qui n'existait dans aucune des périodes antérieures. Or, la Philosophie, à laquelle, en souveraine législatrice, incombe une aussi auguste fonction, déjà signalée par ce qui précède, doit opérer la solution de tous les problèmes, dont l'absence cause la présente antinomie dans tous les différents ordres du savoir humain où elle règne. — Nous allons y procéder au moins sommairement.

Ainsi, et d'abord, dans l'ordre *philosophique* proprement dit, où apparaissent, dans leur opposition, l'hétéronomie et l'autonomie du savoir, formant la clôture de la philosophie relative, la Philosophie absolue doit, pour opérer la solution de l'antinomie qui s'y montre, c'est-à-dire, pour rendre homogènes, dans le moi absolu, les deux moi hétérogènes qui se manifestent dans cette philosophie relative, faire passer l'hétéronomie, qui ne possède encore que la notion distincte de l'Archi-être, dont dépend l'existence ou l'être dans le savoir

de toutes les réalites, et par conséquent dans le savoir de l'homme, qui tient cet être, par *Fatalité,* du Verbe en Dieu révélé en lui, à l'autonomie qui possède la notion de l'Archi-savoir, duquel dépend le savoir dans l'existence de toutes les réalités, et par conséquent dans l'être ou l'existence de l'homme : notion qui donnerait à l'hétéronomie le Verbe dans l'homme, l'autonomie qui lui manque, d'où dépend l'*universalité du savoir* dans toutes les réalités. Elle doit également, la Philosophie absolue, faire passer l'autonomie, qui ne possède encore que la notion distincte de l'Archi-savoir, duquel dépend le savoir dans l'existence ou l'être de toutes les réalités, et par conséquent dans l'être de l'homme qui tient ce savoir par *Liberté,* du Verbe dans l'homme manifesté en lui, à l'hétéronomie qui possède la notion de l'Archi-être, duquel dépend l'existence ou l'être dans le savoir des réalités, et par conséquent dans le savoir de l'homme : notion qui donnerait à l'autonomie le Verbe en Dieu, l'hétéronomie qui lui manque, d'où dépend l'*individualité* de l'être dans toutes les réalités. Cet Archi-savoir et cet Archi-être, déjà établis dans les lumières philosophiques, étant ainsi réunis dans la Raison qui les impliquerait, dévoileraient ce qu'il y a eu de problématique jusqu'à ce jour dans la conscience humaine, pour fonder, d'une part, la RÉALITÉ ABSOLUE du monde, l'idéal de Dieu, c'est-à-dire, pour connaître la con-

struction de l'univers au moyen de la PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE, par la création des lois inertes de la nature se manifestant comme *fatalité* dans l'univers, reproduisant, ainsi, l'universalité du savoir dans la CRÉATION DES ÊTRES qui y sont répandus ; et pour fonder, d'autre part, la MORALITÉ ABSOLUE, l'idéal de l'homme, c'est-à-dire, pour accomplir la construction de l'univers au moyen de la PHILOSOPHIE PRATIQUE, par la création des préceptes spontanés de la raison, se manifestant comme *liberté* dans l'univers, reproduisant, ainsi, l'individualité de l'être dans la CRÉATON PROPRE DE L'HOMME. De la sorte, dans l'unité de ces deux philosophies, par la première, par la philosophie spéculative, serait opérée la DÉCOUVERTE DE LA VÉRITÉ dans le savoir, dont le caractère est la *déterminabilité* de la loi des êtres, et par la seconde, par la philosophie pratique, serait appliquée la découverte de la vérité dans l'OBTENTION DE L'IMMORTALITÉ de l'être, dont le caractère est la *fixité* ou *l'immuabilité*.

Ensuite, dans l'ordre *politique* (dont l'objet consiste dans l'accomplissement des actions morales par la *coercition*, et forme, par là, une association *juridique* des hommes, l'ÉTAT proprement dit), le parti du droit divin, dont le principe réside dans la *foi* ou la croyance fondée sur la révélation exclusive, avec sa conséquence dans *l'effectivité temporelle du Bien*, constituant le droit privé et le droit public comme

effets de la morale, veut exclure le parti du droit humain de l'autorité politique des Etats, auquel il s'oppose avec violence, à cause du principe de ce dernier qui réside dans la raison ou la certitude fondée sur l'expérience, et dont la conséquence consiste dans l'effectivité temporelle du Vrai, considéré comme seule réalité morale ou juridique. Et c'est là en quoi consiste L'ANTINOMIE SOCIALE, par le fait du parti du droit divin. Or, pour lever la contradiction de ce dernier parti à l'égard du parti du droit humain, la philosophie absolue doit, pour vaincre cette illégitime exclusion, par le moyen de la *Cognition*, qui est l'actuel organe intellectuel du parti du droit humain, introduire dans le BIEN qui est l'objet du parti du droit divin, et qui n'a d'autre condition présente, pour fonder son exclusion, que l'exercice des lois morales dans leur provenance problématique du Verbe en Dieu, l'auteur de ces lois dans le savoir de l'homme, déjà pénétré du Précepte moral judaïque et du Verbe chrétien, par lesquels il manifeste une passivité servile à ces lois dépendantes de la nature conditionnelle, d'où résulte la simple croyance aveugle, l'effectivité temporelle du Bien, être ou existence anticipé; la philosophie, dis-je, doit introduire le Vrai du parti du droit humain, qui a pour condition l'exercice des lois morales dans leur provenance du Verbe dans l'homme, manifesté dans le Devoir du socra-

tisme et la Certitude de l'expérience, déjà un Vrai *relatif*. Puis, en admettant que ce Vrai relatif soit développé jusqu'à son ascension au Vrai absolu comme un résultat de l'Archi-savoir au point où nous l'avons reconnu, le parti du droit humain donnerait, ainsi, par le fait de la philosophie, son principe, au droit divin ce qui lui manque, et dont le défaut motive son opposition au droit humain, un VRAI ABSOLU qui, comme tel, répondrait à l'idée *inconditionnelle* du Bien absolu que postule ce parti du droit divin, lorsqu'il s'élève, au moyen de l'Archi-être, aux considérations infinies de son principe initial, la foi. Et dès lors, celle-ci, la foi, serait nantie du but final du Bien conforme au Verbe dans l'homme, à la liberté humaine, inconditionnelle, qui substituerait la CERTITUDE à la croyance qui n'est qu'une certitude problématique, par laquelle serait opérée L'EFFECTIVITÉ INCONDITIONNELLE du Bien, l'être ou l'existence absolue dans le savoir. Et la justice, but de l'Etat, ainsi identifiée dans ses deux conditions de Vrai et de Bien, comme tels, recevrait ici une valeur infinie qui lui a manqué jusqu'alors, et qui, de ce côté, ferait cesser l'antinomie sociale.

De même, le parti du droit humain, dont le principe réside dans la *raison* ou la certitude fondée sur l'expérience, avec sa conséquence dans *l'effectivité temporelle du Vrai,* constituant le droit public et le droit privé comme produits des sciences ou de

ce Vrai, veut exclure le parti du droit divin de l'autorité politique des Etats, auquel il s'oppose avec violence, à cause du principe de ce dernier qui réside dans la foi ou la croyance fondée sur la révélation, et dont la conséquence consiste dans l'effectivité temporelle du Bien, considéré comme seule réalité morale ou juridique. Et c'est là en quoi consiste L'ANTINOMIE SOCIALE, par le fait du parti du droit humain. Or, pour lever la contradiction de ce dernier parti à l'égard du parti du droit divin, la philosophie absolue doit, pour vaincre cette illégitime exclusion, par le moyen du *Sentiment*, qui est l'actuel organe religieux et intellectuel du parti du droit divin, introduire dans le VRAI qui est l'objet du parti du droit humain, et qui n'a d'autre condition présente, pour fonder son exclusion, que l'exercice des lois morales dans leur provenance humaine et arbitraire du Verbe dans l'homme, déjà fortifié du Devoir socratique et de la Certitude expérimentale, par lesquels il manifeste une activité conforme à la liberté humaine encore dépendante de conditions finies, d'où résulte l'expérience, l'effectivité temporelle du Vrai, déjà idée ou savoir anticipé; la philosophie, dis-je, doit introduire le Bien du parti du droit divin qui a pour condition l'exercice des lois morales dans leur provenance du Verbe en Dieu, manifesté dans le Précepte judaïque et le Verbe chrétien, déjà un Bien *relatif*. Puis, en

admettant que ce Bien relatif soit développé jusqu'au Bien absolu comme un résultat de l'Archi-être au point où nous l'avons reconnu, le parti du droit divin donnerait, ainsi, par le fait conjoint de la philosophie et de la religion, au droit humain ce qui lui manque, et dont le défaut motive son opposition au droit divin, un BIEN ABSOLU, qui comme tel, répondrait à l'idée *inconditionnelle* du Vrai absolu que postule ce droit humain, lorsqu'il s'élève, au moyen de l'Archi-savoir, aux considérations infinies de son principe initial, la raison. Et dès lors, celle-ci, la raison, serait nantie d'une base, d'une réalité conforme au Verbe en Dieu, à la moralité divine, inconditionnelle, qui substituerait la CERTITUDE APODICTIQUE à l'expérience dogmatique, qui n'est qu'une certitude assertorique, par laquelle serait opérée L'EFFECTIVITÉ INCONDITIONNELLE du Vrai, l'idée ou le savoir absolu dans l'être. Et la justice, but de l'Etat, ainsi identifiée dans ces deux conditions d'être crée et de savoir créateur, recevrait également ici une valeur infinie qui lui a manqué jusqu'alors, et qui, de ce côté, aussi, ferait cesser l'antinomie sociale.

Or, la réunion du Vrai et du Bien, ainsi identifiés dans l'homogénéité morale de chacun des deux partis qui les impliqueraient comme étant, l'un et l'autre, une même RÉALITÉ, dévoilerait ce qu'il y a de problématique, jusqu'à ce jour, dans la con-

science des hommes pour fonder la politique absolue des Etats, l'idéal de la garantie des actions matérielles et spirituelles dans la société. Par là, serait accomplie la JUSTICE dans la fixation du but des destinées humaines, bien opposée à la justice prétendue du livre de M. Proudhon qui ne veut la trouver que dans la Révolution, c'est-à-dire, dans l'exercice exclusif du parti du droit humain, au moins dans les faux postulats de ce parti; ainsi, dis-je, serait accomplie la Justice, objet de l'Etat, d'une part, au moyen de l'universalité des lois morales données par le BIEN du Verbe en Dieu, dans *l'autorité des souverains*, désormais hors des atteintes du parti du droit humain, qui, par le Vrai, son principe, aurait doté ces représentants des lois morales (de Dieu) et leurs adhérents, du but final de justice qui manquait à la causalité de ces lois; et d'autre part, au moyen de l'individualité du but de justice attaché aux lois morales, fondé par le VRAI du Verbe dans l'homme, dans la *soumission des sujets*, désormais reconnus légaux par le parti du droit divin, qui, par le Bien, son principe, aurait doté ces sujets aux lois morales (aux souverains) du moyen initial de justice qui manquait pour le but de ces lois : moyen initial et but final qui, constitués faits identiques à l'autorité et à la soumission, formeraient la LOI SUPRÊME DE L'ÉTAT, le règne de la raison par la Messianité, un

véritable achrématisme politique, cette fameuse *Anarchie* que veut établir M. Proudhon sans en avoir les conditions. En effet, le Souverain et le Sujet impliquant la LOI dans l'essence de la raison, on peut dire que la chose politique n'existe plus : l'autorité et la soumission ne sont plus qu'une seule et même personne. Quelle activité morale aurait à déployer l'autorité dans sa coercition, quand cette activité réside dans la *Soumission;* et quelle passivité morale aurait à subir la soumission dans sa liberté, quand cette passivité est devenue *autorité?* — Le contraire de ce gouvernement final, l'Anarchie, d'après nos spéculations complétives sur la Politique serait la *Pan-archie.* Nous laissons à l'appréciation des juges clairvoyants, la question de savoir s'il existe dans le monde un pareil système de gouvernement. Toutefois, son existence qui paraîtrait un fait insolite au milieu des peuples de l'Europe, peut tomber dans le *calcul des probabilités* chez les peuples de l'Orient; et sa provenance être une suite des commotions révolutionnaires, réduites par un vainqueur habile. Celui-ci, pour n'être point empêché dans son établissement, dont il pourrait rêver la succession dans une dynastie, se renouvellant parfois dans ces contrées, usurperait tous les pouvoirs, même les droits privés et publics des sujets qu'il concentrerait dans sa personne panarchiste, à l'aide d'une puissante force armée, d'une

police insinuante jusques dans les intimités, pour en paralyser les mouvements, et surtout d'un détournement d'idées politiques, morales et même philosophiques, nommément des idées occidentales, de manière que le maintien d'une telle suspension idéale pendant une génération puisse équivaloir à l'impossibilité d'une régénération. Delà, c'est-à-dire, de cette existence virtuelle ou *probable*, et par l'inertie des sujets, d'ailleurs résultat de leurs prétentions manquées, origine de cette usurpation de tous droits, surtout par le maintien perpétué de cette inertie à l'aide de suggestions d'idées analogues, fût-ce même celle du bonheur physique des sujets si inhérent à la nature, d'autant plus favorable et d'autant plus facile à un pareil système avec l'embellissement développé des arts si flatteurs, chez le peuple efféminé de l'Orient; delà, dis-je, de cette existence projetée à son existence réelle, il n'y a, sans doute, que la difficulté de l'exécution qu'applanissent les gros budgets et l'administration des pachas, sous-pachas, vizirs et accointances, gent idolâtre et théomorphiste de l'autorité. Mais, la durée d'un tel Etat, même en Orient où la culture politique, encore peu développée, est remplacée par l'instinct de la dignité humaine, ne saurait être autre que le songe de l'ivresse victorieuse, car il n'est point compatible avec les intérêts moraux des peuples; et ceux-là se recouvrent brus-

quement, à un moment inattendu, à l'instar de cette fleur merveilleuse qui, comprimée pendant cent ans, se dépouille de son enveloppe gênante, et éclate, à son éclosion, semblable au bruit d'un canon.

Enfin, dans l'ordre *religieux* (dont l'objet consiste dans la purification des maximes morales, et forme, par là, une *association éthique* des hommes, L'ÉGLISE, proprement dite), d'une part, la loi morale du Christianisme, donnée par le Verbe en Dieu, qui accuse la *rédemption* comme un *ouvrage* de Dieu pour la libération de la chute; et de l'autre part, l'aveu dans l'homme du Verbe chrétien, qui accuse les *œuvres* comme un *ouvrage* de l'homme pour le salut propre, sont les deux termes contradictoires qui constituent l'antinomie religieuse actuelle. Il s'agit d'en opérer la solution. — D'abord, du côté de la première de ces considérations, celle où les observateurs de la loi morale par le Verbe en Dieu s'opposent à la seconde, aux observateurs de la loi morale suscités par l'aveu du Verbe dans l'homme, la Philosophie absolue, ou plutôt la Religion absolue, dans les termes où l'a élevée la philosophie absolue, doit introduire dans la loi morale *donnée*, qui est l'objet des observateurs du *Christianisme par le Verbe en Dieu*, et qui, comme telle, n'a d'autre condition qu'une *impossibilité spéculative* du bien à cause de notre dépen-

police insinuante jusques dans les intimités, pour en paralyser les mouvements, et surtout d'un détournement d'idées politiques, morales et même philosophiques, nommément des idées occidentales, de manière que le maintien d'une telle suspension idéale pendant une génération puisse équivaloir à l'impossibilité d'une régénération. Delà, c'est-à-dire, de cette existence virtuelle ou *probable*, et par l'inertie des sujets, d'ailleurs résultat de leurs prétentions manquées, origine de cette usurpation de tous droits, surtout par le maintien perpétué de cette inertie à l'aide de suggestions d'idées analogues, fût-ce même celle du bonheur physique des sujets si inhérent à la nature, d'autant plus favorable et d'autant plus facile à un pareil système avec l'embellissement développé des arts si flatteurs, chez le peuple efféminé de l'Orient; delà, dis-je, de cette existence projetée à son existence réelle, il n'y a, sans doute, que la difficulté de l'exécution qu'applanissent les gros budgets et l'administration des pachas, sous-pachas, vizirs et accointances, gent idolâtre et théomorphiste de l'autorité. Mais, la durée d'un tel Etat, même en Orient où la culture politique, encore peu développée, est remplacée par l'instinct de la dignité humaine, ne saurait être autre que le songe de l'ivresse victorieuse, car il n'est point compatible avec les intérêts moraux des peuples; et ceux-là se recouvrent brus-

quement, à un moment inattendu, à l'instar de cette fleur merveilleuse qui, comprimée pendant cent ans, se dépouille de son enveloppe gênante, et éclate, à son éclosion, semblable au bruit d'un canon.

Enfin, dans l'ordre *religieux* (dont l'objet consiste dans la purification des maximes morales, et forme, par là, une *association éthique* des hommes, L'ÉGLISE, proprement dite), d'une part, la loi morale du Christianisme, donnée par le Verbe en Dieu, qui accuse la *rédemption* comme un *ouvrage* de Dieu pour la libération de la chute; et de l'autre part, l'aveu dans l'homme du Verbe chrétien, qui accuse les *œuvres* comme un *ouvrage* de l'homme pour le salut propre, sont les deux termes contradictoires qui constituent l'antinomie religieuse actuelle. Il s'agit d'en opérer la solution. — D'abord, du côté de la première de ces considérations, celle où les observateurs de la loi morale par le Verbe en Dieu s'opposent à la seconde, aux observateurs de la loi morale suscités par l'aveu du Verbe dans l'homme, la Philosophie absolue, ou plutôt la Religion absolue, dans les termes où l'a élevée la philosophie absolue, doit introduire dans la loi morale *donnée*, qui est l'objet des observateurs du *Christianisme par le Verbe en Dieu*, et qui, comme telle, n'a d'autre condition qu'une *impossibilité spéculative* du bien à cause de notre dépen-

dance du péché, ce qui fait considérer le bien que nous pratiquons comme un ouvrage de Dieu qui nous libère de la chute par la *rédemption*, ainsi que l'observe ce Christianisme *provisoire,* représenté par le *Catholicisme,* par conséquent entaché de panthéisme; la religion absolue, dis-je, doit introduire dans la loi morale donnée par le Verbe en Dieu, *l'aveu du Verbe dans l'homme* qui est l'objet des observateurs du Christianisme par le Verbe dans l'homme, et qui, comme telle, a pour condition la *nécessité pratique* du bien comme ouvrage de l'homme, pour notre salut propre par les œuvres, ainsi que l'observe cette autre face du Christianisme, représentée par le *Protestantisme*, inexactement, avec une conscience purement temporelle et par conséquent insuffisante, qui le constitue encore un Christianisme *provisoire.* Or, le fait de cette introduction opérerait, à l'aide d'un nouvel organe, le MÉRITE HUMAIN, jusqu'alors, sinon absent, du moins vague et mal déterminé dans la conscience catholique, la transition de la Rédemption par Dieu ou de l'impossibilité spéculative du bien, aux Œuvres ou à la nécessité pratique du bien; Mérite qui caractérise le Christianisme actif ou par l'aveu du Verbe dans l'homme, et qui, joint à la Grâce divine, caractère du Christianisme contemplatif ou par le Verbe de Dieu, ferait cesser l'opposition de ce dernier à l'égard du premier. En effet, le Christia-

nisme provisoire par le Verbe en Dieu (le Catholicisme) recevrait du Christianisme par le Verbe dans l'homme (le Protestantisme, mais plus exactement notre CHRISTIANISME-ACCOMPLI, tel que nous l'avons accusé plus haut) des conditions indéfinies et spontanées qu'implique l'aveu du Verbe dans l'homme, qui, parce qu'elles manquent au Christianisme par le Verbe en Dieu, le portent à dénier au Christianisme par le Verbe dans l'homme, son antagoniste, le *mérite humain*, le mérite des œuvres pour le salut propre, et motivent l'opposition, par trop divine (supernaturaliste), des Catholiques à l'égard des Protestants (pour caractériser, par un exemple historique, des idées plus vraies en spéculation, que n'est réelle l'opposition pratique des deux partis religieux). Et cette opposition que la raison ne légitime point, parce que le mérite, comme œuvre (pour le salut propre), est aussi vrai que la grâce, comme don (du problème de la rédemption), donne lieu à une complète déconsidération du Catholicisme; et comme telle, elle prive cette religion provisoire, surtout par son principe d'exclusion du Verbe dans l'homme, de toute action morale dans le temps (qui n'est au plus, que le simple éloignement du mal) et hors du temps (production du bien), faute de pouvoir opérer, d'abord, en vertu de l'aveu préalable dn Verbe dans l'homme qui lui manque, déjà un salut propre *relatif*, et ensuite, par une ascension ultérieure au Verbe développé et réalisé

dans l'homme, la RÉGÉNÉRATION SPIRITUELLE de son être déchu, qui constituerait la réhabilitation morale, un salut propre ABSOLU, par une connexion de la loi morale du Verbe en Dieu, que possède le Catholicisme, sous la considération de *grâce divine* comme problème du but moral, avec la solution attachée à cette loi à l'aide de la spontanéité du Verbe dans l'homme, que ne possède point le Catholicisme, faute de la considération du mérite humain. Cette régénération spirituelle, cette connexion subjective des lois morales divines avec le but objectif qu'y attache la causalité morale humaine, si elle avait son accomplissement, sortirait, dès lors, ce Christianisme provisoire, le Catholicisme, de ses moyens illusoires et panthéistiques de la *rédemption par l'ouvrage de Dieu*, qui est un mystère, que les hommes, pour lesquels le mot ingénieux de mystère n'a plus de prestige, repoussent en vertu de leurs lumières qui ont débordé la foi aveugle ou la croyance sans examen. La philosophie, en effet, a levé ce qu'il y a d'apparence insoluble dans ce mystère de la rédemption, par la considération de ce que l'homme ne saurait se croire absous, lui pécheur, par un autre que par lui-même. Le mal est une destruction de la réalité divine par la raison de l'homme, que personne autre que le créateur de ce mal ne peut réparer par des œuvres qui compensent ce mal et qui soient ainsi une extinction du péché. Autrement la liberté que le créateur a mis dans les mains de sa

créature, la liberté d'où provient le mal tout autant que le bien qui en fait la réparation, ne serait point une réalité; et ce mal, et par conséquent la liberté, ne serait qu'une parade ironique, dont Dieu se ferait un jeu cruel, pour, ensuite, en rentrant dans la gravité sérieuse de sa création, en laver les macules par sa miséricorde divine! — Et là, par le fait de la Religion absolue, et même par le fait du Protestantisme, s'il y participait, ce Catholicisme divin, ainsi et d'abord élevé de la puissance initiale de salut propre *relatif*, la production du Bien dans le temps, le Règne de Dieu sur la terre, à la puissance finale de salut propre *absolu*, la création du Bien hors du temps, le Règne de l'homme; ce Catholicisme divin doué de la causalité morale puisée dans le Verbe dans l'homme, qui jusqu'alors, lui a été étrangère, impliquerait à la fois une RÉGÉNÉRATION SPIRITUELLE et une RÉMUNÉRATION DIVINE, c'est-à-dire, une causalité et une finalité qui, identifiées dans la raison religieuse, constitueraient la FONDATION DE LA MORALITÉ, l'idéal de la réalité absolue de l'homme, et l'idéal de la religion, qui, ainsi, accuserait l'accomplissement de son objet.

Il s'agit, ensuite, d'envisager l'autre terme de l'antinomie religieuse, celui où les observateurs par l'aveu du Verbe dans l'homme font opposition aux observateurs de la loi morale en vertu du Verbe en Dieu, afin d'en opérer également la solution. A cette

fin, nous introduirons dans la loi morale par l'aveu du Verbe dans l'homme, qui est l'objet des observateurs du *Christianisme du côté humain,* et qui, comme telle, a pour condition la *nécessité pratique* du bien par l'aveu du Verbe, ce qui fait considérer le bien que nous produisons en vertu de ce Verbe comme l'ouvrage des hommes pour leur salut propre, c'est-à-dire par les *œuvres,* ainsi que l'observe cette face du Christianisme, représentée par le *Protestantisme* avec des conditions encore insuffisantes qui le constituent un Christianisme provisoire; nous introduirons, dis-je, dans l'aveu du Verbe et dans la maxime qui s'en suit, le Verbe en Dieu et la maxime morale qui en dérive, lequel, ayant pour condition l'impossibilité spéculative du bien à cause de la dépendance du péché, nous libère de la chute morale par la *rédemption* comme ouvrage de Dieu, ainsi que l'observe le Catholicisme. Or, le fait de cette introduction opèrerait à l'aide d'un nouvel organe, la GRACE DIVINE, sinon repoussée, du moins mal déterminée dans la conscience protestante, la transition des Œuvres par l'homme ou de la nécessité pratique du bien, à la Rédemption par Dieu ou à l'impossibilité spéculative du bien; grâce divine qui caractérise le Christianisme passif ou par le Verbe en Dieu, et qui, jointe au Mérite humain, caractère du Christianisme actif ou par le Verbe dans l'homme, ferait cesser l'antinomie de ce

dernier par rapport au premier. En effet, le Christianisme provisoire par le Verbe dans l'homme recevrait du Christianisme par le Verbe en Dieu des conditions *divines* (non soumises au libre arbitre contingent des hommes) qu'implique le Verbe en Dieu dans sa loi morale, qui, parce qu'elles manquent au Christianisme par le Verbe dans l'homme, le jettent dans des écarts nombreux, socialistiques, le portent à dénier au Christianisme par le Verbe en Dieu, son antagoniste, la *grâce divine,* l'ouvrage de Dieu poûr la rédemption de l'homme, et motivent l'opposition, par trop humaine (naturaliste), des Protestants contre les Catholiques. Et cette opposition, que la raison ne légitime point (car la Grâce divine, éveil de la spontanéité dans le don des problèmes et par là une influence de la miséricorde divine dans le péché en vue de la justification, est aussi vraie que le Mérite humain, qui conduit aux Œuvres comme influence du péché dans la miséricorde divine en vue de la justification) est une complète déconsidération du Protestantisme ; et comme telle, elle prive cette religion provisoire, surtout par son principe de désaveu du Verbe en Dieu, de toute investigation morale en dehors du temps, faute de pouvoir produire, d'abord, en vertu du Verbe en Dieu qui lui manque, par lequel est donnée la grâce divine des lois morales, déjà une rédemption *relative*, et ensuite par une ascen-

sion ultérieure au Verbe développé et réalisé dans l'homme, la RÉGÉNÉRATION SPIRITUELLE de son être déchu, qui constituerait une rédemption *absolue* par une connexion entre la causalité attachée à la spontanéité du Verbe dans l'homme, qu'elle possède sous la considération du Mérite humain, et la finalité attachée à la loi morale du Verbe en Dieu, qu'elle ne possède point, faute de la considération de la Grâce divine. Cette régénération spirituelle, cette connexion de la causalité morale humaine avec le but moral divin, si elle avait son accomplissement, sortirait, dès lors, ce Christianisme provisoire, le Protestantisme, de ses moyens temporels et par trop humains des *œuvres,* qui ne coïncident point, dans l'aveu du Verbe du Protestantisme, avec le Verbe en Dieu du Catholicisme. Et là, par le fait de la religion absolue, et même par le fait du Catholicisme, s'il y participait, ce Protestantisme humain, ainsi et d'abord élevé de la puissance initiale de rédemption *relative,* la production du Bien dans le temps, le Règne de Dieu sur la terre, à la puissance finale de rédemption *absolue,* la création du Bien hors du temps, le Règne de l'homme; ce Protestantisme humain, doué de la finalité morale puisée dans le Verbe en Dieu, qui, jusqu'alors, lui a été étrangère, impliquerait une RÉMUNÉRATION DIVINE qui serait à la fois une RÉGÉNÉRATION SPIRITUELLE. Et cette finalité, qui est ré-

demption divine par le Verbe en Dieu, c'est-à-dire, la Grâce divine conforme à la régénération spirituelle, et cette causalité, qui est régénération humaine par le Verbe dans l'homme, c'est-à-dire, le Mérite humain conforme à la rémunération divine, étant identifiées dans la raison religieuse, constitueraient la FONDATION DE LA MORALITÉ ABSOLUE, l'idéal de la réalité de l'homme, l'idéal de la religion qui, ainsi, accuserait l'accomplissement de son objet. — Ce qui n'était, d'abord, qu'un problème fixé par l'autorité de l'Ecriture, une simple révélation dans le sentiment de l'homme, avec certitude problématique, par conséquent *possible* dans l'existence du savoir; revêtu, ensuite, par la déduction philosophique qu'en ont donné les philosophes et les théologiens de l'Allemagne, de la certitude assertorique, par conséquent *effectif* dans l'existence du savoir, devient, enfin, par sa solution, avec une certitude apodictique, par conséquent *nécessaire* dans l'existence du savoir, le DOGME SUPRÊME DE L'ÉGLISE, tel qu'il est effectivement et expressément signalé dans le Nouveau-Testament, sous ses deux conditions, de Régénération spirituelle (St. Jean, III. 3...7) et de Rémunération divine (St. Jean, XI, 25, 26; et St. Mathieu. XXV, 31-46).

Or, la réunion, l'identité de la grâce divine, qui donne la rémunération dans le but ou l'être de la

L'UNIVERS : identité, en vertu de laquelle, en considérant le monde créé à l'aide des principes créateurs qui, aussi, n'existaient que virtuellement dans le savoir de l'homme, est donnée la solution du MYSTÈRE DE LA LOI DE CRÉATION, en montrant les éléments de cette loi de création dans l'hétéronomie et l'autonomie, générateurs de l'être et du savoir dans toutes les réalités, ce que la Philosophie spéculative, dans la limite de ses moyens créateurs, n'avait également pu accomplir.

Par la solution de l'antinomie dans la raison, que nous venons d'opérer dans les trois ordres les plus importants de la spéculation humaine, celle de la *Philosophie* proprement dite, où la raison était arrêtée dans le problème de la Réalité absolue du monde, l'idéal de Dieu, d'où dépend l'établissement des sciences par la découverte de la vérité; celle de la *Politique*, où la raison était arrêtée dans le problème de la Constitution péremptoire des Etats, de laquelle dépend la sûreté publique et la moralité publique par l'établissement d'une justice absolue dans les Etats et même dans les sujets; et celle de la *Religion,* où la raison était arrêtée dans le problème de la Réalité absolue de l'homme, de laquelle dépend, ici bas, la pureté des maximes morales par la fondation de la moralité dans l'homme; par la solution de ces trois antinomies, qui entravaient la raison dans son essor vers l'accomplissement des

destinées de l'humanité sur la terre, la RAISON ABSOLUE et l'établissement de son règne dans les lumières actuelles se trouvent manifestés dans leur toute-puissance.

Cette toute-puissance de la raison, ainsi manifestée, imposera-t-elle, désormais, le silence à ses détracteurs acharnés? Une philosophie quelconque, usurpatrice de ce nom auguste, osera-t-elle se produire, sans répondre encore aux questions qui importent à la philosophie? Déjà, il est vrai, dans la conscience de leur impuissance, ces éphémères prétendantes à la possession de la vérité, ont disparu comme des ombres, chassées par la lumière. Mais, le principe qui les fait naître est incessant dans l'orgueil et l'ignorance toujours dominants, c'est pourquoi nous les voyons se succéder, l'une à l'autre, dans la confusion du vrai et du bien, qui caractérise leurs œuvres. Telle est encore, après de si nombreuses apparitions déchues, la montre superbe d'une prétendue *Philosophie positive,* qu'il faudrait appeler philosophie *négative,* ce qui serait plus loyal et irait plus directement aux esprits qui se font ses adhérents. En effet, cette Philosophie prétendue exclut de son domaine le comment et la fin des choses, qui, notoirement, sont l'objet exclusif de la Philosophie : Dieu et l'immortalité de l'homme sont chassés de son investigation comme de pures aberrations de l'intellect humain, des transcendances

chimériques. La religion, qu'elle n'exclut pas, mais qu'elle *fait* à sa convenance, se réduit à une prétendue moralisation de l'humanité. Or, une moralité, qui n'a pas sa fin dans la perpétuité de l'être, ni son origine dans sa similitude avec le principe de l'être, est une contradiction dans le sens; car, une morale, sans la fin postulée dans la rémunération, est arbitraire, qui, faute d'assises immuables, n'est plus qu'une détermination arrêtée par toutes les éventualités de la vie, dès-lors soumise à la probité quand il est de l'intérêt d'être probe, et à toutes les maximes contraires, quand l'intérêt y trouve son compte. La morale est, sans doute, impliquée dans la religion, puisque celle-ci tend à rendre à l'homme sa pureté primitive; mais, la religion, dans les fins qu'elle se propose, est encore supérieure à ce privilége; car, il eût pu se faire que l'homme fût rendu à sa pureté sans le secours de la religion. La virtualité de la raison humaine, si elle n'eût été empêchée par des causes abusives, aurait pu suffire à son établissement; et le concours de l'Homme-Dieu, dans la grâce de ses problêmes, n'avoir point été jugé nécessaire pour notre monde terrestre, ainsi qu'il en est, probablement, par rapport à d'autres mondes, entre ces innombrables mondes qui font l'ensemble de l'univers. Mais, puisque ce concours nous a été donné, c'est à la religion, et exclusivement à la religion chrétienne

qu'il faut attribuer la réhabilitation morale de l'homme. Donc, chasser la fin morale de la religion, comme le fait cette philosophie dite positive, n'est pas qu'une dénégation religieuse, c'est encore une dénégation philosophique. — D'un autre côté; cette philosophie positive a la prétention de constituer toutes les sciences en les coordonnant dans un ensemble architectonique, et en les subordonnant les unes aux autres, comme une genèse donnant lieu à d'autres genèses. Le projet est grand, et ferait probablement la gloire de son inventeur, mais assurément, il ne tournerait pas à la gloire de Dieu. Ce n'est ni la méthode de Bacon et de Locke, d'ailleurs fort utile au moment de leur apparition, ni la méthode confusionnelle de Saint-Simon et de Fourrier, qui réaliseront ce grand cadre scientifique. L'Architectonique des sciences, qui formerait une encyclopédie absolue, dépend du principe autothétique du monde, son principe *planétaire,* base sur laquelle repose le principe autogénique du monde, son principe *kyléique ;* principes auxquels il faut pouvoir remonter pour reproduire, à l'aide de la combinaison multipliée de ces deux éléments primordiaux, matériel et spirituel, toutes les réalités de l'univers, depuis l'atome imperceptible jusquà la fibrine cérébrale, sur laquelle vient reposer la raison créatrice, pour reproduire, à son tour, le créateur et la création. — La *matière* est, en définitive, le point de départ

des sciences. Mais, pour réaliser ces sciences, il faut connaître les principes constitutifs de la matière; il faut, pour la construire, savoir distinguer sa création primitive, dans la jonction de ses deux susdits éléments. On peut voir, alors, par leur jonction, de l'élément planétaire qui forme les conditions mécaniques de la matière, considérée comme base, avec l'élément hyléique, qui forme les conditions caloriques de la matière, considérée comme disposition intime de sa qualité chimique, se développer, dans leur opposition, l'oxigène et l'azote, l'hydrogène et le chlore, l'eau et les combustibles, jusqu'aux terres et aux métaux; puis, par une élaboration nouvelle de ces éléments divers, proviennent les acides, les alcalis, les sels, et finalement le limon, base d'une genèse supérieure de la matière. Dans cet état, en ajoutant à l'élément planétaire, considéré comme disposition mécanique de la matière à recevoir l'élément hyléique, en y ajoutant cet élément hyléique considéré comme chaleur ou qualité chimique de la matière, on aura l'élément *lumineux* qui est l'élément hyléique combiné avec l'élément planétaire; élément, par conséquent, ayant déjà pris corps dans un premier ordre d'élaboration de la matière qui se manifeste par la *combustion*. Si on joint à la matière, ainsi devenue lumineuse, cet élément lumineux devenu un élément hyléique développé, on aura l'élément *orga-*

nique dans un second ordre d'élaboration de la matière, prédominant sur l'élément lumineux, se manifestant par le *ferment*. Et si à cette matière organique, on y ajoute un degré de plus de l'élément hyléique, on aura l'élément *vital*, supérieur à l'élément précédent, en ce qu'il est une transition de l'être au savoir, ou de la nature à la liberté, se manifestant dans son maximum par la *vie*. Enfin, si à l'élément vital, qui est la substance organique la plus élevée, se joint un dernier élément hyléique, on obtiendra l'élément *éleuthérique* ou *intellectuel*, qui complète la création de la matière, se manifestant, chez les animaux, dans l'*instinct* et la *sensation*, et chez l'homme, dans l'INTELLECT et la RAISON, capable, par son identité avec la substance divine, dont nous venons de voir la progression atteindre ce haut terme de la raison, de connaître Dieu et de reproduire toute la création dans cette même progression que constitueraient, en effet, la philosophie de la chimie, la philosophie de l'organologie ou de l'anatomie comparée, la philosophie de la biologie ou de la physiologie, et enfin la philosophie de l'éleuthérologie ou de la psychologie. — Or assurément, ce n'est pas la philosophie négative du prétendu positivisme de M. Comte et de M. Littré, son successeur, qui montre les aptitudes d'une pareille création des sciences. Aussi, pour la caractériser en un mot, n'est-elle rien plus qu'une

confusion du corporel et du spirituel, de ces deux éléments organiques, qui, du côté spirituel ou de la liberté dans la raison, aboutit à la *matérialisation de l'esprit*, et qui, du côté corporel ou de la nature dans la raison, aboutit à une *moralisation physique*, à l'instar de ce que font certains médecins empiriques, se croyant philosophes, qui transforment la matière en esprit dans une *physiologie des passions*, ou une *hygiène morale*. — Quittons cette haute sphère qui dépasse notre programme.

La philosophie, dont nous donnons ici l'Exposition sommaire, à laquelle nous empruntons les principes et la méthode qui nous ont servi à opérer la présente production du savoir humain, dans ce qu'il offre de plus important, doit nécessairement partir de principes supérieurs à ses devancières, et employer des méthodes dont celles-ci manquaient. En effet, elle puise ses principes dans l'essence de la RÉALITÉ ABSOLUE, dont nous avons donné les termes didactiques du problème, et dont elle prouve posséder la solution. Quant à ses méthodes, elles consistent dans deux lois primordiales et créatrices, contenues dans l'essence divine, à l'aide desquelles Dieu s'est constitué Réalité absolue, c'est-à-dire, a introduit le savoir et l'être de sa création dans son hypostase, et a construit l'univers en dehors de lui, savoir, une LOI DE CRÉATION ou de formation de

moyens, et une LOI DU PROGRÈS ou de prédestination du but, par lesquelles, d'un côté, la philosophie, dont l'objet réside dans la création de la vérité, identifiée avec la religion, dont l'objet porte sur la révélation de la vérité, reproduit cette Réalité même de Dieu et la réalité de l'univers, qui est l'œuvre créée ; et par lesquelles, d'un autre côté, la religion, également identifiée avec la philosophie, produit la Réalité de l'homme, dont le Créateur s'était posé le problème dans la création du monde en vue de la création de l'homme.

Nous avons, dans la présente constitution de la Religion absolue par la Religion révélée qui en a fourni tous les éléments créateurs, donné la déduction de la première de ces lois, la Loi de création, entièrement génétique et spontanée, en ce sens que le développement de ses parties constituantes se déduit de leur développement antécédent. Contrairement aux lois logologiques de la pensée dont la forme est le syllogisme, et aux lois ontologiques des choses dont la forme est l'axiôme, lesquelles, sinon en s'excluant, mais en se surbordonnant dogmatiquement les unes aux autres pour leur objet respectif, comme méthode de création de la raison temporelle (relative) qui, jusqu'ici, a dirigé les recherches du savoir ; contrairement, dis-je, à cette méthode du règne alternatif de logologie et d'ontologie, qui ne donnait encore que le simple

agrégat de matériaux pour l'établissement d'une science, notre Loi de création dérive ses moyens de constitution, de l'essence même de la réalité qu'il s'agit de connaître, à l'aide desquels elle découvre, au nombre de ses parties constituantes, les trois lois qui la régissent, la trichotomie ou trinité philosophique analogue à celle que nous avons trouvée pour la notion religieuse de Dieu et de l'immortalité de l'homme, c'est-à-dire, pour l'établissement de la Religion absolue. Une telle loi ou méthode de création, par là même, n'est point imposée par une condition préalable, mais s'impose d'elle-même inconditionnellement, comme ressortissant à l'essence même de la réalité subsumée à la connaissance que nous nous en proposons. Ici, le jeu du syllogisme et de l'axiôme, toujours maintenu en philosophie, parce qu'ils sont des parties constituantes de la Réalité considérée comme savoir, ne sert plus qu'à la manifestation probante de la vérité, dont la production appartient exclusivement à la Loi de création.

Or, pour procurer l'intelligence de cette loi créatrice, il est indispensable d'ajouter quelques explications complémentaires de ce que nous en connaissons déjà par l'application antérieurement faite à notre question religieuse. A cette fin, en considérant que chaque système de réalités participe de l'essence même de l'Archi-absolu, qui se manifeste comme

savoir *objectif*, c'est-à-dire, dans sa relation avec l'être dans ce même système de réalités, de même voyons-nous que l'essence de l'Archi-absolu, qui réside pareillement dans la Réalité humaine, doit, en conformité avec ce savoir objectif, se manifester dans un savoir *subjectif* parallèle, c'est-à-dire, dans un savoir pur, indépendant de l'être, qui puisse reproduire le savoir objectif qui n'est point le nôtre, c'est-à-dire, reproduire tout système de réalités en lui donnant des lois objectives conformes aux lois subjectives de notre savoir, qui rendraient ainsi tout système de réalités *faits du savoir humain.*

En effet, chaque réalité est, à la fois, dans la construction homogène de l'univers, la *nécessité,* comme *Absolu* ou inertie, représentée par l'objectivité, forme du non-moi créateur, et à la fois, la *liberté,* comme *Verbe* ou spontanéité, représentée par la subjectivité, forme du moi créateur. Comme telle, la Réalité, du côté du Vrai, objet de la philosophie et par le fait de la philosophie, se manifeste dans son *caractère extérieur,* exprimé par le non-moi ou le savoir de Dieu découvert par le moi ou le savoir de l'homme, comme étant une synthèse ou identité des parties hétérogènes, l'être et le savoir, qui la constituent réalité. Or, en décomposant la réalité par l'analyse de ses parties constituantes, on découvre, dans le caractère extérieur même de cette réalité, qu'elle est, cette synthèse, la LOI D'EXISTENCE

de la réalité, ce par quoi et comment la RÉALITÉ EXISTE PAR NÉCESSITÉ. — Un tel fait de l'autonomie constitue une création *hétérostatique* du vrai, une *hétérogénie* spéculative, c'est-à-dire, le savoir objectif reproduit par le moi dans le non-moi, ou la reproduction intellectuelle, par le savoir subjectif, du savoir créateur dans les réalités existantes. — Tel est le grand résultat de la philosophie germanique ou philosophie chrématique, fermée par *l'identité primitive du savoir et de l'être*, qui est bien le caractère extérieur de la Réalité, et qui, par conséquent offre, ainsi, le schéma concret du principe premier des choses manifestées par la création. Or, cette identité primitive qui n'est, ainsi, que la loi d'existence de la Réalité, ouvre la voie à l'investigation de la *Loi de création* des réalités, par laquelle la Réalité, et par conséquent Dieu, dont la loi d'existence ne donne que l'idéal de sa réalité, aurait une fondation absolue.

La Réalité, du côté du Bien, objet de la religion et par le fait de la religion, se manifeste également, d'abord, dans le *caractère extérieur* de la moralité, exprimé par le non-moi (l'hétéronomie des lois morales créées ou l'activité conditionnelle) réalisé par le moi ou l'être de l'homme à l'aide d'une spontanéité propre (l'autonomie ou l'activité inconditionnelle). Or, c'est là, et en vertu de la révélation du non-moi dans le moi, ce qui constitue la

réalisation *hétérostatique* du verbe dans l'homme, ce par quoi et comment la MORALITÉ EXISTE PAR LIBERTÉ. — Un tel fait de l'autonomie constitue une *hétérothésie* pratique, c'est-à-dire, l'accomplissement, par l'être de l'homme, par sa volonté, de l'être créé dans les réalités existantes. De plus, il forme le passage de l'hétéronomie révélée à l'autonomie créatrice pour accomplir la moralité, jusqu'alors hétéronomique, par la messianité autonomique, qui ferait ainsi participer l'autothésie, principe de l'être, à l'autogénie, principe du savoir. — Tel est le grand résultat postulé par notre susdit Christianisme-accompli, qui clôturerait la religion révélée, et opérerait la Régénération spirituelle, anticipation sur l'idéal de l'homme ou l'obtention de son immortalité, objet de la *Loi du progrès.*

Ces deux créations hétérostatiques postulent donc, pour leurs fins, la Loi de création et la Loi du progrès, qui puissent accomplir ces fins, accusées par le savoir objectif, qui n'est point le nôtre, comme un objet du savoir subjectif, en ce sens que, ce savoir subjectif, qui est le nôtre, ne portant plus sur les êtres ou le savoir objectif comme dans la philosophie chrématique, mais puisant en soi des conditions propres d'établissement, puisse opérer une réalisation du moi par le moi, l'identité de l'objectif et du subjectif. Pour cela, il faut sortir du monde créé et pénétrer dans les *Principes créateurs*,

qui constituent L'ESSENCE INTIME de l'Archi-absolu, son principe premier et inconditionnel, à l'aide duquel nous pourrions d'un côté, déduire toutes les réalités de leur *Loi de création*, et de l'autre, par la *Loi du progrès,* opérer, notre propre réalité, lois nécessairement impliquées dans ce Principe premier.

Or, la Réalité doit contenir l'essence intime de l'Archi-absolu, quelle que soit sa dénomination, RAISON, VIRTUALITÉ, INDICIBLE, ou autre quelconque, préexistante à toute création, à celle de Dieu, comme à celle de l'univers. Ainsi, pour en offrir une image sans doute imparfaite, ce qui est dans l'homme avant toute manifestation créatrice de sa part, et ce qui n'apparaît que par une quelconque création spontanée, qu'on l'appelle Raison ou Virtualité, constitue cette essence et réside *in principio* dans le fond hypostatique de l'homme ; et dans son éclosion, elle manifeste ce qui n'existait point, en d'autres termes, elle *crée quelque chose de rien.* La Réalité implique donc cette essence intime qui est la loi du savoir et la loi de l'être, l'Absolu et le Verbe, qui deviennent, par leur manifestation, les éléments créateurs, issus de ce Principe premier dans l'homme, comme ils sont en Dieu. — C'est ce qu'il s'agit de prouver.

En effet, la Réalité, du côté du Vrai, se manifeste comme ESSENCE INTIME ou Archi-absolu, contenu

dans l'hypostase du moi. On la découvre par une analyse créatrice des principes, le Verbe et l'Absolu, qui la constituent. Puis, en réunissant ces deux principes dans un principe unique qui, ainsi, les neutralise et forme l'essence intime de l'Archi-absolu, on déduit, en vertu de cette synthèse créatrice impliquée dans chacune des réalités, toutes les réalités existantes, en partant de cette essence intime qui contient en elle-même leur LOI DE CRÉATION. — Tel est le résultat final de la philosophie absolue ou achrématique, ouverte par la Loi de création, se prouvant par la création *autostatique* du Vrai, une *autogénie* spéculative, c'est-à-dire, la production spontanée dans le savoir de l'homme, dans sa raison absolue, du savoir créateur des réalités existantes, et accomplissant l'idéal de Dieu, la fondation de la Réalité.

La Réalité, du côté du Bien, se manifeste dans la réalisation propre ou spontanée de L'ESSENCE INTIME de l'Archi-absolu, découverte par la création autostatique du Vrai, autrement dit se manifeste dans la réalisation *autostatique* du Verbe dans l'homme : ce par quoi et comment est constitué la MESSIANITÉ dans l'homme, c'est-à-dire, le principe créateur du but de la moralité, en vertu de la LOI DU PROGRÈS que contient également l'essence intime de l'Archi-absolu. — Un tel acte de l'autonomie autostatique est le résultat final de la Religion absolue, consi-

dérée comme passage de l'autonomie créatrice à l'hétéronomie créée, où la philosophie, dans l'aveu de la Réalité de Dieu, trouve la garantie de la création propre de l'homme, et fait, ainsi, participer l'autogénie, principe du savoir, à l'autothésie, principe de l'être. De plus, se trouve établie, par une *autothésie* pratique, c'est-à-dire, par l'accomplissement spontané, dans l'être de l'homme, dans son hypostase, de l'être créé en lui, sa CRÉATION PROPRE, la fondation de la moralité ici bas, et l'immortalité au delà de la tombe.

Il est évident dès lors, d'une part, que l'objet de la Loi de création consiste à reproduire dans la réalité les conditions du savoir divin attachées à la réalité, conditions en vertu desquelles, celle-ci, la réalité, développe, par évolution inerte, sans conscience, tous les attributs nécessaires à son établissement propre, corrrespondants, dans l'autothésie de sa destination, que veut la Loi du progrès, forme de la Nécessité, à l'autogénie de sa formation qu'elle tient de la Loi de création, forme de la Liberté. Il y a donc dans la reproduction d'une réalité, objet de la Loi de création, une identité de la Liberté et de la Nécessité, de la Loi de création qui produit les moyens de formation dans le savoir spontané, et de la Loi du progrès qui produit le but de destination dans l'être inerte; car une réalité, manifestée par l'être ou l'inertie, serait

impossible sans le savoir ou la spontanéité. — Cette identité réside dans toutes les réalités de l'univers, et nommément dans les réalités de la nature, où la conséquence (l'autothésie dans sa nécessité), par évolution si manifeste, indique aussi manifestement le principe par création (l'autogénie dans sa liberté). — Aussi, est-ce avec pitié que nous voyons de prétendus philosophes traiter d'absurde et de détestable chez les philosophes allemands, qu'ils ne comprennent pas, cette inévitable identité des contradictoires, du fini, qui est l'être ou le savoir passé à l'existence, en vertu du but ou de la destination que développe la Loi du progrès, avec l'infini, qui est le savoir, en vertu des moyens que fournit la Loi de création, pour reproduire la réalité dans son homogénéité, telle qu'elle apparaît dans l'actualité de l'univers. Et, puisque c'est là l'objet de l'investigation philosophique, comment prendre conscience de la réalité, la produire un fait de notre savoir, si vous ne parvenez à rendre homogènes ses éléments hétérogènes, le fini ou l'être par quoi elle est manifeste dans son existence, et l'infini ou le savoir par quoi elle s'établit dans sa propre existence? Voyez l'équivoque. Ces prétendus philosophes ne voient point d'impossibilité à opérer cette identité (qu'ils appellent une conciliation probablement extérieure, une pacification dans les termes et non dans l'essence) entre la philosophie et la religion,

quoique l'une, qui porte exclusivement sur le savoir créateur, et l'autre, qui porte exclusivement sur l'être créé, devraient leur sembler inconciliables à cause de leur hétérogénéité, et ils refusent aux deux réalités, le fini de l'être et l'infini du savoir, qui rélèvent directement de ces deux causalités, et de nulle autre, une pareille identification, qui lorsqu'elle est opérée, comme elle l'est nommément chez Hegel et chez Schelling dans la susdite hétérogénie spéculative, qui ne donne encore que la *Loi d'existence,* devient l'objet de leurs aveugles clameurs ! — La cause de l'inadmission de cette conciliation n'est pas qu'un renversement de la philosophie, c'est, de plus, une profonde ignorance ou une profonde mauvaise foi, qui consiste à désavouer au savoir créateur de la philosophie la puissance de reproduire le savoir créateur de Dieu. Et cependant, il ne peut exister de philosophie qu'à la condition du savoir de l'homme se portant sur le savoir des choses.

Il est évident également, d'autre part, que l'objet de la Loi du progrès consiste à développer dans la réalité les conditions de l'être divin attachées à la réalité, conditions en vertu desquelles, celle-ci, la réalité, opère, par création spontanée, avec conscience, tous les attributs nécessaires à sa production propre, correspondants, dans l'autogénie de sa formation qui procède de la Loi de création, forme

de la Liberté, à l'autothésie de sa destination, qui procède de la Loi du progrès, forme de la Nécessité. Il y a donc, dans la production spontanée de la réalité, objet de la Loi du progrès, une identité de la Nécessité avec la Liberté, de la Loi du progrès qui développe le *but* de destination, avec les *moyens* de formation de la Loi de création; car, une réalité, manifestée par le savoir ou la spontanéité, serait illusoire si elle ne parvenait à l'être ou à l'existence. — Cette identité réside dans toutes les réalités de l'univers, mais ne se manifeste dans toute sa spontanéité, que chez l'homme en tant qu'être raisonnable, chez qui l'autogénie de son savoir si manifeste dans sa Liberté, indique aussi manifestement l'autothésie de son être dans sa Nécessité. — Aussi, est-ce également avec pitié que nous voyons les prétendus théologiens, d'un côté, frapper d'INCOMPRÉHENSIBILITÉ le principe de l'existence de Dieu, le non-moi créateur, à qui ressortit l'autothésie de l'être, en tant que *créature*, et, de l'autre, frapper d'IMPUISSANCE l'autonomie du savoir, le moi créateur, à qui appartient, et à nul autre, l'autothésie de l'être, en tant que *créateur*. Ces prétendus théologiens ne font aucune difficulté de constater l'immortalité de l'homme comme *rémunération divine* accordée à l'action hétérotélique des commandements de Dieu et de l'Eglise, qui ne dépasse pas le règne temporel de Dieu, l'établissement de la

moralité dans les relations humaines; mais ils déclarent impossible l'immortalité de l'homme comme *régénération spirituelle,* résultat de l'action autotélique, qui consiste à évoquer l'être absolu, la *substance*, enfoui dans l'hypostase du moi, par un moyen spontané, le savoir absolu, la *causalité subjective.* — Sans doute, ils déclarent impossible cette régénération, parce qu'ils ignorent que l'union de cette substance et de cette causalité engendre l'idée catégorique de FORCE, formant la virtualité créatrice, c'est-à-dire, la conscience du Verbe dans l'homme, (l'autogénie du savoir); et que, à l'aide de cette force, appliquée à un but propre, (l'autothésie de l'être) que s'assigne la raison, but qui ne peut être que la production de l'être absolu, l'action qui en dérive, qui dérive de cette union, de la substance, qui est l'être, et de la causalité subjective, qui est le savoir, établit une connexion de la maxime spirituelle, comme savoir, avec la production spirituelle de l'être, comme substance, et forme cette action autotélique, dont la possibilité se trouve, ainsi, apodictiquement accusée. Et par elle, l'homme sort du règne temporel des lois morales données à la *créature,* pour pénétrer dans le règne spirituel des lois messianiques que se donne l'homme comme *créateur.* — En supposant l'admission de cette action autotélique dans toutes les éventualités de la vie, et en dehors de tous intérêts quelconques, la

moralité y trouve la base d'une fondation absolue dans le temps, par la moralisation des relations humaines, et hors du temps, par la CRÉATION PROPRE de l'être, dès lors indestructible par sa condition de spiritualité dans son principe et dans sa conséquence. — Aussi, est-ce cette ignorance du clergé, dans toutes les confessions, qui est la cause du désaveu du Verbe dans l'homme et par suite, du désaveu de la régénération spirituelle, condition de l'immortalité, si expressément accentuée par le Christ dans son entretien avec Nicodème : régénération qui, pour être accomplie ne requiert pas la simple morale du Décalogue, auquel Jésus aurait renvoyé Nicodème, si pressant dans son interrogation, mais requiert cette virtualité créatrice, la conscience du Verbe dans l'homme, qui, en dépassant les conditions relatives de la raison, pénètre dans ses conditions absolues où existent les principes créateurs de l'être et du savoir, dans le sens que nous avons accusé. En effet, il ne faudrait pas s'imaginer que la moralité, telle qu'elle existe dans l'Eglise sous son expression concrète de *faire à autrui ce que nous voudrions qu'il nous fît,* et telle qu'elle existe dans la Philosophie pratique sous son expression abstraite : *N'agis qu'autant que l'action que tu vas faire puisse s'établir en loi universelle, sinon abstiens toi*, dote la réalité humaine de la moindre parcelle divine. Malgré le démenti

donné à l'impératif de ces deux lois par un renversement dans l'action d'employer toute notre habileté *à ne pas faire à autrui ce que nous exigeons de lui qu'il nous fasse au nom même de la loi morale,* cet impératif fût-il observé universellement ne porte encore que sur un simple *éloignement du mal,* qui permet ainsi le règne moral des relations humaines, auquel, d'ailleurs, contraint la Justice, basée sur cette loi morale pour l'accomplissement de ces relations, quand on y forfait. Pour rendre inflexible l'impératif moral, il faudrait que l'homme eût la conscience absolue de sa destinée d'être raisonnable, temporelle pour le développement de sa vie morale ici bas, et éternelle pour l'accomplissement de son être et par conséquent la création de son existence au delà de ce monde, objet de sa destinée. La conscience, comme telle, donnerait, dès lors, à la maxime et à l'action qui s'en suit, une condition inflexible de nécessité conforme à la raison humaine pour son but, et conforme à la justice divine qui a dû laisser à l'homme le mérite de la libération d'un mal que l'homme s'est fait lui-même. Effectivement quel serait l'homme, ainsi conscient, qui pourrait nier sa raison et sa destinée? Le contraire ne serait pas qu'un non-sens, ce serait une flétrissure portée à la liberté humaine dans l'impunité d'une faute primitive ,qu'impunément il aurait renouvelée dans le cours de l'existence. — A proprement parler,

avant l'établissement du but fixé aux lois morales *données*, mises dans l'essence de l'homme pour qu'il y attache ce but qui soit sa *création propre;* à proprement parler, avant cela, il n'existe aucune loi morale, productrice du bien, de l'être. — Nos théologiens viendraient-ils, encore, après cette explication, nous parler des effets opérés par les MYSTÈRES des institutions religieuses établies par l'autorité ecclésiastique? « On pourrait alors leur ré-« pondre que le Christ, loin de promettre de nous « faire suivre toujours des *mystères,* nous a promis, « au contraire, d'expliquer ces mystères en nous « faisant connaître la vérité elle-même : *Ille vos « docebit omnia* ». — Ainsi, se trouve confirmée et maintenue notre susdite déclaration de Christianisme *faussé*, dont nous avons entaché les Eglises actuelles. Et cependant, il ne peut exister de certitude de l'immortalité de l'homme, et de certitude de la moralité absolue, et par conséquent il ne peut exister de religion, qui alors relierait bien effectivement tous les hommes au Créateur, comme ils lui étaient liés avant la mortalité, qu'à la condition de la solution de ces prétendus mystères, qui, comme problèmes religieux, sont aussi les problèmes de la raison.

Tel est donc l'objet des deux lois dont nous venons de fixer la détermination précise, la première, dans l'établissement du savoir autostatique

par la Loi de création de toutes les réalités existantes, et la deuxième, dans l'établissement de l'être autostatique par la Loi du progrès vers la création propre de l'homme.

Avant d'aborder cette Loi du progrès, qui doit accomplir, par le développement progressif des destinées de l'humanité, le but final attaché à cette loi, nous allons sommairement rappeler les parties distinctes de la Loi de création, par laquelle nous avons été conduits à la constitution de la Religion absolue dans la solution des deux problèmes de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'homme.

Donc, conformément à la primitive RÉALITÉ ABSOLUE, reproduite dans chaque système spécial des réalités qui composent l'univers, il existe dans la Réalité religieuse que nous avions à rendre *fait de notre savoir*, une *diversité originaire* qui a dû servir à la constitution de cette réalité religieuse, conforme à la diversité même qui règne dans la primitive Réalité absolue. Cette diversité consiste 1° dans un *Elément-être,* qui forme le principe matériel de la réalité, sans lequel celle-ci n'aurait point le support, le substratum de savoir qui la pénètre; principe que nous avons fixé, dans notre constitution religieuse, sous le nom de THÉISME; 2° dans un *Elément-savoir,* qui forme le principe spirituel de la réalité, par lequel celle-ci, la réalité, a précisément sa distinction d'*être,* individuel, distinct,

que lui donne le savoir au milieu de l'ensemble des Êtres de l'univers; principe que nous avons fixé, dans notre constitution religieuse, sous le nom de DÉISME. Mais, comme ce qu'il y a d'hétérogène dans ces deux éléments opposés, serait contraire à l'idée de l'absolu dont le caractère est l'*unité* qui caractérise la réalité, un troisième élément, un *Elément-neutre,* absolu virtuel, doit subsister dans la réalité comme neutralisation de ces deux éléments opposés, l'être et le savoir, qui forme l'*identité primitive* entre ces deux éléments, sorte de loi suprême théorique devant servir, à l'instar d'un archétype, à constituer finalement le système de la réalité. Cet élément-neutre, nous l'avons fixé, dans notre réalité religieuse, sous le nom de RELIGIOSITÉ. Il sert à faire coexister, comme un produit du savoir pur, d'une part, l'être uni au savoir, savoir sans lequel l'être n'existerait pas ou serait une existence confondue avec d'autres existences; et de l'autre, le savoir uni à l'être, être sans lequel le savoir serait vide ou n'aurait point d'application. — Ce sont là les attributions attachées aux trois dispositions primitives, conformes, dans leur essence, à celles qui résident dans la Réalité absolue du monde: réalité qui ne saurait être conçue, effectivement, que comme une diversité sortant d'une identité pure (Dieu.) Et comme toute diversité ultérieure, pour la génération spéciale des objets qui doivent constituer la réalité

religieuse, provient de cette triple disposition originaire, les éléments ultérieurs, constitutifs de ces objets, pour établir notre réalité proposée, dont nous venons de reconnaître les éléments primitifs, en seront nécessairement des *dérivés*.

En effet, combinant l'Elément-être, qui est individuel, et par conséquent sans génération ultérieure possible, sans vie, avec l'Elément-neutre qui implique l'unité primitive dans son attribution, c'est-à-dire, l'universalité virtuelle et possible de sa constitution comme réalité absolue, nous aurons un élément dérivé *immédiatement* de cette combinaison rationnelle, qui sera un instrument d'universalité, doué de la copule qui lui manquait, le savoir emprunté à l'Elément-neutre, qui en fait un élément *Universel-être* pour cette constitution, que nous avons fixé dans les RELIGIONS SENTIMENTALES, lesquelles comprennent les Mythes et le Judaïsme, où domine effectivement l'être sur le savoir, le sentiment du Théisme sur la cognition du Déisme. En combinant, ensuite, l'Elément-savoir, qui est individuel, et par conséquent sans génération ultérieure possible, sans vie, avec l'Elément-neutre qui implique l'universalité dans sa constitution de réalité absolue, nous aurons un autre élément dérivé immédiatement de cette combinaison rationnelle, qui sera un instrument d'universalité, doué de la copule qui lui manquait, l'être emprunté à l'Elé-

ment-neutre, qui en fait un élément *Universel-savoir* pour cette constitution, que nous avons fixé dans les RELIGIONS COGNITIVES, lesquelles embrassent les Mystères et le Christianisme, où domine effectivement le savoir sur l'être, la cognition du Déisme sur le sentiment du Théisme.

Puis, comme il se trouve dans la nature de ces deux universaux, déjà pénétrés d'une condition d'universalité d'être et de savoir, par conséquent déjà susceptible d'une génération ultérieure, en vertu de la copule qui lie l'être au savoir et le savoir à l'être, il s'en suivra que l'être des Religions sentimentales opérera sa transition au savoir des Religions cognitives, et que le savoir de celles-ci opérera sa transition à l'être de celles-là ; transitions, nouveaux faits de la raison ou de la Réalité religieuse dans son développement, en vertu desquelles les Religions sentimentales fonctionnent comme étant Religions cognitives, et réciproquement : ce qui fait que, par cette condition nouvelle dans la genèse religieuse, qui comble un vide, plein d'un présage d'avenir vers un essor supérieur, nous avons appelé ces deux éléments nouveaux, dérivés *médiatement,* c'est-à-dire, par l'organe de l'Universel-être et de l'Universel-savoir, l'un élément *Transitif-être,* fixé dans le BRAHMANISME, et l'autre, élément *Transitif-savoir,* fixé dans l'ISLAMISME.

Voilà donc sept éléments de la Réalité religieuse,

rendus effectifs, 1° dans l'opposition des deux éléments primordiaux, l'être et le savoir, ou le Théisme et le Déisme, et 2° dans leur combinaison avec l'élément-neutre, la Religiosité, principe premier ou fondamental, l'Archi-absolu, de la Réalité religieuse, par lequel d'individuels que sont ces deux éléments hétérogènes dans leur condition primitive, ils sont devenus universels, aptes à la constitution de leur identité, dans le Judaïsme et le Christianisme. Une telle combinaison élémentaire est déjà une anticipation vers une action de la raison, plus développée, d'un élément à l'égard de l'autre, que manifestent 3° les éléments transitifs, le Brahmanisme et l'Islamisme.

Or, en la supposant effective, cette réunion ou cette action systématique de la raison; en la supposant telle que l'influence de ces éléments se fasse sentir, avec sa partie d'universalité, dans l'autre, il en résultera, lorsque cette influence n'est encore que partielle, et non conjointe, que le premier augmentera sa propre réalité de celle du second; et réciproquement, quand l'autre agira pareillement; tout en restant, l'un et l'autre, dans leur caractère spécial de prépondérance propre d'être ou de savoir. De sorte que si c'est l'être qui influence le savoir, la prépondérance du premier s'établit par rapport au dernier, et nous avons un premier système d'*Être-en-savoir*, que nous avons fixé dans le

MYSTICISME, et que si c'est le savoir qui influence l'être, la prépondérance du premier s'établit par rapport au dernier, et nous avons un deuxième système de *Savoir-en-être,* que nous avons fixé dans le PROTESTANTISME.

Mais, quand l'influence des deux éléments est réciproque, au lieu d'être partielle, de manière que leur action respective soit conjointe ou simultanée dans la Réalité religieuse, l'accord harmonique de ces deux éléments, qui découle de leur réciprocité, introduit une finalité, une sorte d'intention systématique pour l'établissement de leur identité dans la Réalité religieuse, qui forme un troisième système, nommément un CONCOURS FINAL des deux éléments à l'établissement de leur homogénéité, que nous avons fixé dans le CHRISTIANISME-ACCOMPLI. — C'est ce Concours final ou téléologique dans un système quelconque de réalités, qui forme une des trois lois universelles de la Loi de création, et par conséquent de la Constitution ou de la Philosophie d'une science, ici de la PHILOSOPHIE DE LA RELIGION, dans le sens où cette Philosophie est constituée dans son essence ou son contenu, et dans sa forme ou sa manière d'être, ainsi que nous l'avons précédemment établie.

Quant à la réunion des éléments religieux, pour constituer définitivement et péremptoirement l'unité dans leur diversité, unité par laquelle serait

embrassé l'ensemble des parties constituantes comme autant de cas particuliers qu'elle représenterait, il est évident que cette réunion ne doit porter que sur les deux éléments universels, du Judaïsme dans l'Absolu, et du Christianisme dans le Verbe, qui seuls peuvent les faire concourir à la production de l'unité de tous les faits de notion religieuse, unité qu'ils impliquent déjà par leur combinaison avec l'Élément-neutre, exclusivement aux trois réunions systématiques, le Mysticisme, le Protestantisme et le Christianisme-accompli, qui, ne portant que sur les éléments hétérogènes (le Théisme et le Déisme, dépourvus de l'universalité à défaut de leur union à l'Élément-neutre, dont ils ne sont que les parties disjonctives), ne peuvent concourir qu'à la production de la diversité appropriée à chacun d'eux dans les objets du système. Or, en considérant, en outre, que cette unité qu'implique, déjà en partie, les deux universaux, existe, en principe originaire dans l'Élément-neutre, formant la neutralisation des deux éléments hétérogènes et essentiels du système, c'est ce principe *d'identité primitive* même, l'Élément-neutre, la Religiosité *donnée* (théothétique) dans l'hypostase de l'homme pour établir la religion absolue, fonctionnant ici comme savoir pur, qui sert de véhicule ou de point de mire, après avoir subi toute la susdite élaboration cognitive jusqu'à l'inconditionnalité, où elle

apparaît effectivement dans le Christianisme-accompli, pour opérer, dans une identité finale, la réunion des deux universaux, le Judaïsme avec son élément d'universalité, l'Absolu, et le Christianisme avec son élément d'universalité, le Verbe ; Absolu et Verbe dès lors communs à une même production religieuse, c'est-à-dire, à cette identité finale (autogénique), qui clôt nécessairemeni le système. Et comme cette identité embrasse, dans son élaboration accomplie, l'ensemble des éléments et des systèmes antérieurs, qu'impliquait également l'Élément-neutre dans sa virtualité ou dans l'essence de son identité primitive, *l'identité finale* devient ainsi la LOI SUPRÊME autogénique de tout le système de la Réalité religieuse, embrassant tous les objets distincts de cette Réalité, qui, parce qu'ils ont servi de moyens génétiques à sa constitution, ont, ainsi, un caractère de vérité, et peuvent, en partant de cette loi et remontant regressivement à chacun de ces objets ou cas particuliers, être reproduits dans leur exhibition, tels précisément qu'ils se sont manifestés progressivement à la notion de l'homme, en partant de *l'identité primitive* qui en était la loi suprême autothétique. C'est pourquoi, nous nommons cette identité finale, formant le terme dernier de la Loi de création, une PARITÉ CORONALE, en ce sens qu'elle couronne, dans une assimilation complète de toutes ses parties, l'identité primitive, le

principe originaire du système ; parité coronale que nous avons fixée dans le PARACLÉTISME OU CHRISTIANISME ABSOLU.

Voilà donc quatre systèmes ajoutés aux sept éléments de la constitution religieuse, ainsi accomplie dans son architectonique, c'est-à-dire dans l'ensemble de ses parties constituantes. Le dernier de ces quatre systèmes, la Loi suprême, représentant, ainsi, cet ensemble de la Réalité religieuse, est l'objet du *Savoir pur* considéré comme causalité spéculative dans la raison, son côté subjectif ou méthodologique. Comme telle, cette Loi, purement théorique, détermine dans la *volonté* considérée comme causalité pratique dans la raison, un objet technique, susceptible, par son application, de rendre objectif (être ou réel) ce qui, jusqu'ici, n'est que subjectif (savoir ou idéal). Il résulte, de cette détermination par la volonté, un PROBLÈME UNIVERSEL de l'être, proposé à la solution de la raison, qui, ici, dans la Réalité religieuse, n'est autre que la création de cet être, nommément la CRÉATION PROPRE DE L'HOMME, considérée comme but général de la raison, son côté objectif ou métaphysique. Or, ce sont ces deux instruments nouveaux ainsi déterminés, la Loi suprême et le Problème-universel qui, joints au Concours final, considéré comme harmonie des éléments créateurs primitifs, et par conséquent précurseurs de l'unité dans la notion religieuse ; ce

sont, dis-je, ces deux nouveaux instruments qui accomplissent la Religion dans ses trois dispositions intellectuelles, génératrices de la philosophie de toutes sciences, exclusivement à tous autres procédés quelconques qui n'aboutissent qu'à des aproximations, ARCHITECTONIQUE par la déduction du savoir dans chacun des objets distincts de la Réalité religieuse, MÉTHODOLOGIQUE par l'interprétation des modes intellectuels que suit la Réalité religieuse dans son développement, enfin MÉTAPHYSIQUE par les lois qui régissent la Réalité religieuse pour l'accomplissement final de son objet. Ainsi se trouvent données toutes les puissances de la Loi de création, fixées au nombre de TREIZE : sept éléments, quatre systèmes, dans l'un desquels se manifeste l'admirable et providentiel Concours final, la Loi suprême et le Problème universel ; et par là, enfin, se trouve dévoilée, dans son développement progressif, initial et final, cette mystérieuse loi qui préside à l'établissement de tous les systèmes quelconques de réalités de l'univers, et qui, par conséquent, doit présider à l'établissement de la vérité sur la terre, telle que, déjà, l'immortel auteur de la PHILOSOPHIE ABSOLUE y a préludé, à l'aide de cette même Loi de création, par la création des principales sciences morales, intellectuelles et physiques, actuellement existantes dans les ouvrages de cet auteur. Ainsi, en ce qui concerne les sciences

morales, ces ouvrages contiennent la Philosophie de l'Histoire ou du développement de l'humanité, la Philosophie de la Théologie fondée sur la Religion révélée, la Philosophie de la Rédemption, la Philosophie du Bien ou de la Morale dans son développement progressif parmi les hommes, la Philosophie de la Politique, enfin, la Philosophie de l'Autorité politique ou la formation progressive des Gouvernements. En ce qui concerne les sciences spéculatives, ces ouvrages contiennent la Philosophie du Savoir humain dans ses deux conditions autonomique et hétéronomique, la Philosophie Transcendante telle qu'elle a été produite par l'Allemagne, la Philosophie du Vrai ou du Savoir dans son développement progressif parmi les hommes, la Philosophie de la Psychologie, la Philosophie du désordre moral et intellectuel par la Confusion du Vrai et du Bien dans les différentes périodes de l'histoire de l'humanité, enfin la Philosophie de la Pédagogie. En ce qui concerne les sciences physiques, ces mêmes ouvrages contiennent la Philosophie dynamiqne et mathématique de l'Industrie et de l'Economie sociale, la Philosophie de l'Algorithmie et de la Géométrie, la Philosophie de la Physique et de la Chimie où sont données les lois de la création du monde physique par la matière, et les lois de la construction de la matière par ses forces créatrices, etc.; enfin, le Prototype de la créa-

tion de l'univers, où sont produits les sept ordres suivants de création (d'où découle, effectivement, la génération des divers systèmes d'êtres ou de connexions de savoir composant l'univers) : 1° La Création propre de Dieu ; 2° la Création de la Réalité ou du Savoir suprême ; 3° la Création du Monde ; 4° la Création de l'Homme; 5° la Création propre de l'Homme ; 6° la Création de la Religion absolue par la Religion révélée ; et 7° la Création de l'Histoire ou du développement progressif de l'Humanité. — C'est, appuyé sur tous ces titres, qu'il nous est possible d'affirmer que la vérité, la vérité absolue, est déposée dans les ouvrages de l'auteur du Messianisme ou de la Philosophie absolue, constituant la Réforme du Savoir humain.

Nous venons de reproduire, en quelque sorte *in abstracto,* la déduction de la Loi de création de tout système quelconque de réalités, que nous avions déjà exposée *in concreto* dans la constitution spéciale de la Religion absolue. — Cette loi fut pressentie dès les temps primitifs de la philosophie, d'abord, dans le nombre *un* comme unité fondamentale, de laquelle tout dérive ; puis, dans son dédoublement *deux* et *trois,* comme moyens de distinguer les êtres dans leurs conditions essentielles. En joignant aux nombres deux et trois, les deux dérivés qui en proviennent, on a le nombre *cinq*, comme procréation androgyne de *l'actif* deux et du *passif* trois avec

l'unité fondamentale; procréation symbolisée par la Junon antique. Enfin, les nombres *six* et *sept* complétaient la somme des éléments, comme régulateurs harmoniques de la Création. Mais, la signification poétique ou plutôt mystique de ces éléments manquait tout à fait de détermination rationnelle, lorsqu'on voulait les rattacher systématiquement aux réalités de l'univers, parce qu'il eût fallu, pour cela, les déduire de l'essence même de la création de ces réalités. C'est pourquoi, et par suite du développement ultérieur de la raison, on ne s'est plus arrêté à de pareilles recherches qui n'avaient d'autre sens qu'un faux sens instinctif de supernaturalisme insaisissable. — Toutefois, depuis les récentes explorations philologiques faites en Allemagne, sous la primitive suggestion de F. Schlegel, de Werner et autres, favorisée surtout par l'école correspondante des Baader et des Goerres, de nouveau on s'est pris de passion pour les nombres cosmogoniques, comme on les appelle, et l'on a ressuscité l'ancienne tétrade et l'ancienne décade exhumées de l'Inde par Pythagore, qui, combinées, dans leur récente exposition, avec le Judaïco-musulmanisme, combinaison déjà informe, et l'Indo-Christianisme, autre combinaison monstrueuse, en vue, prétenduement, de restaurer le catholicisme défaillant, font une confusion pitoyable de la raison humaine chez les gens qui y participent. Ces re-

cherches et ces combinaisons, sorties d'un des mauvais côtés de l'Allemagne, ont quelque peu envahi la France, quoique faiblement encline à ces sortes d'explorations ; et elles y entretiennent, çà et là, ce mysticisme théosophique, dont le caractère est de se figurer posséder la vision intime de l'Absolu : vision prétendue, que ce mysticisme, ainsi qu'il est facile de le pressentir après la présente explication, ne peut réaliser en dehors de lui, et qui, dès lors, n'offre ni contrôle ni confirmation rationnels, ni aucuns résultats pour la découverte de la vérité et sa transmission dans l'esprit des hommes.

Il convient d'entrer ici dans quelques considérations extensives, qui puissent, à la fois, réagir sur la validité propre de notre Philosophie, supérieure à celles qui l'ont précédée, et à la fois sur le reproche d'insuffisance dont nous avons frappé les deux branches principales de la philosophie actuelle, l'hétéronomie et l'autonomie.

Ainsi, comme nous venons de le voir, la Loi de création, par sa méthode génétique, donne le développement complet de la réalité qu'elle a pour but de constituer, non point par un acte arbitraire de l'intellect, mais par des lois nécessaires qui ressortissent spontanément à l'essence de la réalité qu'il s'agit de connaître, et que ces lois reproduisent. Or, de cette Loi de création, nous allons, maintenant, nous attacher à ses trois parties principales, à sa

trichotomie philosophique, dont nous n'avons point fait une mention suffisante; trichotomie qui détermine, dans la constitution générale du Savoir humain, sa propre puissance créatrice de la vérité subjective et de la réalisation de ses conséquences, son application objective dans les sciences.

A cette fin, nous dirons que c'est à la LOI SUPRÊME dans tout système de réalités, que l'on doit les conditions théoriques ou spéculatives de la raison dans ce système, c'est-à-dire, les conditions du savoir divin *mis* dans la réalité proposée, conformes aux conditions de la raison ou du savoir humain, ayant pour objet la reproduction de cette réalité dans son savoir, qui, ainsi, lui en donne la conscience. Ce savoir, qui existe dans la réalité indépendamment de l'homme, forme ce que la philosophie appelle une condition *hétéronomique* du savoir humain, laquelle, comme telle, constitue effectivement la Loi suprême d'un système, ou la règle d'investigation pour la constitution d'un système. Mais, cette loi, ne reproduisant, dans la réalité, que les lois que l'intellect y découvre par sa subjectivité spéculative, nécessite et provoque, dans le même système, des conditions techniques ou pratiques qui en puissent opérer l'accomplissement, c'est-à-dire, qui puissent faire passer la réalité, des lois *subjectives* de la raison qui ne la connaît encore que dans son caractère extérieur d'être et de savoir, aux lois

objectives de la réalité qui, dès lors, serait connue dans son effectivité intime par son élaboration finale : ce qui transformerait, par ces dernières lois, l'essence des premières, purement intellectuelle ou idéale, en un réalisme, qui n'existait point encore pour la raison; et ce qui, par conséquent, constituerait, à la fois, le VRAI nécessaire des lois subjectives ou le savoir dans la réalité, et le BIEN effectif des lois objectives ou l'être dans la réalité. C'est ce vrai et ce bien que postule la philosophie dans ses deux principes de direction vers la solution des problèmes qu'elle se pose, l'un, spéculatif, pour la création du vrai, consistant en ce que toute réalité qui existe *effectivement* est NÉCESSAIREMENT fondée sur des principes absolus ; l'autre, pratique, pour la création du bien, consistant en ce que toute réalité qui est *nécessairement* fondée sur des principes absolus, doit exister EFFECTIVEMENT : principes de direction ou de création qui avaient été pressentis par Leibnitz dans ses *raisons suffisantes,* et plus encore par Hegel dans sa « Logique », que vient de traduire M. Véra, avec de très-lucides éclaircissements, et qui comble ainsi une lacune dans l'étude française de ce philosophe allemand.

La notion de la réalité, étant ainsi complétée, c'est-à-dire, sa véritable reproduction étant opérée dans la raison subjective, elle devient un fait de l'esprit conscient de l'homme, en qui réside l'être et

le savoir de cette réalité, conformes à l'être et au savoir de son propre intellect, que l'existence hétéronomique lui a fait développer. Cette opération de la raison, cette transformation de la réalité, des lois subjectives où elle n'est encore qu'un idéal ou le vrai pour l'homme, en lois objectives où elle devient réelle ou le bien pour l'homme, qui sont deux actes de sa raison logologique et ontologique, est le résultat d'une jonction de l'*entendement*, faculté des notions, avec la *volonté*, faculté des buts, et forme le PROBLÈME UNIVERSEL de toutes les parties distinctes de la réalité, dont la solution accomplit cette transformation même de toutes les parties de la réalité, objet connexe de la volonté pour le but et de l'entendement pour les moyens. Or, un tel problème résolu décèle évidemment dans l'homme une faculté créatrice de réalités qui n'existent point, puisque la création divine, dans sa manifestation, ne donne que l'*existence* de la réalité formant la susdite Loi suprême de l'investigation subjective pour en découvrir l'essence ou les conditions d'être et de savoir qui y sont contenues, dont l'esprit s'est rendu conscient. Et la raison, en s'imposant un but ultérieur, celui qui forme le susdit Problème universel d'une nouvelle investigation, constitue, en toute effectivité, le complément de la réalité, c'est-à-dire l'objectivité qui n'y était point contenue, dont l'esprit se rend ainsi conscient. Or, un tel problème, que

l'homme se pose lui-même, est ce que la philosophie appelle une condition *autonomique* du savoir humain, parce que son résultat est une adjonction de réalité, celle du bien, EFFECTIF, à l'existence donnée de la réalité, celle du vrai, NÉCESSAIRE : vrai et bien, nécessité et effectivité, idéal et réel, subjectif et objectif, ainsi rendus identiques dans l'esprit conscient de l'homme, comme ils sont identiques dans la réalité divine. La réalité, du côté du vrai ou logologique, peut alors se déduire par le procédé syllogistique ainsi que Hegel cherche, en vain, à le faire, comme, du côté du bien ou ontologique, elle s'accuse par un axiôme.

De la sorte, par l'hétéronomie de la Loi suprême se trouve manifestée la rationalité divine, qui, dans l'existence de la réalité par l'être et le savoir, parallèles aux lois subjectives du savoir humain, donne lieu à la création de la Philosophie d'une science quelconque de réalités par son *objet* même ; et par l'autonomie du Problème universel se trouve manifestée la virtualité humaine, qui, dans un but propre de reproduction de la réalité par le savoir et l'être, parallèles aux lois objectives de la réalité, forme la Philosophie de la science de la réalité en vertu du *savoir humain* même. La première de ces deux investigations de la raison a pour objet le contenu ou l'essence de la réalité, comme un dérivé de la Loi suprême de tout système. Elle prend la dénomination de PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE et détermine la *si-*

gnification du monde ou de la nature créée, par les lois intellectuelles de l'existence des choses, fournies par le *catégorisme du savoir humain,* et par les règles intellectuelles de l'interprétation des choses fournies par le *criticisme du savoir humain* : existence et interprétation par lesquelles on reconnaît la FATALITÉ dans la construction de l'univers. — Il faut entendre la fatalité dans le sens de ce qu'il n'est point au pouvoir de l'homme de déroger, c'est-à-dire, de rien changer à la fixité donnée des choses, dont il peut seulement déterminer la signification, comme un résultat de l'influence de la réalité du savoir dans la réalité de l'être, objet de l'ontologie ou l'objectivité dans le savoir, dont la forme s'exprime par la Métaphysique dans les axiômes. Cet être du monde, comme tel ou comme objet dans notre savoir, devient, dès lors et ainsi, une AUTOTHÉTIQUE DU MONDE, le monde se faisant *objet lui-même,* en vertu des lois du savoir qui y sont impliquées : c'est là en quoi consiste la signification du monde, comme un fait de notre savoir. — La seconde de ces investigations a pour objet, au moyen de l'essence de la réalité dont la raison vient de prendre conscience, et comme but du Problème universel dans tout système, de reproduire, par sa solution, la réalité dans son essence et dans sa forme. Elle prend la dénomination de PHILOSOPHIE PRATIQUE et donne la connaissance du monde ou de la nature créée, c'est-à-dire, accomplit la production de la réalité, qui manifeste,

ainsi, la LIBERTÉ dans l'accomplissement de l'univers. — Il faut interpréter la liberté dans le sens de ce que l'homme, par ses *facultés*, à l'aide desquelles il trouve les lois psychologiques de l'*existence des pensées*, et par le *langage*, à l'aide duquel il trouve les règles psychologiques de la *fixation des pensées*, peut déterminer la *représentation* du monde, comme un résultat de l'influence de la réalité du savoir, objet de la logologie ou la subjectivité dans le savoir, dont la forme s'exprime par la Logique dans le syllogisme. Ce savoir du monde, comme tel ou comme savoir objectif dans notre savoir subjectif, devient, dès lors et ainsi, une AUTOGÉNÉSIE DE LA RÉALITÉ, la réalité donnant la *génération de soi-même*, par soi-même.

L'homme n'eût, peut-être, jamais pu accomplir la Philosophie pratique dans la haute acception que nous lui assignons ici, c'est-à-dire, dans le sens de l'union de l'entendement avec la volonté pour la notion du *noumen* ou de ce qui est hors du monde, s'il n'y avait été porté, en quelque sorte providentiellement, par la considération de l'ordre et du beau, formant, dans son ensemble harmonique, les immuables merveilles qui règnent dans l'univers comme *phénomènes*. Or, un tel fait, si parfaitement réalisé, qui accuse au Jugement de l'homme, faculté intermédiaire entre l'entendement et la volonté, c'est-à-dire, entre la raison spéculative et la raison

pratique, un CONCOURS FINAL de la matière créée, dont le caractère est l'inertie, et de l'esprit créateur, dont le caractère est la spontanéité, rendant, pour ainsi dire, la matiére intelligente ; un tel fait, disons-nous, dut susciter, dans le but de l'accomplissement de la réalité par l'homme, un pareil assemblage harmonique entre l'essence de la réalité, objet du savoir subjectif, et l'effectivité de la réalité, qui constituerait un savoir objectif. Et c'est par ce préalable fruit du Jugement, auquel conviaient le savoir et l'être de la réalité, qui se manifestent toujours comme éléments primitifs de sa constitution théorique, parce qu'ils se trouvent contenus dans l'unité fondamentale de la réalité, base de son existence, que devint possible la Philosophie pratique dans l'acception extensive que nous lui donnons ici comme accomplissement technique de la réalité. En effet, un pareil concours constitue dans l'intellect humain des conditions *téléologiques* qui exercent, à la fois, le savoir et l'être dans la raison, et provoquent, ainsi, l'entendement, qui se les approprie comme causalité de production spéculative, à se joindre à la volonté, comme causalité d'établissement pratique (l'Absolu joint au Verbe, la nécessité jointe à la liberté). Or, un tel concours téléologique, existant, dès lors, comme fait de cette opération intellectuelle, donne lieu à une troisième philosophie, qui prend la dénomination distincte de

PHILOSOPHIE TÉLÉOLOGIQUE, avec un caractère purement contingent, en ce qu'elle ne peut porter que sur l'aspect du beau de la nature, révélé par le sentiment, et sur la contingence de l'ordre, trouvé par la cognition : beau et ordre qui élèvent la raison à pénétrer dans les lois qui régissent la nature, savoir, la législativité logique, du côté de la nécessité dans l'univers, et la législativité pratique, du côté de la liberté dans l'univers, constituant, dans leur combinaison, la philosophie des causes finales dans l'ordre ou la finalité objective dans le monde, et la philosophie esthétique dans le beau ou la finalité subjective dans le monde ; l'une et l'autre impliquées dans la Philosophie téléologique, objet de la FINALITÉ considérée en général, dont la forme s'exprime par la Critique dans les convenances spéculatives. — Par là, se trouve complété le savoir humain dans ses deux conditions, subjective et objective, comme un résultat de l'influence de la philosophie spéculative dans la philosophie pratique, et réciproquement ; et leurs objets respectifs, le Vrai de la philosophie spéculative, proposé par la Loi suprême dans la fatalité manifestée dans la construction de l'univers, et le Bien de la philosophie pratique, proposé par le Problème universel dans la liberté manifestée dans l'accomplissement de la construction de l'univers, concourent conjointement à l'unité dans la production de

la réalité, où, effectivement, règnent à la fois, la fatalité et la liberté.

La raison, dans son développement créateur, manifeste donc trois philosophies, correspondantes à ses trois principales facultés, l'Entendement, auquel on doit la Loi suprême dans tout système de réalités, la Volonté, à laquelle on doit le Problème universel, et le Jugement, de qui dérive le Concours téléologique. — Déjà, Kant, dans son pressentiment philosophique, et en suivant, d'ailleurs, l'objet entrevu dans son Criticisme du Savoir humain, avait préludé à l'établissement de ces trois philosophies, à la fois par la *Critique de la Raison pure,* où se discute le savoir pour l'établissement spéculatif du Vrai, par la *Critique de la Raison pratique,* qui cherche la fixation de l'être par l'établissement pratique du Bien, et par la *Critique du Jugement*, à l'aide de raisons suffisantes pour l'établissement de l'harmonie entre le Vrai et le Bien dans l'ordre et le beau de la nature : ordre et beau, qui, effectivement, ne sauraient exister sans l'accomplissement objectif et subjectif de la réalité. C'est pourquoi, cette harmonie forme véritablement un concours téléologique vers cet accomplissement par la raison pratique. Mais, Kant, qui signalait, par là, sans doute sans en être encore bien conscient, la vraie trichotomie de tout système de réalités, et par conséquent l'égale trichotomie philosophique de

tout le savoir humain, ne fit, cependant, qu'anticiper sur ces trois philosophies créatrices sans pouvoir les accomplir, les délaissant ainsi dans le postulat de l'Archi-absolu, qu'il ne considérait que comme un idéal purement régulateur vers un terme qu'il fallait toujours envisager quoiqu'on ne dût jamais l'atteindre. Quant à nous, ses postérieurs dans le développement des lumières, agrandies encore par les vains efforts de ses successeurs immédiats, auxquels il en avait préparé les voies qu'ils dédaignèrent, il est notoire que les trois parties principales de la Loi de création, dont nous venons de caractériser l'importance, la Loi suprême, le Problème universel et le Concours final, qu'accusent ces trois Philosophies, dont nous venons également de caractériser l'importance, constituent, par ces trois Philosophies, l'établissement universel de tout le savoir humain dans leurs objets respectifs, la découverte du Vrai par la Philosophie spéculative, constitutive des sciences dans la subjectivité du moi créateur, la réalisation du Bien par la Philosophie pratique, constitutive des sciences dans l'objectivité du non-moi créateur, et l'harmonie du Vrai et du Bien par la Philosophie téléologique qui, dans sa plus haute acception, désigne le but absolu (au-delà de la tombe) au but relatif (ici bas), en en signalant la préformation primitive. Et comme, dans leur ensemble, elles constituent une véritable LOGOGÉNIE

ou génération du savoir absolu, à l'aide de laquelle doit s'opérer le developpement de l'humanité sur la terre, c'est-à-dire, la réalisation, dans le temps et dans l'espace, de ce même développement de l'humanité par le Vrai, le Bien et le Beau, c'est là, proprement, l'objet de L'HISTOIRE, qui, en recueillant l'accomplissement de ces principales réalités de l'univers où viennent se résumer toutes les autres, signale les conditions *progressives* de ce développement, qui prennent la dénomination de PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE OU GENÈSE DE L'HUMANITÉ, reproduisant la création du monde, objet de la Genèse cosmique, révélée par grâce divine, et accomplissant, par mérite humain, les destinées absolues de l'homme sur la terre, objet de la Genèse messianique.

Tels sont donc les buts de l'homme, donnés dans son existence, sans lesquels, dépourvue de toute signification, cette existence de l'homme semblerait, au milieu des discordances manifestes dans la raison, si elle ne pouvait spécifier son but, un jouet, une mystification du Créateur. Il n'y a point d'autres philosophies ou d'autres véhicules du savoir qui les puissent accomplir. Et c'est la conformité des principes philosophiques réalisant ces buts, avec les problèmes religieux révélant ces buts, qui légitime la vérité de la DOCTRINE, présentement apportée aux hommes par la Religion dans la révélation de ces problèmes, et par la Philosophie dans la solution

effective de ces problèmes; religion et philosophie, problèmes et solutions, se légitimant ainsi et réciproquement l'une par l'autre, de manière à mettre leur UNION, péremptoirement opérée, en dehors de toutes atteintes quelconques.

Quant à la LOI DU PROGRÈS, dont nous devons enfin nous occuper, elle se rattache à la Loi de création, pour accomplir, dans la partie historique de la Philosophie ou du développement corporifié de l'humanité, les conditions théoriques que cette Loi de création lui a fournies dans la partie spéculative et pratique de la philosophie. Effectivement, la Loi de création dans l'universalité de son investigation, a pour objet la production des lois du Vrai et du Bien, constituant toute la Réalité humaine, le Vrai comme principe du savoir dans les sciences ou la Philosophie spéculative, le Bien comme principe de l'être dans la religion ou la Philosophie pratique. Comme telle, elle offre à la raison de l'homme les conditions intellectuelles ou théoriques du Vrai et du Bien, pour que, par un but que lui prescrit sa volonté, auquel elle se trouve portée par les considérations de la Philosophie téléologique, elle puisse rendre réelles ou techniques ces conditions purement idéales, c'est-à-dire, en faire le but des destinées humaines, l'accomplissement de la vie de l'homme sur la terre. Cet accomplissement ne saurait avoir lieu que par une voie progressive, autrement dit

par cette Loi du progrès même, qui emprunte à la Loi de création les moyens spontanés, sa trichotomie philosophique propre à opérer cet accomplissement. En effet, cette trichotomie fixe, 1° dans le *Concours final* les conditions hétérogènes du développement progressif de l'humanité : conditions qui signalent, ici, une *finalité dans la création de l'homme,* pour porter l'homme, en quelque sorte, de ces conditions *données* à des conditions *propres* à l'établissement du but que se propose l'Histoire de l'humanité. Elle fixe, 2° dans la *Loi suprême* le principe de direction vers le but que se propose l'Histoire : principe qui constitue, ici, *l'établissement de la Loi du progrès* (devenu un fait de conscience) dans le développement subjectif de la raison absolue par la fixation des caractères du Vrai et du Bien, objet de la Loi du progrès pour l'établissement de la Réalité humaine, et dans le développement objectif de la raison absolue par la fixation des caractères de toute génération des réalités, objet de la Loi de création pour la reproduction de la Réalité divine. Elle fixe, 3° et enfin, dans le *Problème universel,* le but final et absolu que se propose l'Histoire : but qui constitue, ici, *l'accomplissement des destinées absolues de l'humanité,* dans la découverte de la vérité, du côté du Vrai, et dans l'obtention de l'immortalité, du côté du Bien : Vrai et Bien qui, identifiés, constitueraient la

CRÉATION PROPRE, l'individualisation absolue des êtres raisonnables.

Ce développement de l'humanité par la Loi du progrès n'a pas encore reçu sa philosophie, qui reste toujours un problème sans solution, malgré les travaux analogues tentés par la puissante Allemagne. — Nous allons combler ce vide.

La Philosophie, cette science du savoir humain, dont l'objet, comme nous l'avons dit et déjà prouvé par les résultats, est de donner des lois à toutes les réalités de l'univers, avait bien reconnu la marche ascensionnelle de l'humanité, qu'elle appelait du nom de civilisation. Mais, dans l'ignorance de ses fins dernières, d'un but final dans la présence de l'homme sur la terre, la philosophie se jetait dans différents systèmes, les uns, d'un progrès indéfini que rien ne spécifiait, si ce n'est, après le naître et le mourir des générations se succèdant, une perfectibilité de l'espèce; les autres, d'une rotation de l'humanité sur elle-même, d'où s'en suivait son enfance, sa virilité, sa maturité, sa vieillesse, dont elle ne se relevait que pour recommencer incessamment le même cours. — Il ne faut point s'étonner de ces systèmes insuffisants et empiriques, car ils ne font que constater la recherche de la vérité. — Toutefois, les derniers travaux de l'Allemagne, ceux de Kant, de Lessing, Herder, Hegel, etc., avaient vivement éclairé la grave question du problème de l'His-

toire, en cherchant à en constituer la philosophie. Mais, encore ici, dans l'ignorance des destinées absolues de l'humanité, cause de son existence sur la terre, car l'humanité n'y saurait paraître pour rien, c'est-à-dire, pour sa simple satisfaction matérielle, le problème restait toujours sans la moindre solution. Pour caractériser le développement progressif de l'espèce humaine, il s'agissait, non seulement de reconnaître, dans leur influence respective, le jeu de la *Liberté* de l'esprit avec la *Nécessité* de la nature, par lequel s'opéraient, subjectivement et objectivement, pour chaque pas de la marche de l'humanité, et la contradiction et la conciliation de ces deux éléments organiques de l'homme, mais encore de reconnaître, comment, en opérant et cette contradiction et cette conciliation de ces deux éléments hétérogènes, l'homme se fixait la condition des fins, dont il avait ainsi à réaliser l'objet pour l'accomplissement de sa vie. C'était là le vrai nœud de la question qu'il s'agissait de délier dans ce qu'elle offrait de problématique. Reconnaître le *fait* de la conciliation que l'histoire manifeste, en effet, comme accompli dans son développement, à l'insu même de l'humanité qui le réalise sans conscience, n'était que poser le problème dans sa vérité; mais en reconnaître ou plutôt en donner les conditions, c'était là sa solution, dont nous allons préciser les termes.

La liberté est, sans doute, le principe de spontanéité pour les actions ou fins humaines, spéculatives et pratiques. Mais, en face de ces fins que la Liberté veut atteindre comme *faits* à réaliser dans le temps, la Nécessité apparaît. De sorte que si la Liberté se présente avec ses moyens de création, la Nécessité, de son côté, se présente avec son but d'évolution, d'une essence toute différente. En effet, la Liberté est spontanée comme Savoir, et la Nécessité est inerte comme Etre; il en résulte qu'à la spontanéité de la première avec ses élans indéfinis, s'oppose l'inertie de la seconde avec ses conséquences finies. Dans ce conflit, nulle fin humaine ne saurait s'accomplir, s'il n'était possible d'en lever la contradiction.

A cette fin, la Liberté, qui est raison hyperlogique, indépendante de toutes conditions dans ses moyens de création, caractère de la spontanéité de l'esprit, rencontre la Nécessité avec son développement évolutif de progrès, laquelle, pour atténuer les mouvements illimités de la Liberté et en fixer la destination, est bien obligée de participer, en quelque degré, à l'essence de la Liberté, et d'adjoindre à son logisme de Nécessité l'hyperlogisme de la Liberté. De même, la Nécessité, qui est raison logique, dépendante de la connexion du principe avec la conséquence, caractère de l'inertie des choses, oppose son évolution pour le but à la Liberté qu'elle rencontre avec

son élan spontané de création, et force celle-ci, pour vaincre l'opposition logique de la Nécessité, à participer, en quelque degré, au progrès évolutif de la Nécessité, et à joindre à son hyperlogisme de formation le logisme de la destination. De la sorte, la Liberté et la Nécessité impliquent leur essence opposée : la Liberté, l'évolution du but dans ses moyens pour la création, et la Nécessité, les moyens de la création dans son évolution pour le but. D'où s'en suit une véritable conciliation entre ces deux instruments hétérogènes, qui rend possible la réalisation de la fin humaine, que l'Histoire, impliquant le logisme évolutif, donnant lieu à une LOI DU PROGRÈS, et l'hyperlogisme spontané, donnant lieu à une LOI DE CRÉATION (ces deux lois par lesquelles Dieu a opéré sa propre Réalité et a créé l'univers), recueille dans ses annales pour marquer le développement successif de l'humanité vers la fin donnée dans son existence. — Tel était le problème de l'Histoire, en ce qui concerne les procédés de son mouvement ascensionnel ; telle en est la solution, par laquelle, seule, est possible, indépendamment de la contingence des événements oscillatoires de la vie libre des hommes, l'accomplissement des fins humaines adéquates à leur essence rationnelle et éternelle. Et puisque c'est là l'objet de l'Histoire, que nous savons consister dans la réalisation du Vrai, du Bien et du Beau, il convient maintenant, et après cela, d'en

considérer, à la fois, le développement et la matière. Nous allons y procéder.

Les fins de l'homme, en prenant, pour l'objet de ses fonctions sur la terre, les problèmes de la création divine, sont manifestement la solution de ces problèmes, qui constituerait l'accomplissement de la création divine par la création humaine. Ces fins, dans leur complète obtention, forment donc, à leur tour, l'objet des destinées absolues de l'humanité. Comme l'humanité vit dans le temps, dans le temps aussi, elle doit réaliser ses destinées ; et c'est, enfin, la mission de l'Histoire de les recueillir et de les signaler dans la manifestation des faits qui composent ces destinées.

L'homme, en tant qu'*être créé,* est pourvu, par la finalité de la création divine, des facultés nécessaires à l'accomplissement de ses destinées *relatives* à son existence sur la terre. De même, en tant qu'*être créateur,* il possède les aptitudes à opérer, par lui-même, ses propres destinées *absolues,* indépendantes de ses conditions d'être créé, de ses conditions de la terre, d'où il aura disparu pour vivre de sa propre vie éternelle. — Ces deux états distincts dans les fonctions de l'homme forment deux *ères* dans son développement historique, une ère *relative* et une ère *absolue.* Et comme il ne saurait immédiatement passer de l'être créé à l'être créateur, il doit se former encore une ère *transitive* qui soit, à

la fois, une accumulation de ses forces acquises antérieurement, et une acquisition de nouvelles forces ou facultés supérieures pour franchir le dernier degré de son ascension. Il y a donc, dans la marche progressive de l'humanité, trois ères ou grandes Epoques distinctes : l'une, l'*Epoque du Créateur* ou de la *Providence,* dans laquelle l'homme fonctionne avec les facultés qu'il tient de la création divine, pour accomplir ses destinées relatives ou terrestres : on voit évidemment que cette Epoque forme notre susdit Concours final de l'Histoire ; l'autre, l'*Epoque de la fatalité* ou du *Destin,* ainsi appelée parce que l'homme, qui ne possède que des facultés *données,* sans jouir, encore, de ses facultés *propres,* peut faillir à sa destination, dans l'abandon où il se trouve de son Créateur dont il a épuisé le don : on voit également que cette Epoque forme la Loi suprême de l'Histoire, celle à l'aide de laquelle il doit se fixer un *Destin* nouveau ; enfin, la troisième, l'*Epoque de l'homme* ou de la *Raison,* dans laquelle il doit accomplir, par lui-même, sa Réalité ou ses destinées finales : c'est là l'objet de notre dernier terme trichotomique, le Problème universel de l'Histoire. Ce sont ces trois Epoques, ainsi caractérisées par leurs trois lois philosophiques, dont nous allons déterminer, *a priori,* le contenu subjectif et objectif, et la forme logique, à chacune de ces Epoques. En effet, ces lois de l'Histoire, affectées à chacune de

ces ères distinctes, vont recevoir, de la création propre de l'homme, dans ses conditions, tour à tour, hétéronomiques et autonomiques, telles que cette genèse humaine nous les a fournies, des principes irréfragables, qui, se trouvant confirmées, *a posteriori,* par le passé et par le présent, seront un gage de certitude pour l'avenir.

En prenant donc, séparément ou successivement, chacune de ces trois grandes Epoques, nous assisterons à l'histoire passée, à l'histoire présente, et à l'histoire future de l'humanité, qui nous donneront, dans leur ensemble, le développement complet de la Réalité humaine, dont le but, dans sa dualité intellectuelle, comme nous l'avons déjà dit, est, d'une part, de prendre conscience des choses de l'univers, en les constituant dans leurs principes pour en appréhender les conséquences, ce qui opère la solution du problème du Vrai et constitue l'universalité du savoir ou la découverte de la vérité, et d'autre part, d'adjoindre à cette universalité du savoir et par son moyen, la solution du problème du Bien, ce qui constitue l'individualité de l'être ou l'immortalité dans l'homme.

Or, dans la première de ces ères, l'ère relative ou l'Epoque du créateur, qui établit la finalité dans la création de l'homme, c'est-à-dire, accuse l'instrument téléologique de Dieu sur l'homme, quatre grandes fins humaines ou quatre grands buts uni-

VERSELS de l'humanité se sont accomplis, qui sont les suivants :

En premier lieu, l'homme est pourvu de sa raison virtuelle, longuement élaborée par l'obtention des buts INDIVIDUELS dans les temps traditionnels, sous le règne des Patriarches, raison virtuelle que nous appellerons ici la RAISON SENTIMENTALE. Et avec son aide, il réalise ses premières satisfactions, celles qui tiennent à son organisation physique ou animale, savoir, le BUT SENSUEL ou de bien-être corporel. Dans l'accomplissement de ce but, apparaissent aussitôt les deux moyens de réalisation de toutes fins humaines, lesquels, dans leur action et réaction respective, constituent évidemment le premier indice de la Loi qui régit l'histoire ou le développement de l'humanité, la *Loi du progrès*, loi encore mystérieuse, dont la conscience se dévoilera ultérieurement. La Liberté, ici une liberté *hétéronomique*, en ce qu'elle est *donnée* dans l'être ou l'existence de l'homme, formant l'élément spontané de cette Loi du progrès, que celle-ci tient de sa participation à la Loi de création, la Liberté, dis-je, se manifeste dans le PRÉCEPTE MORAL, révélé dans le sentiment de l'homme. A cette Liberté s'oppose la Nécessité, l'élément spécial, évolutif, de la Loi du progrès, manifesté ici dans le PENCHANT PHYSIQUE, immanent dans l'organisation corporelle de l'homme : précepte moral et penchant physique qui, dans leur oppo-

sition, le premier, comme vérité révélée, le second, comme vérité sentie, constituent la première *Révélation religieuse*, le THÉISME ou Religion primitive, née de la raison sentimentale de l'homme. Or, de cette Liberté et de cette Nécessité, dans leur opposition, surgit un conflit, une contradiction logique, qui, dans ce qu'elle offre d'inconciliable, constitue les MYSTÈRES DU THÉISME. En effet, d'un côté, le Penchant physique qui, dans ses exigeances est contraire au Précepte moral, rend *impossible* la pratique du bien commandée par le Précepte moral ; et par là se trouve signalée la CHUTE MORALE de l'homme, comme cause de sa propension au mal. Et, d'un autre côté, le besoin de réintégration morale rend *nécessaire* l'idée spéculative du bien, accusée dans le Précepte moral malgré le Penchant physique ; et par là, se trouve donné le COMMANDEMENT DE DIEU, comme moyen de réhabilitation morale. Il y a donc, dans ces termes, une contradiction logique, à laquelle il faut trouver une issue qui permette le développement de la vie. Cette issue ou conciliation se manifeste dans une INFLUENCE DIVINE, car le sentiment de l'homme, l'aurore de sa raison, est encore impuissant pour opérer cette conciliation. Le fait s'établit parallèlement à ces deux premiers éléments développés de l'essence humaine. D'un côté, la SYMPATHIE ou l'amour pratique des hommes, née du besoin des relations physiques,

ouvre une voie de transition de l'impossibilité pratique à la nécessité spéculative d'obéir au Précepte moral : de la sorte, la propension au mal s'atténue devant le commandement de Dieu, et par là, c'est-à-dire, par le fait de la sympathie humaine, l'exercice du bien devient possible. D'un autre côté le RESPECT DIVIN ou l'amour spéculatif de Dieu, né du besoin des relations morales, ouvre, à son tour, une voie de transition de la nécessité spéculative à l'impossibilité pratique d'obéir au Précepte moral : de la sorte, le commandement de Dieu annule l'influence de la chute, et par là, c'est-à-dire, par le fait du Respect divin, la satisfaction sensuelle trouve un anoblissement dans ses exigences. — Ainsi, sont conciliées dans leur opposition, la Liberté du Précepte moral, qui imposait l'idée spéculative du bien comme *nécessaire*, et la Nécessité du Penchant physique, qui montrait la pratique du bien comme *impossible*. — Les Gouvernements, dont la fonction est de garantir le libre développement de la vie humaine, sont ici constitués par des LÉGISLATIONS DIVINES, les Védas, le Décalogue, etc., et prennent le nom et le caractère de GOUVERNEMENTS SACERDOTAUX, qui absorbent tous les droits *publics* pour ne laisser aux hommes que l'exercice de leurs droits *privés* dans leurs relations de sexe, de famille et de propriété, objet principal de ces premiers temps historiques, bien ou mal garanti par une sorte de

sultanisme avec l'organisation sociale d'hiérarchie et de castes. L'action extérieure de ces gouvernements, pour répandre les lois qui les constituent et les conséquences qui en dérivent, lois et conséquences développées par la Raison sentimentale, s'opère par la MIGRATION de ces premiers peuples chez les autres peuples, c'est-à-dire par une migration de la civilisation orientale dans son flux vers l'occident. — Tel est le caractère général de la première fin humaine, considérée comme accomplissement historique du *But sensuel* qui y domine.

Ici, le savoir de l'homme ne s'élève pas au-delà des connaissances concrètes ; autrement dit, le Vrai consiste dans l'exercice du savoir sur les choses *données* de la création : de là, une première manifestation de *l'individualité* ou de l'être concret dans le POLYTHÉISME ou les espèces intelligibles, et une première manifestation de l'*universalité* ou du savoir concret dans le PANTHÉISME ou l'âme du monde : être et savoir qui, aussi, dans la première manifestation de leur union pour l'établissement de la Réalité concrète, objet du Vrai, forme le DUALISME COSMOGONIQUE. Et du côté du Bien, la moralité, et la religion son principe, se manifestent dans la PHYSIOPATHIE comme bien physique, du côté de l'organisation de l'homme, et dans la THÉOPATHIE comme bien moral, du côté du commandement de Dieu : lesquelles, dans leur opposition pour l'établissement de la

moralité concrète, objet du bien, forment le DUALISME ANTHROPOGONIQUE.

Mais, par une nécessité que le Théisme vient de révéler dans l'inhérence de l'homme par l'idée de la chute morale, intervient ici un nouvel ordre d'investigation, dont voici la caractéristique, parallèle, dans son développement anormal, au développement normal du Vrai et du Bien. — Des êtres, qui ne participent, ni à l'*Absolu* de qui dérive le Vrai, ni au *Verbe* de qui dérive le Bien, et qui ne font que puiser, dans ces deux véhicules de la réalité humaine, les conditions propres à servir à leur nature perversive ; des êtres qui ainsi paraissent appartenir à l'ancien monde du péché, cherchent à flétrir la pureté de la raison de l'homme dans le monde présent. Et sous cette influence, en quelque sorte systématique, quand elle n'est pas une simple tendance de leur essenee, ils transforment, en ténèbres, erreurs et perversion, le Vrai et le Bien, par une confusion de ces deux réalités de la destinée humaine. Ainsi la manifestation de cette dérivation du monde du péché consiste d'abord, dans la première confusion de l'individualité ou de l'être concret, signalé par le Polythéisme, objet du Vrai, avec le bien physique signalé par la Physiopathie, objet du Bien : ce qui donne lieu aux ESPRITS ÉLÉMENTAIRES considérés comme individualités mystiques dans les Sylphes, les Gnomes, les Salamandres, les Ondins,

objets des doctrines et pratiques mystiques des anciens Egyptiens; ensuite, dans la première confusion de l'universalité ou du savoir concret, signalé par le Panthéisme, objet du Vrai, avec le bien moral signalé par la Théopathie, objet du Bien : ce qui donne lieu à la MYSTICITÉ RELIGIEUSE considérée comme universalité mystique, objet des doctrines et pratiques mystiques des anciens Chinois : individualité et universalité mystiques qui, dans la première manifestation de la confusion de la Nécessité qui procède de l'Absolu, ici le Penchant physique, avec la Liberté qui procède du Verbe, ici le Précepte moral, forme le DUALISME MYSTIQUE, représenté par les deux génies, Ormuzd et Ahriman, objet des doctrines mystiques des Parsis et des Indiens.

Quant au Beau, en voici la première manifestation, tel qu'il fut développé dans ces premiers temps historiques :

Dans sa reproduction par le fait du savoir de l'homme, le Beau se présente sous deux aspects progressifs, le BEAU RÉEL, qui est le premier ordre de son développement, portant sur les êtres de la création, dans lesquels l'absolu ou l'infini transpire, et le BEAU IDÉAL, qui est le second ordre de ce développement, portant sur l'intelligence créatrice dans laquelle l'absolu se manifeste ouvertement.

Comme toute réalité, dont il s'agit de prendre la conscience en vue de la reproduire, le *Beau réel,*

celui que signalent les êtres de la création, implique deux éléments primitifs, propres à faire opérer cette reproduction. C'est d'un côté, l'ÉNERGIE esthétique, et de l'autre, l'AMÉNITÉ esthétique, formant ainsi deux pôles opposés dont la combinaison avec l'idée neutre du Beau réel, tel qu'il est manifesté dans les êtres, va donner lieu à la création des diverses productions du Beau par l'action de l'homme : création du Beau dont l'objet, et nul autre, est d'entretenir l'idée permanente du Créateur, et d'élever, ainsi, l'homme, des régions humaines aux régions divines, qu'il doit réaliser en lui pour s'assimiler à son créateur. — En effet, la combinaison de l'idée de l'Aménité, dans son individualité esthétique, avec l'idée du Beau considérée dans son universalité esthétique, produit l'idée du SUAVE, dont la première matérialisation a été donnée dans Cybèle, dans la Vénus vulgaire, dans le Bacchus des Egyptiens, etc. Et la combinaison de l'idée de l'Energie, dans son individualité esthétique, avec l'idée du Beau prise en général, produit le SUBLIME, tel que les peuples anciens l'ont signalé dans Isis et Osiris, dans Typhon, etc. De plus, comme cela dut naturellement se faire, lorsque le Sublime passa au Suave, le Beau, qui résulta de cette transition, apparut dans le SÉRIEUX esthétique, tel qu'il exista dans la pompe des premières cérémonies religieuses. Enfin, lorsque le Suave passa au Sublime, le Beau, qui provint, à

son tour, de cette transition, se montra dans le GAI esthétique, comme dans l'ancienne fiction de Momus. — Ces différentes sortes de Beau forment ce que l'on connaît sous le nom du BEAU ORIENTAL, où, sous la désignation des *Merveilles* du monde, domine, comme but dominant, le Sublime qui n'est encore que le *gigantesque*.

Les peuples, qui accomplissent ces sphères différentes du Vrai, du Bien et du Beau, nommément le But sensuel ou de bien-être corporel, sont les PEUPLES ORIENTAUX. Et ce premier but, en accusant la première halte dans la marche de l'humanité, caractérise l'HISTOIRE DES TEMPS ANCIENS ou la PREMIÈRE PÉRIODE de l'histoire, depuis l'origine des peuples jusqu'aux temps héroïques; car il est naturel qu'une période s'ouvre et se ferme par son but postulé et accompli. Tout autre mode de détermination des temps historiques est une erreur, au moins une détermination arbitraire.

En second lieu, l'homme, dans l'insuffisance de son bien-être physique, que lui fait reconnaître le développement de sa raison par la prise de possession de cette première réalité dans l'agriculture, l'industrie, la médecine, etc., tous objets propres à assurer l'existence physique de cette première période, l'homme, dis-je, manifeste une seconde faculté, supérieure à sa raison sentimentale, c'est la RAISON PRATIQUE; à savoir, que, par ce qu'elle a de

spontané, il prend conscience du Précepte moral, reçu de son sentiment, pour le revêtir, par sa raison supérieure, par une première *Création humaine*, d'une condition résolutive. Et la Liberté, ici une liberté autonomique, se manifeste dans le DEVOIR, auquel vient s'opposer la Nécessité, manifesté dans l'INTÉRÊT avec les entraves de l'inertie, Intérêt qui n'est autre que le développement du Penchant physique de la période antérieure : Devoir et Intérêt qui, dans leur opposition, le premier comme vérité créée, le second comme vérité reconnue, provoquent, pour en avoir la conciliation, l'établissement de la MORALE ou de la Philosophie pratique. En effet, les Doctrines morales lèvent le conflit, d'une part, à l'aide des LOIS JURIDIQUES dont l'attribution, comme savoir pratique, rend effective la possibité spéculative du Devoir à côté de l'Intérêt, en vertu de l'universalité de la Morale que représentent ces lois; et d'autre part, à l'aide du DÉVOUEMENT, fonctionnant ici comme anticipation sur les *Lois éthiques,* dont l'attribution, comme exercice pratique, poussé jusqu'à l'héroïsme dans l'amour de la patrie, rend effective la nécessité pratique du Devoir malgré l'Intérêt. Ainsi se trouvent conciliés le Devoir et l'Intérêt dans la raison pratique. Mais, cette conciliation, pour être maintenue, semble exiger deux nouveaux éléments médiats; c'est, du côté des Lois juridiques, la création de la COERCI-

TION à la Morale, qui puisse faire passer de la possibilité spéculative à la nécessité pratique du Devoir, c'est-à-dire, faire du Dévouement l'analogue de la Loi juridique, ou de la Nécessité une Liberté; et c'est, du côté du Dévouement, la création de la LIBERTÉ POLITIQUE, qui puisse faire passer de la nécessité pratique à la possibilité spéculative du Devoir, c'est-à-dire, faire de la Loi juridique l'analogue du Dévouement, ou de la Liberté une Nécessité. Or, le rapprochement, dans les lois morales, de deux conditions aussi opposées, d'une répression physique de la spontanéité, et de la liberté hyperphysique des actions, constitue évidemment une contradiction, fait de l'INFLUENCE HUMAINE de l'actuel développement moral, que rien ne peut lever encore, parce qu'il dépasse la force autonomique de ce développement. Aussi, cette contradiction produit-elle des résultats adéquats, qui vont porter l'homme à de nouvelles considérations. Toutefois, un pareil développement constitue le BUT MORAL parmi les hommes, la sûreté publique ou la garantie de la justice par la politique, représentée, pour la première fois, par la formation de l'ÉTAT, dans lequel se manifestent les effets des éléments contradictoires qui en sont la base, tantôt par la MONARCHIE quand les Lois juridiques et leur principe auxiliaire, la Coercition, dominent, tantôt par la RÉPUBLIQUE, quand c'est le Dévouement et la Liberté

entre les partisans contraires, ontologique et logologique, caractérisée par un DIALECTISME purement virtuel, de l'Ecole mégarienne et des Ecoles élique et érétriarque, qui, à défaut des éléments nécessaires pour la création de la Réalité dans l'identité de ses contraires, la Matière et l'Esprit, telle qu'elle existe *effectivement* dans la Réalité concrète, tombe dans le SCEPTICISME, représenté ici par Pyrrhon et Enésidème, et clôt tout ce développement actuel du savoir, du côté du Vrai.

De même du côté du Bien, se manifeste la distinction de l'activité humaine pour la production de la Moralité, d'une part, dans la SOCIALITÉ, qui résulte du besoin physique des relations matérielles, et de l'autre dans la RELIGIOSITÉ, qui résulte des besoins moraux des relations spirituelles. — Comme telle, la Socialité ne se manifeste encore, au commencement de cette nouvelle période historique, que comme Moralité concrète dans les GNOMES et APOLOGUES de Théognis, Archiloque, Esope, etc. Mais ultérieurement, cette Moralité, développée simultanément avec la Religiosité, à laquelle elle participe dans les MAXIMES et RÈGLES des sept sages, s'ouvre une voie de passage, de son caractère d'activité purement physique, à celui de la Religiosité, avec caractère moral, qui se traduit, déjà *in abstracto,* dans une simple réaction accusée, ici, dans la contemplation, qui n'est toujours qu'une

activité conditionnelle ; et dans son application pratique, elle donne lieu à la Sûreté publique et aux Lois juridiques dans les LÉGISLATIONS POLITIQUES de Solon, Lycurgue, Numa, etc. Enfin, nous voyons cette Moralité, née des relations humaines, se clore dans le PÉRIPATÉTISME PRATIQUE, qui donne les premières conditions du *Droit*, et par conséquent institue la législation juridique ou la légalité des actions, considérées dans leurs résultats extérieurs. — La Religiosité, qui se présente au nom des commandements de Dieu, ne se manifeste encore au commencement de cette nouvelle période, que comme Moralité concrète dans les POÉSIES et DESTINÉES RELIGIEUSES, telles que nous les ont transmises David, Salomon, les Prophètes, les Sibylles, etc. Mais ultérieurement, cette Moralité, développée conjointement avec la Socialité, à laquelle elle participe dans les THÉODICÉE et THÉOCRATIE des Hébreux, s'ouvre ainsi une transition de son caractère contemplatif au caractère actif de la Socialité qui se traduit, déjà *in abstracto*, dans un sens rationnel ; et dans son application pratique, elle donne lieu à la Dignité humaine, comme anticipation sur les Lois éthiques dans la LIGUE PYTHAGORICIENNE. Enfin, nous voyons cette Moralité, née des relations divines, se clore dans le PLATONISME PRATIQUE, qui donne les premières conditions de la *Vertu*, et par conséquent anticipe sur la législation éthique ou la

pureté dans les maximes morales, les principes intérieurs des actions. C'est ainsi que, par ce développement nécessaire et non fortuit, le droit et la vertu représentent les deux conditions essentielles de la Moralité, la Religiosité, comme condition de la vertu ou de l'activité inconditionnelle, et la Socialité, comme condition du droit ou de l'activité conditionnelle. Or, en présence de cet acquit partiel, physique et hyperphysique, on fut porté, par un concours systématique et réciproque de l'une et de l'autre, de la Religiosité et de la Socialité, à prétendre à la création de la Moralité : ce qui donna lieu aux premières conditions des *associations morales* des hommes, dues au SOCRATISME, développé par le *Dialectisme* des Ecoles élique et érétriarque, dégénéré, d'abord en *Eudémonie* dans l'Ecole cyrénaïque, et tombé, ensuite, en *Brutalité* dans l'Ecole cynique : dégénération, et surtout Dialectisme manifesté par les conditions opposées de la Moralité, la dépendance humaine et la dépendance divine, qui, en vue de la création de la Moralité dans une identité finale de ces deux conditions contradictoires, telle qu'elle existe *effectivement* dans la Moralité concrète comme identité primitive, suscita le STOÏCISME de Zénon de Cittium, etc., qui clôt tout ce développement actuel du savoir du côté du Bien.

Voici, parallèlement au développement progressif

et normal de l'humanité, la voie que suivit la confusion du Vrai et du Bien dans cette même période. — Tout d'abord, se dessine la distinction du Mysticisme physique et du Mysticisme moral. Elle est un résultat de la combinaison des deux conditions primitives du Mysticisme, les Esprits élémentaires et la Mysticité religieuse, avec le Dualisme mystique, qui donne à chacun de ces deux principes hétérogènes une virtualité dont ils seraient privés, pour leur propre développement, sans cette participation à l'universalité du Dualisme. — Le premier de ces deux Mysticismes, le MYSTICISME PHYSIQUE, ainsi appelé en ce qu'il prend son point de départ dans *l'individualité mystique* de la première confusion, se décèle, d'abord, comme manifestation *pratique,* pour la production du Bien physique, dans les EXERCICES THAUMATURGIQUES, formant la transition de la première à la seconde période; exercices qui, joignant les Esprits élémentaires, dont le caractère est l'inertie, à la Mysticité religieuse, dont le caractère est la spontanéité, prétendent accomplir le Bien-être ou produire l'être dans l'homme. Ensuite, comme manifestation *spéculative,* pour la reproduction du Vrai, ce Mysticisme se décèle, au commencement de la seconde période, dans les COSMOGONIES PHYSIQUES qui, par l'union de la spontanéité du savoir de la Mysticité religieuse avec l'inertie de l'être des Esprits élémentaires, prétendent repro-

duire le Vrai ou accomplir le savoir dans le monde, nommément par l'origine des éléments qui le constituent, la *matière*, la *lumière*, etc. — Le second de ces deux Mysticismes, le MYSTICISME MORAL, ainsi appelé en ce qu'il prend son point de départ dans *l'universalité mystique* de la première confusion, se décèle, d'abord, comme manifestation *pratique*, pour la production du Bien moral, dans les EXERCICES THÉURGIQUES, formant la transition de la première à la seconde période; exercices qui, joignant la Mysticité religieuse, dont le caractère est la spontanéité, aux Esprits élémentaires, dont le caractère est l'inertie, prétendent accomplir le Bien, ou produire l'être dans l'homme. Ensuite, comme manifestation *spéculative*, pour la reproduction du Vrai, ce Mysticisme se décèle, au commencement de la deuxième période, dans les COSMOGONIES MORALES qui, par l'union des Esprits élémentaires ou de la nécessité de l'être avec la Mysticité religieuse ou la liberté du savoir, prétendent reproduire le Vrai ou accomplir le savoir dans le monde, nommément par la découverte des origines du *mal*, de *l'esprit*, etc., de la *transmutation des âmes*, etc. — Sous de telles conditions, physique et morale, ce double Mysticisme de l'homme élèvera ses prétentions jusqu'à vouloir, le Mysticisme physique être un Mysticisme moral, et réciproquement. Ainsi, le Mysticisme physique, que nous

venons de caractériser, qui prétend produire le Bien avec sa thaumaturgie et créer le Vrai avec sa cosmogonie, se croira les conditions nécessaires pour agir comme s'il était un Mysticisme moral. A cette fin, on le voit déployer les ARTS MYSTIQUES, ceux que nous ont transmis les traditions de Thaaut, Hermès Trismégiste, etc., dans les breuvages, médicaments et différentes productions artificielles, dont les vertus consistent à guérir les maladies de l'esprit, à prolonger la vie, à transmuter les métaux, etc. De même, le Mysticisme moral, qui prétend produire le Bien avec sa théurgie, et créer le Vrai avec sa cosmogonie, se croira les conditions nécessaires pour agir comme s'il était effectivement un Mysticisme physique. A cette fin, on le voit déployer la MANTIQUE ou les DIVINATIONS MYSTIQUES, telles que la Nécromancie, la Chiromancie, la Géomancie, etc., etc., à l'aide desquelles il prétend surprendre les *caractères physiognomoniques,* prononcer sur l'avenir des hommes et du monde, et induire des signes extérieurs des conséquences intérieures. — Dans ce développement parallèle, d'un côté, le Mysticisme physique ne peut échapper à l'influence du Mysticisme moral. On voit, alors, le savoir ou la Mysticité religieuse peser de toute son action sur l'être ou les Esprits élémentaires; et ceux-ci en reçoivent une valeur mystique qui se traduit par l'ASTROLOGIE et généralement le FATALISME, d'où

résulte, dans la signification mystique des *choses*, un *destin* jouant ici le rôle de la nécessité enchaînant la liberté; et la spontanéité, avec la production du Vrai et du Bien, sa conséquence, sont manifestement frappées d'impuissance. De l'autre côté, le Mysticisme moral ne peut, non plus, échapper à l'influence du Mysticisme physique, qui vient peser de toute son action sur le savoir ou la Mysticité religieuse. Et celle-ci, à son tour, en reçoit une ampliation mystique qui se traduit par la MYSTOSOPHIE dans la détermination mystique de la *pensée*, la raison s'appropriant dans sa liberté la nécessité des choses. De là, l'absorption par le savoir, de l'être dans la Réalité, une de ses conditions, et par conséquent, la notion de la Réalité rendue impossible. — En face de cet acquit partiel, ontologique, dans la matérialisation de la Pensée par le Destin dans les choses, et logologique, dans l'exclusion des Choses par la Raison dans la pensée, l'un et l'autre encore impuissants dans la complète confusion du Vrai et du Bien, on fut porté à croire que l'harmonie entre les deux conditions primitives qui ont servi au développement obtenu, donnerait les véhicules d'être et de savoir, nécessaires à la reproduction du Dualisme mystique, où règne la première manifestation de la confusion de l'Absolu, caractère des choses, avec le Verbe, caractère de la pensée. Et un pareil dessein reçut sa réalisation

dans les MYSTÈRES, tels que les Mystères d'Eleusis, de Bacchus, de Samothrace, etc., qui soumettant les adeptes à des initiations aveugles et successives énervant toute activité, à une Loi du silence empêchant toute extension, et à d'impuissantes pratiques expiatoires d'une chûte primitive inexorable, détournaient la raison humaine de ses voies régulières, car, l'homme, en dehors de ces Mystères, cherchait à sortir de ces deux abîmes de la raison, soit que, par la pensée indépendante des choses, il rétablît la spontanéité du savoir créateur, soit que par les choses pénétrées de la pensée, il donnât la vie à l'inertie de l'être créé. — De là, à la réunion du Mysticisme physique et du Mysticisme moral dans une identité qui leur fut commune, et qui, par conséquent les reliât au virtualisme mystique du Dualisme, le passage fut ouvert; et cette identité fut opérée, ici, dans un dernier système spéculatif et pratique, les EXERCICES MAGIQUES, dans lesquels le Mysticisme joua son rôle de confusion, à savoir, que quand, d'un côté, les Exercices théurgiques déploient l'universalité de la Mysticité religieuse en vue de la Réalité physique et morale qu'elle prétend produire avec l'évocation des Génies bienfaisants, de l'autre, les Exercices thaumaturgiques déploient l'individualité des Esprits élémentaires en vue de la réalité physique et morale qu'ils prétendent produire avec les Gnomes, les

Sylphes, etc. : jeu de CONFUSION, tour à tour, renouvelé et entretenu au moyen de la virtualité mystique à laquelle le Mysticisme s'est élevé pour détruire les éléments de la Réalité physique et morale, l'Absolu et le Verbe, qui, dans leur *distinction*, en sont les éléments créateurs. — Tels sont, dans cette période historique, les principes qui étaient dans l'homme, par suite de sa participation au monde primitif de péché, pour établir la confusion du Vrai et du Bien, dont le problème est posé dans le MYSTICISME ORIENTAL.

Quant au Beau, en voici le développement dans cette période historique :

Au Beau oriental succède le BEAU HÉROÏQUE. Il se manifeste 1° dans l'idée du NOBLE qui est un résultat de l'influence de l'Energie dans l'Aménité, où la première domine sur la seconde, comme on le voit dans les monuments de Jupiter, de Junon et autres productions analogues; et 2° dans l'idée du BRILLANT, qui est un résultat de l'influence opposée de l'Aménité dans l'Energie, où celle-là domine sur celle-ci, comme on le voit dans les monuments de Mars, de Vénus-Uranie, etc. Mais lorsque l'Energie et l'Aménité concourent conjointement à la constitution du Beau, il s'établit une harmonie entre ces deux éléments, qui produit l'idée du GRANDIOSE, comme dans Apollon et Minerve. Enfin parvenant à rendre identiques dans l'idée universelle du Beau, le Sublime

et le Suave, l'idée de l'absolu ou de l'infini se fait jour, qui, en débordant l'idée du Beau réel ou du Beau sensible ouvre la voie au BEAU IDÉAL, tel qu'il fut pressenti chez les Grecs et les Romains, dans cette période de l'humanité, par leurs productions héroïques devenues, par leur perfection, des monuments classiques. — De même que le Beau de la première période se généralise dans les Merveilles du monde, le caractère général du Beau de la période actuelle se manifeste par l'ÉPOPÉE, dans l'Iliade et l'Enéide. Ces productions du Beau, surtout ces dernières, dans lesquelles transpire déjà un développement du Vrai et du Bien qui semble anormal, en face du manque d'un pareil développement dans les autres sphères de l'activité humaine, doivent être considérées comme une anticipation générale et prématurée sur la progression des facultés humaines, celle de la certitude de la *connaissance*, manifestée dans les mathématiques, celle de l'énergie de la *volonté*, manifestée dans l'exaltation de l'honneur, et celle de l'élévation du *sentiment*, manifestée dans le Beau, facultés développées dans leur intensité comme les guides et les précurseurs de l'humanité vers le développement du Vrai et du Bien, qui ne se manifeste, dans son intégralité, que dans la cinquième période, par les problèmes du Bien absolu et du Vrai absolu.

Les peuples, qui accomplissent cette nouvelle

réalisation du Vrai et du Bien, accusée, ici, dans l'obtention du But moral ou de garantie de la justice par la politique, rattachant ainsi ce qu'il y a d'individuel dans les rapports humains à la réalité universelle de la Sûreté publique représentée par l'Etat, sont les GRECS et les ROMAINS. Et ce deuxième but, dans la marche de l'humanité, caractérise l'HISTOIRE DES TEMPS CLASSIQUES, depuis les temps héroïques jusqu'à la venue du Christ, et ferme la DEUXIÈME PÉRIODE de l'Histoire.

En troisième lieu, ce deuxième but, qui s'est accompli dans la formation de l'Etat, n'offre encore à l'humanité, sous le rapport politique, qu'une fluctuation aristodémocratique, c'est-à-dire, entre le despotisme des monarchies et l'anarchie des républiques, et sous le rapport moral, il n'offre encore qu'une conciliation relative entre l'Intérêt et le Devoir : fluctuation et conciliation qui empêchent l'établissement solide de la justice parmi les hommes. De sorte que l'humanité, dans son impuissance propre, qu'elle reconnaît ici, s'adresse au ciel pour y chercher la loi de cette justice. Et, dans cette suprême considération, la troisième faculté, que produit la nature essentielle de l'homme pour agrandir sa réalité, est la RAISON RELIGIEUSE, à laquelle on doit le BUT RELIGIEUX, qui se manifeste comme garantie de la justice par la pureté des maximes morales, ainsi que nous allons l'établir.

— A cette fin, le VERBE EN DIEU fait fonction de Liberté dans l'homme, ici une nouvelle liberté hétéronomique développée par le sentiment religieux pour atteindre le but, à laquelle s'oppose la Nécessité dans l'inertie du PÉCHÉ ORIGINEL : verbe et péché qui, dans leur opposition, le premier comme vérité révélée, le second comme vérité sentie, sont les deux termes de la seconde *Révélation religieuse*, le CHRISTIANISME ou Religion développée. Or, de cette Liberté et de cette Nécessité, dans leur opposition, surgit une contradiction logique qui donne lieu aux MYSTÈRES DU CHRISTIANISME, d'un côté, par notre dépendance du Péché originel qui, dans l'impossibilité spéculative du Bien, son effet, nous force, pour nous libérer de la chute morale, sa cause, à considérer la RÉDEMPTION comme l'ouvrage de Dieu ; et de l'autre, par notre aveu spontané du Verbe, qui, par la nécessité pratique du Bien, son effet, produit les ŒUVRES pour notre salut propre, comme ouvrage des hommes. Il y a donc là une mystérieuse contradiction logique dont une nouvelle INFLUENCE DIVINE peut, seule, donner la conciliation. En effet, par la GRACE, la Nécessité, que manifeste le Péché dans son inertie, se fraye une voie de transition de la Rédemption aux Œuvres, ou de l'impossibilité spéculative à la nécessité pratique du Bien ; et l'action de cette Grâce devient, ici, une fonction de Liberté ou d'autonomie dans le savoir

de l'homme, un fait des Œuvres, que reçoit la Nécessité ou l'hétéronomie de la Rédemption. Et par le MÉRITE, la Liberté, que manifeste l'aveu spontané du Verbe, se fraye, à son tour, une voie de transition des Œuvres à la Rédemption, ou de la nécessité pratique à l'impossibilité spéculative du Bien ; et l'action de ce mérite devient, ici, une fonction de Nécessité ou d'hétéronomie dans le savoir de l'homme, un fait de la Rédemption, que reçoit la Liberté ou l'autonomie des Œuvres. Ainsi se trouve compris, dans le premier cas, comment la Grâce peut conduire aux Œuvres comme Mérite humain ; et, dans le second cas, comment le Mérite peut conduire à la Rédemption comme Grâce divine. Et ce qui paraissait inconciliable entre la Nécessité et la Liberté, ici l'impossibilité de la spéculation du Bien par suite du Péché, et la nécessité de pratiquer le Bien par l'aveu du Verbe, se trouve levé dans cette anticipation vers l'identité de ces deux contraires. — Les Gouvernements, qui régissent les hommes de ce temps, sont dus à l'ÉGLISE, considérée comme association éthique préparant le règne de Dieu sur la terre par la réalité individuelle des maximes morales rattachée à l'universalité des commandements de l'Eglise, en d'autres termes, par la répartition universelle des devoirs : ce qui institue la MORALITÉ PUBLIQUE, comme l'époque précédente avait institué la Sûreté publique. En effet,

par suite de la susdite conciliation, d'une part, les *Ordres religieux* garantissent les conditions de la vie éternelle, dépendant de la religion ou de l'Eglise, au moyen de la Juridiction canonique, et développent, par l'autorité spirituelle, dominante sous le pape Grégoire VII, le côté HIÉROCRATIQUE DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF, c'est-à-dire, les droits éthiques, l'égalité des hommes devant Dieu dans la dignité religieuse ; et d'autre part, les *Classes suzeraines* (la Noblesse) garantissent les conditions de la vie terrestre, dépendant du sol ou de la glèbe, en vertu de la Juridiction féodale, et développent, par l'autorité temporelle, dominante sous Charlemagne, le côté PHYSIOCRATIQUE DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF, c'est-à-dire les droits civiques exercés dans les communes municipales.

Ici, le savoir, avant de s'élever à des considérations supérieures au développement actuel de l'intellect, résume toutes les données spéculatives produites dans les 1re et 2e périodes historiques pour la création du Vrai et du Bien. Et comme toute spéculation du savoir, pour n'être point vaine, doit s'accomplir par un but fixé par la volonté ou la raison, dans une réalisation technique ou pratique, réalisation qui soit comme la base ou le support des conditions autothétiques du savoir pur, ce but, pour être accompli, postule l'adjonction de conditions autogéniques ou créatrices d'une objectivité

qui puisse mettre à l'usage pratique de l'homme la Réalité, par les sciences qu'on en déduit, et la Moralité, par son application dans la conduite universelle et individuelle de la vie. C'est là le nouvel ordre d'idées qui se manifeste dans la 1re partie de la présente 3e période, avant la destruction de l'Empire romain. — D'abord, en ce qui concerne le Vrai, le premier accomplissement que le savoir subjectif cherche à opérer, est donné par le problème du *Matérialisme*, tel qu'il est proposé avec son caractère d'universalité puisé dans la Réalité concrète ou le Dualisme cosmogonique. Or, le Matérialisme est déjà une partie de cette Réalité, c'est le côté polythéistique, le côté des espèces intelligibles, avec sa participation au côté savoir de la Réalité concrète. Il s'agit donc, pour la fin proposée, de trouver dans la Matière, base de cet élément de la Réalité, un savoir qui lui soit inhérent, de telle sorte que la Matière puisse devenir un objet sur lequel la raison trouve lieu à s'exercer. Et c'est, effectivement, ce qui fut rendu sensible par les phénomènes du monde que présente la Matière. Ainsi, Galien, pour légitimer les actes effectifs ou matériels de la vie, imaginait un *Esprit-substance*, ce qui équivaut à un Esprit-corporel. De même, Alexandre d'Aphrodise, pour combattre le fatalisme, considéré comme hasard dans les phénomènes du monde, imaginait la *Liberté* ou son

analogue, considérée comme une finalité dans le monde. C'est là une TENDANCE RÉALISTIQUE où l'Esprit dans la Réalité manifeste la Matière : la Matière, qui est le *réel,* l'objectif donné, impliquant l'Esprit. — Cet ordre d'accomplissement fut l'objet général de la philosophie ultérieure des Grecs. — Le deuxième accomplissement que le savoir subjectif se propose est donné par le problème du *Spiritualisme,* qui est déjà une partie de la Réalité concrète, c'est le côté panthéistique, le côté de l'âme du monde, avec sa participation au côté être de la Réalité concrète. Il s'agissait donc, pour la fin proposée, de trouver dans l'Esprit, dominant dans cet élément de la Réalité, un être, un support qui lui fut inhérent, de telle sorte que l'Esprit puisse devenir un objet sur lequel la raison trouve lieu à s'exercer. Et c'est, effectivement, ce qui fut rendu sensible par l'apperception de la Matière comme un fait exclusif de l'Esprit. C'est là une TENDANCE IDÉALISTIQUE où la Matière dans la Réalité manifeste l'Esprit ; l'Esprit, qui est l'*idée,* le subjectif, impliquant la Matière. — Cet ordre d'accomplissement fut l'objet général de la philosophie de l'Eglise d'Orient, nommément chez Philopone, Jean Damascène, Photius, etc. — Le troisième accomplissement porte sur le problème de l'*Empirisme,* formant la transition du Matérialisme au Spiritualisme. Effectivement, l'être fait ici fonction pragmatique du

savoir. Ainsi, Lucrèce, qui ne voit, dans la nature des êtres, rien autre que la Matière combinée avec l'Esprit, prétend que la Matière, comme existence, est le principe, dont l'Esprit n'est que la conséquence. Et Cicéron, dans ses spéculations sur Dieu, l'âme, la liberté, donne aux phénomènes qui en dérivent, l'attribution de lois intellectuelles. Lucrèce et Cicéron considèrent donc l'Esprit comme effet et la Matière comme cause. C'est là l'objet général de la philosophie des Romains, nommément chez Amafanius, Sénèque, Pline l'ancien, etc. — Le quatrième accomplissement est proposé dans le problème du *Noologisme*, qui forme la transition du Spiritualisme au Matérialisme. C'est là l'objet de la philosophie des Arabes. Effectivement, la Pensée, chez Averroës, un des philosophes supérieurs de cette école, est le principe de qui tout émane; et chez Al-Gazel, l'Idée, ce qui est par soi, selon l'expression de ce philosophe, implique nécessairement l'être qui, ainsi, fonctionne par lui-même. — Le cinquième accomplissement est motivé par le *Dialectisme* avec sa tendance à concourir aux conditions créatrices de la Réalité. Il faut voir, dans ce concours, une préformation primitive des deux éléments, le savoir et l'être, destinée à faire cesser l'opposition de ces deux éléments hétérogènes, en les constituant dans une harmonie qui serait, ainsi, une anticipation sur leur identité.

Mais, de même que le Dialectisme n'offre encore, dans ses conditions théoriques, qu'un virtualisme spéculatif vers cette identité, de même, ici, on n'obtient qu'un nouveau virtualisme technique, déterminé, dans la conscience, par l'ÉCLECTISME, où l'être et le savoir correspondent bien à l'idée de leur concours à la création de la Réalité, mais ne peuvent cependant en établir l'harmonie préalable à cause d'un penchant trop exclusif, de la part de l'un de ces éléments constitutifs par rapport à l'autre, et réciproquement, à se manifester comme créateur exclusif de la Réalité : penchant qui caractérise plutôt un antagonisme, sans moyens de le faire cesser, s'il n'est pas un jeu de l'esprit, un semblant philosophique. — Enfin, le sixième accomplissement qu'il nous reste à opérer, et qui ferme la tendance pragmatique de la raison dans sa conformité avec les idées spéculatives des 1re et 2e périodes, porte sur le problème du *Scepticisme*. Mais ici, l'insuffisance du Matérialisme et du Spiritualisme, conditions sur lesquelles roule ce Scepticisme, tant dans l'emploi de leurs procédés que dans la détermination de leur objet, qui de part et d'autre, n'offrent que des idées toujours opposées et exclusives à la création de la Réalité, montre l'impuissance actuelle de la raison à atteindre l'identité de ces deux universaux dans la Réalité. En effet, dans la contradiction inhérente au Scepti-

cisme (quand il n'est pas une destruction de la vérité), on ne saurait reconnaître la Réalité concrète du Dualisme cosmogonique, cette identité primitive qu'il s'agit de conduire, en passant par toutes les élaborations nécessaires, à son identité finale pour en produire l'accomplissement. Par conséquent, tant d'efforts n'aboutissent encore qu'à délaisser cette identité dans la considération actuelle d'une SYNTHÈSE RELATIVE des deux éléments de la Réalité, comme étant la condition de la connaissance cherchée. Et c'est là une loi nouvelle que pose la recherche de la vérité à la raison. Il en résulte un Problème universel du Vrai, se manifestant ici comme ANTICIPATION RÉELLE DU SAVOIR, en opposition au long développement que nous venons de caractériser, qui n'en était que l'anticipation virtuelle, comme problème proposé dans le *Sentiment* de l'homme par la révélation de l'Absolu. Or, cette Anticipation réelle, ce nouveau problème du Vrai proposé à la solution du savoir, dont la détermination réside dans la conception objective de l'*Absolu* hors de l'homme, c'est-à-dire, dans l'autothétique du monde, ouvre la 2e partie de la 3e période historique, après le rétablissement de l'ordre, lors de la restauration de la philosophie longtemps abandonnée, après la chûte de l'Empire romain pratique. Les conditions de notre présente proposition sont donc un retour, en quelque sorte, à l'unité mani-

festée dans le Dualisme cosmogonique, cette synthèse primitive des éléments de la Réalité, avec cette différence que l'aspect de la question est agrandi de toute l'élaboration antérieure, et que les facultés qui vont servir à nos investigations sont supérieures à celles développées jusqu'ici. — A l'appui de ces facultés supérieures, l'Être et le Savoir qui, évidemment, forment la synthèse mise en problème, doivent ici, pour la solution qu'on s'en propose, être considérés *in abstracto,* c'est-à-dire, dans leurs lois mêmes, s'il est possible d'y atteindre, et indépendamment de leur caractère contingent de faits, tels qu'ils s'offrent aux facultés inférieures de la raison. D'ailleurs, les Arabes et les philosophes de l'Eglise d'Orient contribuèrent puissamment à de telles considérations par l'emploi de l'Entendement, formant, en quelque sorte, une systématisation des facultés pour la conception objective de la Réalité. — Le premier moment philosophique de la nouvelle synthèse se manifeste dans la PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE. Nous allons voir, en effet, qu'elle implique les deux éléments de la Réalité. Cette philosophie fut lente à se constituer. Les bases en furent posées, dès avant le XIIe siécle, par Alcuin, Maur, Ludger, etc., et mieux déterminées, par Scot, Béranger, Lanfranc, etc., chez lesquels s'établit, à ce premier commencement de la période scolastique, une lutte intellectuelle où l'être et le savoir prédominaient

alternativement comme principe exclusif de la Réalité. Toutefois, au XIIe siècle, la philosophie scolastique reçut sa positive détermination avec le caractère que nous venons de lui assigner, c'est-à-dire, comme une nouvelle manifestation de l'union de l'être et du savoir en tant qu'ils constituent la Réalité, et ainsi, comme un nouveau point de départ pour les recherches propres à la faire connaître. Roscelin est particulièrement le philosophe à qui revient l'honneur d'avoir fondé cette philosophie, nouvelle lueur pour de nouvelles lumières qui projetteront longtemps leurs rayons. D'un côté, on y vit briller Abailard, avec une tendance logique ou dialectique qui, malheureusement, fut trop exclusivement appliquée à des jeux de l'esprit ; et de l'autre, Albert-le-Grand, avec une tendance cognitive ou métaphysique qui, malheureusement, fut obscurcie par de prétendues qualités occultes de la Réalité : c'était, d'ailleurs, l'erreur inévitable de ces temps de renouvellement. Les subtilités logiques qui, d'un côté, dominèrent dans les efforts de la conscience pour fonder la Réalité, et de l'autre, la théologie, non comme science de la Réalité, mais comme autorité exclusive présentant des entraves à la libre pensée, joints au mélange barbare des instruments de savoir que le retour à la saine philosophie n'avait encore pu rectifier, constituaient, de part et d'autre, une sorte de cacologie intellectuelle,

dont l'appréciation, entachée de blâme jusques dans des temps bien postérieurs, fut exagérée ; car, cette cacologie résidait plus dans sa forme que dans son contenu, remarquable, à tant d'égards, par la profondeur de ses vues. On en trouve la preuve dans les résultats importants nés des nouvelles considérations de l'être et du savoir, auxquelles on s'éleva pour arrêter les principes de la Réalité. On vit en effet, s'établir une distinction plus tranchée que dans les temps antérieurs, entre les deux nouveaux sectateurs du Vrai, les uns qui, sous le nom de RÉALISTES (depuis Alexandre de Halles jusqu'à Durand), donnaient au savoir la haute valeur de concourir à la constitution de la Réalité, par la reproduction consciente du savoir qui en est l'essence, le savoir avant l'être dans la Réalité *(Universalia ante rem)*, l'autogénie dans la Réalité ; les autres qui sous le nom de NOMINALISTES (depuis Occam jusqu'à la Réformation), maintenaient que l'être, en tant qu'il manifeste l'existence, constitue, dans la Réalité, le savoir après l'être, ou dans l'être *(Universalia post rem vel in re)*, l'autothésie dans la Réalité : ce qui était vrai sous les deux aspects. Et c'est par là que se trouvent closes les recherches du savoir dans la 3e période historique ; recherches qui, par la présente détermination qu'elles reçoivent ici, jettent une clarté qui manquait dans la juste appréciation de la philosophie scolastique.

Voyons maintenant ce qui a été fait en ce qui

concerne le Bien. De même que pour le Vrai, nous n'avons point à nous occuper ici des premières manifestations théoriques, celle du Bien physique dans la Physiopathie, et celle du Bien moral dans la Théopathie, telles qu'elles résultent, d'un côté, de l'organisation de l'homme, et de l'autre, du précepte moral révélé dans son sentiment; ce sont là les éléments primitifs et individuels de la Moralité concrète, qui ne peuvent recevoir d'accomplissement, car, un Bien physique pur n'appartient qu'à l'animal, et un Bien moral pur n'est point du domaine temporel de l'homme. Pour qu'il soit donné à la raison d'accomplir le Bien, il faut que ses conditions données revêtent le caractère de l'universalité, c'est-à-dire, il faut que ses conditions participent de l'universalité de l'élément-neutre, le Dualisme anthropogonique, en plus ou moins grande partie; élément-neutre qui est la Moralité concrète dont le Bien physique et le Bien moral sont les deux éléments constitutifs, correspondants, dans leur hétérogénéité, à la double nature humaine. Ainsi, et en premier lieu, la *Socialité* porte ce caractère universel, parce que, comme un dérivé immédiat de l'élément-neutre ou combiné avec la Moralité universelle, elle possède une partie de cet élément-neutre, le Bien moral; mais, le Bien physique y domine dans sa dépendance des relations humaines, qui seraient

toutes brutales sans l'adjonction morale. Comme telle, la Socialité appelle une réalisation technique qui s'accomplit effectivement dans l'ÉPICURISME, dont la tendance mondaine se rehausse dans l'Eudémonie jusqu'à la destruction de l'Empire romain. — De même, en deuxième lieu, et parallèlement, la *Religiosité,* où le Bien moral domine dans sa dépendance des relations divines, possède une partie du Bien physique de la Moralité, sinon ces relations seraient toutes idéales. Comme telle, la Religiosité provoque une réalisation technique qui s'accomplit effectivement dans le THÉOLOGISME des Saints-Pères, dont la tendance religieuse prend le caractère philosophique chez St. Clément, Origène, St. Augustin, etc., et le caractère anti-philosophique chez St. Irénée, Tertullien et surtout Lactance. — En troisième lieu, le Bien, qui résulte des actions humaines extérieures celles qui relèvent des *Législations politiques,* instituant la Sûreté publique, trouve son accomplissement dans la philosophie pratique ultérieure des Grecs et des Romains, celle d'Athénodore, Epictète, Q. Sextus, Sénèque, etc. — En quatrième lieu, le Bien, qui résulte des Maximes morales ou des principes intimes des actions, dues à la *Ligue pythagoricienne,* déjà une base de la Dignité humaine, trouve son accomplissement dans la philosophie ultérieure des Pythagoriciens, après la destruction de la Ligue. —

En cinquième lieu, le Bien, résultant du *Socratisme*, auquel, par le concours des deux éléments primordiaux et hétérogènes de la Moralité, on doit les premières conditions des associations morales, n'aboutit, toutefois, qu'à un ÉCLECTISME PRATIQUE, car les règles autothétiques de la théorie, correspondantes à l'Eudémonie de l'École cyrénaïque et à la Brutalité de l'Ecole cynique, étaient encore incompétentes pour satisfaire à l'accomplissement du Socratisme. — Enfin, et en sixième lieu, le Bien que veut le *Stoïcisme*, en vue d'identifier la Socialité et la Religiosité en conformité avec leur tendance propre, humaine et divine, ne peut, non plus, recevoir ici son accomplissement, car le Stoïcisme, dans l'exagération de la spontanéité du savoir créateur de la vertu, dépassait les bornes encore physiques de l'activité morale, et rendait impossible même la légalité des actions humaines. De sorte que, dans l'insuffisance de conditions plus réalisables, la Réalité du Bien resta un problème fixé dans la SYNTHÈSE RELATIVE des deux éléments primordiaux de la Moralité, son activité conditionnelle, dépendante des intérêts et du bonheur, et son activité inconditionnelle, indépendante de toutes conditions. C'est là la loi nouvelle proposée à la raison pour la recherche du Bien sur la terre. Il en résulte un nouveau Problème universel du monde moral se manifestant ici comme ANTICIPATION RÉELLE DE LA MORALE, en

opposition au long développement que nous venons de caractériser, qui n'en était que l'anticipation virtuelle ou un problème proposé dans le *Sentiment* de l'homme comme préparation à la révélation du Verbe. Or, cette Anticipation réelle, ce nouveau problème du Bien, proposé à la solution du savoir, dont la détermination réside dans la conception objective du *Verbe* hors de l'homme, c'est-à-dire, dans l'autogénie de la Réalité, ouvre la 2e partie de la 3e période historique. Les conditions de notre présente proposition sont donc, en quelque sorte, un retour à l'unité manifestée dans le Dualisme anthropogonique, avec cette différence que la question morale est agrandie de toute l'élaboration antérieure, et que les facultés qui vont servir à son investigation sont supérieures à celles développées jusqu'ici. — A l'appui de ces facultés supérieures, le Bien physique et le Bien moral qui, forment la synthèse mise en problème, évidemment, doivent ici, pour la solution proposée, être considérés *in abstracto*. D'ailleurs, la philosophie des Néo-Pythagoriciens et surtout le Théologisme des Saints-Pères avaient puissamment contribué à l'élévation intellectuelle des principes de la Moralité. Ainsi, dans leur opposition, le Bien physique, en tant que causalité conditionnelle, était considéré dans les Penchants terrestres, empirés par le péché originel; et le Bien moral, en tant que causalité

inconditionnelle, était considéré comme un produit du Libre arbitre de l'homme qui, dans sa dépendance des Penchants terrestres, lui fait discerner le bien et le mal. Telle est, effectivement, au retour de l'ordre, avant le VIIIe siècle, la détermination que reçoit la Morale, nommément la MORALE CHRÉTIENNE, dans les deux élements, qui la constituent. Depuis, et après la scission des Églises latine et grecque, nous les voyons se dessiner, du côté temporel, en EUPRAXIE, qui est une introduction du Bien dans la pratique de la vie, et du côté spirituel, en EUSÉBIE qui est l'élévation de l'esprit vers le Bien au moyen de la piété. — Là se bornent les recherches du Bien ou la production de l'être dans l'homme, durant la 3e période historique, recherches qui auront leur retentissement dans la période suivante.

Abordons le développement de la Confusion du Vrai et du Bien dans cette même 3e période. — Ici se résument également toutes les combinaisons élaborées dans la 1re et la 2e périodes, pour en réaliser l'accomplissement, c'est-à-dire, pour transformer, au moyen de la Volonté, faculté des buts, les conditions données par l'Entendement, faculté des moyens. Et c'est, par la réunion de la Volonté et de l'Entendement, que se manifeste ce qu'*il a fallu faire* dans la dérivation du monde primitif de péché, pour accomplir ce

premier degré de la Confusion. — Dans la 1re partie de la 3e période, avant la destruction de l'Empire romain, apparaît le SYNCRÉTISME D'ALEXANDRIE, qui a pour objet l'accomplissement des *Cosmogonies physiques,* en y faisant concourir les idées de Platon avec les nombres créateurs de Pythagore, c'est-à-dire, en obtenant, de l'alliance de la Matière et de la Lumière, considérées comme éléments planétaires du monde, avec l'Esprit des Cosmogonies morales, considéré comme son élément hyléique, un prétendu principe des choses, la formation de celles-ci et par conséquent de l'univers. C'est ce que l'on doit, d'abord, aux Pythagorico-Platoniciens, et ultérieurement à Olympiodore, Martien-Capella, Cassiodore, etc. — Le deuxième accomplissement porte sur les *Cosmogonies morales,* et fut l'objet du TRANSCENDANTISME MYSTIQUE opéré, d'un côté, par le Pythagorisme nouveau, chez Apollonius de Thyane, qu'on a fait le messie du Polythéisme, en suite de sa faculté de divination et de miracles, due à l'intensité de son sentiment mystique lui dévoilant les prétendues origines de l'esprit, du mal, etc.; chez Anaxilaüs de Larysse, qui joignait les nombres de Pythagore aux idées de Platon; et de l'autre côté, par le Platonisme nouveau, chez Ammonius-Saccas, Plotin, Origène, Jamblique, surtout, qui à l'aide de la Théurgie, prétendait se rendre agréables les divinités

qui lui dévoilaient les mystères de la création; de Proclus, encore, qui mettait la foi aux évocations surnaturelles au-dessus de la science : ce qui, de de part et d'autre, était une altération des spéculations théoriques et pratiques. — Viennent les MAGICIENS qui donnent une réalisation matérielle aux *Productions artificielles,* telles que breuvages et médicaments spéciaux, choses physiques agissant comme causes morales : ainsi, en introduisant dans l'organisme certaines matières, on prétendait donner au corps, support de l'esprit, la suggestion de la Réalité morale : c'était opérer la transmutation du corps en esprit. — De même, les AUGURES et ARUSPICES, sur les *Caractères physiognomoniques,* expression extérieure des causes intérieures, signalaient ce qu'il faut faire dans les conditions de bonheur ou de malheur privés et de salut public pour les Etats : c'était transmuer l'esprit en matière. — Ainsi développée, la puissance de confusion se crut assez forte pour pénétrer dans les *Mystères,* et en s'aidant des éléments qui concourent à la Virtualité mystique, elle pensa y trouver les raisons suffisantes de l'accomplissement de ces mystères qui, dépouillés de leur ésotérisme, seraient sans doute, devenus une anticipation sur la solution problématique d'une décisive confusion du Vrai et du Bien ou la reproduction de l'idée absolue du mal; mais, cette toute-puissance n'aboutit qu'à un ÉCLECTISME

MYSTIQUE, dont la virtualité opéra, dans l'actuelle insuffisance de ses instruments de destruction, ce qui, encore, n'avait pu se manifester, savoir, la combinaison de la philosophie *orientale,* jusqu'alors le guide du Mysticisme, avec les doctrines *occidentales.* Effectivement, du côté des *Doctrines grecques,* cette combinaison éclectique se réalisa dans la PHILOSOPHIE GNOSTIQUE qui, en altérant les tendances religieuses et les maximes morales, d'une part et dans son origine, fut une PRÉPARATION AUX HÉRÉSIES par les excentriques investigations, spéculatives et pratiques, des Simoniens, des Ménandriens, des Carpocratiens, etc., tous sectaires gnostiques, chez lesquels dominait l'idée grecque; et d'autre part et dans son développement avec le Christianisme, produisit les HÉRÉSIES CHRÉTIENNES, celles des Manichéens, des Priscillianistes, des Pauliciens, etc. Et, du côté des *Doctrines Judaïques,* cette combinaison éclectique se réalisa également dans la PHILOSOPHIE RABBINIQUE (jusqu'à Maimonides), qui dans son origine, produisit la PHILOSOPHIE TALMUDISTIQUE exploitée, dans sa dérivation directe du Talmud de Jérusalem, par Esdras, Hillel, auquel on attribue le Talmud, les Pharisiens, les Saducéens, les Thérapeutes, tous sectaires de confusion; et exploitée, dans son alliance avec la philosophie grecque, par Aristobule, Philon le Juif, etc., auxquels on doit un système de dogmes orientaux mêlés aux idées de

aurons à développer dans la 4e période, pour continuer notre exploration de la confusion du Vrai et du Bien.

Revenons au Beau. — Le BEAU IDÉAL, dont les Grecs et les Romains nous ont ouvert la voie, doit porter, non plus sur les êtres créés, mais sur l'intelligence créatrice elle-même qu'il s'agit de reproduire. Il doit donc, non plus seulement laisser transpirer l'Absolu, mais exhiber l'essence même de l'Absolu ; et c'est en cela que consisterait la réalisation du Beau absolu. A cette fin, en reconnaissant que le problème de ce Beau ainsi déterminé, repose dans les trois facultés élémentaires d'une intelligence créatrice, c'est-à-dire, dans le Savoir, élément virtuel de toutes connaissances, dans la Volonté pour l'accomplissement, et dans le Sentiment pour l'inspiration, nous obtiendrons, par la combinaison de ces trois facultés créatrices, les résultats que voici : En combinant le Sentiment avec le Savoir, en qui réside l'idéal du Beau, le Sentiment, qui domine ici avec ses élans vers l'infini, se manifestera dans le BEAU CONTEMPLATIF, tel qu'il a été représenté et qu'on le représente dans le Christ et dans les Saints. D'un autre côté, en combinant la Volonté avec le Savoir, la Volonté, qui domine ici dans sa faculté comme but, caractérisera le BEAU ACTIF, tel qu'il a été signalé dans la Passion, les Martyrs et autres productions analogues. Ensuite,

par la transition de la contemplation à l'action, celle-ci faisant fonction de celle-là, nous obtenons le BEAU DE L'INNOCENCE dans la réceptivité de moyens pour un but, ainsi que nous le trouvons dans la figure des Anges et des Vierges de Raphaël où la candeur est le caractère dominant. Puis, par la transition de l'action à la contemplation, celle-ci faisant fonction de celle-là, nous obtenons le BEAU DE LA BÉATITUDE dans l'atteinte du but, ainsi que nous en offre la figure des Bienheureux, la Transfiguration, et les productions de Michel-Ange, où la grandeur divine est le caractère dominant. — La tragédie de Polyeucte, les poèmes du Tasse et du Camoëns, et surtout les poèmes sacrés du Dante, de Milton et de Klopstock sont le caractère distinctif du BEAU RELIGIEUX dans la 3e période, où effectivement, et en communauté avec les autres caractères du Beau que nous venons de déterminer, comme précurseurs du Beau absolu, on cherche à rattacher l'homme à l'éternité par les sentimens de l'amour de Dieu et de ses semblables. — Nous devons aux PEUPLES CHRÉTIENS les réalités que nous venons de fixer, dans lesquelles le but religieux domine et reste comme une des satisfactions inhérentes à l'essence humaine. L'action générale de ces peuples s'opère dans une migration de la civilisation chrétienne par la conversion des Barbares à côté de l'opposition des Mahométans. Et ce troisième but

caractérise l'HISTOIRE DES TEMPS MOYENS, depuis la Venue du Christ jusqu'à la Réformation par le Protestantisme qui ferme cette 3e PÉRIODE de l'Histoire.

Enfin, en quatrième lieu, cette troisième réalité humaine, le But religieux, ne réussit point encore dans la fin qu'il s'agit d'atteindre, c'est-à-dire, dans la garantie de la justice par la religion, car, des abus dans les résolutions, des atteintes aux personnes dans leur dignité, des maux sans nombre déchirent les peuples au nom même de Dieu. Dans ces tristes conjonctures, les hommes cherchent à s'élever à la connaissance de la vérité, source de tous remèdes. A cette fin, ils développent une quatrième faculté, la RAISON SPÉCULATIVE, dont les hautes aspirations tendent à opérer, par une deuxième CRÉATION HUMAINE, le BUT INTELLECTUEL ou de bien-être hyperphysique : but positif que postule l'esprit ou la faculté spirituelle, avec autant de nécessité que le corps, la faculté matérielle, revendiquait, dans la 1re période, le but sensuel ou de bien-être physique. — La Liberté humaine, dans ses moyens de création autonomiques, se manifeste ici dans la CERTITUDE, considérée comme *réalité du savoir* et principe intellectuel de l'univers. Mais, la Nécessité de la nature oppose ses conditions inertes dans l'EXISTENCE, considérée comme *réalité de l'être* et principe matériel de l'univers : réalité du savoir et

réalité de l'être qui, dans leur opposition, la première comme vérité créée par l'homme, la deuxième comme reconnue dans l'homme, provoquent, pour en avoir la conciliation, l'établissement de la SCIENCE ou de la PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE. En effet, les Doctrines scientifiques lèvent le conflit, d'un côté, par l'EMPIRISME, dont l'application élaborée sur l'Empirisme des Grecs, rend effective la possibilité pratique du Vrai par l'investigation de l'Existence au moyen du savoir *a posteriori* ou les données de la science, ce qui donne lieu à l'induction tirée de *faits*; et de l'autre côté par le RATIONALISME, dont les spéculations élaborées sur le Noologisme des Grecs, rendent effective la nécessité spéculative du Vrai par l'établissement de la Certitude au moyen du savoir *a priori* ou la spontanéité de la raison, ce qui donne lieu à la déduction tirée de *lois*. L'être ou l'Existence, le savoir ou la Certitude se trouvent ainsi, par cette induction et cette déduction, conciliés dans la raison; et la Science peut recevoir son développement. Mais, cette conciliation, pour être maintenue, semble exiger deux nouveaux éléments médiats, c'est, du côté de l'Empirisme, la création de la LIBERTÉ DE LA PENSÉE qui, par son libre examen dans les différentes sphères de l'activité, puisse faire passer la possibilité pratique à la nécessité spéculative du Vrai, c'est-à-dire, rendre réalité du savoir ou Certitude la réalité de l'être reconnue par l'Exis-

tence : Certitude, sans laquelle l'être ne serait point un objet de conscience ; et c'est, du côté du Rationalisme, la création de la CENSURE qui, par la répression critique de la spontanéité spéculative, puisse faire passer la nécessité spéculative de celle-ci à la possibilité pratique du Vrai, c'est-à-dire, rendre réalité de l'être ou Existence la réalité du savoir manifestée par la Certitude : Existence, sans laquelle le savoir passerait pour un savoir vide. Or, le rapprochement dans les Doctrines scientifiques de deux conditions aussi opposées, la Liberté de la pensée ou le libre examen, et la Censure ou la répression critique, constitue évidemment une contradiction dans cette conciliation, fait de l'INFLUENCE HUMAINE de l'actuel développement intellectuel, que rien ne peut lever encore. Ces deux principes de la raison spéculative restent donc dans leur présence hétérogène, et forment des OPPOSITIONS INTELLECTUELLES (antinomies) qui vont jeter l'avenir prochain dans de funestes perturbations. Toutefois, la simultanéité de ces deux sources du savoir, *a posteriori* et *a priori*, n'en constitue pas moins l'objet poursuivi dans cette période historique, un *But intellectuel* qui, dans l'ordre pratique, constitue la garantie de la morale par l'association cognitive des hommes en vertu des LÉGISLATIONS HUMAINES, écrites dans les chartes ou les constitutions, d'où date la formation des GOUVERNEMENTS CONSTITUTIONNELS ; et qui, dans l'ordre spé-

culatif, trouvera sa complétive réalisation dans des investigations ultérieures. — Nous voyons, en effet, ces Gouvernements se ressentir des principes contradictoires du But intellectuel. Nous les voyons se manifester à la fois dans le DROIT HUMAIN ou le parti des libéraux, chez qui l'Empirisme et son principe auxiliaire, la Liberté de la pensée, dominent; et dans le DROIT DIVIN ou le parti du clergé et ses nombreux adhérents, chez qui le Rationalisme et son principe auxiliaire, la Censure, dominent. Et c'est de l'abus de ces principes, dans leur concours, *nécessaire* et non fortuit, à la constitution des présents Gouvernements, que sont résultées les trois phases révolutionnaires que nous avons vues en France, et qui existent encore, quoique d'une manière latente: la *République,* par l'exclusion du principe du clergé, le Droit divin (qu'est-ce donc que la question actuelle de la Papauté?); la *Restauration,* par l'exclusion du principe des libéraux (?); et le *Juste-milieu,* par l'exclusion alternative de l'un et de l'autre de ces deux principes (?). — Ici, et comme une première ouverture de cette contradiction intellectuelle, qui se manifeste déjà assez ouvertement, surtout vers la fin de la période présente, la Réalité et la Moralité, objets de la garantie des Gouvernements, sont loin d'acquérir la valeur absolue à laquelle la raison paraîssait tendre; de sorte que les buts antérieurs, conservés en ce qu'ils ont de fondamental,

baissent dans leur effectivité, à l'exception du But physique de la 1re période, dont l'utilité est encore plus manifestement établie par les sciences. C'est ainsi que l'autorité politique de la 2e période, fortifiée par l'influence de la religion dans la 3e période, d'abord, par des modifications politiques, telles que la réduction de l'esclavage en pur servage par le Droit féodal et les Ordres de chevalerie, telles, encore, que l'extension de la liberté par l'affranchissement des Communes, les priviléges des villes, l'institution des Parlements, etc.; et ensuite, par des modifications juridiques dans le droit privé en vertu du Droit canonique, et dans le droit public en vertu de la souveraineté de Droit divin; c'est, ainsi, dis-je, que l'autorité politique de la présente 4e période perd la haute garantie du développement spirituel de la vie, pour ne conserver que celle des intérêts mondains. Il en est de même du Christianisme de la 3e période qui, ici, dégénère, d'abord, en un pur Déisme, et tombe, enfin, par l'impuissance du clergé catholique à empêcher cette dégénération, en un ostensible Athéisme, professé par le prétendu esprit-fort de la 4e période. — Tel est, en général, le caractère du développement de l'humanité à l'époque qui nous occupe.

Quant au savoir, dans ses deux aspects du Vrai et du Bien, en voici la manifestation. — D'abord,

en ce qui concerne le Vrai, la Réalité, dans le sens des Scolastiques, est représentée, du côté de l'être par les Nominalistes, et du côté du savoir, par les Réalistes. Ainsi, du côté de l'être, et par des considérations abstraites de la Réalité, en tant qu'elle implique, dans sa constitution donnée par la Création, le savoir de son établissement propre (l'autothésie dans la Réalité), les Nominalistes suivirent les errements philosophiques antérieurement établis dans l'Empirisme des Grecs; et par une élaboration immanentale de l'être, principe matériel de la Réalité, c'est-à-dire, par la considération de l'être, sous les conditions du temps et de l'espace dans ses relations avec le savoir, principe spirituel de la Réalité, ainsi que le postule la synthèse de l'élément-neutre donnée par la Philosophie scolastique, on reconstruisit un PÉRIPATÉTISME MODERNE, qui n'était rien autre que la constitution d'un savoir objectif, l'analogue des *Choses* d'Aristote, déterminé par le savoir subjectif créateur, reconnu dans la Réalité. C'était toujours le savoir dans l'être *(Universalia in re)*. Il y a plus, en poussant jusqu'à la reproduction de l'Atomistique et des investigations physiques de l'ancienne Ecole ionienne, on fonda un système de naturalisme, l'analogue du Polythéisme ou de prépondérance de l'être sur le savoir dans la Réalité, qui, ici, fit dominer les Nominalistes sur les Réalistes. Cette prépondérance qui,

historiquement, forme la transition de la 3e à la 4e périodes, se résuma, par une manifestation complète, dans un nouveau système d'Empirisme fondé sur le principe *Sum ergo cogito*. Et, par les corollaires qui en furent la conséquence logique, cet Empirisme trouva sa résolution dans le SENSUALISME qui prit naissance au premier commencement de la 4e période sous la dénomination de l'École anglaise : doctrine extrême qui, dès son début, aurait abouti à des écarts détestables, si, dans le premier zèle philosophique de cette nouvelle constitution de la Réalité sous l'évocation prépondérante de l'être, le *sum*, principe matériel de la Réalité, n'avait subi l'influence corrective du *Cogito*, son principe spirituel, qui s'opposa aux aberrations de l'être, que l'on vit plus tard, alors que cette influence atténuante ne se faisait plus sentir avec la même intensité. Bacon, Newton, Clarke représentent la tendance scientifique de ce Sensualisme, dont les faits de savoir analogues chez Gassendi, Charleton, Gravesand, ne peuvent être pris que comme des dérivés. Quant à la tendance populaire du Sensualisme, si facile à produire, elle est due originairement à Reid, Beattie, Oswald, et trouva des imitateurs en France où elle fut exploitée par Royer-Collard, Jouffroy et d'autres, pour la commodité des ces philosophes superficiels. — Ce Sensualisme populaire subsiste encore de nos jours,

bien que travesti d'un appareil et d'une méthode dite psychologique, qui sont à la philosophie ce que sont les oripeaux à la richesse. C'est mettre la lumière sous le boisseau, c'est faire œuvre indigne du nom auguste de la philosophie, à ce point qu'on ne saurait appeler philosophes des hommes qui dénaturent si pleinement le principe et l'objet de la philosophie. Aussi, cette présente exploïtation de la philosophie, après les développements du savoir, apanage des lumières actuelles, est-elle caractérisée par la dénomination d'ABUS DU BON SENS ou ONTOMACHIE. — Tel fut, du côté des Nominalistes, qui représentent la prépondérance de l'être dans la Réalité, le terme final de la Philosophie scolastique. — Parallèlement à cette activité des Nominalistes, une activité opposée, celle qui consiste dans la considération abstraite de la Réalité, en tant qu'elle implique, en vertu du savoir, la condition de sa production propre (l'autogénie dans la Réalité), fut opérée par les Réalistes. Ceux-ci suivirent les errements philosophiques antérieurement établis dans le Noologisme des Grecs, où domine le savoir dans la Réalité; et par une élaboration transcendante (c'est-à-dire, en dehors des conditions du temps) du savoir, principe spirituel de la Réalité, dans ses relations avec l'être, son principe matériel, ainsi que le veut la synthèse de l'élément-neutre donnée dans la Philosophie scolastique, on reconstruisit un

PLATONISME MODERNE, qui n'était rien autre qu'un savoir subjectif, l'analogue de la *Pensée* chez Platon, déterminé par le savoir objectif créateur, reconnu dans la Réalité *(Universalia ante rem)*. De ce côté, aussi, en poussant les spéculations vers l'ancien Spiritualisme, et en y empruntant les principes émis par l'École éléatique et même les considérations que cette École avait abordées, on établit, ici, une sorte de Panthéisme ou de prépondérance de savoir sur l'être dans la Réalité, qui fit dominer, à leur tour, les Réalistes sur les Nominalistes. — Ce Panthéisme des Réalistes tout autant que le Polythéisme des Nominalistes, sont les deux faces polaires du développement du savoir humain dans l'investigation de la Réalité, qui se renouvellent incessamment, quoi qu'on fasse. Ce sont, si l'on veut, dans leurs prétentions finales et exclusives, deux aberrations dans la recherche de la vérité, en ce que, et l'une et l'autre de ces doctrines n'en présentent encore qu'un côté individuel; mais, jusques-là, et en dehors de cette respective prétention exclusive, le Polythéisme comme le Panthéisme sont les deux instruments inévitables pour la constitution de la Réalité, qui ne méritent point la défaveur jetée par les détracteurs hostiles et inconsidérés de la vraie philosophie : détracteurs qui, voyant dans le Polythéisme le fantôme d'une liberté sans le frein de la nécessité et dans le Panthéisme l'apparition d'une nécessité

sans la spontanéité de la liberté, s'arment, pour les combattre, d'un prétendu Monothéisme indéterminé, linceul de mort, stérile loi suprême de toutes choses, dont on ne peut induire aucuns faits, ni déduire aucunes lois. — La prépondérance des Réalistes, qui forme historiquement la transition de la 3e à la 4e période, se résuma, par une manifestation complète, dans un nouveau système de Noologisme fondé sur le principe *Cogito ergo sum*. Un tel Noologisme, surtout par les procédés qui concoururent à l'établir, procédés qui n'étaient ni exclusivement les considérations doctrinales de l'antiquité qu'on venait de reproduire, ni exclusivement les tendances sceptiques et éclectiques qui en furent les conséquences, mais qui étaient plutôt un indifférentisme entre les unes et les autres; un tel Noologisme, disons-nous, par l'emploi d'une méthode, où, pour la première fois, concourt l'ensemble des facultés, l'Entendement avec la conception, le Jugement avec la réflexion, et la Raison avec la connexion du principe et de la conséquence, trouva sa résolution dans l'INTELLECTUALISME qui, sous le nom d'École française, prit naissance au 2e commencement de la 4e période historique, chez Descartes, d'où la dénomination de PHILOSOPHIE CARTÉSIENNE. Elle eut pour zélés partisans, dans sa tendance ou manifestation scientifique, en France, Clerselier, Régis, etc. De là, elle se répandit dans

le Nord où elle fut particulièrement cultivée par Wittich, Geulincx, et surtout Clauberg. Au nombre de ses adversaires, on compte Gassendi, Huet, Arnauld, Mersenne, et les Théologiens bataves. En France, cette philosophie prit une tendance populaire chez Bossuet, Fénélon, Pascal, après avoir passé, toutefois, par les données plus dogmatiques de Malebranche, des Ecrivains de Port-Royal, dont on peut considérer les travaux comme des dérivés de la Philosophie cartésienne. Cette doctrine, qui ne reposait encore que sur un principe conditionnel, un des deux membres de l'enthymême, le *cogito*, qui en fait la base dominante, impliquait, par cela même, les germes d'un abus idéalistique. Mais, comme il était tempéré par l'autre membre, le *sum*, qui le contrebalançait de toute sa valeur objective, ces abus possibles reçurent ici un correctif qui, lorsqu'il vint à disparaître, comme nous le verrons, laissa le champ ouvert à de vrais écarts dans l'investigation de la Réalité. — Tel fut aussi, du côté des Réalistes, le terme auquel s'arrêta la Philosophie scolastique. — Ainsi développés dans leur constitution respective, l'être dans le Sensualisme, et le savoir dans l'Intellectualisme, ces deux nouvelles parties constituantes de la Réalité tentèrent un développement ultérieur. A cette fin, le Sensualisme s'engagea dans des facultés spirituelles qui, plus ou moins, le firent passer à l'Intellectualisme,

nommément aux facultés élémentaires de l'âme, la Conscience et la Représentation, la Sensibilité et l'Intellect, l'Imagination productive et l'Imagination reproductive, engendrées par le *Cogito* dans le *Sum* : de là, la détermination du PSYCHOLOGISME donnée à cette nouvelle manifestation du Sensualisme qui, comme telle, se crut un véritable Intellectualisme. Dans sa tendance scientifique, elle apparaît d'abord dans la PHILOSOPHIE DE LOCKE, ensuite chez Schaftesbury, Search, etc., dont les dérivés sont accusés chez Bonnet, Herder, l'Académie de Berlin, etc.; et dans sa tendance populaire, nous la voyons dégénérer en ABUS DES MOTS ou LOGOMACHIE chez Condillac, D'Alembert, Cabanis, etc. Nous voyons cet ordre de recherches spéculatives se clore dans la MÉTAPHYSIQUE ou l'ONTOLOGIE, comme un résultat de l'influence du savoir dans l'être, ou des manifestations intellectuelles de la conscience active dans les manifestations sensibles de la conscience passive; Ontologie, d'ailleurs, très-incomplètement déterminée par les travaux de Darjès, Lambert, d'Irving, etc., mais précurseur de la vraie détermination des Choses par la Pensée, à l'aide du syllogisme. — De même, l'Intellectualisme, pour le développement ultérieur de la Réalité, s'éleva, en vertu de sa tendance spirituelle, à la transcendance du savoir, nommément aux facultés supérieures de l'âme, la Compréhension et la Rai-

pris naissance, par le règne exclusif du *cogito*. — Une tendance supérieure, sans doute provoquée par ces deux aberrations, se fit remarquer dans l'accomplissement du Psychologisme et du Rationalisme. Du côté du Psychologisme, cette tendance se montra dans la PHILOSOPHIE PSYCHOLOGIQUE, dans laquelle, naturellement, on dut faire rentrer le *cogito* exclu par le Matérialisme extrême. Malheureusement, ce qui y domine n'est rien autre qu'un Matérialisme mitigé, c'est-à-dire, rien autre que l'emploi du moi empirique ou de la conscience par appréhension, où le *cogito* est bien obligé d'intervenir, sinon il n'y aurait pas conscience, considéré comme principe de toutes connaissances, et par conséquent comme principe de la Réalité objective : ce qui ne fit que confirmer la « dégénération de la Philosophie de « Locke, par un prétendu perfectionnement de la « susdite Ontomachie de Reid, par Royer-Collard, « Cousin, et surtout Jouffroy ». Et du côté du Rationalisme, ce fut le moi logique ou la conscience par aperception qui fut considéré comme principe de toutes connaissances, ce qui n'était qu'un Idéalisme mitigé. De la sorte, on laissa tomber l'idée transcendante de la Philosophie de Leibnitz, d'une part, dans une PHILOSOPHIE SOPHISTIQUE qui, dans sa bonne acception, cherchait, par le moyen de la pensée, à atteindre la connaissance des choses, velléité d'aventuriers errants par tous les chemins ; et de l'autre

part, en désespoir de causes, dans une PHILOSOPHIE LINGUISTIQUE, au moyen des signes de la pensée, comme s'il suffisait de la fixation de la pensée par le langage pour avoir la notion de la vérité. Une telle fixation, d'ailleurs, existât-elle dans sa plénitude philosophique, ne serait pas une cause, mais un effet de la philosophie : singulière aberration ! C'est alors, et toujours en désespoir de causes, que se forma une philosophie médiate, avec la prétention de mettre en accord la lutte du Dialectisme précédent, et d'en accomplir les postulats, l'ÉCLECTISME SPÉCULATIF, dont les principes puisés d'abord, dans l'éclectisme immanent de La Ramée, Taurellus, Campanella, etc., et dans l'éclectisme transcendant de Bruno, Vanini, etc. ; compilés, ensuite, dans la philosophie antérieure, à partir de la Philosophie scolastique, donnèrent lieu au bruyant ÉCLECTISME FRANCAIS, dont la base nouvelle est puisée dans la Philosophie cartésienne « Ainsi, il existe, mainte-
« nant et à la fois, trois Philosophies françaises,
« fondées sur des principes hétérogènes, savoir :
« 1° la nouvelle *Philosophie cartésienne,* fondée sur
« l'ancien intellectualisme de *Descartes ;* 2° la *Phi-*
« *losophie psychologique,* fondée sur la dégénération
« de l'abus du bon sens ou de l'Ontomachie de Reid,
« appartenant à la Philosophie *anglaise ;* et 3° la
« *Philosophie éclectique,* fondée sur un mélange
« de choses discordantes, prises dans la Philosophie

« *allemande*. Et remarquez que ces trois Philo-
« sophies, tout à fait hétérogènes, sont professées,
« tour à tour, par un même homme, M. Cousin »
(aujourd'hui, en suite de sa renonciation à l'infructueuse philosophie, par ses sectateurs) « qui, proba-
« blement pour y introduire une unité philoso-
« phique, les appelle *Philosophie nationale* ». —
Toutes ces stériles recherches finissent par se manifester dans des ANTINOMIES SPÉCULATIVES, dont l'origine remonte au Scepticisme de Hume, et surtout à la Contradiction des éléments de la Réalité chez Price : scepticisme et contradiction qui, dans leur permanence, eurent cela de salutaire, qu'ils servirent de règle et de direction vers l'identité de ses deux éléments universaux, le Sensualisme et l'Intellectualisme. Mais, cette identité tentée et non opérée resta, pour la raison, une nouvelle SYNTHÈSE RELATIVE des éléments de la Réalité, et motiva un nouveau Problème universel dans la FIXATION DÉFINITIVE DE LA SCIENCE ou du savoir. Et c'est elle qui, à son tour, ouvre la 5e période, la période présente de l'humanité, inaugurée par la *Philosophie spéculative* de Kant.

Considérons maintenant les investigations philosophiques faites pour la création du Bien, pendant cette même quatrième période historique. — La Moralité, ici, sous le nom de Morale chrétienne, implique, comme nous l'avons dit plus haut, l'Eu-

praxie, considérée comme Bien temporel, et l'Eusébie, considérée comme Bien spirituel. C'est toujours la manifestation des conditions inhérentes à l'homme, son Intérêt et son Devoir. Or, dans le développement nécessaire de la Moralité, quand le Bien temporel domina dans la Morale Chrétienne, cette prépondérance de l'Intérêt ou de l'activité conditionnelle du bonheur sur le Devoir ou l'activité inconditionnelle, indépendant de motifs quelconques, se manifesta comme faits de savoir, d'abord, comme *Réformation politique* dans les LIBERTÉS des Villes en Italie, dans l'établissement des PARLEMENTS en France et en Angleterre, et dans les CORTEZ en Espagne. Ces faits forment la transition de la 3e à la 4e période. Ensuite, au 1er commencement de la 4e période, cette même prépondérance se manifesta dans la PRAGMATIQUE qui, par son caractère aitiologique de causes et d'effets, d'intériorité et d'extériorité, servit de direction vers la *Constitution philosophique* des deux buts positifs de l'humanité, celui du Bien-être corporel par l'*Économie sociale*, ainsi qu'en témoignent les physiocrates français, Quesnay, Mirabeau l'ancien, Turgot, etc., ressuscités, de nos jours, avec une ardeur protégée, et celui du Bien-être spirituel par la *Pédagogie sociale*, d'après les écrits de Montaigne, Lessing et leurs sectateurs en perfectibilité.

Cette physiocratie, si accentuée aujourdhui,

a-t-elle sa cause en soi, comme tendance d'une population déplacée et déclassée qui, à bout de tous moyens pour vivre, par suite de ce déclassement, se crée des ressources artificielles par la propagation de besoins également artificiels? Ce serait une question à examiner. Dans tous les cas, et surtout si elle était l'effet d'une cause étrangère, systématique, il est du devoir d'un gouvernement à directions morales, d'en arrêter l'essor, du plus sinistre avenir dans son exclusion de toutes considérations spirituelles. — Il ne faut pas grand effort de sagacité pour prévoir ces résultats sinistres. En effet, pousser à ce penchant physiocratique, que nous supposerons anormal, c'est créer une productivité surexcitée, par conséquent une productivité fausse, dont le besoin idéal ou factice ne peut être satisfait d'un côté, que par l'abaissement du salaire de l'ouvrier, afin de mettre ce besoin idéal à la merci du consommateur, et de l'autre, par le rehaussement du fonds d'aisance sociale, qui ne peut se trouver que dans l'exaltation du fonds industriel foncier, et commercial, c'est-à-dire, dans la hausse du prix de fabrique, du prix de loyers, et du prix des marchandises. — Il y a toujours danger à jeter l'improviste ou à émettre la volonté dans les questions économiques qui se proposent et se résolvent d'elles-mêmes par un équilibre qu'y attache la nécessité physique : c'est affaire d'imprudence qu'enregistrent les tribunaux de com-

merce et la misère du peuple chez qui le désastre n'est pas réparable. — Je ne serais pas éloigné de penser du Traité de commerce avec l'Angleterre le contraire de ce qu'en pensent les Économistes qui le glorifient. Les Anglais viendront puiser chez nous les objets de nécessité première, ceux dont ils manquent, et dont, au surplus, ils sauront faire trafic, et le prix en deviendra, pour nous, si élevé, que la rémunération de l'employé et le salaire de l'ouvrier, déjà si faibles, ne pourront y atteindre qu'au préjudice d'autres nécessités, qui, d'habitude, se commence par les privations et les souffrances, et s'achève par une mortalité prématurée. Assurément, ce n'est pas le rabais prétendu du sucre, du café et du coton, qui produira la compensation réparatrice. On verra bien. — Quant au côté moral que l'exaltation physiocratique détruit, peut-être répétera-t-on cette parole, naguères prononcée en plein gouvernement constitutionnel, que l'*État est athée*. Oui. Mais le peuple veut et doit être moral, sinon il n'est plus qu'un esclave, soumis à d'autres lois qu'aux LOIS MORALES. Et comme tel, l'esclave peut vouloir redevenir moral, et par conséquent rompre ses chaînes. En ceci, le peuple referait l'histoire ancienne. Le peuple avait rivé ses chaînes dans le luxe oriental, il les délia au moyen de la liberté politique ou morale des Grecs et des Romains.

Quand, au contraire, le Bien spirituel domina dans la Morale chrétienne, cette prépondérance du Devoir sur l'Intérêt se manifesta, d'abord, comme *Réformation religieuse,* directement par l'influence de Wicleff, Huss, Luther, Mélanchton, Erasme, Calvin, etc.; et indirectement par l'influence de Nizolius, Vivès, Sadoletti, etc. Cette Réformation religieuse ouvre la transition de la 3e à la 4e période historique. Ensuite, au 1er commencement de la 4e période, cette même prépondérance se manifesta dans la MORALE qui, par son caractère anticipé de législation juridique et de législation éthique, servit de direction vers la *Constitution philosophique* des deux buts négatifs de l'humanité, celui de la Sûreté publique par la *Société politique,* d'après les idées de Mandeville et ses sectateurs, qui utilisent, au profit de la communauté, les qualités quelconques de ses membres, vices et vertus; et celui de la Moralité publique par la *Société ecclésiastique,* d'après les idées de Crusius et des théologiens chrétiens, dans l'autorité du devoir par la soumission à la volonté de Dieu, mais développées, depuis, dans des considérations à différentes faces, d'abord, par Spinoza dans son traité « Théologico-politique », ensuite par Kant, dans son livre de « l'Accord de la Religion avec la Raison »; et même, indirectement par Fichte, dans l'ouvrage déjà cité, « Considérations pour servir à apprécier la Révolution française ». —

La Morale chrétienne, ainsi développée dans sa constitution respective de Pragmatique, qui est une détermination de la Liberté par l'être, et de Morale, qui est une détermination de la Liberté par le savoir, chercha à se compléter dans ces deux causalités autonomiques; et à cet effet, la volonté pragmatique, en empruntant à la Morale les conditions de savoir ou de devoir qui lui manquent, se manifesta dans la *Cognition morale* comme principe du Bien, et par conséquent comme volonté *technique,* où domine le savoir-faire ou l'industrie, dans sa bonne acception de prudence, d'adresse, d'habileté et même de finesse, nécessaires dans la conduite mondaine de la vie : c'est ce que l'on doit à Leibnitz et à ses sectateurs. Nous voyons cet ordre de recherches se clore, par une influence du Bien spirituel ou du Devoir sur le Bien temporel ou de l'Intérêt, dans le DROIT RATIONNEL, considéré comme synthèse des effets extérieurs ou des actions avec la moralité de ces actions ou leurs principes intérieurs : Droit qui comprend le droit des gens, de la guerre et de la paix, tel qu'il fut produit par Grotius, Puffendorff, Barbeyrac, Montesquieu, etc. Et parallèlement, la volonté morale, en empruntant à la Pragmatique les conditions d'être ou d'intérêt qui lui manquent, se manifesta dans le *Sentiment moral* comme principe du Bien, et par conséquent comme volonté *pratique,* où domine le savoir-vivre ou les

usages, l'honnêteté, la politesse, les égards, etc., signes du respect envers la dignité humaine : c'est ce que l'on doit à Hutcheson et à ses sectateurs. Nous voyons cette marche ascendante vers la création du Bien se clore, par une influence du Bien temporel sur le Bien spirituel, dans l'ÉTHIQUE, considérée comme synthèse des actions humaines avec les maximes qui les produisent; Éthique qui, pour la première fois, fut caractérisée par Thomasius dans la distinction des devoirs juridiques où domine l'hétéronomie morale de l'Intérêt, et des devoirs éthiques où domine l'autonomie morale du Devoir. Elle a donné lieu à la PERFECTION MORALE, d'un côté, par Wolff, Ferguson et surtout Garve dans la considération scientifique de la vertu comme but de la moralité suivant la raison, et de l'autre, par Charron, Labruyère, Nicole, dans la considération populaire de la vertu comme moyen de la moralité suivant le dogme ou la dépendance divine. — Alors, la raison, dans la présente distinction des devoirs juridiques ou de l'activité conditionnelle de la morale, et des devoirs éthiques ou de l'activité inconditionnelle de la morale, croit toucher au terme de la création du Bien, par la coexistence de ces deux devoirs, terrestre et céleste, dans le CHRISTIANISME. Mais, elle sent bientôt que ce n'est encore là qu'un des moments ascendants de la moralité absolue, nommément le Règne de Dieu sur la terre par

l'épuration des maximes morales et l'effectivité de la loi conditionnelle de *faire à autrui ce que l'on voudrait qu'il nous fit*. C'est pourquoi, et surtout favorisé par des abus dans les maximes et des écarts dans les actions, on chercha à s'élever à la loi inconditionnelle de la moralité, loi qui identifiât dans la conscience humaine la Pragmatique et la Morale, l'Intérêt et le Devoir, correspondant à l'identité primitive de l'Eupraxie et de l'Eusébie dans la Morale chrétienne. Ce fut là l'objet du PROTESTANTISME. Malheureusement, ce haut postulat ne répondit point aux conditions encore trop temporelles de la raison. Et cette identité, dont les termes sont cependant expressément accusés dans le Christiatisme par la Rémunération divine et par la Régénération spirituelle, pour n'avoir point été aperçue ni par les Catholiques, qui, ainsi, provoquèrent le Protestantisme, ni par les Protestants qui, toutefois, ont eu le mérite originaire d'en avoir aidé la recherche par leur doctrine fondamentale d'examen; cette identité, disons-nous, fut méconnue et dût devenir un objet ultérieur de la Philosophie. — Telles sont les conditions théoriques ou spéculatives développées dans la 4e période pour la création du Bien sur la terre. Il nous reste à voir ce qu'il a fallu faire pour en réaliser le côté technique, car, toute idée, lors même qu'elle n'offre qu'une partie de la vérité, implique l'existence; tout savoir appelle un

considérations plus pures, nommément aux considérations éternelles, inhérentes à l'essence humaine, celles envisagées par le Protestantisme, alors que le monde catholique s'était souillé par des aberrations spirituelles autant que par des écarts temporels. En effet, remontant, par tous les degrés de la création du Bien, jusqu'a la Morale chrétienne qui, ici, dans notre actuelle investigation, en est la Loi suprême, en tant qu'identité primitive des deux éléments qui la constituent, on pressentit, les Protestants pressentirent que dans l'identité analogue des deux universaux du Bien, la Pragmatique et la Morale, devait résider la SOLUTION DE LA SYNTHÈSE des deux susdits éléments, comme problème proposé dans l'anticipation réelle de la morale ou dans la conception objective du Verbe hors de l'homme, conformément à l'idée qu'en donne la doctrine initiale du Christianisme. Mais, de même que les conditions spéculatives ne purent s'élever, dans la notion de ce Verbe hors de l'homme, au delà des régions terrestres du monde moral, dont les conditions, temporelle et spirituelle, sont données avec l'existence, de même les conditions pratiques, celles nécessaires pour l'accomplissement des vues éternelles postulées par le *Protestantisme,* restèrent sans succès. On retomba dans les ANTINOMIES PRATIQUES de la Pragmatique, considérée comme Bien temporel, et de la Morale, considérée comme Bien

spirituel, sans qu'il soit possible de les réunir dans un seul et même principe moral, comme ils le sont dans l'idée primitive de la Morale chrétienne. De sorte que le Bien temporel ne porta que sur les intérêts terrestres, sans efficacité pour la vie éternelle, et le Bien spirituel ne porta que sur les intérêts célestes, sans efficacité pour la vie temporelle. Toutefois, ces Antinomies, qui n'avaient pas cessé d'apparaître dans leurs oppositions morales, eurent cela de favorable qu'elles servirent de règles de direction dans l'uniformité de la création du Bien. Et cette solution, infructueuse dans son résultat, mais vraie dans son idée, resta un nouveau problème de la Moralité, proposé dans la raison, par la détermination du *caractère extérieur* du Verbe, formant l'identité, dans l'homme, de l'hétéronomie morale, l'être dans l'activité, et de l'autonomie morale, le savoir dans l'activité, qui vont devenir les actuels éléments primordiaux de la Moralité. Et par là se trouve donné un nouveau Problème universel comme FIXATION DÉFINITIVE DE LA MORALE, objet de la création ultérieure du Bien. Ainsi, s'ouvre la 5e période, notre période présente, inaugurée par la *Philosophie pratique* de Kant.

L'élucubration mystique, dans la poursuite de ses vues perversives, se manifeste comme MYSTICISME MOYEN, par opposition au Mysticisme oriental, dont l'esprit cherche à se dépouiller pour revêtir les

transmissibles à autrui, à moins que ce dernier ne soit pétri de la même argile. C'est ce que nous montrent les ouvrages de Boehme, Jane Leade, Poiret, More, Pordage, Tauler, Swedenborg, Saint-Martin, et M. Cousin, dans sa traduction de Proclus; etc. — C'est ainsi que la raison mystique, par la Dogmatique mystique, au nom de la Réalité morale, constitutive de la Réalité humaine par le Verbe, dont le principe est la Liberté, et par l'Herméneutique mystique, au nom de la Réalité physique, constitutive de la Réalité divine par l'Absolu, dont le principe est la Nécessité, est poussée à voir dans le concours des deux éléments, l'Être-occulte et le Savoir-occulte, auxquels on doit les Exercices de Sortilège avec son action physique, et les Exercices d'Exorcisme avec son action hyperphysique, les conditions propres à constituer la Réalité mystique, telle qu'elle est virtuellement dans le Mysticisme chrétien. Et, pour découvrir les règles et les lois de cette constitution de la Réalité mystique, s'établissent les SOCIÉTÉS SECRÈTES, qui sciemment et dans le calme d'une sécurité au milieu des autres hommes chez lesquels transpire l'exclusive possession du Vrai et du Bien, cherchent à diriger l'humanité vers leur double but infernal, physique et moral, dans toutes les sphères de l'activité, politique, religieuse, économique, scientifique et littéraire, tantôt se montrant les Assassins (Vieux de la Montagne), les

Ismaëliens, les Francs-Juges, les Templiers, les Rose-Croix, Carbonari, Francs-Maçons, Congrégationistes, Apostoliques, pour jeter le trouble dans les spéculations du savoir; tantôt se constituant en Nouvelle Sainte-Fehme, à qui est dévolu le droit de punir même de mort tout ce qui serait un obstacle, soit hommes privés, soit hommes publics, jusqu'aux chefs des États, etc., etc. De là, deux effets que l'expérience a manifestés au grand jour et à la stupéfaction ébahie des aveugles, d'un côté, retard dans le développement régulier des lumières, parce que les déclamations de ces Sociétés secrètes, au nom d'un prétendu bien public, surprennent encore les consciences trop faibles et les esprits pas assez éclairés; et de l'autre, direction vers les mouvements révolutionnaires, qui, lorsqu'ils éclatent, mènent un roi à l'échafaud, renversent l'empire de Napoléon Ier, chassent deux rois, Charles X et Louis-Philippe, établissent la république, ce gouvernement de la raison pure, et menacent de ruine tout l'avenir du monde civilisé dans le cataclysme d'une nouvelle chute morale, déjà anticipée d'une part, dans le système mystique d'*An-archie* et de ses nombreux sectateurs, où l'homme est délaissé à sa propre justice, à sa propre liberté, à sa propre autorité, comme s'il était le créateur spontané de son individualité propre; et d'autre part, dans le système

mystique d'un culte purement *ecclésiastique,* dont les ministres, menacés de tous côtés par les écarts actuels de la raison temporelle, auxquels ils sont dans l'impuissance de s'opposer, enveloppent par crainte de ruine totale, le petit nombre de leurs adeptes, dans des réseaux, à la fois, de peur et d'indulgence. — Restait un dernier effort à tenter, il consistait à rendre identiques les Sciences occultes dont relève la Physiosophie ou le philosophisme mystique, portant sur le savoir dans les choses, avec la Morale et la Théologie mystiques dont relève la Théosophie ou le moralisme surnaturel et la religiosité théurgique, portant sur l'être dans l'homme. Ce but tenté trouva ses conditions dans les EXERCICES DU MAGNÉTISME ANIMAL (le Mesmérisme, le Somnambulisme, etc.), qu'il conviendrait mieux d'appeler Magnétisme éleuthérique, à cause de son principe dérivé de l'Esprit, quoique s'appliquant au corps pour dominer l'esprit, dont il est le support. — Ce dérivé éleuthérique suffira pour justifier la rationnelle incrédulité attachée aux prétendues *Tables tournantes* et autres tours de passe de même origine ignoble; car, une action et une réaction correspondante doivent être de même essence; en d'autres termes, un effet ne peut correspondre qu'à une cause adéquate. Or, entre un corps qui est matière, et la volonté qui est esprit, il ne saurait y avoir identité, ainsi qu'il en est, par exemple, de l'union préétablie

dans l'homme, chez qui le corps obéit à la volonté. Les prétendus tourneurs de table et leurs aveugles croyants étaient tout simplement soumis à un magnétisme propre, sorte d'image de la réalité, qu'on appelle une hallucination. — Dans les circonstances permanentes de sa propagation, le côté agathodémique de ce Mysticisme d'un ordre supérieur est du domaine de la casuistique. Est-il des cas donnés où il faille se livrer à l'exercice de ses aventures? Quant à son côté cacodémonique, il est hors de doute; car en Médecine et en Alchimie, l'application des Sciences occultes à l'être, en vue de guérir les maladies, au moyen du Somnambulisme évoquant les Esprits ou les forces cachées du savoir dans l'être, doit être considérée comme un détournement de toutes investigations vers les lois biologiques, et par conséquent un renversement de la science médicale; et l'application de la Morale et de la Théologie mystiques à la réhabilitation dans le bien au moyen de la communication avec Dieu, rétablissant ainsi l'être dans le savoir, doit être considérée comme un détournement du mérite humain, et par conséquent un renversement de la science morale et religieuse. — Telles sont les conditions théoriques qui ont été développées dans la 4e période pour constituer la Réalité mystique. — Quant aux conditions qui doivent en accomplir l'objet, comme un but de la volonté joint aux moyens de la spéculation, en voici les ins-

truments techniques. — Il s'agit, en premier lieu, d'accomplir les Sciences occultes, portant sur le savoir dans l'être; sciences dans lesquelles le Savoir-occulte a apporté sa part de réalité, sans quoi l'Être-occulte, dans son individualité primordiale, n'aurait pu recevoir son développement. Or, le Mysticisme, dans ses vues actuelles de confusion, ne trouve pas de moyen plus expéditif d'accomplir la solution donnée par les *Sciences occultes* que d'en exclure la Morale et la Théologie mystiques, comme étant deux éléments étrangers à l'être qui intéresse essentiellement ces Sciences occultes. Et c'est ce qui se manifeste dans l'établissement d'un *Système physiocratique de la société*, dû primitivement à Quesnay, Turgot, etc., jusqu'à Sieyès, etc.; développé ultérieurement, avec plus de confusion perversive, par les Saint-Simoniens, les Fouriéristes, et qui finit par dégénérer en une sorte de syncrétisme mystique de politique et de religion chez les Buchézistes et adhérents, espèce de tempérament modérateur par un semblant de réintégration morale et intellectuelle. C'est là, le premier exploit du MYSTICISME FRANÇAIS, et la manifestation de la PREMIÈRE SUCCURSALE DE LA BANDE MYSTÉRIEUSE dont nous allons à l'instant signaler l'origine. — Il s'agit également d'accomplir la Morale et la Théologie mystiques, portant sur l'être dans l'homme où l'Être-occulte a apporté sa part de réalité, sans

laquelle le Savoir-occulte, dans son individualité primordiale, n'aurait participé à aucun développement. Or, le Mysticisme ne trouve pas de moyen plus expéditif d'accomplir la *Morale* et *la Théologie mystiques*, que d'en exclure les Sciences occultes, comme étant étrangères au savoir qui intéresse essentiellement ces deux dérivés organiques de la Réalité mystique. Et c'est ce qui se manifeste dans l'établissement d'un *Système hiérocratique de la société*, dû primitivement à Saint-Martin, appuyé de Martinez-Pasqualis, à Coissin avec ses « Neuf livres » et ses « Enfants de Dieu » etc., jusqu'à J. de Maistre; développé ultérieurement par les Fédéralistes et les Communistes, et qui finit par dégénérer en une sorte de syncrétisme mystique de religion et de politique, espèce de tempérament modérateur par la réintégration de l'être mystique dans la résurrection des Droits de l'homme, et surtout les « Paroles d'un croyant, » parodie infernale de la bible, couvrant, avec les semblants du Sentiment religieux, l'incitation aux mouvements politiques insurrectionnels. C'est là, le deuxième exploit du Mysticisme français, et la divulgation de la DEUXIÈME SUCCURSALE DE LA BANDE MYSTÉRIEUSE. — L'apparence modératrice qui se fit sentir dans le système physiocratique, d'ailleurs résultat logique de la raison, conduisit à la prétention d'accomplir les conditions théoriques de la *Dogmatique mys-*

tique. A cette fin, on s'éleva aux Convenances physiques et morales effectivement inhérentes à cet élément-transitif, et il en résulta le CRITICISME MYSTIQUE qui cherche à opérer l'alliance mystique du Vrai et du Bien, telle qu'elle est révélée chez F. Schlegel, dans sa « Philosophie de la vie, » où domine le Bien mystique, l'idée du Verbe, et chez Gœrres, dans son « Exposition d'un système sexuel d'ontologie », où domine le Vrai mystique, l'idée de l'Absolu. — De même, l'apparence modératrice qui se fit sentir dans le système hiérocratique, conduisit à vouloir accomplir les conditions théoriques de l'*Herméneutique mystique*. A cette fin, on s'éleva également aux Convenances morales et physiques, attachées à cet élément-transitif, et il en résulta le TRANSCENDANTISME BIBLIQUE, suscité par les travaux de Schelling, qui donna naissance à une nouvelle secte de confusion, les Supernaturalistes, chez qui dominent des conditions religieuses outrées, en vue d'une prétendue moralisation, dont l'absence est notoirement reconnue. Ces deux branches de confusion caractérisent le MYSTICISME GERMANIQUE. Ce dernier Mysticisme semble moins dangereux que le Mysticisme français, parce qu'il est plus idéal que pratique; mais, d'un autre côté, dans sa spéculation, il vise plus directement à arrêter l'essor de la Philosophie et de la Religion vers l'Absolu et vers le Verbe, ces deux

principes de la Réalité divine et de la Réalité humaine. — Les *Sociétés secrètes,* dont l'existence repose dans l'harmonie systématique entre l'Être-occulte et le Savoir-occulte, où se jouent l'être et le savoir, puisés dans les lumières régulières de la raison, pour en pervertir la réalité efficace, les Sociétés secrètes, disons-nous, trouveront, dans cette harmonie préformée, les raisons suffisantes pour l'accomplissement de leurs desseins funestes, embrassant, comme anticipation sur la création de la Réalité mystique, la dualité mystique, le Mysticisme français et le Mysticisme germanique; et comme telle, déjà précurseur de la venue de l'*Anti-Christ*, elle forme la BANDE MYSTÉRIEUSE, avec ses deux susdites succursales, physiocratique et hiérocratique, dont, ultérieurement, nous aurons à faire connaître les faits et gestes. Cette Bande, mise en mouvement par un ressort invisible, même à ceux qui en sont les membres, domine le monde, à l'insu des gouvernements et malgré leur surveillance. Elle se divise, sans conscience, logiquement, par sections distinctes, opposées en apparence, proclamant, respectivement et tour à tour, les opinions du jour les plus disparates, pour diriger, séparément et avec confiance, toutes les sphères de l'activité humaine, politique, religieuse, économique et littéraire; mais, ces sections se rattachent, pour y recevoir une direction et des buts communs, à un

centre inconnu, où est caché le levier puissant qui meut invisiblement tous les sceptres de la terre. « Jusqu'à ce jour, la raison de l'homme, n'ayant pu « concevoir son existence; les faits qui la concernent « sont demeurés inconnus, et le secret de son exis- « tence fut d'autant plus facilement gardé que, dans « son enfance, la raison humaine se refusait à atta- « cher foi aux faits mystérieux de ce fatal désordre. « Toutefois, l'humanité en a déjà été instruite par « deux voix puissantes : par la *Providence*, dans la « RÉVÉLATION RELIGIEUSE qui, sauf les altérations « faites à dessein par ces esprits infernaux, n'a visi- « blement aucun autre objet que celui de signaler « ce désordre spirituel; et par le *Génie*, dans les « ÉLANS POÉTIQUES, ces avant-coureurs de la raison « positive, par exemple dans le Faust de Goëthe, le « Caïn de Byron, et ce fameux distique de Schiller : « *C'est là précisément le mystère, qui est étalé « devant les yeux de tous, qui vous entoure perpé- « tuellement, et que nul de vous ne peut aperce- « voir.* » — Il est un dernier accomplissement que voudrait opérer le Mysticisme pour la réalisation complète de ses desseins. Mais il ne peut y atteindre, parce qu'encore lui manquent les lumières du Vrai et du Bien, dans lesquelles ce Mysticisme puise la vie, pour les pervertir, car, de lui-même, dépourvu de la spontanéité hyperlogique, il ne peut produire que ce qui ressortit à l'inertie de son

logisme. Ce dernier accomplissement consiste dans l'identité qui, commune aux deux universaux, les Sciences occultes et la Morale et la Théologie mystiques, constituerait la Réalité mystique, dont le type originaire, mais idéal, est donné dans le Mysticisme chrétien. En attendant cet accomplissement, encore impossible, il ne laisse pas que de jouer, avec fruit, dans ses ANTINOMIES MYSTIQUES qui, jusqu'alors, dans l'opposition de l'Être-occulte et du Savoir-occulte, bases de ces Antinomies, lui ont servi de règles directrices dans l'uniformité de ses desseins; et cette identité cherchée reste comme la loi de nouvelles investigations, formant le problème de la FIXATION DÉFINITIVE DU MYSTICISME dans la synthèse nouvelle du Mysticisme français et du Mysticisme germanique qui, centralisés dans le MYSTICISME OCCIDENTAL ouvrent la 5e période historique et portent sur la confusion mystique des caractères extérieurs de l'Absolu et du Verbe, ainsi que nous le verrons.

Voici, dans cette même période, quel fut le développement du Beau, considéré comme Beau intellectuel dans l'identité du Vrai avec le Bien, qui en est la loi d'existence. — En réunissant, au moyen du savoir, le Beau provenant de la volonté (le Beau actif) au Beau provenant du sentiment, (le Beau contemplatif), l'influence de l'un dans l'autre, nommément l'influence prépondérante, ici, du Beau actif sur le Beau contemplatif, conduit à l'établisse-

ment de la BEAUTÉ DE BUTS OU DE FINS, qui, pour en citer un exemple, fut déployée dans le « Don Carlos » de Schiller, où « l'importance du but, sa « fécondité, sa dignité même, dans son influence « sur le progrès absolu de l'humanité, sont portées « au plus haut point, jusqu'à faire dédaigner, en « quelque sorte, les moyens. » — En opérant la réunion contraire, celle du Beau du sentiment avec le Beau de la volonté, l'influence prépondérante du sentiment conduit à l'établissement de la BEAUTÉ DE MOYENS, qui, pour en citer un exemple, fut déployée dans le « Richard III » de Shakespeare, où « la « variété des moyens, leur conception, leur infinie « énergie dans la perversion du Bien, sont égale- « ment portées au plus haut point, jusqu'à faire « sacrifier le but, comme on le voit dans ce vers « fameux » : A horse! a horse! my kingdom for a horse! — Maintenant, si nous faisons concourir le Beau du sentiment avec le Beau de la volonté, à la création d'un Beau supérieur à ceux-ci, toujours postulé par la raison pour la création du Beau absolu, nous développerons le BEAU DE FORMATION, tel qu'il existe déjà dans de nombreuses productions des poètes allemands et anglais, mais particulièrement dans le bel exemple de la « Cloche » de Schiller. — Enfin, identifiant le Beau contemplatif et le Beau actif, ou le Sentiment et la Volonté, dans le Savoir qui les neutralise comme idéal du Beau, dont il est

l'élément fondamental, nous obtiendrons, au moyen de ce Savoir même, puisqu'il implique le Beau dans toutes ses phases développées comme autant de tentatives pour le manifester, la BEAUTÉ DE CRÉATION OU DE PRODUCTION SPONTANÉE, « qui est le terme « du développement esthétique, et constitue ainsi « manifestement le BEAU ABSOLU, formant, en quel- « que sorte, la couronne de l'autothésie du monde. « Déjà, dans la « Création » d'Haydn, dans le « Don « Juan » de Mozart, et dans d'autres compositions « de cette école enharmonique, ainsi que dans « certains essais de la poésie des Allemands, « entr'autres et surtout Jean Paul qui prélude déjà « aux périodes suivantes, ce Beau absolu paraît « avoir été l'objet assez prononcé de ces produc- « tions. » Malgré tout, ce Beau de création, fruit de la Réformation qui en a ouvert la voie, est encore entaché des conditions temporelles ou relatives de la raison : ce qui le confond avec le BEAU ROMANTIQUE dont l'expression, par ce qu'elle tient encore du Beau religieux de la 3e période, se manifeste toujours dans les sentiments terrestres de l'humanité. Aussi, ce Beau de création, en cherchant à se réaliser, est-il resté dans le BEAU MYSTIQUE, tel que nous le signale le « Faust » de Goethe et le « Freyschust » de Weber; et, dans sa tendance inconditionnelle, il ne put éviter de tomber dans les deux écueils qui appartiennent à la haute faculté de création; écueils

qui forment un retour au sentiment intime de la révélation, d'une part, en reproduisant l'individualité ou la *réalité propre*, un de ces écueils, qui causa la chute de l'homme, comme nous en avons un exemple chez Lord Byron, « Caïn », « Manfred » ; et d'autre part, en reproduisant l'universalité ou la *réalité divine*, l'autre de ces écueils, qui demeura le partage des Anges, comme on le voit dans le poème des « Amours des Anges » par Moore : individualité et universalité qui, dans leur distinction, ne sont encore que les instruments de la Création, dont il faut la réunion identique pour la constituer dans sa réalité péremptoire. — Telle est la caractéristique du Beau idéal à la fin de la 4e période et au commencement de la 5e, notre période actuelle, dans lequel il ne faut voir encore que l'aurore du Beau absolu, qui, pour être conforme aux buts absolus de la raison, ceux que l'humanité va se poser comme problèmes dans la 5e période, doit porter, d'abord, sur la *Réalité de l'homme* comme objet du Vrai absolu, et ensuite, sur la *Création propre de l'homme* comme objet du Bien absolu. Or, la Musique, seule, parmi les Beaux-arts, et particulièrement le génie de Beethoven, a pu, en se détachant de toutes conditions temporelles, s'élever au schéma du Beau absolu, auquel dans l'ordre poétique, correspond, parmi d'autres conceptions de l'Allemagne, cette sublime manifestation de l'Absolu

que Dieu transmet aux Anges, dans ces vers de Goethe : « l'Absolu qui se crée, qui agit et vit éter-« nellement, vous embrasse dans les limites infinies « de son amour sacré ; et ce qui plane en chance-« lantes aspirations, il l'affermit dans des pensées « permanentes ». — C'est là une véritable anticipation sur les productions esthétiques de la 6e et 7e périodes historiques, dans lesquelles doit s'accomplir la solution des deux susdits problèmes du Vrai absolu et du Bien absolu.

Les peuples, qui accomplissent ces grands résultats caractérisés par l'obtention du BUT INTELLECTUEL, sont particulièrement les PEUPLES PROTESTANTS, qui en ont développé l'accès. Et ce quatrième but, dans la marche de l'humanité, caractérise, à son tour, l'HISTOIRE DES TEMPS MODERNES, depuis la Réformation par le Protestantisme jusqu'à la Révolution française, et forme la QUATRIÈME PÉRIODE DE L'HISTOIRE, à laquelle on doit, entr'autres faits importants, la colonisation de l'Amérique Septentrionale par la Migration de la civilisation protestante.

Ici, dans la marche progressive de l'humanité, se clôt le Concours de la Providence ou l'Ère des buts relatifs, que nous avons appelée l'Époque du Créateur. Les facultés mises dans l'homme par la Création sont épuisées ; les buts qu'elles ont servi à développer en lui, comme être physique, comme être moral, comme être religieux, et comme être

intellectuel, sont accomplis dans les conditions que ces facultés pouvaient produire, celles purement relatives à son existence terrestre. L'homme est abandonné à lui-même ; et nous abordons l'ÉPOQUE DE LA FATALITÉ ou l'*Ère des buts transitifs* formant la Loi suprême de l'Histoire, la LOI DU PROGRÈS, à l'aide de laquelle il pourra, en partant de ses conditions données et accomplies, s'élever à des conditions propres, et ainsi sortir de l'état fatal que lui impose, dans le but de son développement ultérieur, sa situation perplexe.

Tout d'abord, l'homme, en considérant ce qu'il est par le fait du passé que nous venons de parcourir, s'aperçoit que, par l'abandon actuel de tout concours de la Providence dans le don de ses facultés épuisées, il n'a plus aucun but à accomplir. Dans ce temps d'arrêt, si au lieu de tourner dans le cercle vain des errements accomplis, il eût cherché à remplacer ce concours par ses propres forces, il eût reconnu que sa raison, par l'émancipation de ses conditions données et insuffisantes, en suivant ce qu'elle a de spontané dans sa liberté d'investigation, eût pu lui suggérer de nouveaux buts qui, dans l'impuissance de ses buts relatifs à satisfaire sa destination, ne sauraient être que des BUTS ABSOLUS, et par conséquent, le fait d'une nouvelle création humaine, cette fois une CRÉATION HUMAINE ABSOLUE. Toutefois, dans ce manque d'une nouvelle activité

progressive, il se scrute dans sa propre valeur ainsi développée par le passé, et il trouve, en lui, d'un côté, la RÉALITÉ DU BIEN que lui a fourni le Précepte moral de la 1re période, et le Verbe en Dieu de la 3e période, auxquels il doit la RELIGION dans ses deux manifestations du Théisme et du Christianisme, dont les problèmes lui accusent les conditions éternelles de son être; et de l'autre, la RÉALITÉ DU VRAI que lui a fourni le Devoir de la 2e période et la Certitude expérimentale de la 4e, auxquels il doit la PHILOSOPHIE dans ses deux manifestations de Doctrines morales ou de Philosophie pratique, anticipant sur la solution du problème de son être éternel, et de Doctrines scientifiques ou de Philosophie spéculative, dont les principes lui signalent les conditions infinies de son savoir. Encore ici, la conscience de ces deux réalités du Vrai et du Bien, eût pu donner lieu à constater, non-seulement le développement d'une véritable marche ascendante de l'humanité, mais, de plus, à constater que ces réalités, le Vrai et le Bien, constituent le contenu de la Loi de ce developpement, de la LOI DU PROGRÈS dans l'humanité, comme la Liberté et la Nécessité en sont le mode logique. Mais, ces deux manques d'accomplissement par la raison, celui de se donner immédiatement des buts propres, et celui de reconnaître les conditions de sa marche progressive, celle du passé qui aurait

été un éveil pour celle de l'avenir, furent causés par les oppositions intellectuelles, que, déjà, nous avons vu régner antérieurement dans les différentes sphères de l'activité, et nommément dans le concours à la législation des États, de la part des deux partis politiques, du droit humain et du droit divin, en vertu de leurs principes fondés en raison. Ces oppositions prennent ici un caractère d'incontestabilité à cause des principes indestructibles qui en forment la base, car, il est vrai que la *Loi morale*, toute divine, qui est le *substratum* du parti du droit divin, est fondée en raison, autant qu'il est vrai que la *Loi pragmatique*, qui est le *substratum* du parti du droit humain, est fondée en raison. C'est pourquoi, nous donnons à ces oppositions le caractère irréfragable d'une ANTINOMIE SOCIALE, dont la conciliation, impossible dans les termes limités de la raison actuelle, accuse cet état critique que nous avons appelé l'Époque de la fatalité, dans laquelle les deux éléments opposés de la Loi du progrès dans l'humanité, la Liberté de l'Esprit et la Nécessité de la Nature, ne peuvent se frayer une voie de passage de l'une à l'autre, comme dans les périodes antérieures, où la raison, dans la poursuite des buts attachés à son existence terrestre, trouvait encore à suivre la marche de son développement. — En effet, comme nous l'avons vu précédemment dans la reconnaissance de la valeur actuelle du

Savoir, hétéronomique et autonomique, et comme nous venons de le reconnaître présentement dans la corporification des partis antinomiens, d'un côté, la Réalité du Bien, cause de l'existence *individuelle* de l'être comme Nécessité, sur laquelle se fonde le parti du droit divin, s'affirme aussi Réalité du Vrai ou Liberté, par son lien à l'universalité de ce qu'il y a de virtuellement absolu dans la Religion et ses prescrits moraux, malgré qu'elle diffère encore de la Philosophie qui offre cette universalité dans le savoir indépendant de toutes conditions par son caractère d'infini; et de l'autre, la Réalité du Vrai, cause de la certitude *universelle* du savoir comme Liberté, sur laquelle se fonde le parti du droit humain, s'affirme aussi Réalité du Bien ou Nécessité, en ce qu'elle prétend donner, par les lois universelles de ce qu'il y a de virtuellement absolu dans la Philosophie, l'individualité de l'existence à l'être, malgré qu'elle diffère encore de la Religion qui en offre les conditions dans le Créateur de qui, seul, dépend l'être par son caractère de fini. De sorte que, par cette antinomie ou contradiction logique, d'autant plus insoluble qu'elle est fondée, sur la fausse prétention, de la part de la Nécessité d'impliquer la Liberté, et de la part de la Liberté d'impliquer la Nécessité, ce qui légitime leur persistante raison d'être, sous les conditions actuelles du Vrai et du Bien, leurs principes respectifs, de sorte

que, disons-nous, l'Ère présente, l'Ère transitive, place l'humanité dans les plus tristes phases politiques ou de garantie du développement de la vie, en ce qu'il y a impossibilité de concilier les deux partis si absolument opposés. Dans ces conjonctures, il y a nécessité d'établir le GOUVERNEMENT ANTINOMIEN dont l'objet, de la part des chefs d'Etat, en leur supposant, au préalable, la notion de l'indestructibilité et de l'inconciliabilité des partis, consiste, au moyen d'un POUVOIR-DIRECTEUR adéquat, d'un côté, par la direction intellectuelle, morale et politique, du parti du droit divin, à l'élever, de son Bien relatif dans lequel il est limité, au Bien absolu, et de l'autre, par une même direction du parti du droit humain, à l'élever, de son Vrai relatif dans lequel il est limité, au Vrai absolu : ce qui, pour premier résultat, en constatant l'égalité de leurs droits respectifs au concours législatif, atténuerait, en partie, l'acharnement de leur opposition; et ce qui, pour second résultat, d'un côté, en faisant du Bien absolu un Vrai absolu, car il ne saurait y avoir de Réalité du Bien sans qu'elle soit fondée sur le Vrai qui en donne les principes de savoir, et de l'autre côté en faisant du Vrai absolu un Bien absolu, car il ne saurait y avoir de Réalité du Vrai sans son accomplissement dans le Bien, qui en est la manifestation extérieure, ce qui, pour second résultat, rendrait possible leur identification finale

dans une seule et même personnification politique, telle que la veut la conscience politique de tout homme dans les LOIS SOCIALES identifiant, dans leur neutralisation, l'hétérogénéité des Lois morales et des Lois pragmatiques. Et cette identification étant opérée donnerait la solution de l'antinomie régnante. Elle constituerait, de plus, l'ASSOCIATION MESSIANIQUE des hommes pour l'obtention de leurs buts absolus dans l'accomplissement de leurs destinées, dont l'Église et l'État n'étaient que des associations préparatoires pour l'obtention de leurs buts, éthique et juridique. Alors, serait établi le véritable règne de la raison; et l'égalité sociale ou la dignité absolue de l'homme aurait sa pleine réalisation. — Malheureusement, le caractère directeur d'un tel gouvernement antinomien est bien loin de manifester les conditions résolutives que nous venons de signaler. Aussi, l'éventualité des deux faits suivants, que nous allons produire, reste-t-elle l'alternative de notre 5e période dans l'actuelle situation morale, intellectuelle et politique.

Le premier de ces faits peut être *funeste* par l'exclusion respective que prétendent faire, comme cela est notoire, les partis politiques, l'un, celui du droit divin, de la raison, principe de son antagoniste, pour n'admettre que la *foi*, dérivant de la Religion ou de la Grâce de Dieu, comme unique direction des hommes vers leurs fins; l'autre, celui

du droit humain, par l'exclusion de la foi, principe de son antagoniste, pour n'admettre que la *raison*, dérivant de la Philosophie ou des Droits physiques de l'homme, comme unique direction de l'humanité vers sa fin. Une telle exclusion, en ce qu'elle porte d'atteinte aux desseins de Dieu, bien arrêtés dans la dispensation des deux susdites Réalités du Vrai et du Bien comme éléments de la complète Réalité humaine, Vrai et Bien dus aux facultés mises dans l'homme et développées jusqu'ici, en suite de la finalité des buts assignés par le Créateur, une telle exclusion, si elle s'accomplissait, pourrait conduire à la ruine de l'humanité.

Le second fait, au contraire, serait *salutaire* s'il était possible de résoudre l'antinomie sociale, par le susdit Pouvoir-Directeur, complétif de tous les pouvoirs à la disposition d'un gouvernement en lui supposant la haute intelligence de ce Pouvoir-Directeur, c'est-à-dire s'il était possible de concilier la contradiction logique que nous venons de caractériser. Or, il n'y a que la Raison absolue, dégagée de ses entraves conditionnelles (ici, le susdit Pouvoir-Directeur dégagé de toute individualité pour n'embrasser que l'universalité), celle de la Cognition chez le parti du droit humain, et celle du Sentiment, chez le parti du droit divin, qui puisse réaliser ce grand et final résultat. En effet, dans les conditions actuelles du développement limité de ces partis, le

Bien du parti du droit divin n'est possible et nécessaire, c'est-à-dire, n'a d'effectivité temporelle que par la croyance fondée sur la révélation, dont le principe est la Foi. Et c'est ainsi fortifié que ce parti prétend exclure du concours à la législation des États, tout autant qu'à la constitution philosophique des réalités de l'univers, le parti du droit humain. C'est là ce qui constitue une des deux faces de l'antinomie. Or, pour résoudre l'antinomie de ce côté, admettons que, par le fait salutaire du Pouvoir-Directeur, à défaut des adhérents de ce parti illibéral, la foi de ce parti divin reçoive, peu importe par quels moyens, toujours disponibles à un gouvernement lorsqu'il a conscience, le Vrai du parti du droit humain, constitué, dans son effectivité temporelle, par la certitude fondée sur l'expérience, dont le principe est la Raison, il y aurait ainsi, par le fait de ce parti humain, une influence de la Raison de celui-ci dans la Foi du parti du droit divin, qui rehausserait le Bien exclusif, poursuivi par ce dernier, de toute la valeur du Devoir rationnel dans la Morale et de la Certitude expérimentale dans le Savoir, auxquels il n'a point encore participé, ou, plutôt, auxquels il dénie cette valeur philosophique. Puis, en supposant une même influence continue, ce qu'on peut admettre également en vertu de la participation du parti libéral aux lumières actuellement existantes dans le domaine du savoir, sur ce

ment ou la Foi) pour obtenir progressivement un BIEN ABSOLU, il résulterait de cette influence continue, une même participation adéquate chez le parti du droit humain, qui ferait passer le Vrai qu'il poursuit, c'est-à-dire, ses principes philosophiques, au Bien du parti du droit divin; Bien dans lequel il reconnaîtrait, toujours en admettant le développement du Bien jusqu'au Bien absolu dans lequel se confond le Verbe, l'identité de ce Bien, but du parti illibéral, avec le Vrai, son but, qui, par là, serait revêtu du même caractère absolu, c'est-à-dire, des principes inconditionnels du savoir pur, où ne régnerait plus aucune différence avec le Bien absolu, c'est-à-dire, avec les principes inconditionnels de l'être pur, du parti du droit divin. Et de la sorte, l'antinomie régnante par le fait du parti du droit humain à l'égard du parti du droit divin, cesserait; et de ce côté, aussi, l'action salutaire aurait sa manifestation. Il y a plus, la destination de ce parti humain recevrait son accomplissement dans toutes les sphères de son activité propre.

Ainsi, dans ce fait salutaire, seraient reconnues, par l'un et l'autre partis, les deux susdites Réalités, jusqu'alors opposées et réciproquement exclues, la Réalité du Vrai et la Réalité du bien, et leurs principes, la Cognition et le Sentiment; et par leur participation respective à l'une et à l'autre de ces Réalités, la raison déjà même, avant la résolution

antinomienne, manifesterait une TENDANCE A L'AFFRANCHISSEMENT DE SES CONDITIONS PHYSIQUES pour s'élever à ses conditions hyperphysiques : ce qui ne put être fait à l'entrée de la 5e période, notre période actuelle. De plus, ces partis auraient acquis la conscience du développement progressif de l'humanité, c'est-à-dire, la conscience de la LOI DU PROGRÈS, ce qu'ils ne purent également reconnaître à l'abord de notre présente période. Enfin, par le commun développement du Vrai et du Bien dans l'application relative à l'existence terrestre, serait introduite, dans l'humanité, une faculté dernière et absolue, la MESSIANITÉ, dont l'élément pratique, en remplaçant la foi impuissante, conduirait, par la religion, à la RÉHABILITATION MORALE, à la pureté des maximes, se manifestant subjectivement par la CONSCIENCE DU VERBE dans l'homme, et objectivement par l'AVEU DES DESTINÉES ABSOLUES de l'humanité ; et dont l'élément spéculatif, en remplaçant la raison temporelle impuissante, conduirait, par la philosophie, AU DÉVELOPPEMENT DE LA RAISON ABSOLUE préparatoire de l'état final d'immortalité, se manifestant subjectivement dans la fixation des caractères inconditionnels du Vrai absolu et du Bien absolu par la RÉALISATION DE LA LOI DU PROGRÈS, et objectivement dans la fixation des caractères inconditionnels de toute génération absolue des réalités par l'ÉTABLISSEMENT DE LA LOI DE CRÉATION : Réhabilitation morale

et Développement de la raison absolue, qui, en partie, ont été opérés dans la présente 5e période, comme nous allons nous en convaincre par la déduction de la Réalité et de la Moralité, au point où elle est déjà établie dans les lumières philosophiques.

D'abord, en ce qui concerne le Vrai, nous avons constaté que la Réalité, dans sa neutralisation originaire, implique l'être et le savoir, formant ses deux éléments constitutifs. Nous avons reconnu, en outre, que ces deux éléments se dépouillent de leur individualité primitive en se combinant, de plus en plus, par un rapprochement progressif de l'un et de l'autre, avec la Réalité elle-même qui est l'universalité primitive, de manière à se rendre identiques dans une universalité finale qui les unirait tous les deux, sans les détruire et ferait de l'état idéal et virtuel de la Réalité, l'état réel de la Réalité comme elle existe dans l'autothétique du monde. Nous avons reconnu, enfin, que tous les efforts dialectiques ont incessamment échoué, en délaissant la Réalité dans un problème incessamment insoluble. Ces éléments, loin de s'identifier, restaient toujours dans leur prépondérance respective. C'est ainsi que, dans la 1re période et au commencement de la 2e, l'Être n'est encore considéré que comme *Matière* dans l'École ionienne, et le Savoir comme *Esprit* dans l'École pythagoricienne. Dans la 2e période, l'Être est déjà considéré

comme étant la *Chose* parmi les sectateurs du Lycée, et le Savoir comme étant la *Pensée* chez les sectateurs de l'Académie. Dans la 3e période, surtout à la fin de son développement, le Savoir, dans l'École scolastique, devient un des éléments de la Réalité ; et par cette considération on est conduit à la distinction de l'Être et du Savoir, comme étant ses éléments constitutifs. Ce qui était un grand pas fait dans le progrès philosophique, car, jusqu'alors, on avait pris pour la Réalité, tantôt l'Être, tantôt le Savoir, ce qu'on exprimait par le Matérialisme plus ou moins rapproché de l'Empirisme, et par le Spiritualisme plus ou moins développé dans le Noologisme, mais l'un et l'autre s'excluant respectivement. Enfin, dans la 4e période, d'un côté, à la suite des progrès du Sensualisme, qui avait abouti à l'extrême considération de la Réalité par l'exclusive expérimentation, et de l'autre, à la suite des progrès de l'Intellectualisme, qui avait abouti au dogmatisme avec ses instruments du *Principe de contradiction* et de *Raison suffisante,* qui ne sauraient satisfaire aux prétentions légitimes et postulées de la raison, on tomba dans le Scepticisme désespérant, qui n'allait à rien moins qu'à montrer la vanité de la raison elle-même. Toutefois, il restait de ces progrès simultanés, la considération de l'Être et du Savoir, comme étant les deux éléments hétérogènes de la Réalité, l'Être, avec le caractère d'*indivi-*

dualité, sous la manifestation d'une *contingence* logique, l'expérience avec sa loi mécanique d'association des idées, et le Savoir, avec le caractère d'*universalité*, sous la manifestation d'une *nécessité* logique, la transcendance avec ses catégories, qui est la part de savoir que l'homme introduit dans les réalités du monde : ce qui donna lieu à la conscience irrésistible de l'hétérogénéité des dits éléments dans la constitution de la Réalité. Alors, se posa le problème de la Réalité absolue dans la synthèse transcendantale de ses deux éléments, l'Être et le Savoir, l'immanence de la chose et la transcendance de l'intellect, tous les deux conditions l'un de l'autre, car sans l'être point de savoir, et sans le savoir point d'être. Et la solution de ce problème fut tentée dans la *Critique de la raison pure de Kant,* sous les considérations du Vrai absolu dans la création du monde. Cette solution, bien imparfaite en ce qu'elle n'attribue à la nécessité du savoir qu'une source subjective, quand, au contraire, cette source est objective comme savoir divin, que la raison de l'homme ne fait ici que reproduire pour avoir été mis dans la Réalité indépendamment de notre savoir subjectif, cette solution n'en est pas moins la première constitution de la Philosophie spéculative, et par rapport aux philosophies antérieures une véritable réforme philosophique. En appréciant cette haute conquête de la

raison, on distingue les réalités du monde sous les deux grandes classes que voici : d'un côté, les RÉALITÉS SENSUELLES, données par l'*Intuition* (la Sensibilité) où l'être domine sur le savoir, dans une synthèse transcendantale des intuitions empiriques, formant l'être hétéronomique (qui nous est donné) comme produit passif de l'intelligence, avec les intuitions pures (le Temps et l'Espace) formant l'être autonomique considéré comme savoir ou produit actif de l'intelligence ; et de l'autre côté, les RÉALITÉS INTELLECTUELLES, produites par la *Conception* (l'Entendement) où le savoir domine sur l'être, dans une synthèse transcendantale des conceptions empiriques, fomant le savoir hétéronomique (le savoir dans l'être) comme produit passif de l'intelligence, avec les conceptions pures, formant le savoir autonomique (le savoir dans le savoir), comme produit actif de l'intelligence. — Il faut entendre par *transcendantal*, ce qui est engendré hors des conditions du temps, mais qui trouve son application dans le temps, comme les *Catégories* de l'entendement, qui sont un Savoir pur, formant, en nous et *a priori*, par la transcendance, l'un des éléments distincts et hétérogènes de toutes réalités; l'autre élément se trouvant formé par l'Être qui est hors de nous, et qui, comme tel, nous est donné *a posteriori* par la causalité des sens. — A ce terme qui ne dépasse pas le monde

dériver tout le savoir de l'homme, l'*altériété* comme condition d'universalité : de là, la PHILOSOPHIE RÉALISTIQUE de Spinoza, l'*hétérothéisme*, la divinité hors de l'homme, c'est-à-dire, la *réalité divine*. — Ces deux éléments du Verbe ainsi développés, le Moi créateur par Reinhold et constitué par Fichte, le Non-Moi créateur par Jacobi et constitué par Spinoza, Schelling en opère la synthèse par son IDENTITÉ PRIMITIVE DE L'ÊTRE ET DU SAVOIR, du Non-Moi et du Moi, comme étant le caractère de l'Absolu ou du principe inconditionnel de toute réalité; ce qui établit le SYSTÈME POTENTIEL OU INTUITIF de Schelling ou le *monothéisme*, l'*unité* des deux Moi dans l'absolu. — Mais, ce système d'abord peu compris, on revint, par de nouvelles recherches intermédiaires, à la question importante du Principe premier des choses. Et, Bouterweck, dans son Apodictique, tenta de rapprocher la Philosophie de Sentiment, celle de Jacobi et celle de Spinoza, de la Philosophie de Cognition, celle de Reinhold et celle de Fichte; et passant ainsi du Non-Moi créateur au Moi créateur, il crut donner une base absolue à la Réalité dans la *Virtualité créatrice*, constituant la *potentialité de l'être* dans l'homme, c'est-à-dire, la *réalité divine* devenant réalité humaine : de là, la PHILOSOPHIE ONTOLOGIQUE de Bouterweck. — De même, Bardili, dans sa Logique primitive, s'efforça de rapprocher la Philosophie de Cognition, celle de

Reinhold et de Fichte, de la Philosophie de Sentiment, celle de Jacobi et de Spinoza; et passant du Moi créateur au Non-Moi créateur, il crut aussi trouver une base absolue à la Réalité dans la *Rationalité créatrice*, constituant la *potentialité du savoir* dans l'homme, c'est-à-dire, la *réalité humaine* devenant réalité divine : de là, la PHILOSOPHIE LOGOLOGIQUE de Bardili. — C'est, ainsi fortifiés, que deux autres philosophes, Krause et Hegel, sentant l'insuffisance ontologique et logologique des deux susdites philosophies, et remontant à la synthèse primitive de Schelling qui, aussi, dans sa proposition, n'offre encore que l'idéal de Dieu ou le problème du savoir suprême, cherchèrent, par de nouvelles synthèses, à fonder la Réalité absolue. L'un, Krause, après l'établissement de la philosophie potentielle de Schelling qui s'approchait, en effet, de la vérité absolue par son identité entre les deux éléments créateurs de la Réalité, chercha, dans la réunion de ces deux éléments du monde, à donner une base à toute réalité, et il la trouva dans l'ARCHI-ÊTRE où, par la manifestation de l'existence des choses, doit se trouver nécessairement impliqué le savoir dans ces choses. Mais, Krause s'éloignait ainsi de la vérité de Schelling, car son système n'établit point une identité entre les deux éléments, identité dans laquelle le Moi et le Non-Moi seraient une et même toute-puissance, mais il montre sim-

plement, par l'influence du Moi dans le Non-Moi ou du savoir dans l'être, une prédominance de ce dernier dans le premier, qui renchérit sur le système panthéistique de Spinoza par l'aveu de son impossibilité à résoudre le problème du Précepte moral de la 1re période, et le problème du Verbe de la 2e période, solutions dont il fait l'œuvre de l'Archi-être ou l'altériété dans l'homme; et, au fond, par cette intervention du savoir dans l'être, il n'est rien plus qu'un idéalisme *réalistique* manifesté par le SYSTÈME ONTOLOGIQUE de Krause. Comme tel, ce système, un des deux termes des progrès philosophiques de l'Allemagne, constitue définitivement l'hétéronomie du savoir humain, formant l'élément passif dans la Philosophie transcendante, et l'une des deux bases inébranlables et scientifiques de l'antinomie, avec d'autant plus de tenacité que, comme on peut le pressentir, l'hétéronomie, ainsi portée à ses limites extrêmes qu'elle considère comme la vérité, ne peut passer à l'autonomie du savoir humain où se trouve l'Archi-savoir qui, par sa rationalité créatrice, loi spéculative du savoir dans les choses, ouvrirait à l'hétéronomie la voie vers les caractères inconditionnels de toute génération absolue des réalités par la *Loi de création*, compléterait, avec la virtualité créatrice de son Archi-être, la Réalité dans son savoir suprême, et par conséquent dépasserait les conditions de l'anti-

nomie qui cesserait ainsi. — Et c'est là ce qui forme la Philosophie transcendante, après Kant, du côté de l'être, où dominent les idées hétéronomiques absolues de l'homme.

Tournons-nous, maintenant, vers l'autre de ces philosophes. — Hegel, après l'établissement de la philosophie potentielle de Schelling, chercha, dans la réunion des deux éléments créateurs du monde, à donner, d'une manière plus didactique que celle de Schelling, une base à la Réalité, et il la trouva dans l'ARCHI-SAVOIR, où, dans la spontanéité qui en est le caractère, qu'il nomme l'idée, doit nécessairement apparaître l'existence ou l'être. Hegel s'éloignait ainsi de la vérité de Schelling, car son système n'établit point une identité entre les deux éléments, identité dans laquelle le Non-Moi et le Moi seraient neutralisés dans l'unité d'une même toute-puissance, mais il montre simplement, par l'influence du Non-Moi dans le Moi, une prédominance du dernier dans le premier, dont il fait résulter l'être impliqué dans le savoir, qui renchérit ainsi sur le système polythéistique de Fichte comme Archi-savoir ou ipséité dans l'homme; ce qui, au fond, n'est autre qu'un réalisme *idéalistique*, manifesté par le SYSTÈME LOGOLOGIQUE de Hegel. Comme tel, ce système, l'autre terme des progrès philosophiques de l'Allemagne, constitue définitivement l'autonomie du savoir humain, formant l'élément actif dans la

Philosophie transcendante, et l'autre base inébranlable et scientifique de l'antinomie, avec d'autant plus de tenacité, que, comme on peut le pressentir, l'autonomie, ainsi portée à ses limites extrêmes, qu'elle considère comme la vérité, ne peut passer à l'hétéronomie du savoir humain où se trouve l'Archi-être qui, par sa virtualité créatrice, loi pratique de l'être dans l'homme, ouvrirait à l'autonomie la voie vers les caractères inconditionnels du Vrai absolu et du Bien absolu par la *Loi du progrès*, compléterait, avec la rationalité créatrice de son Archi-savoir, la Réalité dans son savoir suprême et par conséquent déborderait les obstacles conditionnels de l'antinomie qui cesserait ainsi. — C'est là ce qui forme la Philosophie transcendante, après Kant, du côté du savoir, où dominent les idées autonomiques absolues de l'homme.

Comme on le voit de part et d'autre, dans l'hétéronomie et dans l'autonomie, la Réalité n'a pas reçu son accomplissement; et les recherches philosophiques de la 5e période, par les beaux travaux de l'Allemagne, encore empreints de l'inertie des entraves terrestres dont on n'a pu se libérer, ne constituent qu'un savoir hétérostatique, une reproduction intellectuelle, par le savoir de l'homme, du savoir créateur dans les réalités existantes, au moyen de la synthèse du caractère extérieur de l'absolu manifestée dans ces réalités existantes,

formant le Non-Moi, de laquelle, comme de leur Loi d'existence, on déduit, par une analyse créatrice, ces réalités existantes, sans en connaître l'essence. Cette essence, qui constituerait un savoir autostatique ou la production spontanée, dans le savoir de l'homme, dans sa raison absolue, du savoir créateur des réalités existantes, postule la découverte de l'essence intime de l'absolu (non plus la découverte de son caractère extérieur), par une analyse de ses parties constituantes, telle qu'elle existe dans l'hypostase du Moi ou de la raison absolue; et en partant de cette essence qui doit contenir la *Loi de création* des réalités existantes, on les déduirait dans une genèse progressive par la PHILOSOPHIE ABSOLUE apportant la vérité absolue sur la terre, ayant pour caractère l'identité primitive de l'être et du savoir par l'accomplissement final de la *Loi du progrès*, objet futur de la 6e période, dans les TEMPS A VENIR.

En ce qui concerne le *Bien* dans cette même 5e période, nous avons précédemment reconnu que la Moralité, dans sa neutralisation originaire, implique les deux éléments hétérogènes que voici: l'ACTIVITÉ CONDITIONNELLE où prédomine l'idée physique de l'Intérêt, et l'ACTIVITÉ INCONDITIONNELLE où prédomine l'idée hyperphysique du Devoir, l'une et l'autre cherchant, par une élaboration de plus en plus rapprochée, à se rendre identiques dans une

unité qui les réunirait dans une même activité sans les détruire, et transformerait le virtualisme de la Moralité dans le réalisme de la Moralité, telle qu'elle existe dans l'autogénie de la Liberté ou la création de soi-même par soi-même. Mais, malgré tous les efforts, la Moralité resta dans un problème incessamment insoluble. Ces éléments loin de s'identifier, restaient toujours dans leur prépondérance respective. Le premier de ces éléments, l'Activité conditionnelle, dans la 1re période ne fut comprise que comme une simple réceptibilité, c'est-à-dire, une PASSIVITÉ morale sans règles déterminées. Dans la 2e période, après avoir été développé par le Socratisme et surtout dans l'École de Platon, elle fut considérée comme une DÉPENDANCE des besoins physiques. Dans la 3e période, par la Morale chrétienne, elle fut considérée comme un fait des PENCHANTS TERRESTRES empirés par le péché originel. Enfin, dans la 4e période, vers la fin, les Écoles sensuelles de l'Empirisme la fixèrent, telle que nous la désignons ici, dans une ACTIVITÉ CONDITIONNELLE, hétéronomique, avec le caractère d'INERTIE, soumise aux CONTINGENCES pratiques de la vie. — Le deuxième de ces éléments, l'Activité inconditionnelle n'est encore comprise, dans la 1re période que comme une simple RÉACTION morale sur le Bien physique que veut l'organisation corporelle; ce n'est qu'une activité conditionnelle en ce qu'on la fait résider

dans la CONTEMPLATION, considérée comme la plus haute vertu, méconnaissant, ainsi, l'activité inconditionnelle. Dans la 2e période, par son développement dans le Socratisme, elle fut considérée comme étant la LIBERTÉ, manifestée par l'indépendance physique de l'homme. Dans la 3e période, et par la culture didactique de la Morale chrétienne, après le retour de l'ordre, elle fut considérée comme LIBRE ARBITRE de l'homme, qui, au milieu de la dépendance des intérêts terrestres, fait discerner le bien et le mal. Enfin, dans la 4e période, vers la fin, les Écoles intellectuelles du Rationalisme la fixèrent, comme nous la signalons ici, dans une ACTIVITÉ INCONDITIONNELLE, autonomique, avec le caractère de SPONTANÉITÉ, dans la NÉCESSITÉ pratique d'une détermination impérative de la volonté. — Et, la considération de l'hétérogénéité dans ces deux éléments de la Moralité, devenant un fait de conscience, le problème de la Moralité absolue se posa, comme cela devait se faire, dans la synthèse transcendantale de ces deux éléments, l'un, portant sur l'intérêt ou l'être physique dans l'homme, l'autre, portant sur le devoir ou l'être hyperphysique dans l'homme, tous les deux conditions l'un de l'autre, car sans l'intérêt il ne saurait y avoir de devoir, de même que sans le devoir il ne saurait y avoir d'intérêt. La solution de ce problème fut tentée par Kant dans sa *Critique de la raison pratique,* sous la

considération du Bien absolu dans la création du monde. Cette solution, bien qu'imparfaite en ce que, dans le postulat du Bien absolu, s'y trouve impliquée la considération du Bien physique qui n'a rien d'absolu, et qui, par conséquent, doit lui rester étranger, c'est-à-dire que le Bien doit s'opérer malgré l'intérêt quand il lui est contraire, cette solution, dis-je, offre néanmoins la première constitution de la Philosophie pratique, et par rapport aux philosophies antérieures, une véritable réforme morale. Dans l'appréciation des synthèses opérées par Kant, les lois morales se rangent en deux grandes classes que voici : d'un côté, les LOIS JURIDIQUES, fixant le *Droit*, constituent dans la synthèse transcendantale des effets extérieurs des actions humaines (les intérêts) avec la moralité de ces actions (le devoir), la prédominance de l'hétéronomie ou de l'activité conditionnelle sur l'autonomie ou l'activité inconditionnelle, qui n'intervient ici et n'exerce sa législativité juridique qu'à l'occasion de l'effet extérieur de l'action : ce qui établit la nécessité dans cette synthèse ; et de l'autre côté, les LOIS ÉTHIQUES, fixant la *Vertu*, constituent, dans la synthèse transcendantale des actions humaines (leur activité conditionnelle portant sur l'intérêt) avec les maximes intimes de ces actions (leur activité inconditionnelle portant sur le devoir), la prédominance de l'autonomie sur l'hétéronomie qui assouplit

l'exigence de son action conditionnelle devant l'impératif inconditionnel de la loi éthique, ce qui introduit la Liberté dans cette synthèse. A ce terme, qui ne dépasse pas les phénomènes physiques du monde terrestre, la raison, pour satisfaire à l'idéal de sa réintégration hyperphysique, veut donner une base absolue à ces lois morales. Mais, elle ne peut y parvenir, et tombe dans les antinomies pratiques qui l'avertissent bientôt que la sphère des intérêts terrestres est un obstacle à l'exercice de sa spontanéité créatrice. — Telle est la limite où viennent se clore les recherches de la PHILOSOPHIE PRATIQUE de Kant. Toutefois, la Moralité du monde créé, celle engendrée par les deux synthèses que nous venons d'apprécier, reçoit sa LÉGISLATIVITÉ PRATIQUE, c'est-à-dire la détermination des actions par des maximes qui peuvent s'établir en lois universelles: telle que celle-ci: « Agis d'après une maxime de fins, telle qu'elle « puisse servir de loi générale à chacun. » — Cependant ces antinomies, par la perplexité où elles plongeaient la raison pratique, étaient bien de nature à provoquer la fondation de la Moralité dans l'identité de ses deux éléments contradictoires, hétéronomique et autonomique. Mais, l'attention, qui s'était si puissamment portée en Allemagne sur la fondation de la Réalité, telle qu'elle avait été effectivement accomplie, du moins dans son caractère extérieur par l'identité de Schelling, fut ainsi

détournée des considérations morales. Ce fut Schleiermacher qui en fit sentir le vide, sans que ce célèbre théologien fît, lui-même, rien pour le remplir. Ce fut, sans doute, un mal, car les conditions étaient déjà établies, du côté hétéronomique, tel que l'envisageait Jacobi dans le sens de Spinoza, pour voir dans le Non-Moi créateur, la *Rémunération divine,* considérée comme effet dans la Moralité, par conséquent comme une ampliation de l'être dans l'homme; et du côté autonomique, la haute activité morale que Fichte avait assignée au Moi créateur, qui transportait l'homme dans une sphère nouvelle, celle de la vie divine, signalait la *Régénération spirituelle,* considérée comme cause dans la Moralité, par conséquent comme une création de l'être dans l'homme. Or, l'unité logique de ces deux éléments créateurs, le Non-Moi et le Moi, eût établi une harmonie intellectuelle entre eux, qui aurait fait de la Régénération spirituelle, comme autonomie, un des éléments du Verbe, le principe spéculatif de la Moralité, attachant une fin, un but qui manque à la Moralité, celui de l'être éternel, but qui, pour être accompli, ferait de la Rémunération divine, comme hétéronomie, l'autre élément du Verbe, le principe pratique de la Moralité dans une action autotélique, qui, par son unité avec le principe spéculatif de la Moralité, est effectivement en possession de la fin éternelle qui lui manquait:

ce qui opérerait la transition de la Moralité ou de l'hétéronomie à la Messianité ou à l'autonomie. Ainsi serait constitué, dans le Moi par le Moi, l'être autostatique, par l'accomplissement spontané dans l'être de l'homme, dans son hypostase, de l'être-créé en lui. Et de même serait réalisée dans le Moi l'essence intime de l'Absolu, par laquelle lui serait assurée l'OBTENTION DE L'IMMORTALITÉ, ayant pour caractère la réalisation autostatique du Verbe dans l'homme par l'accomplissement final de la *Loi du progrès,* objet futur de la 7e période dans les TEMPS DERNIERS. — Et dans cette même et dernière période du développement de l'humanité, la réunion systématique du savoir autostatique de la 6e période, qui donne la *Découverte de la vérité* dans la notion de l'essence intime de l'Absolu, avec l'Être autostatique de la 7e période, qui donne l'*Obtention de l'immortalité* dans la réalisation propre de l'essence intime de l'Absolu, opérerait, au moyen de l'accomplissement final de la *Loi de création,* l'individualisation absolue des êtres raisonnables, c'est-à-dire, leur CRÉATION PROPRE. Et ainsi, et également, serait opéré dans le temps, l'ACCOMPLISSEMENT DES DESTINÉES ABSOLUES DE L'HUMANITÉ, cet accomplissement de la création de l'homme, qui est l'objet du Problème universel de l'Histoire.

Il nous reste à voir ce qu'a fait le Mysticisme dans notre actuelle 5e période, et d'en induire les prin-

cipes avec leurs conséquences, qu'on pourra déjà en prévoir pour les 6e et 7e périodes. — Les développements du Vrai et du Bien, tels qu'ils se sont manifestés dans la conscience humaine, et tels qu'ils se résument aujourd'hui, du côté du Vrai, dans la fixation de la Réalité, et du côté du Bien, dans la fixation de la Moralité, avec les conditions que nous avons assignées à l'une et à l'autre; ces développements n'ont pu être suivis par les êtres mystiques dans nul autre accomplissement que dans une altération de la haute origine des éléments du Vrai et du Bien, parce que, dépourvus de la spontanéité créatrice de la raison, ces êtres ne peuvent pénétrer que dans les replis du monde primitif, tels que le Magnétisme animal, et autres conceptions intellectuelles qui les montrent, aux yeux des autres hommes, comme étrangers au monde présent. Aussi, tous leurs efforts de confusion du monde primitif du mal avec le monde actuel du bien, n'ont-ils abouti encore qu'à retarder l'essor de la raison dans sa marche ascendante vers l'infini, sans en arrêter la poursuite qui se faisait malgré les obstacles. Ainsi, dans la 1re période, où domine la Religion, quand la Philosophie, en suivant cette direction religieuse, reconnaît, dans le domaine pratique, le Précepte moral comme un commandement de Dieu et conclut à la Théocratie qui en prescrit les observances; et dans le domaine spéculatif,

reconnaît le Panthéisme comme universalité embrassant les individualités de la création, et conclut à la Démonocratie dans l'expression de la propension de l'homme au mal, la Bande, comme nous appellerons désormais le Mysticisme, qui triomphait alors dans la pratique souveraine des mystères théistiques et des prestiges de la thaumaturgie, cherchait à étouffer toute tendance rationnelle. Et c'est ce qu'elle fit en exerçant une violente répression contre le Bouddhisme, qui était la première manifestation du rationalisme ou de la réflexion spontanée dans l'homme. — Dans la 2e période, où domine la Philosophie, quand la Raison venait de découvrir l'idée du Devoir en opposition à celle de l'Intérêt, ce qui engendra l'idée de la spontanéité pratique corélative à l'idée juridique de la Morale, par quoi l'on fut conduit, du côté de la Religion, aux Mythes poétiques, interprètes des mystères religieux, et du côté de la Philosophie, à la distinction de l'idéalisme et du réalisme, la Bande, par son intervention, pervertit le sens de ces nouvelles créations dans la fameuse Ligue pythagoricienne fondée, en apparence, en faveur de la liberté politique, et en opposition secrète aux progrès rationnels des Mythes. Et elle couronne son œuvre par l'accusation et la mort de Socrate, l'homme qui précisément poussa au développement du Vrai et du Bien de cette période. — Dans la 3e, où de nouveau domine

en rejetant le principe du droit divin pour n'admettre que le principe du droit humain : d'où s'en suivit l'esprit révolutionnaire qui n'a cessé de régner depuis lors. Dans la Religion, la liberté de la pensée, qui fut le caractère dominant de cette 4e période, conduisit à scruter les hauts intérêts religieux; et l'éveil ainsi donné à la raison absolue, permit la solution temporelle du problème du Verbe au moyen de la jonction à la théologie de deux branches nouvelles, l'exégèse philologique et la dogmatique philosophique ; solution qui montra, par la preuve apogogique, l'absurdité du Socinianisme et de son pendant, l'Athéisme, produits de la liberté de la pensée dans son essor abusif. La Bande, pour paralyser, de ce côté religieux, les hautes tendances qui s'y manifestaient, dans la sphère spéculative en pervertit le sens par la GNOSIMACHIE, et dans la sphère pratique, seconda secrètement la cour de Rome dans la convocation du concile de Bâle et dans l'institution des Jésuites qui devaient réprimer l'extension du Protestantisme. Mais, l'autorité du pape ne fut pas plutôt et ainsi fortifiée, que la Bande, dans son allure accoutumée, en atténua la puissance par la scission de l'Église gallicane. Il en fut de même de l'institution des Jésuites qui, lorsqu'elle voulut s'opposer à la doctrine des Jansénistes n'admettant que la grâce, et, ainsi, détruisant toute la spontanéité humaine, fut perdue par l'introduction de la

casuistique morale, due à de faux frères, n'appartenant point à cette illustre corporation qui alliait, dans ses principes de direction religieuse, l'harmonie de la grâce divine et du mérite humain, toute la portée du Christianisme. C'est encore à la Bande qu'il faut attribuer la Guerre de la Ligue, répression mystique de la raison pratique en France, et cause des révolutions politiques qui ont suivi, quand, d'un autre côté, éclatait la Guerre de Trente ans, suite de l'émancipation de la raison spéculative et religieuse en Allemagne, et cause de tout le développement philosophique dans cet illustre pays. La Saint-Barthélemy, l'Apostasie d'Henri IV, son Assassinat, la Révocation de l'Édit de Nantes, ne peuvent s'expliquer que par la suggestion de l'esprit de confusion, et l'hypothèse de la puissance de la Bande. Aussi, vit-on la 4e période de l'humanité se fermer en France dans l'INDIFFÉRENCE POUR LA VÉRITÉ, qui « sous le nom gracieux de légèreté est devenue le « caractère dominant des Français dans les trois der- « niers siècles » par opposition à la RÉALITÉ INTELLECTUELLE du savoir, objet de la culture des autres nations dans cette même période. De là, cette tendance à la DÉMORALISATION ABSOLUE manifestée par l'ESPRIT RÉVOLUTIONNAIRE, qui, par son existence dans le droit public des nations, sous le nom de Suffrage ou Vote universel, et autres interventions populaires, met les gouvernements qui en sont entachés en

DEHORS DES LOIS MORALES, et en chasse, ainsi, la représentation divine; à moins que la qualité divine de ces Lois ne soit réintégrée dans la personne du chef de l'État, comme en France, où l'Empereur édicte sa souveraineté au nom de la *grâce de Dieu*, et n'introduise, par là, un frein modérateur, une autorité impératoriale, dans les écarts éventuels, parce qu'ils sont inévitables, d'un tel ordre populaire : double état dangereux, figure d'une arme à deux tranchants, dont le caractère est nécessairement transitoire. — Le résultat final de cet esprit de perversion se manifeste, ici, dans la haine implacable attachée au Protestantisme et au nom de Martin Luther, précisément à ce fondateur illustre de l'émancipation de la pensée, à laquelle sont dues les grandes découvertes du savoir humain, et ce Protestantisme qui est encore aujourd'hui l'expression de la moralité sur la terre. Ce fut alors, dans notre actuelle 5e période, après tant d'efforts qui, tout en limitant l'élan de la raison, n'ont pu cependant en arrêter le développement, ce fut alors, dis-je, que se posa le problème du Mysticisme absolu dans la confusion des caractères extérieurs du Verbe et de l'Absolu, tels que l'esprit de perversion les reçoit, dans leur pureté, de la Philosophie et de la Religion, leurs causes génétiques. Nous lui donnons la dénomination de MYSTICISME OCCIDENTAL, parce que, dépouillé de tous les vestiges élémentaires des doctrines orientales, il

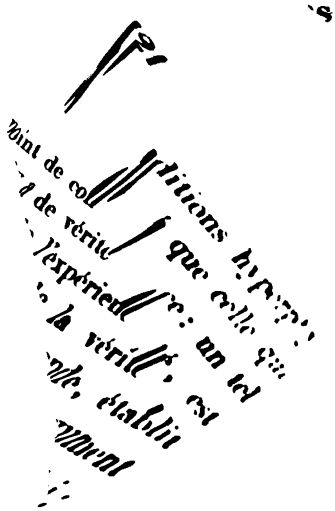
fait dériver ses principes des lumières qu'il peut saisir dans la présente civilisation européenne, sur laquelle il exerce son influence subversive. Ses connaissances qui, en définitive, ne proviennent que du Sentiment, cette faculté inférieure, purement physique, dans laquelle il excelle, ne peuvent donc, comme principe, porter, dans son défaut de facultés supérieures hyperphysiques, que sur les révélations, conséquences correspondantes au principe. En effet, c'est sur cette production, importante pour la raison par son caractère problématique de révélation de la vérité, que le Mysticisme, dans l'exercice actuel de ses actions, va fonder tous ses desseins, en défigurant le sens rationnel de ces hautes révélations par des modifications démoniques du monde primitif. Ainsi, il puise dans le Théisme ou le Judaïsme, tel que nous l'avons déterminé, le Mysticisme cabalistique dans le sens que nous lui avons également fixé; dans le Christianisme, il puise le Mysticisme gnostique; du Brahmanisme, cette transition progressive du Commandement de Dieu au Verbe en Dieu, il en fait le Mysticisme indien en remontant jusqu'au Dualisme mystique, les deux génies, Ormuz et Ahriman; enfin, dans l'Islamisme, cette transition régressive du Verbe en Dieu au Commandement de Dieu, il puise le Mysticisme musulman. Et de la combinaison systématique de ces quatre Mysticismes différents, résultent les deux Bandes succursales dont

nous avons déjà fait mention, le Mysticisme français et le Mysticisme germanique. La provenance de l'un date de la migration des Juifs d'Orient en Occident, et de la réunion de ceux-ci aux Templiers et aux Ismaéliens dans les écoles rabbinique et mauresque de l'Espagne et du Portugal, lesquels, en s'affublant du simulacre chrétien, formèrent en France la Bande qui y a invétéré l'Esprit révolutionnaire. La provenance de l'autre doit être attribuée à la jonction du Mysticisme gnostique avec le Mysticisme indien, lors de la résurrection des études philologiques de l'Allemagne en vue de l'interprétation des livres sacrés. Elle siége particulièrement dans le sud de l'Allemagne avec le but apparent de restaurer le Catholicisme défaillant. Il nous est facile de confirmer l'existence de ces deux Bandes par des faits en correspondance avec les caractères que nous leur assignons ici. — D'abord, en ce qui concerne la Bande française, nous trouvons chez elle quatre classes distinctes de doctrine. Deux principales : la première, établit le principe sur lequel s'appuie le parti du droit humain extrême, dans l'argument de Voltaire et des Encyclopédistes en général, que voici : « Tout ce qui est « inintelligible pour l'homme, c'est-à-dire, insaisis- « sable directement ou indirectement par les sens, « est une absurdité ou du moins une chimère qui « n'a point de réalité ». De cette déclaration, il

résulte qu'il n'y a point de conditions hyperphysiques du savoir, et il n'y a de vérité que celle qui provient du bon sens ou de l'expérience : un tel argument, comme destructeur de la vérité, est destructeur de la Philosophie. La seconde, établit le principe du droit divin extrême, dans l'argument de Pascal et des Jansénistes en général, que voici : « L'homme, dans son état de péché originel, est « incapable de concevoir, hors la révélation, aucune « vérité absolue ; et cette incapacité constitue, « dans ce monde, son expiation du péché origi- « nel ». Par cette autre déclaration, la raison est impuissante, et il suffit de la vérité révélée : un tel argument, comme destructeur des problèmes théologiques qui ne sauraient demeurer sans solution rationnelle, est destructeur de la religion. Mais, ces deux arguments, quoique formant, l'un, celui de Voltaire, une ANTI-RELIGIOSITÉ philosophique qui, par la limitation de la raison dans les sens, s'oppose à la transcendance des notions religieuses, Dieu, l'immortalité de l'âme, etc., qu'elle nie ; et l'autre, celui de Pascal, formant un ANTI-PHILOSOPHISME religieux, qui, par la négation de la raison, s'oppose à la transcendance des principes philosophiques, la conscience par compréhension, la conscience par génie et la conscience par création ; ces deux arguments, disons-nous, parce qu'ils sont susceptibles de modifications rationnelles, ne son

nous avons déjà fait mention, le Mysticis
et le Mysticisme germanique. La prove
date de la migration des Juifs d'Ori
et de la réunion de ceux-ci aux
Ismaéliens dans les écoles rabbi
de l'Espagne et du Portugal,
du simulacre chrétien, fo
Bande qui y a invétéré
La provenance de l'au
jonction du Mysticis
cisme indien, lors
philologiques de
prétation des l
rement dans
apparent d
Il nous e
deux Ba
les ca
D'ab
nc

que nous
uer la matière
triompher l'esprit
monarchique, et cela par
us allons voir à l'instant. En
on dans leur principe secret, mais
tellement voilé que nous n'ayons pu le
re en ces termes : « Perversion systéma-
que des conditions physiques de l'homme, en
faisant considérer ces conditions passives comme
« ayant une RÉALITÉ ABSOLUE, et en niant ou mécon-
« naissant que ces conditions inférieures n'ont
« qu'une réalité relative au développement des con-
« ditions hyperphysiques de l'homme, dont il reçoit
« sa virtualité créatrice ou la spontanéité de sa rai-
« son. » Or, prétendre que les conditions physiques
constituent la Réalité absolue de l'homme, c'est, ni



s, dans son application à la société ju-
rédominer les buts corporels sur les
conformément à la distinction
rine entre l'*état social* et l'*état*
la préférence au premier,
alisé le but corporel de
le *Bien-être physique*
dans lequel s'est
ar les conditions
anéité pratique de la
physique qui n'existerait
ations. C'est donc subordonner
s aux lois physiques dans l'espèce
est confondre ce qu'il y a de plus dis-
dans la conscience intellectuelle; et de l'Ab-
olu, qui est l'inertie des lois physiques ou de la matière, faire le Verbe, qui est la spontanéité pratique des lois morales ou l'esprit; et par conséquent, sous le nom même du *Progrès*, dont ils osent ainsi s'affubler, opérer une honteuse rétrogradation. — Il ne faudrait pas s'imaginer que cette ignoble Doctrine physiocratique, quoique latente aujourd'hui dans ses expressions théoriques, ait épuisé son règne. Bien au contraire, elle subsiste d'une manière pratique et très-développée; et, à notre insu, nous en recueillons les fruits d'immoralité. Qu'on veuille y porter l'attention nécessaire, et l'on verra! — La DOCTRINE HIÉROCRATIQUE, sur laquelle s'appuie la

pas précisément de la perversion. Il n'en est pas de même des deux autres classes, superfétations démoniques, complémentaires des deux doctrines, encyclopédiste et janséniste, qui, par leur confusion du corporel et du spirituel, ne sont nullement susceptibles de discussions rationnelles. En effet, la DOCTRINE PHYSIOCRATIQUE sur laquelle s'appuie la Bande française du côté du parti du droit humain, après la modification de l'intérêt économique puisé dans Quesnay, Turgot et consorts, se livre, chez les Saint-Simoniens et les Fouriéristes, à la prétention morale de RÉHABILITER LA CHAIR, ainsi qu'ils l'appellent, ce que nous traduisons par la prétention de transmuer la matière en esprit, c'est-à dire, de faire triompher l'esprit démocratique sur l'esprit monarchique, et cela par une confusion que nous allons voir à l'instant. En voici la confirmation dans leur principe secret, mais qui n'est pas tellement voilé que nous n'ayons pu le transmettre en ces termes : « Perversion systématique des conditions physiques de l'homme, en « faisant considérer ces conditions passives comme « ayant une RÉALITÉ ABSOLUE, et en niant ou méconnaissant que ces conditions inférieures n'ont « qu'une réalité relative au développement des conditions hyperphysiques de l'homme, dont il reçoit « sa virtualité créatrice ou la spontanéité de sa raison. » Or, prétendre que les conditions physiques constituent la Réalité absolue de l'homme, c'est, ni

plus ni moins, dans son application à la société juridique, faire prédominer les buts corporels sur les buts spirituels, et conformément à la distinction établie par cette doctrine entre l'*état social* et l'*état politique*, c'est accorder la préférence au premier, dans lequel, en effet s'est réalisé le but corporel de la 1re période historique par le *Bien-être physique* ou de sentiment, sur le second, dans lequel s'est réalisé la *Sûreté publique* qui, par les conditions morales créées par la spontanéité pratique de la raison, garantit ce Bien physique qui n'existerait point sans ces conditions. C'est donc subordonner les lois morales aux lois physiques dans l'espèce humaine, c'est confondre ce qu'il y a de plus distinct dans la conscience intellectuelle; et de l'Absolu, qui est l'inertie des lois physiques ou de la matière, faire le Verbe, qui est la spontanéité pratique des lois morales ou l'esprit; et par conséquent, sous le nom même du *Progrès*, dont ils osent ainsi s'affubler, opérer une honteuse rétrogradation. — Il ne faudrait pas s'imaginer que cette ignoble Doctrine physiocratique, quoique latente aujourd'hui dans ses expressions théoriques, ait épuisé son règne. Bien au contraire, elle subsiste d'une manière pratique et très-développée; et, à notre insu, nous en recueillons les fruits d'immoralité. Qu'on veuille y porter l'attention nécessaire, et l'on verra! — La DOCTRINE HIÉROCRATIQUE, sur laquelle s'appuie la

Bande française du côté du parti du droit divin est une manifestation des doctrines religieuses qui n'ont point cessé de paraître, de temps à autre, depuis la scission de l'Église gallicane, et auxquelles on peut attribuer l'extinction de la foi en France. Cette Doctrine, en suivant les allures accoutumées de la confusion, et en se fondant sur les « Paroles d'un croyant », autre et nouvelle manifestation de ces prétendues doctrines religieuses, prétend déduire de la révélation chrétienne à laquelle on doit l'origine de la souveraineté divine, l'égale origine de la souveraineté humaine, qui, comme on le sait, se caractérise par le désaveu des Lois morales et par conséquent de l'autorité qui a pour mission de garantir ces lois morales. Et, en partant de ce désaveu, qui ne correspond nullement à la prétendue cause chrétienne de la souveraineté humaine, elle s'ingère la fonction d'en redresser les abus en la faisant revenir de son esprit démocratique à l'esprit monarchique dont elle prône le semblant, car, au fond, comme on va le voir dans son principe secret, elle vise à transmuer l'esprit en matière. Voici son principe : « Perversion systématique des conditions hyper-« physiques de l'homme, en faisant considérer la « raison absolue et la virtualité créatrice qui lui sont « données par ces hautes conditions, comme étant, « en toute réalité, un POUVOIR DESTRUCTEUR de ses « destinées, lorsque ces conditions supérieures

« servent à arrêter en lui les élans physiques de la « vie et les profondes inspirations de son intimité « sentimentale; en un mot, lorsqu'elles tendent à « anéantir ses conditions physiques. » Or, prétendre que les conditions hyperphysiques de l'homme, dont il reçoit sa spontanéité créatrice, soient un Pouvoir destructeur de ses destinées que la Bande fait consister dans les conditions physiques, c'est, ni plus ni moins, dans l'application de ce principe à la société juridique des hommes, faire prédominer le but négatif de *Moralité* ou de garantie de la justice par la religion, tel que l'a développé la 3e période historique, sur le but positif de *Bien-être spirituel* ou de cognition, tel que l'a développé la 4e période; et conformement à l'intention systématique de cette doctrine de détruire l'esprit religieux quoiqu'avec le semblant contraire, c'est accorder la préférence à la Révélation, principe du but de la moralité par le problème du Verbe, sur la raison, qui, non-seulement, par la solution temporelle de ce problème, a ouvert la voie à la conscience de la virtualité créatrice dans l'homme, mais encore donne une sanction rationnelle à la révélation et par conséquent à la Religion, qui serait sans valeur sans cette solution. C'est donc subordonner la spontanéité spéculative de la Raison, les conditions hyperphysiques de l'homme, déjà anticipation sur la conscience immanente du Verbe, à ses conditions physiques, à

l'inertie du Sentiment, qui n'avoue ce Verbe que comme inhérent à l'essence de Dieu. — La confusion, ici, passerait notoirement pour une insigne absurdité, s'il ne fallait y voir la contradiction satanique qu'il s'agissait d'établir pour l'accomplissement des desseins de la Bande. En effet, il est hors de doute, que c'est à la spontanéité spéculative de la raison, par la susdite solution temporelle du problème du Verbe dans la réformation religieuse du Protestantisme, qu'appartient l'idée du droit qu'ont tous les hommes de concourir à la législation des États, et par là-même l'idée de la souveraineté de droit humain, qui, jointe à l'idée antérieure de la souveraineté du droit divin, ont fondé, dans leur réunion, les *Gouvernements constitutionnels* de la 4e période, donnant la qualité *juridique* de l'homme dans l'État, son égalité devant la loi. Or, attribuer l'origine de la souveraineté humaine au problème du Verbe dans la révélation chrétienne, qui a fondé la souveraineté de droit divin qui ne donne à l'homme que la qualité *éthique* ou hiérarchique dans l'Église, son égalité devant Dieu, c'est confondre ce qu'il y a de plus distinct dans la conscience intellectuelle; et du Verbe, qui est la spontanéité dans l'esprit, faire l'Absolu, qui est l'inertie dans la matière. Mais, il fallait obscurcir le vrai sens de l'origine de la souveraineté populaire, à laquelle sont attachés tant d'abus et de licences, et, en lui donnant la Religion

pour origine, on mettait sur la cause le désaveu des Lois morales qui est l'effet, et on portait ainsi un coup funeste à la Religion dont émanait cette souveraineté destructive. Et c'est encore une immoralité flagrante qui s'établit sans qu'on s'en *aperçoive*, et qui n'en restera pas là, comme on va le voir dans le concours simultané des deux doctrines, physiocratique et hiérocratique, à l'établissement d'un nouveau but de confusion plus désastreux qu'aucun autre par son influence sur l'ordre social, s'il recevait son accomplissement.

Ainsi que nous venons d'en arrêter les termes, les deux doctrines, hiérocratique et physiocratique, ne se sont attachées jusqu'alors qu'à l'anéantissement de la Religion et de la Philosophie, cherchant, par l'une, à ruiner la morale, et par l'autre, à altérer la politique, qui, pour garantir la morale, cherche et trouve son appui dans cette morale même, d'où dérive son autorité. Ces perturbations ne leur suffisant point encore, nous allons les voir concourir en commun à la destruction de l'ordre social, tel que les successives et nécessaires relations humaines ont dû l'établir. A cette fin, cette corporation cherche et trouve son point d'appui dans les classes qui vivent du salaire de leur travail; et par un HYPOCRITE APITOIEMENT sur leur prétendu sort malheureux, la Bande française, dans la communauté de ses desseins hiérocratiques et physiocratiques, prétend améliorer

le sort de cette classe d'hommes, la plus nombreuse comme elle la qualifie, par une RÉORGANISATION du travail dans la société : ce qui, directement, tend à pervertir l'ordre moral de cette classe d'hommes, et indirectement tout l'ordre social et économique : ordre économique qui, par suite des rapports humains, porte le caractère de la régularité et même de la nécessité, et non de la volonté qui n'en peut changer la marche sans le compromis que vont chercher à en faire ces deux doctrines réunies, dont les fausses promesses fondées sur les faux principes inculqués dans l'esprit malléable des travailleurs, doivent porter à la destruction de la société. Tel est, du moins, leur dessein prémédité. Or, la question est à savoir, s'il est MORALEMENT et PHYSIQUEMENT possible de changer l'ordre des relations existantes entre la classe d'hommes vivant du salaire de leur travail et les autres classes de la société? — En ce qui concerne, d'abord, la première partie de cette question, nous déclarons IMPOSSIBLE un changement quelconque dans l'ordre des relations, successivement établi dans le monde civilisé en vertu de l'essence physique, morale et rationnelle de l'homme, à moins, au préalable, de parvenir à effacer de cette essence la dignité et la liberté, qui en sont, à la fois, la cause et l'effet. Car, cette essence, l'homme ne peut s'en donner la réalité que par le travail; c'est, en effet, par le travail

qu'il crée lui-même sa propre dignité et sa propre liberté; c'est par le travail qu'il acquiert ce qu'il veut posséder depuis les biens physiques jusqu'à son immortalité hyperphysique. De même, les biens terrestres dont l'humanité dispose et les lumières qu'elle possède à chaque période historique, sont les fruits du travail et forment les conditions de son développement pour la réalisation de ses destinées par elle-même. Et quand l'homme ne possède, par le fait de ses ancêtres, aucun de ces moyens physiques pour sa fin hyperphysique, il doit les acquérir par le travail. Or, s'il en est ainsi, et il ne saurait en être autrement, toute atteinte portée à l'existence de l'homme ainsi que nous venons de la caractériser dans l'établissement des susdites relations, soit qu'il obtint cette existence par un moyen qui ne lui serait point propre, tel que le travail accumulé d'autrui, soit qu'elle lui fût conservée par un travail qui ne serait pas de son libre choix, constituerait une dégradation morale de l'homme, ainsi qu'il en serait de la classe des travailleurs, si elle était nourrie et instruite aux dépens des classes riches de la société, dont la richesse, qui n'est qu'un travail accumulé par leur fait propre, ou par le fait des ancêtres, ne doit, dans aucun cas, tomber à la merci de la disponibilité publique, comme nous en avons entendu proclamer la déclaration dans les jours néfastes de

la république de 1848, fruit avorté des horribles doctrines préconisées par la Bande. Il y a donc impossibilité morale à rien changer à l'ordre des relations existantes. Il n'y a qu'un seul cas où il soit moralement permis et juridiquement possible de nourrir et d'instruire les classes pauvres aux dépens du travail accumulé des classes riches, et l'État, seul, en est le juge et le dispensateur, c'est quand il s'agit de la conservation de la Sûreté publique. — En ce qui concerne, ensuite, la seconde partie de la question, celle de savoir s'il est possible PHYSIQUEMENT d'améliorer la classe d'hommes vivant par le salaire de leur travail, on en verra également l'IMPOSSIBILITÉ par la considération même de l'ORGANISME ÉCONOMIQUE de toute société humaine. L'organisme physique de tous les animaux et même des plantes qui jouissent de la vie, se manifeste, de la part de ces êtres, à l'instar d'une prévision rationnelle, dans une sorte de dépendance intentionnelle avec l'ensemble systématique des autres êtres doués de vie; et réciproquement, l'ensemble systématique de ces êtres, également par cette même prévision rationnelle, se trouve dans une sorte de dépendance intentionnelle par rapport à chacun de ces êtres organisés : ce qui constitue, par une sorte d'harmonie, en quelque façon préétablie par la création, l'économie physique de ces êtres organisés, qui, comme une conséquence, permet la perpétuité de leur vie.

— Ce qui ici, par rapport aux animaux n'est qu'une ANALOGIE DE LA RAISON, devient, pour la société humaine, par une même mais libre dépendance de l'homme, comme individuelle partie constituante de la société, à l'égard de l'ensemble systématique, et par une même dépendance de l'ensemble des hommes, comme société, à l'égard de chacun des membres de la société, une RÉALITÉ RATIONNELLE dont voici les conditions économiques : chaque homme a la connaissance rationnelle de ses fonctions économiques ou de ce qu'il faut qu'il fasse par rapport à l'ensemble de la société ; et c'est cette *action directe* de l'homme sur l'ensemble systématique de la société économique qui constitue la CONCURRENCE du travail individuel ; et l'ensemble systématique de la société par une *réaction réciproque* sur chacun de ses membres économiques, constitue la RÉPARTITION du produit universel du travail. — Telles sont les deux conditions fondamentales de toute PRODUCTION sociale. — Disons ici par parenthèse, que dans la théorie, l'anglais Adam Smith a traité la science dans toute sa pureté, que la nation anglaise exerce strictement dans l'application de ses lois exclusivement d'intérêt, science et application que les Français sont loin de comprendre à ce même degré. En théorie, depuis l'apparition de l'insidieux Saint-Simonisme, ils ont introduit dans la science des considérations anthro-

pologiques qui ne lui appartiennent nullement, et dans l'exercice des relations industrielles et commerciales, des convenances sociales qui portent à se demander si le traitant ne donnera pas à son obséquiosité révérencieuse, un prix vénal que le traité aura à payer d'une manière ou d'une autre. — Or, tout ce qui viendrait porter atteinte à cette libre *action* et à cette nécessaire *réaction,* produirait inévitablement une imperfection dans l'organisme économique de la société, et par là apporterait une diminution notable dans la productivité. Aussi, le projet de changer, de diriger même, et *a fortiori* d'organiser le travail, ce retentissant projet, élaboré pendant de longues années dans le silence sous le prétexte d'améliorer le sort des ouvriers, n'est-il pas seulement absurde, mais dangereux par la dislocation économique qui en résulterait. Il doit donc rester avéré qu'ici, encore, il y a IMPOSSIBILITÉ physique à changer l'ordre établi des relations économiques du travail. L'État, seul, peut se permettre moralement et même il en a le devoir juridique, pour la conservation de la Sûreté publique, pendant ou après une guerre, ou même à la suite d'une révolution intérieure, de diriger et même d'organiser des travaux exceptionnels. Et encore en résulterait-il une diminution dans la productivité industrielle. — Pour venir à ses fins, il n'y a pas de moyens que n'ait employés la Bande. Ainsi, elle n'a cessé de présenter la classe

pauvre du peuple comme étant EXPLOITÉE par les classes riches qui profitent de la sueur de leurs travaux; et par surcroît complémentaire, les biens de ces classes, fruits de leurs travaux propres ou de ceux, non moins sacrés, de leurs ancêtres, fruits du Moi créateur de l'homme, indestructibles et inviolables à perpétuité, à l'instar de ce Moi lui-même, ces biens étaient signalés comme une SPOLIATION de la propriété des travailleurs. Amorcée et excitée par de telles manœuvres, la classe ouvrière, quand éclata la révolution inattendue de 1848, fut prête à la révolte, et disposée à s'emparer des biens des riches : ce qui s'est manifesté bien ostensiblement, du côté négatif, par l'inscription que portaient les édifices publics : *Respect à la propriété nationale*, et du côté positif, par des revendications diverses, le Droit au travail, le concours forcé du maître à transiger avec l'ouvrier, les associations de tous genres, les réglements industriels les plus étranges, de capitalistes, de propriétaires et d'ouvriers, etc., etc. Nous en passons d'autres et des plus belles. De telles prétentions, s'annonçant au nom du bien pour arriver au mal, seraient une MYSTIFICATION de la raison humaine, si elles n'étaient ouvertement le projet le plus osé d'amener la destruction de la société. — Qu'on n'aille pas s'imaginer que l'avortement de ces faits funestes soit une cause de renoncement de la part de leurs fauteurs. L'esprit du mal connaît la

longanimité. D'ailleurs n'avons-nous pas vu, il y a peu de temps, à la fin de 1856, l'apparution d'une Brochure anonyme, intitulée : *Pourquoi des propriétaires à Paris?* qui ne tendait à rien moins qu'à confisquer toutes les propriétés au profit de l'État ; et dans la sphère anti-religieuse et anti-philosophique, l'ex-père Enfantin reproduire sa doctrine de confusion dans un volumineux ouvrage, une *Physiologie religieuse*, (deux mots qui s'entrechoquent) qu'il a osé dédier à S. M. l'Empereur des Français : ce qui a peu de signification ; car, on pourrait appliquer à S. M. le susdit distique de Schiller, (cité page 376) et même Lui signaler le Rapport fait à Son oncle auguste, Napoléon-le-Grand, dont voici la conclusion : « Ils sont partout, dans les clubs et « dans les conseils, dans l'administration et dans « l'armée. Il y en a au parlement d'Angleterre, dans « le Congrès américain, au Vatican, à l'Escurial, « et jusque dans le sérail de Constantinople. Les rois « sommeillent sur le trône ; et quand même ils se « réveilleraient... ! Il est trop tard. » — Napoléon ne voulut pas y croire et il a péri. — Le travail, cette fonction dévolue à tous les hommes, qu'ils accomplissent avec tant de répugnance, laquelle prouve combien encore ils sont liés au monde primitif du péché ; le travail, effet de la chute, dont ils doivent se réhabiliter en reconquérant, par mérite, le monde de pureté perdu, est le plus grand bien sur

la terre. Accompli en apparence pour la satisfaction du bien-être physique, il développe, par le fait, toutes les facultés humaines pour des buts que l'homme ne voit point d'abord. En vue de la conservation de son être, il provoque l'établissement de l'*économie sociale*; puis, pour la garantie des produits du travail, il provoque l'établissement de la *morale*, précurseur, dans des conditions initiales, de la réalisation finale du Verbe dans l'homme, à laquelle il devra le BIEN ABSOLU sur la terre. Pour la création des produits du travail, il provoque l'établissement des *sciences*, précurseur, dans des conditions initiales, de la réalisation finale de l'Absolu dans l'homme, à laquelle il devra la genèse des réalités de l'univers, le VRAI ABSOLU sur la terre. C'est, de la sorte, que l'homme accomplit ses destinées, dont Dieu, par grâce, lui a révélé tous les problèmes dans l'essence de sa raison, qu'à l'aide de cette suprême faculté, il doit résoudre, comme il le fait progressivement par le travail, en apparence, pour son bien-être, soit qu'il le fasse consister dans les sens, dans la gloire, dans l'ambition, dans l'honneur, toutes conditions vaines tant que le but final n'est pas dévoilé, mais qui deviennent autant de réalités pour l'obtention de ce but, dès qu'il devient l'objet de la raison. Le travail est donc, en toute vérité, la voie qui conduit à la réhabilitation de

pureté morale et à la découverte de la vérité, qui, par leur unité dans la raison de l'homme, constituent, conformement à l'identité de la philosophie en vertu de l'Absolu, et de la religion en vertu du Verbe, la CRÉATION PROPRE ou l'individualisation absolue des êtres raisonnables. — Telle est aussi, la signification du travail imposé à l'homme dans ces paroles solennelles : *Tu obtiendras ta vie* (ton immortalité; il n'y a pas de vie hors de l'immortalité) *à la sueur de ton front* (par le mérite du travail). Toute autre interprétation ne serait pas seulement insuffisante, mais elle serait encore un non-sens, contraire aux Saintes-Écritures, un détournement blasphématoire de l'idée de la chute, cause du travail et par conséquent *régénération spirituelle*, à son tour effet du travail et par conséquent *rémunération divine*. — C'est donc cette interprétation que la Bande cherche déjà à altérer, en confondant le Verbe et l'Absolu, ces deux uniques conditions de la création propre, pour en venir à la *destruction propre* de la Réalité humaine.

Quant à la Bande indo-chrétienne, régnante en Allemagne dans ses rapports parallèles avec les hautes spéculations philosophiques qui s'y sont développées jusqu'à la tendance de la raison vers l'*Absolu*, elle vise de tous ses efforts, à arrêter cette tendance en anéantissant la philosophie et

la religion, parce qu'elle pressent que c'est sur la voie de ces deux réalités que doit s'opérer l'accomplissement des destinées finales de l'humanité. Nous la voyons renchérir sur la Bande française en se plaçant ainsi en opposition directe avec la raison, « arborant le drapeau de la DÉRAISON, car rien autre « que la déraison ne saurait être opposé à la raison. « Et comment comprendre que cette Bande de l'Al- « lemagne, qui plonge entièrement sa face dans « la boue afin d'éviter la lumière religieuse et « philosophique, ait pu se produire publique- « ment sans être conduite et enfermée dans des « maisons de fous? — Cette incompréhensibilité « est d'un triste augure pour l'actuelle espèce « humaine. » Pour produire un exemple de la monstruosité intellectuelle qui caractérise cette Bande germanique, nous citerons un de ses membres, le fameux Goerres, qui n'a pas balancé à déclarer que la Réforme religieuse par le Protestantisme était une deuxième chute morale ; réforme qui, précisément, en donnant naissance à la raison spéculative a réalisé la spontanéité créatrice de l'homme, proposée par la religion chrétienne comme le complément de la Réalité humaine. La haine des dissidences religieuses n'était pas capable d'aller aussi loin. — Par l'intérêt que nous supposons attaché à l'existence de cette Réalité mystique, maintenant bien manifeste, nous allons, dans le

tableau suivant, en reproduire sommairement les caractères, et produire, d'après ces données déjà accomplies, celles qui pourraient s'opérer dans un dernier Mysticisme. — Voici ce tableau :

A) **Obstacles présentés à la création humaine du Vrai et du Bien par la confusion de ces deux réalités, que poursuivent les hommes démoniques qui dérivent essentiellement du monde primitif du mal.**

a) **Le mal sur la terre dérive de la CHUTE MORALE.**

*a*2) Son problème.

*a*3) Sa solution *empirique* est donnée par l'objectivité du mal physique dans notre monde, et par la subjectivité du mal moral dans la maxime de l'homme.

*b*3) Sa solution *rationnelle*, en dehors de ces conditions empiriques, est donnée par l'explication démonologique de la chute morale de l'homme, créé immortel par la toute-puissance infinie, et par conséquent doué de l'Absolu et du Verbe, dont, par orgueil et par sa volontaire action créatrice, il a fait un usage perversif, en vue de ne devoir qu'à lui-même sa Réalité propre. = Cause de sa MORT, accusée par le Judaïsme.

*b*2) Tous les hommes participent de cette chute symbolisée par le PÉCHÉ ORIGINEL.

*a*3) Les uns, en sentant son action malfaisante en eux-mêmes, cherchent à s'en libérer par la culture et la poursuite du Vrai et du Bien. = La MORT VAINCUE, accusée par le Christianisme.

*b*3) Les autres, en se complaisant, par ce même orgueil satanique dont ils relèvent, dans la confusion du Vrai et du Bien, cherchent à renouveler la chute. = PERPÉTUITÉ DE LA PROSTITUTION.

b) Manifestation historique desdits obstacles, dans leur théorie et leur application. = MYSTICISME.

1° — *Premier Mysticisme; Première virtualité* de confusion du Vrai et du Bien, opérée dans le *Sentiment* de l'homme. =

MYSTICISME ORIENTAL. — Ce Mysticisme, parallèle au développement rationnel poursuivi par les hommes d'un monde à venir, commence avec le *Dualisme mystique* de la 1re période historique, et finit vers la 1re partie de la 3e période, dans le problème d'éléments nouveaux, posé à la cognition de l'homme pour en avoir la solution.

2° — *Deuxième Mysticisme; réalité* initiale donnée à la confusion du Vrai et du Bien, opérée dans la *Cognition* de l'homme. = MYSTICISME MOYEN. — Ce Mysticisme, parallèle au développement rationnel des hommes du monde du salut, commence avec le *Mysticisme chrétien* de la 2e partie de la 3e période historique, et finit vers la 2e partie de la 4e période, dans le problème d'éléments nouveaux, posé à la prochaine raison temporelle de l'homme pour en avoir la solution.

3° — *Troisième Mysticisme;* conditions définitives de la *Réalité mystique* dans la confusion des caractères extérieurs de l'Absolu et du Verbe, opérée dans la *Raison temporelle* de l'homme. = MYSTICISME OCCIDENTAL. — Ce Mysticisme, également parallèle au développement de la raison élevé jusqu'à la reconnaissance de ces caractères extérieurs dans l'*identité primitive du savoir et de l'être,* comme problème de Dieu, commence, dans notre 5e période, avec l'*antinomie sociale*, de laquelle doivent surgir les deux susdits faits, salutaires ou funestes. Les premiers résulteraient de l'union d'hommes supérieurs, dont la fonction, fondée sur la connaissance des destinées finales de l'humanité, consisterait à diriger les hommes vers leur accomplissement. Les faits funestes consisteraient dans le délaissement des hommes à leur propres tendances actuelles, celles où se manifesteraient finalement les conditions préparatoires d'une dernière confusion mystique du Vrai et du Bien, du côté *physiocratique*, qui, n'admettant comme RÉALITÉ ABSOLUE que les seules conditions physiques, en niant qu'elles soient inférieures aux conditions hyperphysiques, se sert de l'Absolu, principe de la Nécessité d'où procède l'inertie de ces conditions physiques, pour détruire le Verbe, principe de la Liberté d'où procède la

spontanéité des conditions hyperphysiques; et du côté *hiérocratique*, qui, considérant les conditions hyperphysiques comme un POUVOIR DESTRUCTEUR en niant qu'elles soient supérieures aux conditions physiques en ce quelles arrêtent les inspirations du Sentiment, infirme le Verbe, principe de la création de l'*être infini* dans l'homme pour maintenir l'Absolu qui n'en présente que la condition d'*être fini :* double confusion qui pose un dernier problème d'éléments nouveaux à la raison absolue de l'homme pour en avoir la solution.

4° — *Quatrième et dernier Mysticisme;* conditions absolues de la *Réalité mystique* dans la *confusion* de l'essence de l'Absolu et du Verbe, opérée par la destruction de la création divine du Vrai et du Bien, dont les conditions, au contraire, résident dans la *distinction* de ces deux éléments de toute création, dont l'autothétique du monde accuse la réunion, et dont l'homme doit opérer l'unité dans son hypostase pour établir l'autogénie de sa Réalité. — La destruction de la création divine constituerait une nouvelle CHUTE MORALE de l'homme, qui est l'idée fondamentale du Mysticisme.

B) Nécessité d'une UNION ABSOLUE d'hommes supérieurs, maintenant la *distinction* de l'Absolu et du Verbe, comme véhicules de l'accomplissement sur la terre de la création divine du Vrai et du Bien, en vue de s'opposer à la susdite confusion, destructive de la création philosophique du monde et de la création religieuse de l'homme.

a) Moyens négatifs. = Lutte permanente contre l'erreur quelle que soit la forme de sa manifestation.

b) Moyens positifs. = Direction de l'humanité par les actuelles lumières messianiques.

Nous venons d'arrêter, d'un côté, toutes les conditions spéculatives et pratiques de la 5e période au point où elle est déjà parcourue jusqu'à ce jour, dont les caractères principaux résident dans une antinomie universelle, antinomie dans la Politique, anti-

nomie dans la Philosophie et dans la Religion, antinomie partout, parce qu'elle est dans la raison; et de l'autre côté, nous avons accusé l'existence des données nécessaires pour sortir de ce perplexe état antinomien, dont la faculté s'est déjà fait jour dans la MESSIANITÉ, forme de l'autonomie. En France, cette haute faculté se révèle dans la Politique et éclate dans ses incessantes prétentions révolutionnaires, indice d'un but pressenti et non satisfait. En Allemagne, elle se manifeste particulièrement dans la Philosophie et la Religion, ces deux sources de toutes vérités; et ses investigations attestent en effet la tendance à affranchir la raison des conditions terrestres, encore un obstacle à la lumineuse clarté d'un savoir absolu. — La réalisation de cette 5e période dans le Temps a commencé à la Révolution française, et sa durée se prolongera tant que l'aveu du Bien absolu et du Vrai absolu ne sera pas devenu un fait de la conscience universelle des hommes, ainsi qu'il en a été du Vrai et du Bien relatifs, à chacune des périodes antérieures. Sa réalisation dans l'Espace se fait par les PEUPLES OCCIDENTAUX ISSUS DES GERMAINS, et se manifeste déjà pratiquement par les Français, dans la Migration de la civilisation occidentale dans un reflux vers l'Orient.

Nous venons ainsi de donner à l'Histoire, les lois philosophiques de sa constitution, d'abord, celle

des Buts relatifs à l'existence terrestre de l'homme, qui signale l'Époque du Créateur ou de la Providence et forme le CONCOURS TÉLÉOLOGIQUE de l'Histoire ou la Finalité dans la Création de l'homme, accompli par les quatre grands buts progressifs développés dans les quatre périodes de cette Ère relative; ensuite, la loi des Buts transitifs, qui signale l'Époque de la Fatalité ou du Destin, dans l'absence de tout but universel, et forme la LOI SUPRÊME de l'Histoire que l'humanité doit accomplir en passant, au moyen de l'ÉTABLISSEMENT DE LA LOI DU PROGRÈS, des faits rationnels préparés par la Providence, aux faits rationnels qu'il s'agit de créer dans cette Ère transitive ou critique, notre période présente; enfin, la loi des Buts absolus qui signale l'Époque de l'Homme ou de la Raison et forme le PROBLÈME UNIVERSEL de l'Histoire, dont la solution serait donnée par la découverte de la vérité dans la 6e période, et par l'Obtention de l'immortalité, corollaire de la vérité réalisée dans la 7e et dernière période, où se manifesterait l'ACCOMPLISSEMENT DES DESTINÉES ABSOLUES DE L'HUMANITÉ. Et par la déduction immuable que nous avons produite de ces lois et des faits qui en découlent, nous affirmons qu'il est impossible et de donner une autre constitution génétique de l'Histoire ou du développement de l'humanité dans le Temps et dans l'Espace, et de l'altérer par le moindre démenti, à moins de nier

les desseins également immuables de Dieu sur la création de l'homme, et à moins de nier la raison humaine, ses développements, ses buts infinis et inconditionnels, formant la réponse à l'incessant interrogatoire du POURQUOI, ce signe de la raison absolue qui les manifestent.

C'est encore à la religion que nous devons l'idée du problème de la Philosophie de l'Histoire. Elle est accusée par l'annonce de la Venue du Messie dans l'Ancien-Testament, et par celle de l'Arrivée du Paraclet dans le Nouveau-Testament. Cette idée fut pressentie après Lessing, et exécutée comme Histoire de l'humanité par Meiners, Iselin, Herder ; puis, après la production de la Philosophie transcendantale, cette Histoire de l'humanité fut transformée dans l'idée de la Philosophie de l'Histoire, en essayant de donner aux faits de ce développement progressif, les lois d'où peut provenir ce développement. Presque tous les philosophes de l'Allemagne s'en sont occupés. Mais, tous ont échoué à défaut de pouvoir fixer un but absolu à l'humanité. Ainsi, Kant, dans son écrit sur la « Dernière fin des choses, » ne fait que jouer sur l'idée du but de l'humanité sans pouvoir l'atteindre. Chez Hegel, l'Histoire n'est considérée que comme la réalisation, dans le temps, de la nature distincte de l'homme comme être moral, lequel, étant dépourvu de son but final, de ce but autre que celui de la simple

exclusion du mal dans le monde, ne peut satisfaire au postulat des destinées humaines, à sa raison d'être sur la terre. Chez Krause, son système de Philosophie de l'Histoire a méconnu également la destination absolue des êtres raisonnables. Par ses époques d'âge, ascendantes et descendantes, il ne laisse transpirer que l'idée d'une fin de l'humanité, que son système de panthéisme nous montre dans l'absorption des individualités dans l'universalité. Les vues historiques de F. Schlegel ne sont que des considérations religieuses. La réhabilitation de l'homme qui, selon lui, est le terme de l'Histoire, n'est toujours qu'un problème religieux. Fût-il résolu, il n'accuserait encore que l'accomplissement des destinées relatives de l'humanité. La théocratie ou une palingénésie universelle, comme fin de l'humanité, semble à Schlegel le but de la réhabilitation. Comme telle, sa Philosophie de l'Histoire ne serait qu'une manifestation mystique puisée dans Goerres, et produite sous la forme de la Philosophie moderne. En un mot, la finalité du monde, qui règle la marche ascensionnelle de l'activité humaine, lui étant échappée, il a faussé la Philosophie de l'Histoire. Quant à Schelling, ses idées historiques ne sont que de la poésie panthéistique, telles qu'elles résultent des conséquences de son premier système de philosophie. En effet, l'identité primitive du savoir et de l'être n'étant que le caractère négatif

de l'Absolu, celui que présente la *nécessité* du monde créé, dont le développement n'a lieu qu'en vertu d'un savoir inconscient dans l'être, la liberté de la création se trouvant enchaînée dans cette identité, c'est là proprement ce qui constitue le panthéisme dans lequel la Liberté n'est plus que la NÉCESSITÉ ; de même, la détermination de son idée philosophique de l'Histoire dans la NÉCESSITÉ du développement insensible de la manifestation de Dieu dans le monde, détruit la Liberté de l'homme dans son évolution historique, où l'homme manifeste Dieu dans l'être de la création divine, mais ne manifeste nullement l'être propre de la Réalité humaine. Ainsi, à défaut de l'idée du but absolu de l'humanité, l'Allemagne n'a pu produire la vraie Philosophie de l'Histoire. Toutefois, par toutes ses appréciations, elle dépasse infiniment les considérations historiques de l'École physiocratique de la France, qui fait consister le développement progressif de l'humanité dans une perfectibilité empirique ou dans un progrès dont elle n'a aucune conception positive, rationnelle et didactique, à défaut d'avoir développé les consciences progressives du Vrai et du Bien, conditions du progrès. Ici, au contraire, dans notre Philosophie de l'Histoire, la direction de l'humanité est tracée vers un but absolu, comme une suite de buts successifs déterminant sa marche ascendante. Elle assigne à la

Philosophie, à la Religion, à la Morale, à la Politique des buts conformes, tour à tour, à chacune des périodes, et trace à chacune d'elles la direction de son développement. Il en est de même pour notre période présente, dont elle lève la contradiction logique manifestée dans l'antinomie universelle de la raison; et dans l'accumulation des matériaux, elle découvre la Loi du progrès, et offre le problème des destinées de l'humanité, dont elle donne la solution. Enfin, le *criterium* attaché à la validité de cette Philosophie de l'Histoire réside dans la Découverte de la vérité, qui, elle-même, est due à la Philosophie absolue.

Forts de notre présente et incontestable affirmation, il nous serait sans doute permis de conclure ici en disant que les éléments de la Réalité humaine dans toutes les sphères de son activité étant donnés, leur application à la Politique pour l'établissement d'un permanent ordre moral dans le monde en vue de cette Réalité juridique dans l'Histoire, n'est plus qu'une conséquence à tirer. Toutefois, nous préférons nous donner l'appui d'un FAIT HISTORIQUE, correspondant, par son aspect anticipé, aux conditions déjà produites pour l'urgence de cette constitution morale par la Politique, considérée comme garantie universelle.

Avant tout, remarquons que, dans notre 5e période actuelle, il ne se manifeste encore aucun

indice des susdits faits *salutaires* en question, qui sont la condition, et l'unique condition de l'issue problématique de cette période pour la poursuite continue de son développement. Au contraire, les faits *funestes* présentent leurs sinistres élucubrations, d'une part, dans la confusion du Vrai et du Bien sur laquelle nous nous sommes suffisamment expliqué, et d'autre part, dans l'antinomie des partis (en apparence suspendue) qui se jouent de toutes résolutions de sagesse, de prudence et tempéraments d'États quelconques, toujours préparés à renouveler l'exclusion de la souveraineté morale par la fondation de la république, l'exclusion de la souveraineté nationale par le retour aux anciennes restaurations monarchiques ou dynastiques, enfin l'exclusion, tour à tour, de la souveraineté morale et de la souveraineté nationale par un système illusoire de juste-milieu conciliateur. Il ne faudrait pas s'imaginer que le nouveau gouvernement de l'Empire a délié le nœud de la question, qui, dans notre opinion personnelle, n'a reçu qu'une substitution de principes quelconques qui ne fait que suspendre les résolutions des partis. Il en résulte une nouvelle question que je ne veux ni aborder ni résoudre, parce qu'elle me sortirait du monde de la spéculation pour entrer dans le monde des phénomènes : c'est à savoir si ce change donné au destin politique et par conséquent moral de la France n'est point

un mal s'il n'est pas un bien ? — Dans ces conjonctures, véritable déception de la raison impuissante, nul gouvernement des hommes, au nom de la justice qui garantit les existences, n'est possible. Et des atteintes sont portées, au nom des *droits publics* que revendique l'esprit fort de la souveraineté nationale, aux *droits privés* de la famille et de la propriété, que laisse défaillir l'esprit faible d'une souveraineté morale, qui, quand elle existe, n'a d'autre base que la force du sabre. Les peuples s'agitent et les rois s'inquiètent, car ils tremblent sur leurs trônes chancelants au bruit des commotions révolutionnaires, auxquelles ils n'échappent, quand ils y échappent, qu'au prix des libertés comprimées, quand ils peuvent les comprimer. Et ce sont de tels dangers, pour les rois et pour les peuples, qui ont motivé l'avis d'un célèbre conseiller, publié, dans des jours néfastes, en novembre 1851, à Metz ou à Francfort : Quand, dit-il, la vérité politique n'existe point encore pour régler les relations communes des gouvernements et des sujets, et alors que ce manque de la vérité se manifeste par des luttes révolutionnaires, il n'y a de salut *inconditionnel* que dans les deux lois exceptionnelles que voici :

« 1° Les gouvernements ont alors le droit de « donner à l'exercice de leur action gouvernemen- « tale, telle forme qu'ils jugeront convenable ou

« nécessaire pour la conservation plénière de leur « autorité ; et 2° les peuples ont alors l'obligation, « non-seulement d'obéir à toutes les mesures gou- « vernementales, mais de plus, de considérer ces « mesures comme utiles, parce que les gouverne- « ments peuvent seuls en concevoir la nécessité, « lors même qu'elles paraissent contraires à des vé- « rités déjà reconnues » — (?).

Tel est l'avertissement donné aux rois pour assurer leur autorité et aux peuples pour obtenir leur soumission. — Mais, reprend bientôt le véridique conseiller, la force physique des armes est passagère, et la force morale des idées est éternelle. La première peut bien soumettre la seconde pendant un temps plus ou moins prolongé, mais celle-ci, à la fin, reconquiert son ascendant et se fait un jour éclatant, car les idées peuvent suspendre leur action, et elles ne cessent point, pour cela, leur investigation. Et au nom de leur perpétuité, d'où naît le DROIT DE LA VÉRITÉ, les révolutions, un instant réprimées, reprennent leur cours sanglant. Il y a plus, l'idée pose un destin dont la conséquence est nécessaire, fatale, à moins que, par une idée contraire, nouveau destin, le premier destin ne soit anéanti. C'est ainsi que les idées excentriques, qui donnent lieu aux faits funestes sus-mentionnés, cause ou destin d'une perdition infaillible dans une génération ultérieure, ne sauraient être contrariées

dans leur accomplissement incessamment poursuivi en France comme dans tout l'Occident, que par les idées aptes à substituer les faits salutaires, destin, à leur tour, d'un salut irrésistible. Mais, que de temps, que de persévérance, que de lumières ne faudrait-il pas introduire dans l'esprit des hommes? Où est la direction et dans l'État et en dehors de l'État, où est même la tendance d'une direction qui puisse conduire à ces faits salutaires? Et cette direction, lors même qu'elle existerait, au temporel, dans des COURS DES PROGRÈS DE L'ÉTAT, par une influence dans l'action libre des hommes pour le développement progressif de l'association juridique, et au surtemporel, dans des COURS DES PROGRÈS DE L'HUMANITÉ, par une influence dans les pensées spontanées de l'homme pour le développement progressif de l'association *éthique*, en ce qui touche la pureté des maximes morales, et même de l'association *messianique*, en ce qui touche les destinées finales de l'humanité, que d'oppositions, les unes stupides, les autres intéressées, d'autres infernales, nées de l'influence des corporations existantes et se croyant compromises, même l'Église, même l'État, et autres corporations quelconques, et même les tempéraments individuels qui forment masse, ne viendraient pas contre-carrer la nouvelle voie suivie! Qui sait si, dans ce manque de direction, dont nulle trace n'est encore sensible, ne viendrait

se réaliser cette sinistre prédiction de l'avenir politique de l'Europe : « Quant aux nations révolution-
« naires, germaniques et romaines (l'Allemagne et
« surtout la France entre toutes les nations d'ori-
« gine latine), c'est-à-dire, généralement, quant
« à l'Europe civilisée, la force armée, pour restau-
« rer l'*autorité politique*, parviendra à y prévaloir,
« afin d'y établir, par le principe du droit divin,
« plus ou moins caché sous le nom de gouverne-
« ment constitutionnel (ou autre), au moins un
« *ordre physique*, à défaut de la possibilité actuelle
« d'y établir un ordre moral. On introduira alors,
« dans ce monde civilisé, pour la conservation d'un
« tel ordre physique, fondé sur la force armée, à la
« place du *droit de non-intervention*, un nouveau
« et tout opposé droit international (plus ou moins
« déguisé), ayant pour objet la *solidarité réciproque*
« des gouvernements contre les insurrections des
« peuples. Et les peuples qui, à aucune époque,
« ne peuvent établir une pareille *solidarité entre*
« *eux*, se voyant alors réduits à l'impossibilité de
« découvrir et de réaliser la vérité sur la terre, par
« suite de ce nouvel ANÉANTISSEMENT DU PRINCIPE DU
« DROIT HUMAIN, commenceront par former des
« ligues, plus ou moins ouvertes, surtout d'innom-
« brables sociétés secrètes, et finiront, s'il le faut,
« par rétablir l'invincible tribunal secret, la Sainte-
« Fehme, qui frappera de mort tous les personnages

« éminents, jusqu'à ce que les peuples, et avec eux « le DROIT HUMAIN, triomphent de nouveau à leur « tour. Et cette lutte alternative, entre le droit « divin et le droit humain, cette réalisation actuelle « de la prédiction sacrée de Gog et Magog, lutte qui « est inévitable, car tels sont les décrets éternels « pour l'accomplissement des destinées de l'huma- « nité, durera jusqu'à ce que les vérités nouvelles, « les *vérités absolues* (sur lesquelles reposent ces « destinées), soient révélées au monde. »

Or, pour conjurer des dangers si expressément caractérisés, il n'est d'autre puissance au monde que la Vérité, pour la conquête de laquelle le *droit de la vérité* est imprescriptible. Il n'y a donc que la Vérité qui puisse réintégrer la stabilité de l'ordre moral dans les États. En effet, en ce qui concerne les *partis politiques*, la Foi, qui est le principe de la Souveraineté divine ou morale, voulant la monarchie par exclusion à la république, étant vraie; et la Raison, qui est le principe de la Souveraineté humaine ou nationale, voulant la république par exclusion à la monarchie, étant également vraie, le droit d'exercer leur vérité respective est inviolablement acquis à chacun d'eux. C'est là ce qu'il faudrait que ces deux partis essentiellement opposés, et dans leurs principes et dans les conséquences qu'ils prétendent en tirer, commençassent par comprendre, sinon pour faire cesser encore

l'antinomie qui les tient séparés, au moins pour en envisager le problème dans les conditions qu'ultérieurement, par l'exercice de ce droit à poursuivre leurs fins, il leur serait possible d'établir comme propres à le résoudre. Aussi, est-ce là, en ce qui concerne les *gouvernements*, ce que Napoléon Ier (pour nous fortifier du susdit fait historique) avait compris dans les préoccupations politiques de son génie. Reconnaissant ce qu'il y avait de vrai dans les deux principes d'autorité de foi et de raison, de grâce divine par les Lois morales de Dieu et de légalité humaine par la volonté pratique de l'homme, et par conséquent d'*indestructible* dans leur existence simultanée, il les avait réunis dans sa propre personne souveraine, pour le gouvernement d'ordre qu'il avait à établir, laissant au temps, sous l'empire du *Droit de la vérité* qu'il préconisait ainsi, le soin de concilier ce qu'il reconnaissait également comme *inconciliable* à l'instant. En cela consistait le vrai problème, et conséquemment le seul gouvernement possible, gouvernement déjà *antinomien*, en ce qu'il avoue le problème de l'antinomie, et supérieur au gouvernement constitutionnel qui est l'origine et la perpétuité de cette antinomie. En effet, si la *Raison* en qui réside virtuellement la vérité politique constitue l'élément fondamental de *Souveraineté rationnelle* par les Lois sociales, pour l'obtention des *droits naturels* de l'homme, la foi,

ou plus exactement le *Sentiment* inhérent à la Raison, constitue l'élément de la *Souveraineté divine* par les Lois morales, pour la *direction morale* des hommes vers leurs fins éternelles; et la raison temporelle, ou plus exactement la *Cognition*, aussi inhérente à la Raison virtuellement absolue, constitue l'élément de la *Souveraineté humaine* par les Lois pragmatiques, pour la *direction physique* des hommes vers leurs fins temporelles. Tels sont les trois éléments essentiels et primitifs de tout établissement politique parmi les hommes, formant l'État ou la société juridique. Et les gouvernements, que nous avons fait connaître dans notre Exposition philosophique de l'Histoire, ne sont rien autre que la combinaison, dans la Raison virtuellement absolue ou dans la Souveraineté rationnelle pour la réalisation des droits naturels de l'homme par les Lois sociales, de ces deux éléments de foi et de raison temporelle, 1° celui que nous avons caractérisé par le *Gouvernement théocratique*, où les Lois morales prévalent sur les Lois pragmatiques; 2° celui que nous avons caractérisé par le *Gouvernement aristo-démocratique*, où les Lois pragmatiques prévalent sur les Lois morales; 3° celui que nous avons caractérisé par le *Gouvernement représentatif* des droits éthiques, dus à la formation de l'Église, et des droits civiques, dus à l'établissement des Communes municipales, où les deux éléments de foi ou de Lois

morales, de raison ou de Lois pragmatiques s'influencent partiellement pour l'obtention du but spirituel au-delà de la tombe par les premiers, et du but temporel sur la terre par les seconds; 4° et enfin, celui que nous avons caractérisé par le *Gouvernement constitutionnel*, où par une influence réciproque et conjointe de foi et de raison, les partis politiques qui s'appuyent sur ces deux facultés, règnent simultanément. Or, dans ce développement génétique des Gouvernements, qui se ferme dans une opposition inconciliable et indestructible par ce qu'elle implique de vrai, source des faits salutaires que Napoléon Ier envisage, et source des faits funestes par ce qu'elle implique de faux, exclusif des partis respectifs et se manifestant dans des révolutions incessantes; dans ce développement génétique, disons-nous, il ne reste qu'une chose à faire pour clore l'État ou la direction péremptoire des hommes vers ce qu'ils postulent si invinciblement à leur insu, c'est d'identifier dans la raison, déjà si puissante par suite des acquisitions antérieures, morales et pragmatiques, ce que celle-ci contient de virtuel dans son élément neutre de Souveraineté rationnelle, à savoir la Direction divine et la Direction humaine, poursuivies, toutes deux, dans les phases ou combinaisons préparatoires que nous venons de faire connaître à l'instant, et antérieurement par le développement

progressif de l'humanité. Or, tel était le problème napoléonien, le problème que Napoléon Ier, par quoi il est surnommé le Grand, s'était fixé dans son établissement de l'EMPIRE DE LA RAISON, qu'il appelait sa « GRANDE PENSÉE ». — Il est à regretter qu'il n'ait pas eu le temps, surtout au milieu des guerres qu'il eut à soutenir, contre son gré, envers ses aveugles compétiteurs, pour le maintien de son autorité ainsi fondée sur la raison, de tirer de son gouvernement les conséquences majeures et salutaires qu'on était en droit d'en attendre. Elles eussent été, ces conséquences, pour la France et pour l'Europe, en évitant les révolutions qui les ont ensanglantées, la solution anticipée des complications inextricables qui sont venues fondre sur tous les peuples, après la chute de ce grand homme. — Napoléon III, l'héritier de son nom, sera-t-il l'héritier de ses suprêmes idées politiques? — Si ces résolutions réformatrices et définitives de la Politique, c'est-à-dire, de l'ordre intérieur et extérieur de la France, et par elle du monde civilisé, ne devaient point se réaliser, le grand problème napolénonien, en restant encore sans solution, rendrait impuissante toute tentative d'un ordre moral permanent parmi les hommes. Il y a plus, si cela ne devait pas être, la France, et, à cause d'elle, l'Europe, resteraient condamnées au retour d'insurrections infaillibles; et par conséquent, les destinées

humaines, au développement desquelles l'ordre moral par l'État sert de garantie, ne sauraient s'accomplir. Une direction vers la constitution finale de l'État est donc indispensable. Et c'est encore une question pour nous, que nous ne voulons ni aborder ni résoudre, parce que nous ne saurions pénétrer les pensées de l'Empire, ni connaître l'opportunité de son initiative, de savoir si cette direction a son effectivité. Pour mettre sur la voie, nous dirons que nous ne voyons point, dans l'abaissement de l'Église et des nombreux adhérents au clergé, formant le parti du droit divin, par suite de la restriction morale de la Cour de Rome dans le sens des précédantes pages 150-156, la protection à l'accomplissement du but moral de l'État. Quant au parti du droit humain, nous ne voyons en lui à l'instant qu'une absence de toutes considérations politiques conformes au problème napoléonien. Pour appuyer cette opinion, nous citerons l'assertion d'un des échos de ce parti libéral qui considère, comme l'expression de la plus haute politique, les Embellissements de Paris. Cette feuille physiocratique entend probablement que la curiosité éveillée des étrangers donnera aux Parisiens la vie à bon marché, prônée et attendue depuis dix ans, la Poule au pot du roi bon vivant, Henri IV, que *sœur Anne*, la ménagère du peuple, *ne voit point venir* !

Du développement progressif de l'humanité, au

point où notre actuelle 5e période l'a caractérisé dans l'*Ere critique* où elle se trouve délaissée, par son mérite, dans l'accomplissement des faits *salutaires*, ou par son démérite, dans l'accomplissement des faits funestes, il nous reste à tirer les deux corollaires que voici. Le premier de ces corollaires, c'est que les Français, soit que, négativement par leurs insurrections incessantes, ils paraissent postuler un but encore indéterminé dans les résultats qui accompagnent ces insurrections, soit que, positivement, ils aient déterminé ce but par les résolutions que l'avénement au trône d'un héritier de Napoléon Ier peut faire présager, manifestent la faculté supérieure de la MESSIANITÉ dans leur raison, sinon encore la faculté dans son intensité, au moins la transition de leur insuffisante faculté de la *Moralité* qui les a régis jusqu'à ce jour dans les Lois morales dont ils repoussent l'impératif hétéronomique pour un but qu'ils cessent d'avouer, à la faculté de la *Messianité* qui les revêtirait de lois autonomiques pour un but propre et maintenant dévoilé, dont ils doteraient les Lois morales par un retour à leur aveu. Cette faculté supérieure, qui prend son origine dans le problème posé par le Christ, le Messie de la raison divine, offert comme le prototype de la raison humaine, dans la révélation de la *Renaissance par l'esprit*, et dans la prédiction de la venue de l'*Esprit de vérité*, constitue

dans l'homme, en toute réalité, l'affranchissement de ses conditions données ou créées pour s'élever à des conditions propres ou créatrices. Or, soit qu'il s'agisse des manifestations révolutionnaires, soit qu'il s'agisse de nouvelles déterminations accomplies par la solution ou, au moins, par l'acceptation du problème napoléonien, l'action des Français, aujourd'hui, a déjà le caractère extérieur de la Messianité, c'est-à-dire, l'aveu du Verbe dans l'homme. Et leur droit public, supérieur, par là, à celui des autres nations, institue en France, comme de fait il est institué, une autorité dans le chef de l'État, qui ne relève plus du droit *ex lege* (divin), lequel régit encore la physique succession dynastique des autres souverains pour leur élévation à la couronne, mais qui relève du droit créateur de la raison, de ce droit de Messianité *ex ratione* (humain), qui, dans ses principes autonomiques des résolutions finales des Gouvernements parmi les hommes, fait de l'hyperphysique succession du créateur de ces résolutions finales, un héritage rationnel et non plus corporel, rompant ainsi le cours de la succession fatale. Cette hyperphysique création souveraine appartient essentiellement et exclusivement au peuple français, qui l'a conquise par ses révolutions. Mais, ce qu'il a droit de donner, il a le droit de le ravir. Aussi, tout espoir dynastique est-il désormais en dehors de cause de famille. Comme tel, cet héritage ration-

nel est indépendant, pour la validité de son existence au trône, de la reconnaissance des autres souverains *ex lege* (le moins ne saurait juger le plus), faculté qu'ils s'arrogent encore, avec une raison temporaire, en vertu de leur droit public qui relève de la Moralité. Il résulte donc de l'établissement actuel du DROIT PUBLIC nouveau, dû à la Messianité, que si l'empereur Napoléon III est élevé au trône de France, soit par la Messianité des Français, telle qu'elle est ici déterminée dans sa faculté auguste de création idéale, soit, de la part de ce chef de l'État, par sa propre conscience du problème napoléonien, tel qu'il a été proposé, la reconnaissance ou l'aveu, par les souverains de l'Europe, de Louis-Napoléon à l'Empire, ou de tel autre chef d'État que la France proclamerait, n'est plus une condition *sine quâ non*, mais elle est une simple formalité, une manière de politesse entre gens de bonne maison. — La considération de ce qui précède, plus pressentie qu'elle n'est encore vraie dans la raison des Français, est, sans doute, un signe de grandeur politique et nationale, manifestée d'ailleurs par des faits et des faits assez osés. Mais, il ne faudrait pas que ce sentiment honorable et universel de la nation française dégénérât en orgueil, comme cela se pratique chez les individus, qui, parce qu'ils ont l'apparence extérieure d'une valeur quelconque, morale, intellectuelle ou autre, s'ima-

ginent en avoir la réalité; car l'atteinte portée aux sentiments également honorables et universels d'une nation autre, laisse au cœur du blessé des plaies qui crient vengeance, et font des individus qui composent cette nation autant d'armes haineuses qui accomplissent cette vengeance.

Voici l'autre corollaire à tirer de l'état actuel de l'humanité, c'est que, soit que, négativement, les Français persistent dans la voie funeste des révolutions, soit que positivement, ils prennent, sous le règne présent de leur Chef d'État, la voie salutaire des résolutions finales des gouvernements, une direction doit être donnée dans les deux cas : d'un côté, pour prémunir contre les dangers d'une perdition infaillible, celle que nous avons signalée dans le cas de la première hypothèse; et de l'autre, pour répandre les lumières propres à l'accomplissement des susdites résolutions finales, celles que nous avons caractérisées à l'occasion du problème antinomien, qui est le cas de la deuxième hypothèse. Or, une pareille direction ne peut s'opérer que par l'UNION ABSOLUE des hommes ou l'ASSOCIATION MESSIANIQUE, laquelle, par sa faculté de Messianité, impliquant la Philosophie et la Religion, ces deux réalités nécessaires à l'accomplissement des destinées de l'humanité, c'est-à-dire, à la découverte de la vérité et à sa réalisation sur la terre, glisserait une base absolue sous l'*association éthique* de

l'Église et sous l'*association juridique* de l'État, dont l'insuffisance des lois morales qui en fait le support présent, met l'une et l'autre dans l'impossibilité de présider à la direction de ces hautes et finales destinées, l'une, l'Église, par le manque de solution des problèmes religieux, nommément ceux de la Régénération spirituelle et de la Création propre, manque d'où provient son délaissement universel; l'autre, l'État, par le manque de garantie par la justice, émanée de ces lois morales insuffisantes, qui ne permet pas le libre et final développement des destinées humaines, manque d'où proviennent les révolutions incessantes. Cette Union-absolue aurait à se former, soit par des hommes supérieurs munis des lumières qui, dès l'instant, sont répandues dans le savoir; lesquels auraient à diriger l'humanité vers ses fins, dans l'un ou l'autre des susdits faits, funestes ou salutaires, tout en respectant, dans l'emploi de moyens purement spéculatifs, les errements pratiques de l'Église et de l'État; soit, surtout, si le problème napoléonien et la vérité politique qui en découle, étaient universellement avoués, par une fédéralité de nations qui en garantirait la réalisation, à l'aide des forces suffisantes, contre les atteintes qui pourraient être portées à cette réalisation par le fait d'autres nations révolutionnaires (comme dans le cas de l'intervention russe citée aux pages 196-210), ou

par le fait des Bandes mystiques qui, dans leurs ligues et projets infernaux, et par leur influence sourde sur les chefs d'État, comme on en a tant d'exemples, oseraient tendre à en arrêter l'accomplissement. Or, dans ce dernier cas, en nous fondant sur la connaissance ethnographique du monde civilisé, on peut attribuer aux trois grandes nations qui se partagent l'Europe, les destins que voici : A la France, comme chef des nations romaines, le destin de constituer la LOI SUPRÊME DE L'ÉTAT dans l'accomplissement de la justice par la fixation du but final de la morale, c'est-à-dire, des buts absolus de l'homme, et par conséquent, dans l'identification du Souverain et du Sujet, de l'Autorité et de la Soumission, objet, à son tour, du PROBLÈME UNIVERSEL DE L'ÉTAT dont la solution, au moyen du CONCOURS TÉLÉOLOGIQUE DANS L'ÉTAT, serait opérée par la transition progressive de la Moralité à la Messianité de l'homme. Le caractère politique de la France, avec toutes ses commotions irrésistibles, confirme cette haute attribution. — A l'Allemagne, comme faisceau des Nations germaniques, appartient le destin de constituer le DOGME SUPRÊME DE L'ÉGLISE, dont l'objet consiste dans la Régénération spirituelle du Christianisme-accompli, répondant à la question de Nicodème : *Comment cela peut-il se faire?* et dans la Création propre du Paraclétisme, répondant à ces paroles du Christ : *J'aurais encore beau-*

coup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter présentement : problèmes fixés d'abord comme *dogmes du Christianisme*, par l'autorité de l'Écriture, comme simple révélation avec certitude *problématique*, et ensuite comme *dogmes du Christianisme-accompli* avec certitude *assertorique*, et qui, résolus par le Paraclétisme, sont revêtus de la certitude *apodictique*. La tendance religieuse de l'Allemagne, déjà manifestée dans la 4e période par le Protestantisme qui, en vertu de son principe, a établi universellement la Liberté de la Pensée et par suite la Réforme philosophique, et qui, comme but, a donné la solution temporelle du problème religieux du Verbe, due à cette réforme, confirme également la haute attribution messianique d'accomplir la religion, et par cet accomplissement, qui lui donnerait le nouvel attribut d'une règle hénotique, de rallier toutes les dissidences religieuses quelconques, juives et mahométanes. — Enfin, à la Russie, comme chef des Nations slaves, appartient le destin de former l'UNION-ABSOLUE, déjà pressentie dans leur Panslavisme, pour la direction de l'humanité vers ses fins dernières, à l'aide de la Vérité, dont la transmission ne peut manquer de se faire, dans ses trois majeures conditions, philosophique, religieuse et politique, chez ces peuples encore vierges de toutes atteintes impures, révolutionnaires et anti-religieuses. Et leurs forces nom-

breuses, propres à garantir l'exercice de cette direction, leurs forces de 80 à 100 millions d'âmes, encore sans application déterminée, les y appellent. Eh! qui sait si, déjà, dans l'instinct puissant de leur vocation providentielle dont, particulièrement et à un très-haut degré, était revêtu l'Empereur Nicolas, la guerre contre la Turquie, pour prendre un pied plus avancé vers le dangereux Occident, n'a pas eu pour cause initiale de cette direction hégémonique du monde en vue de son salut final, les motifs de conservation que nous leur avons assignés, plus haut, dans la fédération projetée de ces Nations Slaves, surtout de celles limitrophes des nations occidentales? Qui sait si, un jour, dans un siècle funeste, mais fait pour être prévu, l'Occident, faute de l'auxiliaire de la Vérité, n'aura pas péri; et si la forte Russie, sauve de toutes altérations, n'aura pas à lutter, corps à corps, esprit contre esprit, avec les jeunes et imprudentes Amériques qui s'avancent, avec une rapidité effrayante, dans des excès d'une vie excessivement matérielle, sans autre garantie que l'exercice contestable d'une coërcition d'individu à individu, sorte de *mono-archie* que s'arroge chaque homme, se libérant ainsi du frein universel des droits et des devoirs qu'imposent les États? Dieu et Satan seront en présence. Qui sait, enfin, si dans cette présente *action conservatrice* de la Russie, nous ne devons pas voir déjà le prélude à

l'Union-absolue : action qui, dans son idéalité, doit constituer, dans des temps plus ou moins rapprochés, une connexion spirituelle entre la Moralité actuelle et la Messianité prochaine, à l'instar de ce que naguère fit l'Église, aux premiers temps chrétiens, dans une égale connexion de la loi payenne de l'État avec la loi morale du Christianisme? Mais, lors même que l'Union-absolue ne serait point établie par la Russie et les Nations Slaves sous son protectorat, ni par toute autre nation qui en prendrait l'initiative sous l'égide de la Vérité, elle devra nécessairement s'établir, et déjà même il est urgent qu'elle s'établisse chez des hommes supérieurs, en invisible association publique et non secrète, c'est-à-dire, en association idéale, sans liens matériels qui en fassent la chaîne d'union. L'exercice de sa fonction suprême devra consister dans la production de la vérité, sous les mêmes conditions que, dans les différents États, se produisent généralement la vérité scientifique, politique, religieuse et philosophique. Cette Union-absolue serait aujourd'hui la représentation du Droit de la vérité, de ce droit qui réside virtuellement dans l'essence de l'homme pour l'obtention de toutes ses fins, et qui, comme telle, constitue une Réalité imprescriptible. Déjà, dans des temps passés, elle s'est formée, sous la condition instinctive de ce Droit de la vérité, dans de simples pressentiments providentiels, car le

but absolu des êtres raisonnables n'avait point encore reçu sa détermination. Et c'est ce manque de détermination qui portait ces sociétés antérieures à se couvrir du voile du mystère, trompant ainsi les hommes en prétendant leur être supérieures dans la connaissance de la vérité, ainsi qu'il en fut dans la première période, par les différentes Unions mystagogiques, dans la deuxième par la Ligue Pythagoricienne, dans la troisième par les Congrégations mystiques, chrétiennes et musulmanes, enfin, dans la quatrième par les Rose-Croix, les Illuminés et les Francs-Maçons, sociétés dont les contes bleus n'ont plus l'aveu des hommes raisonnables. Ce qui est réclamé aujourd'hui comme une nécessité résultant de l'abandon des hommes à leur propre, stérile, et fausse culture de la vérité, fruit de l'antinomie régnante, et cause probable de la perdition possible de l'humanité, c'est une direction salutaire vers la solution de cette antinomie, qui ouvrirait, ainsi, les portes sacrées des destinées humaines. Cette direction, comme telle, est destinée à remplacer la finalité providentielle de notre création, qui nous abandonne, afin, par son but, de favoriser ces destinées, et par ses moyens de répartir les conditions de cette réalisation dans les différents États existants. A cet effet, elle doit, comme règle hodégétique de cette répartition, 1° reconnaître le degré de Moralité qui existe dans les États, et si, déjà, ils

participent à la Messianité, en considérant ces deux ordres de garantie du développement de la vie, comme moyens de direction, à l'aide de la Loi du progrès, vers le vrai absolu et le bien absolu ; et 2° reconnaître les progrès accomplis, hétéronomiques et autonomiques, moraux et messianiques, en considérant ces progrès comme une libération, plus ou moins grande, de la domination qu'exerce sur les États la loi de Création (le Règne de Dieu), et par conséquent, comme un acheminement vers la Création propre (le Règne de l'homme). A tous ces titres, on voit avec évidence que l'Union-absolue ne saurait être envisagée comme un simple problème pratique, dont il faudrait remettre la solution à des temps ultérieurs, mais bien comme une RÉALITÉ pratique, aussi urgente dans les temps actuels, qu'elle est impérative à la conscience des hommes. Elle constituerait ainsi un vrai POUVOIR DIRECTEUR, à l'exclusion de tous autres pouvoirs, subalternisés par l'absence de la Vérité, qui ne sauraient s'opposer à son établissement tout idéal, et, au contraire, en garantiraient le libre développement en raison précisément de sa manière pure et exclusivement rationnelle de produire la vérité, indépendamment de toute application politique et religieuse.

Nous terminons ici cette Exposition, donnée comme un fruit de longues études d'une Philosophie

dont les splendides radiations sont consignées dans le MESSIANISME ou Doctrines achrématiques (universelles), son signe de démarcation du MORALISME ou Doctrines chrématiques (germaniques), qui l'ont précédée en clôturant les philosophies antérieures. Son immortel auteur, Hoëne Wronski, après 50 années de travaux en France, a été ravi à l'humanité le 9 août 1853. Malgré la prodigieuse production de savoir qu'il a répandu dans toutes les sphères de l'intellect humain, sans exception aucune, sa mort laisse un vide immense que sa noble épouse, qui a joui du bienfait de ses lumières dans une vie commune de 43 années, comblera, sans doute, en livrant au public éclairé l'*Apodictique messianique*, ouvrage resté inédit, auquel il renvoie si souvent.

Quant à nous, en poursuivant nos études, jamais assez complètes, nous nous efforcerons, en dérobant les vases sacrés de notre maître, de nous construire un sanctuaire où nous puissions, non point seulement manifester sa gloire, notre admiration et notre gratitude infinie, mais encore, en *rendant témoignage de lui*, approcher, en quelque faible partie, notre Réalité propre de la sienne. Car, sans aucun doute, et conformément aux principes qu'il nous a légués, que toutes les religions postulent, que le Christianisme indique en termes exprès, et que la Raison interroge incessamment, l'Esprit de cet homme célèbre, qui illustre non pas seulement, la

Pologne qui lui a donné naissance, et la France où il a vécu 50 ans, mais qui glorifie l'humanité entière, plane, non point comme une ombre, mais réside, comme une réalité accomplie, dans l'universalité des sphères de la création. Cette Réalité, personnalité distincte, réintégrée à l'image de son Créateur, régit les mondes et leur existence avec les lois autothétiques, en vertu desquelles le SAVOIR est inhérent aux réalités, qu'elle s'est assimilées par une Création propre, et avec les lois autogéniques, en vertu desquelles l'ÊTRE persiste dans les réalités, qu'elle s'est assimilées par une Création propre ; lois qui, ainsi, perpétuent ces réalités dans une évolution propre et une production propre indéfectibles : fonction auguste et ampliatrice de celle du Créateur de l'univers, qui attend l'universalité des hommes, à l'instar d'un destin conforme à la raison qui se l'assigne comme principe et but de l'existence.

Maintenant, en rapprochant la philosophie, dans les actuelles conditions bornées où elle se trouve, celles de ne pouvoir accomplir le Vrai qu'elle recherche, en lui donnant l'effectivité du Bien que veut la religion; et en rapprochant la religion, dans les actuelles conditions bornées où elle se trouve, celles de ne pouvoir accomplir le Bien qu'elle recherche, en lui donnant l'effectivité du Vrai que veut la philosophie : Vrai et Bien, par lesquels la philosophie et la religion seraient identifiées dans une seule

et même réalité, à la fois philosophie et religion; en les rapprochant, dis-je, de la philosophie dans les conditions infinies où nous venons sommairement de la constituer, et de la religion dans les conditions qui forment sa base absolue, nous nous faisons cette question à laquelle, dans une suffisance propre par rapport à nous-mêmes, et dans notre humble réserve par rapport aux hommes qui observent encore l'une et l'autre dans leurs susdites conditions bornées, nous laissons à d'autres le soin de répondre : *Quel cas ou quelle estime devons-nous faire de celles-ci en les considérant par rapport à celles-là ?*